

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PERVERSION NARCISSIQUE ET THÉORIE DE LA RECONNAISSANCE :
LA COMPATIBILITÉ DU CONCEPT DE PAUL-CLAUDE RACAMIER
AVEC LES POSITIONS THÉORIQUES EN PSYCHANALYSE
D'AXEL HONNETH ET JOËL WHITEBOOK

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

ÉDOUARD MERCURE

JUILLET 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

La fin de la rédaction d'un mémoire est un accomplissement individuel, duquel dépendent une multiplicité de facteurs qui échappent à l'individu. Parmi eux, des rencontres, des ruptures, des évènements imprévus qui bousculent une vie et la redéfinissent; une part de destinée, peut-être, dont on ne sait pas trop d'où elle vient.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la rédaction de ce mémoire; par votre support, vos conseils et vos réflexions dans les moments difficiles, vous avez véritablement su me guider. Je tiens à remercier, en particulier, mon professeur Jean-François Côté, qui m'a personnellement initié à écrire ce mémoire, et sans qui je ne l'aurais probablement pas terminé. Merci, Jean-François, pour ta supervision rigoureuse et bienveillante.

Maintenant que ce travail est accompli, j'espère qu'il pourra servir à d'autres, et qu'il inspirera des réflexions fécondes dans l'avenir. Mon souhait premier en entreprenant mes études était que le savoir que j'en tirerais puisse avoir des répercussions pratiques; chose qui n'est pas évidente, lorsqu'on ambitionne de changer la société. Mon parcours m'a obligé à être plus modeste dans mes ambitions, et à m'intéresser plutôt aux conditions qui nous permettent, individuellement, de rendre le monde meilleur... En espérant en toute modestie qu'avec ce travail, j'aurai pu contribuer à cette tâche.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. LA PRÉVENTION INSTITUTIONNELLE ACTUELLE ET POTENTIELLE DE LA PERVERSION NARCISSIQUE	9
1.1 La prévention actuelle par le droit.....	9
1.2 La prévention potentielle par la valorisation de la confiance en soi	19
1.3 Débats théoriques autour de la théorie de la reconnaissance	28
1.4 Méthodologie	40
CHAPITRE II. LE DEBAT SUR LA THEORIE PSYCHANALYTIQUE DE HONNETH ET WHITEBOOK	45
2.1 La position psychanalytique de Honneth	46
2.1.1 Le travail de la négativité au sein de la théorie critique	49
2.1.2 L'amour et ses déviations pathologiques	54
2.1.3 Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne	61
2.2. La position psychanalytique de Whitebook	72
2.2.1 La défense du projet moderne de Freud	75
2.2.2 Le débat sur l'inconscient : Habermas et Castoriadis	80
2.2.3 La nécessité d'une théorie de la sublimation	85
2.3. Le débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook	90
2.3.1 L'agression	92
2.3.2 L'omnipotence	105
2.3.3 Le soi-présocial	121
CHAPITRE III. LA THEORIE DE LA PERVERSION NARCISSIQUE DE PAUL- CLAUDE RACAMIER	133
3.1 Le psychanalyste sans divan	138

3.1.1 L'esprit des soins	141
3.1.2 Le soin des soignants	145
3.1.3 La composition de l'équipe soignante	150
3.2. Les schizophrènes	154
3.2.1 La schizophrénie	155
3.2.2 Le conflit originaire	158
3.2.3 La séduction narcissique	162
3.2.4 La paradoxalité	167
3.3. Le génie des origines	172
3.3.1 Le deuil originaire	173
3.3.2 L'expulsion du travail du deuil	176
3.3.3 L'échelle des dénis	180
3.3.4 La perversion narcissique	185
3.3.5 Les noyaux pervers	190
3.3.6 L'ambiguïté	194
CHAPITRE IV. ANALYSE CROISÉE	201
4.1 La position psychanalytique de Racamier.....	202
4.1.1 L'agression	202
4.1.2 L'omnipotence	211
4.1.3 Le soi-présocial	221
4.2 Analyse croisée	230
4.2.1 Compatibilité avec la position théorique de Honneth	230
4.2.2 Compatibilité avec la position théorique de Whitebook	243
CONCLUSION	256
LISTE DES ABRÉVIATIONS	264
LISTE DES TABLEAUX	265
ANNEXE A	266
BIBLIOGRAPHIE	278

RÉSUMÉ

La parution de l'ouvrage *Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien* de Marie-France Hirigoyen a eu pour effet de populariser le concept de *pervers narcissique*. En mettant en exergue l'idée que la perversion narcissique renvoie toujours à un conflit entre un agresseur et une victime, ce livre a permis à plusieurs conflits interpersonnels d'être interprétés par le biais de son prisme interprétatif, et aux États de développer des lois vouées à prévenir le type d'injustices qu'il a mis en lumière. Malgré tout, la régulation juridique du phénomène de la perversion narcissique a des limites, et la question se pose quant à savoir si ce ne serait pas par des transformations institutionnelles plus générales qu'il faudrait agir sur lui, dans la mesure où les institutions ont une influence sur la structuration de la psyché des individus, qui pourrait expliquer sa prévalence.

La théorie de la reconnaissance de Axel Honneth est particulièrement bien adaptée pour envisager cette possibilité, car elle propose une grammaire qui permet d'analyser les conflits d'ordre psycho-moraux qui sont caractéristiques de la perversion narcissique comme étant symptomatiques d'une incapacité de la société à réaliser en pratique l'idéal de reconnaissance qu'elle prône au niveau des rapports interpersonnels, qui est susceptible d'être améliorée avec le temps. L'analyse du phénomène de la perversion narcissique par le biais de la théorie de la reconnaissance se bute toutefois à plusieurs difficultés, dont la plus importante est qu'elle repose sur un courant théorique en psychanalyse qui rejette certaines prémisses psychanalytiques classiques pour définir les critères normatifs d'un développement psychique réussi : le courant relationnel. C'est un aspect de la théorie de Honneth qui est contesté par plusieurs auteurs, parmi lesquels figurent Joël Whitebook, son principal interlocuteur et critique en matière de théorie psychanalytique.

Ce mémoire propose une revue du débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook, suivi d'un résumé inédit de la théorie de la perversion narcissique de Paul-Claude Racamier, de façon à déterminer si le schème conceptuel sur lequel repose actuellement la théorie de la reconnaissance est assez souple pour intégrer en son sein le concept de *perversion narcissique*. Mon hypothèse de départ était que la critique de Whitebook à l'égard de la théorie psychanalytique de Honneth révélerait qu'elle comporte des insuffisances théoriques importantes qui l'empêcheraient d'être un cadre d'analyse adéquat pour interpréter le phénomène de la perversion narcissique à la façon d'une

pathologie sociale. Néanmoins, au terme de ma recherche, j'en suis venu à la conclusion que c'est par un croisement original entre les positions psychanalytiques de Honneth et Whitebook que la théorie de la reconnaissance pourrait être alliée à la théorie de la perversion narcissique de Racamier, de façon à envisager les conditions de possibilités sociales de la réduction des injustices qui s'y rapportent dans l'avenir.

Mots clés : Axel Honneth, Joël Whitebook, Paul-Claude Racamier, Marie-France Hirigoyen, théorie de la reconnaissance, perversion narcissique, théorie critique, théorie psychanalytique, harcèlement moral, narcissisme

INTRODUCTION

Depuis la seconde moitié du XXe siècle, nombreux sont les auteurs qui évoquent les conséquences des transformations des sociétés occidentales sur la structuration de la psyché de nos contemporains. Le psychologue Engène Enriquez soutient par exemple que « la transformation progressive dans nos sociétés des rapports sociaux en rapport d'argent et de marchandises, ont été créatrices d'individus se situant dans une position perverse ou ont permis à de tels sujets de trouver dans la structure sociale de quoi satisfaire leurs pulsions » (1983, p.377). Plus près de nous, le psychanalyste Charles Melman évoque le passage « d'une culture fondée sur le refoulement des désirs, et donc la névrose, à une autre qui recommande leur libre expression et promeut la perversion » (2002, p.17). Dans un même ordre d'idées, le psychiatre Dominique Barbier associe la société actuelle à une « fabrique de pervers, parce qu'elle a évacué le père dans sa fonction d'acceptation de la frustration et qu'elle repose désormais, et de plus en plus, sur l'évitement de la problématique de la castration » (2013, p. 144).

À ces lectures (qui priorisent l'analyse du passage des troubles névrotiques aux troubles pervers, dû aux changements institutionnels en Occident qui favoriseraient davantage l'expression des pulsions, que leur répression) s'ajoute la lecture d'auteurs qui mettent quant à eux l'accent sur la montée des pathologies du narcissisme aujourd'hui. L'auteur le plus connu des sociologues à cet égard est probablement Christopher Lasch, qui a assez précocement diagnostiqué une perte grandissante d'autonomie chez ses contemporains, qui les rend de plus de plus dépendants du regard d'autrui :

L'atrophie des anciennes traditions d'autonomie a érodé notre compétence à conduire les affaires de notre vie quotidienne dans un grand nombre de circonstances, et nous a rendus dépendants de l'État, de la grande entreprise et autres bureaucraties. Le narcissisme représente la dimension psychologique de cette dépendance (1979/2006, p.37).

Un autre auteur à avoir adopté une grille de lecture similaire est le sociologue Alain Ehrenberg, qui soutient quant à lui que :

La dépression amorce sa réussite au moment où le modèle disciplinaire de gestion des conduites, les règles d'autorité et de conformité aux interdits qui assignaient aux classes sociales comme aux deux sexes un destin ont cédé devant les normes qui incitent chacun à l'initiative individuelle en l'enjoignant à devenir lui-même (1998, p.10)

Plus près de nous, les psychologues américains Jean Twenge et Keith Campbell rapportent que la montée des troubles de la personnalité narcissique est confirmée expérimentalement aux États-Unis, et qu'il y a de fortes chances que cela confirme également une montée des traits de personnalité narcissiques (2009, p.30-37). Ils soumettent à ce propos l'hypothèse que ce serait dû à l'attention grandissante donnée à l'admiration personnelle au sein de la société, à des méthodes d'éducation trop indulgentes, à la place disproportionnée que prennent les célébrités dans les médias, aux possibilités nouvelles d'autopromotion rendues possibles par l'Internet, ainsi qu'à la disponibilité plus grande du crédit – des caractéristiques de la culture américaine qui seraient désormais propagées dans le monde, et qui auraient des conséquences mondiales (Campbell et Twenge, p.266-273).

Ces deux axes de lectures – l'un portant sur la modification des rapports entre le « ça » et le « surmoi », l'autre sur la modification des rapports entre le « moi » et le « monde », pour reprendre les concepts de la deuxième topique freudienne – ne sont pas mutuellement exclusifs; certains auteurs évoquent aussi aujourd'hui l'essor d'un

type de personnalité inédit, qui adopterait à la fois des traits pervers et narcissiques, et qu'il faudrait par conséquent qualifier de « pervers narcissique ». Le premier à avoir parlé de ce type nouveau de personnalité est le psychiatre et psychanalyste français Paul-Claude Racamier, mais le concept a des similarités avec le concept de *psychopath* issu du monde anglo-saxon, ainsi qu'avec un réseau de personnalités qualifiées de « manipulatrices » ou d' « imposteurs » (Hirigoyen, 2012, chap.3).

Comme l'explique bien Alberto Eiguer, l'un des principaux continuateurs de l'œuvre de Racamier, c'est indirectement, en analysant des patients psychotiques, que celui-ci est parvenu à éclairer les contours de cette personnalité : au cours de sa pratique, il s'est rendu compte de l'importance qu'avaient les liens interpersonnels de ses patients dans la genèse de leur maladie. Ainsi, il a découvert que souvent, « à l'intérieur de la famille [du psychotique], l'un des membres (ou plusieurs) adopterait des conduites caractérisées de PN [perverses narcissiques]» (Eiguer, 2017, p.15). Ce constat a emmené Racamier à caractériser la perversion narcissique d'envers interpsychique des psychoses, de la même façon que la perversion est considérée, depuis Freud, comme l'envers intrapsychique des névroses (Eiguer, 2017, p.9). Ce faisant, un pervers narcissique devait selon lui être considéré comme « un psychotique sans symptômes » : « la décharge sur quelqu'un d'autre de sa psychose (délégation) » lui permettant de « rester équilibré » (Eiguer, 2017, p.5). Si on se fie à Racamier, le pervers narcissique aurait donc besoin en permanence d'autres personnes, sans lesquelles il ne pourrait pas fonctionner socialement. En cela, sa perversion narcissique serait le résultat de conditions à la fois « personnelles » et « situationnelles », sans lesquelles elle ne pourrait s'« organiser » (Racamier, 1992, p.280). Les autres, dans cette perspective, devraient être entendus comme un « complément opératoire » pour la « défense » du pervers-narcissique, car c'est seulement à partir d'eux qu'il pourrait « extra-agir » ou « trans-agir », de façon qu'un « espace psychique transgressé » puisse servir de base pour sa « survalorisation narcissique » (Racamier 1992, p.282). Pour que cela soit

possible, le pervers narcissique devrait toutefois être en mesure de s'en prendre à leur « moi » : « la conduite narcissiquement perverse sera toujours une prédation morale : une attaque du moi de l'autre au profit du narcissisme du sujet » (Racamier 1992, p.290). Et à cet égard, l'« objet » du pervers-narcissique serait toujours « un objet dont l'autonomie narcissique est activement déniée » (Racamier 1992, p.291).

Certains auteurs qui se sont attardés au phénomène de la perversion narcissique à la suite de Racamier proposent des hypothèses sur les changements institutionnels qui pourraient expliquer l'essor de ce type particulier de personnalité. À ce propos, ils reprennent essentiellement les explications données par ceux qui soutiennent une potentielle montée de la perversion et du narcissisme aujourd'hui (favorisation de l'expression des pulsions et individualisation des sociétés modernes) en y ajoutant toutefois une variable interactive, sans laquelle l'essor de cette psychopathologie est inexplicable (disponibilité d'individus dotés d'une faible confiance en soi, disposés à devenir un complément opératoire des défenses perverses narcissiques). À cet effet, le psychologue Lazartigues et ses collègues proposent probablement la lecture la plus schématique : ils voient, dans le passage des « société et familles modernes » aux « société et famille contemporaines », un changement institutionnel qui engendre « une nouvelle personnalité de base » : la personnalité « narcissico-hédoniste », qui remplacerait la personnalité « névrotico-normale », autrefois produite par les institutions de la fin du XIXe siècle à la première moitié du XXe siècle. Cette nouvelle personnalité de base produirait, selon eux, « une expression symptomatique selon trois axes » :

- 1) l'axe passivité-dépendance, avec une grande fragilité narcissique, aux risques élevés de décompensation dépressive
- 2) L'axe pervers-narcissique, avec des sujets sans culpabilité, utilisant au mieux de leurs intérêts les autres, grâce à leur intelligence des situations sociales et leur séduction, sans empathie réelle
- 3) l'axe psychopathie *a minima* (« petit psychopathes » – Lazartigues et al, 2007, p.299).

De son côté, Alberto Eiguer avance l'idée que « les aménagements contemporains de la famille, impliquant une remise en question de l'autorité du père et de la mère, peuvent avoir une incidence sur cette épidémiologie : les jeunes générations seraient en quête de modèles solides d'autorité », et bien que le pervers narcissique ne soit pas un « bon père », il saurait « feindre d'en être un » (2017, p.101). À cet effet, l'influence grandissante sur les jeunes des réseaux mafieux, des groupes extrémistes, mais aussi des sectes – où la perversion narcissique serait très présente – pourrait selon lui être un indicateur du développement de ce type de personnalité (Eiguer, 2017, p.97-101). Nous pouvons aussi mentionner l'analyse du psychanalyste et psychiatre Maurice Hurni qui, quant à lui, voyait déjà il y a quelques années se multiplier les signes de « séduction antiautoritaire » dans les sociétés contemporaines (2013). À cet égard, il condamnait notamment les impacts insinueux de ce qu'il est devenu coutume d'appeler le *politiquement correct* :

[Une] violence psychique sociale d'autant plus redoutable, qu'elle ne serait pas affirmée au sein d'un programme politique, par exemple, mais se poserait comme "allant de soi". Ainsi, s'érigeant en moralisateurs d'un nouveau genre, certains groupuscules prétendent exercer en effet non seulement une influence funeste sur certaines normes structurantes de la vie sociales, mais encore et surtout un véritable hold-up sur la pensée (Hurni, 2013, p.348-349).

Cette « séduction antiautoritaire » avait aussi selon lui touché l'école, comme le démontrait au moment où il écrivait l'instauration nouvelle – et « curieusement homogène » – de « nouvelles approches pédagogiques » favorisant « un escamotage de la responsabilité des adultes » (Hurni, 2013, p.351). En ce qui a trait au monde du travail plus spécifiquement, la psychanalyste Marie-France Hirigoyen soutient quant à elle que les « mutations du monde moderne » (dans lequel « la logique de performance » a « envahi la société entière » et où « ce qui importe n'est pas ce que l'on est, mais ce que l'on donne à voir ») ainsi que certains « facteurs individuels » (la société actuelle « produit des individus narcissiques mais qui paradoxalement sont en

total déficit de narcissisme »), pourraient expliquer la montée actuelle de ce qu'elle a appelé le « harcèlement moral » (2017, p.577-578). Les sociologues Vincent De Gaulejac et Fabienne Hanique abondent dans le même sens, en soutenant qu'il y a un lien à faire entre « l'injonction paradoxale [qui] a souvent été assimilée à une forme de perversion dans la communication, qui engendrerait la schizophrénie et/ou l'emprise psychologique », et le fonctionnement de ce qu'ils appellent « les organisations paradoxantes » produites par « la financiarisation des sociétés hypermodernes » (2015, p.57-65 et p.207). De Gaulejac évoque aussi la difficulté pour les employés à remettre en cause le fonctionnement des grandes entreprises pour lesquelles ils travaillent aujourd'hui, puisque le nouveau « pouvoir managérial » gagne selon lui leur adhésion au travail non plus par la répression, comme c'était le cas avec le « pouvoir disciplinaire », mais plutôt par l'« identification » (2005, p.83-92).

Ces interprétations des mutations psychiques issues des transformations institutionnelles contemporaines ont de quoi faire réfléchir : une société qui, structurellement, favoriserait l'essor de la perversion narcissique, ne devrait-elle pas être critiquée? Mais par où commencer cette critique? Et comment, surtout, la mettre en pratique? Dans ce mémoire, j'ai fait l'hypothèse que la réponse actuelle des sociétés occidentales au problème de la perversion narcissique est insuffisante : en focalisant sur la régulation juridique du phénomène, celles-ci sous-estiment, selon moi, sa dimension collective, et les façons dont il pourrait être prévenu, en amont de la réglementation par le droit des atteintes à l'intégrité psychique qu'il est désormais reconnu qu'il cause. Il s'agira de l'objet de mon premier chapitre : dans celui-ci, j'exposerai en quoi l'intégration au sein de la loi du concept de *harcèlement moral* est certes une évolution importante de la prévention institutionnelle de la perversion narcissique, mais qu'elle est néanmoins insuffisante, dû à la difficulté pour les véritables victimes de harcèlement moral de se prévaloir de leurs droits, et le danger que ce concept juridique soit utilisé de façon trompeuse vu la réalité particulièrement

insidieuse à laquelle il renvoie. Dans ce chapitre, je ferai également l'hypothèse que la théorie de la reconnaissance de Axel Honneth est particulièrement bien adaptée pour penser la prévention extra-juridique du phénomène de la perversion narcissique, puisqu'elle se donne comme objectif de remoraliser les sociétés contemporaines de l'intérieur – un projet que Honneth élabore dans les termes d'une « éthique formelle » (2010, chap.9). Par celui-ci, Honneth tente de perpétuer l'idée que les sociétés contemporaines doivent tendre vers un idéal d'émancipation, qui nous permet de penser qu'elles pourraient valoriser un certain type de rapport affectif entre les individus, qui s'appelle, chez lui, « amour » (2010, p.116-131). Comme nous le verrons, l'intégration du concept de *perversion narcissique* au sein du schème conceptuel de la théorie de la reconnaissance rencontre toutefois des limites, dû à la spécificité de la théorie psychanalytique sur laquelle repose la conception idéale du développement psychique de Honneth. Pour cela, il m'est apparu primordial de déterminer si cette dernière était compatible avec la théorie psychanalytique de Racamier, de façon à savoir si, oui ou non, la théorie de la reconnaissance pouvait être utilisée pour penser la prévention, en amont du droit, de la perversion narcissique et du type d'injustices qui s'y rapportent (le chapitre 1 regroupe à cet égard à la fois ma problématique, ma revue de littérature, mes hypothèses de lecture et la méthodologie que j'ai privilégiée pour cette recherche).

Les chapitres 2 et 3 se concentreront quant à eux essentiellement sur l'interprétation de textes qui n'avaient pas encore été synthétisés et qui nécessitaient de l'être, de façon à répondre à cette question. Le chapitre 2 brossera un historique du débat qui oppose actuellement Honneth à Joël Whitebook, son principal interlocuteur et critique en ce qui concerne la théorie psychanalytique. Dans ce chapitre, je passerai en revue l'ensemble des articles par lesquels les auteurs ont échangé leurs points de vue sur la théorie psychanalytique, de façon à dégager les principaux enjeux de leur débat. Le chapitre 3, quant à lui, s'attardera à la théorie de la perversion narcissique de Racamier,

et à la contextualisation de cette dernière au sein de son œuvre. Pour ce faire, un résumé sélectif des principaux ouvrages de l'auteur sera effectué, de façon à faire la genèse de son concept de *perversion narcissique*. Le chapitre 4, finalement, servira à répondre à ma question de recherche, par l'analyse comparative de la théorie de la perversion narcissique de Racamier et des positions psychanalytiques respectives de Honneth et Whitebook. Cette analyse comparative permettra de déterminer si le schème conceptuel de la théorie de la reconnaissance est actuellement assez souple pour accueillir le concept de *perversion narcissique*, ou si la critique de Whitebook permet au contraire de lui apporter certains correctifs sans lesquels le croisement des deux théories ne serait pas possible.

Mais d'abord, il faut en revenir à la question qui a motivé cette recherche : en quoi la prévention de la perversion narcissique par le droit est-elle insuffisante à la lumière des transformations sociales contemporaines, et en quoi la théorie de la reconnaissance permet-elle de penser qu'une réponse institutionnelle plus adaptée au phénomène serait possible?

CHAPITRE 1

LA PRÉVENTION INSTITUTIONNELLE ACTUELLE ET POTENTIELLE DE LA PERVERSION NARCISSIQUE

1.1. La prévention actuelle par le droit

Le phénomène de la perversion narcissique a obtenu une reconnaissance juridique à la suite de la publication du livre *Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien*, de Marie-France Hirigoyen (1998). Dans cet ouvrage, la psychanalyste française a réinterprété, à l'aide du schème conceptuel de Racamier, la perversion narcissique à la façon d'un conflit qui oppose toujours un « agresseur » et une « victime » (1998, chap.6-7). Cette idée était sous-jacente dans toute l'œuvre de Racamier, mais Hirigoyen a véritablement mis en exergue cet aspect de la théorie de l'auteur, en éclairant à l'aide de son expérience clinique, les conséquences de la fréquentation d'un pervers narcissique (1998, chap.8-9). Ainsi, dans *Le Harcèlement moral*, elle parviendra à vulgariser la théorie de Racamier en montrant l'impact de la perversion narcissique dans certaines sphères sociales comme la famille et l'entreprise (Hirigoyen, 1998, chap.1-2), en plus de donner des conseils à ses lecteurs pour contrer ses effets délétères dans leur vie quotidienne (Hirigoyen, 1998, chap.10-11). Il est difficile de dire si par ce livre de nombreuses victimes ont enfin pu trouver des mots pour décrire leurs maux, ou si celui-ci a plutôt eu pour effet de généraliser l'usage d'un vocabulaire spécialisé pour décrire des conflits interpersonnels sans liens avec lui. Néanmoins, il ne fait aucun doute que la parution du livre d'Hirigoyen fut un phénomène social majeur, comme en témoigne le fait qu'il a été traduit dans plus de

26 langues, et qu'il a eu un impact sur la législation d'un grand nombre pays occidentaux¹.

Avant la publication du *Harcèlement moral*, la violence psychologique était déjà un objet de recherche établi. En Suède, par exemple, le concept de *mobbing* de Heinz Leymann (qui a été utilisé pour la première fois par l'ethnologue Konrad Lorenz) a été utilisé pour décrire « des agissements hostiles fréquents et répétés sur le lieu de travail, visant systématiquement la même personne »; un phénomène qu'il attribuait à la dégénérescence des conflits de travail dû à un excès de stress professionnel (Hirigoyen, 2001, p.61-62). En Angleterre, le concept de *bullying* était quant à lui utilisé depuis longtemps pour définir les « humiliations, les brimades ou les menaces que certains enfants ou groupes d'enfants font subir à d'autres enfants », et il a ensuite été utilisé pour décrire les « agressions rencontrées dans l'armée, dans les activités sportives, et dans la vie familiale, en particulier à l'égard des personnes âgées » (Hirigoyen, 2001, p.63). Il a finalement été lié à la violence psychologique au travail après la parution de l'ouvrage *Stress, Appraisal and Coping* du psychologue Richard Lazarus en 1984, qui a mené le Bureau international du travail à s'intéresser au phénomène pour la première fois dans un rapport publié en 1988. Du côté des États-Unis, avant que le terme de *mobbing* ne devienne connu à la suite de la parution d'un article de Leymann dans la revue *Violence and Victims*, le terme de *harassment* avait déjà été introduit par le livre *The Harassed Worker* du psychiatre Carroll Brodsky en 1976 (Hirigoyen, 2001, p.65).

Pour Hirigoyen, ces concepts sont toutefois différents de celui de *harcèlement moral*, vu le caractère particulièrement insinueux de la réalité à laquelle il renvoie. Elle l'explique ainsi :

¹ <https://www.mariefrance-hirigoyen.com>

Le terme *mobbing* correspond plus à des persécutions collectives ou à la violence liée à l'organisation, y compris les dérapages qui vont jusqu'à la violence physique; le terme *bullying* est plus large que le terme *mobbing*. Il va des moqueries et de la mise à l'écart, jusqu'à des conduites d'abus à connotations sexuelles ou d'agressions physiques. Il s'agit plus de brimades individuelles que de violence organisationnelle; le *harcèlement moral* concerne des agressions plus subtiles, et donc plus difficile à repérer et à prouver, quelle que soit sa provenance (Hirigoyen, 2001, p.69).

À cet égard, on pourrait ajouter aussi que c'est le caractère psychanalytique du phénomène décrit par le concept de *harcèlement moral* qui le distingue des concepts utilisés jusque-là pour définir la violence psychologique, et c'est la raison pour laquelle Hirigoyen a pu le lier à un profil psychologique typique : celui du pervers narcissique. Pour l'auteure, en effet, pour que la violence psychologique puisse être qualifiée de *harcèlement moral*, elle doit avoir été effectuée de façon « malveillante »; et selon la classification qu'elle établit pour distinguer les véritables cas de harcèlement moral de ceux qui n'en sont pas, seuls les « pervers narcissique » sont en définitive responsables de « ce qui est véritablement du harcèlement moral » (le comportement d'autres types de personnalité pouvant aussi être qualifié de « malveillant », à la différence toutefois qu'il n'est pas effectué de façon « consciente » – 2001, p.203-230)².

En France, la répercussion de l'ouvrage d'Hirigoyen a mené à l'élaboration d'une loi visant à contrer le harcèlement moral au sein des entreprises (Loi de modernisation sociale de 2001). Cette loi ne mentionne pas explicitement le concept de *pervers*

² Hirigoyen distingue « ce qui est malveillant mais pas toujours consciemment » et « ce qui est vraiment du harcèlement », et dans cette seconde catégorie, elle fait uniquement mention des « pervers narcissiques » (Hirigoyen, 2001, p. 204 et p.228-230). Or, cette distinction conceptuelle est étrange, car elle précise aussi que les pervers narcissiques « sont toujours dans le déni » et qu'il existe par conséquent chez eux une « malveillance inconsciente » (Hirigoyen, p.229-230). Je crois que la principale différence que l'auteure cherchait à mettre en évidence en établissant cette distinction conceptuelle était plutôt que « ce qui est vraiment du harcèlement » relève d'un profil psychologique typique (celui du pervers narcissique), tandis que le harcèlement moral dit « malveillant mais pas toujours conscient » relève quant à lui de causes extérieures, qui poussent certains profils psychologiques qui y sont prédisposés mais qui n'auraient pas agi ainsi autrement à user du harcèlement moral.

narcissique, mais la perversion narcissique et le livre d'Hirigoyen étaient centraux au sein des discussions qui ont mené à son élaboration (Avis et rapports du Conseil économique et social, 2001). Depuis sa mise en vigueur, le code pénal français prévoit désormais jusqu'à deux ans d'emprisonnement et 30,000 euros d'amende pour :

Le fait de harceler autrui par des propos ou comportements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation des conditions de travail susceptible de porter atteinte à ses droits et à sa dignité, d'altérer sa santé physique ou mentale ou de compromettre son avenir professionnel (Article 222-33-2 du Code pénal français).

Au Québec, le harcèlement moral au travail fut quant à lui reconnu juridiquement peu après sa reconnaissance en France, sous l'appellation de « harcèlement psychologique » (loi sur les normes du travail de 2002, articles 81-18 à 81-20, entrés en vigueur le 1^{er} juin 2004). Plus largement, l'Europe s'est aussi inspirée de la juridiction française avec la signature, en 2007, de *l'accord-cadre sur le harcèlement et la violence au travail*, et plusieurs autres pays comme la Suède, la Belgique, l'Espagne, l'Australie, la Colombie et le Chili s'en sont aussi inspirés, en adoptant à leurs tours des lois vouées à lutter contre ce type de comportement au travail (Hirigoyen, 2017b, p.95 et p.105-113).

La reconnaissance juridique du harcèlement moral (et de la perversion narcissique, qui lui serait sous-jacente) est certainement un progrès social, et tout porte à croire que la France a été pionnière à cet égard. Il est flagrant toutefois que la loi régule actuellement ce type de comportement à la seule condition qu'il se produise au travail, et qu'elle n'est par conséquent d'aucun secours pour ceux qui pourraient en être victimes lorsqu'il se produit dans l'ensemble des autres sphères de la société³. Pourtant, il y a

³ Depuis 2010, la France va toutefois plus loin en condamnant désormais le harcèlement moral lorsqu'il se produit dans la famille (loi 2010-769 du 9 juillet 2010).

de bonnes raisons de croire que le harcèlement moral est un phénomène étendu, comme en témoigne la popularité actuelle du concept de *perversion narcissique* dans la culture populaire. Aucune étude empirique n'existe sur le sujet, mais un bref survol de la fréquence de son usage sur Internet permet de le démontrer.

En 2019, le terme « pervers narcissique » arrivait en deuxième position dans le palmarès des définitions les plus recherchés sur *Google* par les Français⁴. Durant les deux années qui furent nécessaires à la rédaction de ce mémoire, une recherche sur *Youtube* selon la date de mise en ligne révélait aussi un important nombre de vidéos par jour pour les termes « pervers narcissique ». La variété des vidéos sur le sujet est étonnante: il peut s'agir de discours relatant des expériences personnelles, de capsules éducatives, de *coaching* faites par des professionnels ou des experts improvisés, voire de montages vidéo aux relents ésotériques sur la question. Des chaînes se spécialisent entièrement sur le sujet, et atteignent parfois des centaines de milliers d'abonnés (les chaînes de *coaching* telles que « Une psy à la maison » ou « Stan Carrey SuperCoach » ayant à cet égard la cote). À la télévision, le thème de la perversion narcissique semble aussi avoir gagné en popularité depuis les dernières années : en France, les émissions de variété « Ça commence aujourd'hui » et « Mille et une vies » ont par exemple dédié plusieurs de leurs émissions aux témoignages de victimes de pervers narcissique. Au Québec, certaines productions télévisuelles traitent explicitement du phénomène : le film « Le problème d'infiltration » fut par exemple présenté comme une invitation à entrer «dans la peau d'un pervers narcissique»⁵; de même, la série « Le monstre », qui relate l'expérience vécue de son auteure, est définie comme l'histoire du « drame conjugal de la comédienne Ingrid Falaise, qui a vécu deux ans et demi sous l'emprise

⁴ <https://trends.google.fr/trends/yis/2019/FR/>

⁵ <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/medium-large/segments/entrevue/35263/le-probleme-infiltration-pervers-narcissique>

d'un pervers narcissique »⁶. Et cela est sans compter les innombrables livres, magazines et articles de développement personnel qui traitent de la question...

Mais suffirait-il d'élargir l'application de la loi à l'ensemble des sphères de la société dans lesquelles le harcèlement moral est susceptible de se produire pour venir à bout du phénomène? Si on s'en tient aux chiffres, il ne me semble pas que ce soit le cas : au Québec, malgré l'instauration de lois contre le harcèlement moral, 15% de la population étudiée lors de l'Enquête québécoise sur les conditions de travail, d'emploi et de SST effectuée entre 2007 et 2008 dit avoir été exposée à du harcèlement moral au cours des 12 derniers mois (comparativement à 3% pour le harcèlement sexuel et 2% pour la violence physique – Hirigoyen, 2017b, p.33-34). En France, l'enquête SUMMER démontre quant à elle qu'une proportion grandissante de salariés dit subir des comportements hostiles au sein de son lieu de travail (de 16% en 2003, à 22% en 2010 – Hirigoyen, 2017b, p.36).

Si on se fie à Hirigoyen, la prévalence du harcèlement moral malgré les lois mises en œuvre pour le réguler pourrait s'expliquer de plusieurs façons. Selon son expérience, les véritables victimes de perversion narcissique sont le plus souvent réticentes à porter plainte pour harcèlement moral, dû à la difficulté à prouver factuellement une réalité aussi insidieuse; et cela est sans compter le danger que cela représente pour elles d'être accusées, en retour, de diffamation de la part de leur harceleur. À cet effet, Hirigoyen souligne à plusieurs reprises le caractère procédurier du pervers narcissique : « comme chez les paranoïaques, apparaissent alors chez lui des idées de préjudice ou de persécution, une anticipation sur les réactions de défense attendues amenant à des conduites délictueuses et un fonctionnement procédurier »; ou encore : « les divorces avec un pervers narcissique, quel que soit celui qui est à l'initiative de la séparation,

⁶ http://mi.lapresse.ca/screens/f581232f-e254-4758-9d18-37a805aa2f44__7C__0.html

sont presque toujours violents et procéduriers. Les pervers maintiennent le lien, par le biais des lettres recommandées, des avocats, de la justice. On continue à parler de ce couple, qui n'existe plus, à travers les procédures » (1998, p.162 et p.196). Dans *Le harcèlement : de la société solidaire à la société solitaire*, un ouvrage collectif qui porte un regard sociologique sur le phénomène du harcèlement moral, la psychologue Claudine Haroche précise quant à elle que l'atteinte à la confiance en soi qui est la conséquence de l'emprise perverse est taboue dans un monde qui valorise de façon extrême l'autonomie individuelle : il y a une « honte de la dépendance qui accompagne le harcèlement : honte d'être faible, honte d'être vulnérable » (2005, p.38-39). Pour Hirigoyen, ce tabou est d'autant plus fort que le pervers narcissique sollicite chez sa victime « la part masochiste qui existe en chaque individu » et que la « complaisance pathologique » qui en découle est le plus souvent vécue de façon honteuse (Hirigoyen, 1998, p.169 et p.191-192). Toutefois, selon la psychanalyste, c'est probablement la perte de reconnaissance sociale qui dérive de l'atteinte de la confiance en soi qui limite le plus les chances que les victimes aient recours au droit pour demander justice. Selon elle, en effet :

La position défensive à laquelle est acculée la victime l'amène à des comportements qui agacent l'entourage. Elle devient acariâtre ou geignarde ou obsessionnelle. De toute façon, elle perd sa spontanéité. L'entourage ne comprend pas et est entraîné dans un jugement négatif (Hirigoyen, 1998, p.116).

Si on en croit ses propos, une personne sous emprise perverse serait donc dans la situation la moins propice pour faire valoir ses droits, puisque cela exige qu'elle soit en possession d'un minimum de confiance en elle, et par extension, de reconnaissance sociale. Avec la psychologue Margarita Sanchez-Mazas qui a dirigé la rédaction de *La société solidaire à la société solitaire*, on pourrait alors se demander: si « les personnes sont bien des sujets de droit [...] sont-elles en mesure de défendre leurs droits, d'exercer leur libre arbitre? » (2005, p.12). Qu'est-ce qu'une personne peut faire, en

d'autres termes, des droits qui lui sont alloués formellement si, en pratique, elle n'est pas en mesure de les faire valoir? Encore faut-il qu'une victime soit consciente d'être sous emprise, ce qui est loin d'être toujours le cas, selon le psychanalyste Joël Birman : « comme il n'y a, de la part des autres, aucune reconnaissance de ce que la personne est en train de subir, celle-ci devient incapable de savoir quelle est la frontière entre ce qu'elle imagine et la réalité » (2005, p.62).

Outre cette difficulté pour les victimes de perversion narcissique d'avoir recours au droit, c'est également un autre phénomène – contraire en quelque sorte –, qui peut nous faire douter de la capacité du droit à pouvoir réguler à lui seul le harcèlement moral : la possibilité que ce concept, ou le concept de *pervers narcissique*, soient utilisés pour décrire des conflits interpersonnels sans lien avec lui, ou pire, qu'ils soient utilisés de façon délibérée afin d'en tirer des bénéfices personnels (et ce, d'autant plus que la victime présumée de harcèlement moral a légalement droit à une réparation financière, puisqu'il est reconnu que cela peut l'avoir menée à vivre un choc post-traumatique – Rechtman, 2002; Von Strachwitz, 2002). À cet égard, l'importance qu'ont pris aujourd'hui les réseaux sociaux a de quoi inquiéter. On a récemment vu l'essor des *hashtags* « #MeToo » et « #BalanceTonPorc » pour dénoncer publiquement le harcèlement sexuel : qu'en serait-il s'ils étaient utilisés pour dénoncer le harcèlement moral? Le cap a peut-être été franchi, au Québec, avec « l'Affaire Sicotte »⁷. À cet effet, Hirigoyen évoque le danger que le concept de *harcèlement moral* soit utilisé à des fins détournées par de fausses victimes :

Il faut tenir compte du fait que certaines personnes peuvent se complaire dans une position de victime. Dans ce cas, elles ne cherchent pas à trouver une issue à leur situation difficile, car cela leur confère une identité et une occasion de se plaindre. Cette position victimaire a donné un sens à leur mal de vivre et, pour

⁷ <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1067337/gilbert-sicotte-suspendu-professeur-conservatoire-montreal-abus-harcèlement-psychologique>

maintenir ce mode d'existence, il leur faudra poursuivre sans fin leur agresseur afin d'obtenir une réparation qui s'avérera toujours insuffisante (2001, p.55).

Des individus paranoïaques, voire même dans certains cas pervers, seraient particulièrement disposés à se complaire dans une position de victime, et il y aurait un risque particulier que ceux-ci usent de « fausses allégations de harcèlement moral » :

Le risque majeur de fausse allégation de harcèlement moral vient en premier des paranoïaques qui trouvent là un support crédible à leur sentiment de persécution. Dans la plupart des cas, le diagnostic est évident. Une personne se plaint de façon très théâtrale d'une autre personne qui lui aurait causé un préjudice, puis le sentiment de persécution s'étend à l'entourage de l'agresseur présumé, et enfin à tous ceux qui émettent des doutes sur la réalité du harcèlement [...] Les fausses allégations de harcèlement moral sont aussi la spécialité des individus pervers qui essaient aussi, de façon masquée, de disqualifier quelqu'un d'autre, tout en s'attirant la sympathie du groupe et en l'emmenant à pleurer son sort (2001, p.58-60).

À ce propos, Hirigoyen rappelait il y a peu que « quand une personne se plaint d'être victime, elle se base sur un ressenti qui peut ne pas correspondre aux définitions scientifiques », et qu'on doit donc « aussi tenir compte du phénomène d'attribution d'intentions hostiles, processus par lequel, en situation d'interaction ambiguë, une personne peut être amenée à tort à interpréter qu'autrui lui est hostile » (Hirigoyen, 2016, p.577). Et cela est d'autant plus vrai que le harcèlement moral se caractérise, comme l'a bien exprimé la sociologue Claudine Haroche, par « des procédés tels que le sous-entendu, l'allusion, l'insinuation, l'allégation », ce qui nous oblige à nous questionner sur « les liens entre les droits et les sentiments », ou encore, sur la « distinction entre jugements de faits et jugements de valeurs » (2005, p.36). C'est la raison, par ailleurs, pour laquelle un groupe d'entreprises privées a voté contre l'avis sur le harcèlement moral adopté par le Conseil économique et social de France en 2001, en soulignant que « la forte médiatisation du sujet fait courir le risque d'une utilisation

abusive d'un concept aux contours encore mal définis » (Avis et rapports du Conseil économique et social, 2001, p.106-107).

Pour ces deux raisons (la difficulté pour la véritable victime de harcèlement moral de faire prévaloir de ses droits, et le danger que ce concept juridique soit mobilisé de façon trompeuse vu la réalité particulièrement insidieuse à laquelle il renvoie), le droit m'est apparu limité pour réguler les conflits d'ordre psycho-moraux qui gravitent autour du phénomène de la perversion narcissique. Ce constat est par ailleurs partagé par plusieurs auteurs, qui mettent l'accent sur le fait que la régulation juridique du harcèlement moral tend à éclipser les origines sociales de ce phénomène. Le sociologue Vincent de Gaulejac écrit par exemple que : « la loi met en cause des comportements singuliers, des agissements pervers qui existent certainement et qu'ils convient de condamner. Mais, ce faisant, elle occulte les causes profondes du harcèlement. Elle contribue à individualiser le problème » (2005, p.183-184). De son côté, Hirigoyen termine *Le harcèlement moral* sur une note similaire : « au-delà de la question individuelle du harcèlement moral, ce sont des questions plus générales qui se posent à nous. Comment rétablir le respect entre les individus? Quelles sont les limites à mettre à notre tolérance? » (2008, p.242-243). À la fin de *La société solidaire à la société solitaire*, Margarita Sanchez-Mazas conclut également :

Il apparaît clairement, au terme de ce parcours, que le collectif est le véritable impensé du harcèlement [...] une telle approche éclaire aussi les possibilités d'actions et de réaction d'un individu aux prises avec un traitement potentiellement injuste, en fonction de ce que fait ou dit un alter ego (2005b, p.181-182).

À la lumière des limites du droit face à un phénomène aussi complexe que celui du harcèlement moral – auquel celui de la perversion narcissique serait sous-jacent –, il m'est donc apparu nécessaire de penser la façon par laquelle les institutions

contemporaines pourraient influencer autrement sur les conditions de possibilité de son émergence, ou en d'autres termes, sur les changements institutionnels qui pourraient diminuer sa prévalence, en amont de la régulation juridique des atteintes à l'intégrité psychique qu'il est désormais reconnu qu'il cause.

1.2. La prévention potentielle par le développement de la confiance en soi

Si on en croit les auteurs que j'ai cités en introduction, les changements institutionnels qui ont lieu depuis la seconde moitié du XXe siècle favorisent l'essor de la perversion narcissique, puisqu'ils engendrent à la fois une possible expression des pulsions qui étaient autrefois réprimées, et une individualisation des modes de vie. Considérés individuellement, ces deux transformations n'ont toutefois pas que du mauvais : on peut se réjouir de la possible contestation de toute forme de normes sociales qu'on croit indues, et qui étaient jusque-là gardiennes d'un pouvoir incontestable; de même, la possibilité d'être maître de sa vie, et de pouvoir faire de son intérêt propre l'étendard en fonction duquel nous menons d'abord nos combats, n'est pas condamnable en soi. Ces deux possibilités nouvelles qui s'offrent à l'individu d'après-guerre – la jouissance et l'individualisme – représentent en quelque sorte une façon de contrebalancer le devoir de soumission et de sacrifice au nom de la collectivité qui prévalait encore dans les sociétés occidentales, depuis l'avènement de la démocratie. Ce serait donc leur excès ou l'oubli, peut-être, des balises institutionnelles qui structuraient autrefois le comportement individuel, qui mènerait aujourd'hui à l'essor de la perversion narcissique; et la clé pour comprendre l'essor de cette psychopathologie, serait que ce manque à gagner en termes de moralité et de communauté d'appartenance laisserait une majorité d'individus pantois, face à une minorité qui saurait en profiter (à moins qu'elle n'excite leur perversité, et qu'elle les fasse contribuer à son entreprise de valorisation narcissique). Dans un monde où c'est la guerre de tous contre tous qui

règne, ce serait donc en définitive ceux qui se déprennent le mieux du jeu qui auraient de quoi attirer, par leur façon de manier l'immoralité et d'écraser sur leur chemin ceux dont le comportement est encore guidé par certains idéaux qui transcendent leur intérêt immédiat.

Suffirait-il alors de réhabiliter des normes traditionnelles auxquelles l'individu devrait allégeance, et de refaire de lui une fonction d'un destin collectif plus large, dont on réaffirmerait la primauté ontologique, par rapport au sien propre? L'intuition qui m'a guidé dans la rédaction de ce mémoire était plutôt que les sociétés occidentales contemporaines doivent parvenir à réaliser une sorte de dépassement dialectique entre ces orientations contradictoires, en acceptant que la radicalisation des promesses de la modernité et l'effacement des résidus de l'ère prémoderne qu'elle trainait encore est irréversible; ou en d'autres termes, que l'importance qu'ont pris aujourd'hui les droits, par rapport aux devoirs, ne sera plus jamais renversée, du moins, si on accepte que les sociétés contemporaines continueront de progresser vers des conditions de possibilités toujours plus grandes pour un nombre toujours plus grand d'individus d'avoir accès à une vie bonne. La question que je me suis posée fut donc la suivante : existe-t-il une théorie, en sociologie, qui intègre à son schème conceptuel les concepts issus de la psychanalyse, de façon à penser l'évolution des sociétés à la manière d'un mouvement qui tend vers l'amélioration croissante des conditions de possibilité d'un développement psychique sain, par lequel on pourrait analyser le passage de la personnalité « névrotico-normale » à la personnalité « narcissico-hédoniste », comme une évolution positive qui nécessite néanmoins certains changements institutionnels, de façon à éviter son expression pathologique selon les axes « passivité-dépendance », « pervers-narcissique » et « psychopathie *a minima* » (pour reprendre la typologie de Lazartigues et al, 2007)?

Outre l'intérêt que je portais pour les limites du droit à pouvoir réguler le phénomène du harcèlement moral, cette question m'apparaissait particulièrement pertinente à poser dans le contexte socio-politique contemporain, puisque les idées de *vie bonne* et plus encore, d'*historicisme*, ont été disqualifiées, à la lumière des transformations sociales qui ont eu cours dans les sociétés occidentales depuis la seconde moitié du XXe siècle. Sous l'impulsion des nouveaux mouvements sociaux qui ont mené à une politisation de la culture (Touraine, 1968) ou encore à la remise en cause des métarécits en fonction desquels les sociétés occidentales étaient structurées (Lyotard, 1979), les sociétés occidentales contemporaines peinent en effet aujourd'hui à définir les contours d'un idéal de réalisation individuelle à prétention objective qui dépasserait la multiplication des conceptions subjectives du bonheur qui se déploient en leur sein, et de surcroît, à concevoir leur développement historique à la façon d'un mouvement qui tend vers la réalisation de cet idéal en pratique. À cet égard, il me semblait que dans un contexte où le pluralisme l'emporte sur l'universalisme, suite à la prise de conscience que les normes culturelles sont socialement construites, le fait qu'un type particulier de psychologie contienne autant de caractéristiques qui la rendent incompatible avec l'autoréalisation de ceux qui l'entourent, était peut-être révélateur de principes moraux en fonction desquels il serait possible de penser l'organisation des sociétés et la logique de leur développement qui ne soient pas arbitraires, dû à leur immanence ou au fait qu'ils nous sont dévoilés par certaines caractéristiques invariantes de la nature humaine. En même temps, cette idée que la perversion narcissique pouvait être révélatrice, par la négative, d'une psychologie idéale que les sociétés contemporaines valoriseraient encore implicitement et en fonction de laquelle elles pourraient penser leur développement, permettait à mon sens de mettre en lumière certaines contradictions théoriques des *cultural studies*, qui passent aujourd'hui outre le fait qu'en deçà des attributs culturels en fonction desquels elles analysent les rapports de pouvoir au sein des sociétés, il existe certaines dynamiques psychiques qui font en sorte que même les individus dotés d'attributs culturels censés faire d'eux des « dominés » peuvent en définitive être dotés d'une psychologie qui fait d'eux des « dominants » (le

critère de la psychologie étant en dernière instance plus fort que celui des attributs culturels, pour déterminer du statut ou non de victime, au sein de sociétés axées sur la critique de la culture dominante).

J'ai trouvé dans la théorie de la reconnaissance de Axel Honneth matière à asseoir ces intuitions, et assouvir ma curiosité intellectuelle. Toute l'entreprise de Honneth consiste en effet à réactualiser l'idéal de développement normatif des sociétés contemporaines, de façon à pouvoir diagnostiquer leurs « pathologies sociales » – ou encore, « les déficiences sociales au sein d'une société qui ne découlent pas d'une violation des principes de justice communément acceptés mais des atteintes aux conditions sociales de l'autoréalisation individuelle » (2006c, p.35). Ce projet, qu'il considère être celui de la philosophie sociale depuis ses origines, Honneth observe qu'il était aussi celui des théoriciens critiques issus de l'École de Francfort, dans la lignée de laquelle il s'inscrit (il fut l'élève de Jürgen Habermas, qui est considéré comme le principal représentant de la deuxième génération de l'École). Cette tradition de pensée est née de la prise de conscience de l'indifférence du prolétariat au projet de société communiste auquel Marx l'avait prédestiné, et à sa préférence pour le national-socialisme et la société de consommation qui s'est développée après la Deuxième Guerre. Ses principaux représentants, Horkheimer et Adorno, soupçonnaient que cette préférence était guidée par le fait que le comportement humain est essentiellement instrumental, et que les sociétés qu'il a construites depuis qu'il s'est émancipé de la nature en apprenant à la contrôler rationnellement n'étaient que le reflet de cet agir instrumental, qu'elles participaient à renforcer en pratique. Ainsi, pour Horkheimer et Adorno, l'aliénation humaine – qui empêche l'homme de s'autoréaliser – était à l'origine d'une anthropogenèse régressive fondée sur le concept de *travail*, qui venait donner une base explicative à l'échec de l'avènement de la révolution prolétarienne, auquel était censée mener la logique du Capital. Si Honneth considère que le projet des premiers théoriciens de Francfort de trouver les causes du hiatus entre la théorie

marxiste et la réalisation pratique de ses promesses était louable, il récuse néanmoins le « déficit sociologique » de leur approche théorique, que Habermas aura en partie le mérite de corriger : en faisant un diagnostic des pathologies sociales à partir de critères normatifs extérieurs à la façon dont les acteurs sociaux s'auto-comprennent, la théorie critique était en effet prisonnière à ses débuts d'une forme de fonctionnalisme, qui était incompatible avec les transformations institutionnelles qui ont eu cours au sein des sociétés occidentales à partir de la seconde moitié du XXe siècle. En prenant acte de la place nouvelle de l'acteur social, capable de réflexion critique sur sa condition et de mobilisation en vue de sa transformation, Habermas a donc permis d'introduire une dimension sociale à la théorie critique, en mettant l'accent sur la dimension communicationnelle de l'action humaine, parallèle à sa dimension instrumentale. À partir de celle-ci, il devenait possible de concevoir la formation de consensus sociaux en fonction desquels une amélioration politique des conditions de vie individuelles pouvait advenir, en vue du développement d'une plus grande justice sociale au sein même des sociétés capitalistes avancées. Pour Honneth, toutefois, Habermas n'a pas poussé assez loin le tournant sociologique de la théorie critique, car il a négligé la part conflictuelle de la sphère sociale, ou plus précisément, l'expérience morale des acteurs sociaux dont le langage n'est qu'une des nombreuses facettes. C'est la raison pour laquelle il insistera sur le principe de *reconnaissance*, et sur l'expérience du mépris qu'il considère être au cœur des transformations institutionnelles qui participent au développement d'une plus grande justice sociale avec le temps⁸.

L'intérêt majeur de la théorie de la reconnaissance de Honneth, toutefois, est qu'elle va par-delà la conception abstraite de la justice sur laquelle se basait encore la théorie

⁸ Pour un résumé synthétique de la façon dont la théorie de la reconnaissance de Honneth s'inscrit dans la lignée des théoriciens critiques qui l'ont précédé, voir l'interview qu'il a donné à Olivier Voirol sur le sujet, parue dans *La société du mépris* (Honneth, 2006d). Pour comprendre la façon dont Honneth interprète le projet théorique historique de la philosophie sociale et la façon dont il le réarticule avec sa théorie de la reconnaissance, voir l'important article « Les pathologies du social. Tradition et actualité de la philosophie sociale », lui aussi publié dans *La société du mépris* (Honneth, 2006e).

d'Habermas, et sur laquelle se fondent les philosophies politiques libérales actuelles comme celle, par exemple, de John Rawls (1971). En mettant l'accent sur l'expérience du déni de la reconnaissance qu'il articule en termes de mépris, Honneth éclaire en effet l'importance de l'expérience de l'injustice, ou en d'autres termes, d'une intuition préthéorique de la justice, en fonction de laquelle peut s'élaborer chez les acteurs sociaux une conception idéale de la société dans laquelle l'atteinte morale qu'ils ont subie pourrait obtenir réparation. À cet effet, plutôt que de reposer sur un idéal théorique de justice sociale, qui s'articule par exemple en termes de redistribution économique ou encore d'intégration du discours de l'ensemble des classes sociales au sein de l'espace public, l'expérience du mépris, dans la théorie de Honneth, permet de partir des exigences morales des acteurs sociaux en vue d'en déduire des critères évaluatifs en fonction desquels diagnostiquer des pathologies sociales (ou les causes sociales qui briment les conditions de leur auto-réalisation individuelle). Dans cette perspective, les idées de *vie bonne* et d'*historicisme* se trouvent à être réactualisées, de façon tout à fait originale : alors que, comme le montre Honneth, la philosophie sociale s'était butée à deux alternatives sans issues pour diagnostiquer les pathologies sociales après l'essor de la sociologie – l'anthropologie philosophique et la philosophie de l'histoire – il serait possible de repenser la validité de son projet théorique à l'aune d'une « éthique formelle » (2006e, p.62-84 et p.97-100). Par ce concept, qu'il développera plus en détails dans son premier ouvrage d'importance, *La lutte pour la reconnaissance* (2001, chap.9), Honneth tente d'éclairer les contours d'un « standard normatif critique qui doit être à la fois suffisamment universel pour s'abstraire d'idéaux de vie particuliers et suffisamment concrets pour mettre en lumière les structures générales d'une vie réussie » (Voirol, 2013, p.22). Ce standard normatif critique, Honneth le trouve dans le principe de *reconnaissance*, puisqu'on peut à ses yeux prouver qu'il est une condition invariable de la réalisation de soi, et en même temps, déduire de la multitude des expériences de mépris qui découlent de son déficit un horizon de développement social qui soit immanent, ou en d'autres termes, qui ne nécessite pas d'avoir recours à une conception abstraite du sens de l'histoire. En partant

de l'idée que l'expérience du mépris engendre la conviction chez les sujets qu'un autre monde est possible dans lequel la dimension déniée de leur personnalité pourrait être reconnue, on peut en effet en déduire, selon Honneth, que des convictions politico-morales similaires peuvent en venir à s'agglomérer en un mouvement social, susceptible de transformer les modèles de reconnaissances en place qui furent la cause de l'injustice sociale subie; ce qui engendre ainsi un mouvement vers une amélioration croissante des rapports de reconnaissance mutuels dans la société.

Pour en revenir à mes questionnements, cette posture théorique était particulièrement intéressante, puisqu'elle permettait de concevoir le phénomène de la perversion narcissique et des conflits d'ordre psycho-moraux qui gravitent autour d'elle à la façon d'une pathologie sociale susceptible d'être corrigée par des transformations institutionnelles conséquentes, par-delà la sphère spécifique du droit. À partir d'elle, le discours des victimes présumées de perversion narcissique pouvait en d'autres termes être analysé à la façon d'un symptôme de déni de reconnaissance, qui par son caractère partagé, pourrait être porteur d'un potentiel de développement normatif de la société en fonction duquel il serait possible de penser la réduction de sa prévalence dans l'avenir. En me penchant davantage sur la théorie de la reconnaissance de Honneth, j'ai toutefois appris qu'il discernait trois modèles de reconnaissance distincts, qui permettent de développer une dimension particulière du rapport pratique à soi qui est nécessaire au développement de l'autonomie individuelle (2010, chap.5). Pour chacun de ces modèles de reconnaissance, Honneth a également théorisé trois types spécifiques de mépris social, qui renvoient chacun à l'atteinte de l'une de ces dimensions particulières du rapport pratique à soi (2010, chap.6). Pour analyser le phénomène de la perversion narcissique à l'aide de son schème conceptuel, il me fallait donc déterminer à quel type spécifique de mépris social l'atteinte à l'intégrité psychique de ceux qui en sont victimes fait référence, et inversement, à quel modèle spécifique de

reconnaissance se réfèrent des relations interpersonnelles saines, que la relation perverse narcissique révèle en quelque sorte par la négative.

Très schématiquement, chez Honneth, ces modèles de reconnaissance sont l' « amour », qui relève des relations primaires qui « impliquent des liens affectifs puissants avec un nombre restreint de personnes », et qui permet le développement de la « confiance en soi » (2010, p.116-131); le « droit », qui relève des relations de reconnaissance entre l'individu et l'État, concrétisées par les droits, qui permettent le développement du « respect de soi » (2010, p.131-147); et la « solidarité », qui relève des rapports de reconnaissance interindividuels ou inter-groupeux médiés par une communauté de valeur en fonction de laquelle s'établissent des critères évaluatifs, desquels dépend le développement de « l'estime de soi » (2010, p.147-158). La contrepartie de l'amour correspond aux « formes de sévices [...] par lesquelles on retire à un être humain toute possibilité de disposer librement de son corps »; la contrepartie du droit, aux « modes de mépris personnel dont un sujet est victime lorsqu'il se trouve structurellement exclu de certains droits au sein de la société »; et la contrepartie de la solidarité, à une « sorte d'humiliation, qui consiste à juger négativement la valeur sociale de certains individus ou certains groupes » (2010, p.162-165).

Parmi ces modèles de reconnaissance, c'est le modèle de reconnaissance de l'amour dont la pathologie me semblait être révélée par le discours des victimes de perversion narcissique, puisque ce modèle renvoie aux relations intimes entre les individus, dans lesquelles l'affectivité est centrale, tandis que les deux autres modèles de reconnaissance renvoient à des relations éthiques plus développées, dans lesquelles les médiations sociales comme les droits et les valeurs sociales sont plus importantes. En même temps, l'amour est, selon Honneth, du « noyau structurel de toute vie éthique », ce qui veut dire qu'elle « donne à l'individu la confiance en soi sans laquelle il ne peut participer de façon autonome à la vie publique » (2010, p.132). Cela veut dire que sans

elle, un individu n'est pas doté d'une assise identitaire assez solide pour faire valoir des dimensions plus importantes de sa personnalité, comme le respect de soi et l'estime de soi; et cela concordait, à mon avis, avec la difficulté avérée par Hirigoyen qu'ont les victimes de perversion narcissique à avoir recours à la justice pour faire valoir leurs droits (et en même temps, rétablir leur estime sociale). De plus, puisque Honneth analyse spécifiquement l'amour et sa déformation pathologique par le biais des concepts issus de la psychanalyse, il me semblait tout indiqué que c'était au potentiel de développement normatif de ce modèle de reconnaissance que je me devais de m'attarder pour penser la prévention extra-juridique du phénomène de la perversion narcissique.

À cette étape de ma recherche, il m'apparaissait difficile toutefois de concevoir à quoi pourrait ressembler, concrètement, une amélioration pratique du potentiel de développement normatif du modèle de reconnaissance de l'amour; ou encore, des politiques qui favoriseraient le développement de la confiance en soi. J'avais tenté quelques spéculations à cet égard, mais elles me sont rétrospectivement apparues infécondes, dans la mesure où je réalisais que ce n'était pas à moi d'effectuer de tels suppositions, et que tout l'intérêt de la théorie de la reconnaissance de Honneth et du diagnostic des pathologies sociales qu'elle se propose de faire à partir de l'expérience du mépris, est qu'elle empêche un observateur extérieur de se prononcer pour les victimes elles-mêmes, et de spéculer, sans entrer en dialogue avec elles, sur un horizon de développement social où l'injustice qu'elles ont subie pourrait obtenir réparation. L'important, me semblait-il, était que le déni de reconnaissance vécu par les victimes de perversion narcissique pouvait être entendu comme une expérience d'injustice généralisable par-delà le vécu individuel, et susceptible d'être interprété à la façon d'un mouvement social porteur d'un potentiel de développement normatif de la société : des psychologues et psychiatres, ou encore, des psychanalystes, comme Racamier, étant déjà mieux placés que moi, en tant que sociologue, pour déterminer le contenu des

transformations institutionnelles qui pourraient permettre à ce genre de relations interpersonnelles dysfonctionnelles de diminuer en prévalence dans l'avenir. Mais la théorie de la reconnaissance de Honneth était-elle véritablement en mesure d'interpréter le conflit entre les pervers narcissiques et leurs victimes de cette façon; c'est-à-dire, à la façon d'un conflit dont les fruits pourraient être porteurs d'un remède contre le mal dont il fut la cause, dû à son caractère spécifiquement *social*? C'est à cette question qu'il me fallait désormais m'attarder...

1.3. Débats théoriques autour de la théorie de la reconnaissance

Lorsque j'ai commencé à étudier la théorie de la reconnaissance de Honneth, j'ai vite réalisé que certains de ses aspects feraient en sorte qu'il serait beaucoup plus difficile que prévu de l'utiliser pour analyser la perversion narcissique à la façon d'une pathologie sociale, susceptible d'être corrigée par l'amélioration des conditions de réalisation pratique de l'idéal de reconnaissance de l'amour. Deux d'entre eux m'ont paru être particulièrement flagrants : le fait que Honneth précise, dans *La lutte pour la reconnaissance*, que le modèle de reconnaissance de l'amour ne contient pas de potentiel de développement normatif comme les modèles de reconnaissance du droit et de la solidarité; et le fait qu'il considère que l'envers de l'amour – en termes de mépris – relève de l'atteinte à l'intégrité *physique*, et non pas *psychique*, comme cela est vraisemblablement le cas lorsqu'il est question de perversion narcissique. Après avoir effectué ma revue de littérature, il m'est toutefois apparu que ces aspects de la théorie de la reconnaissance ne représentaient pas des freins majeurs à l'analyse du phénomène de la perversion narcissique à l'aide de son schème conceptuel, puisque dans le premier cas, Honneth s'est rétracté plus tard de sa position originale; et que dans le second, il s'agit d'un aspect peu discuté de la théorie de Honneth, qui s'apparente selon toute vraisemblance à une équivoque conceptuelle, susceptible d'être corrigée sans apporter

de modifications majeures à son édifice théorique. Ce que ma revue de littérature m'a révélé, toutefois, est qu'il existe un débat beaucoup plus important autour de la théorie de la reconnaissance en ce qui concerne la théorie psychanalytique que mobilise Honneth, de façon à fonder empiriquement son modèle reconnaissance de l'amour. C'est cet aspect de la théorie de l'auteur qui m'a finalement semblé être le plus grand obstacle à l'analyse sociale d'un phénomène comme celui de la perversion narcissique à l'aide de son schème conceptuel, et sur lequel ma recherche s'est finalement focalisée. Avant d'exposer plus en détails les grandes lignes de ce débat, et la façon dont il a orienté ma recherche, je crois qu'il est pertinent toutefois de revenir aux deux aspects de la théorie de la reconnaissance de Honneth qui avaient d'abord retenu mon attention.

En ce qui concerne le potentiel de développement normatif du modèle de reconnaissance de l'amour, Honneth est clair, dans *La lutte pour la reconnaissance*, sur le fait que seules les atteintes à l'estime de soi et au respect de soi engendrent « des tensions morales susceptibles de déclencher des conflits ou des confrontations sociales : car on ne peut qualifier une lutte de "sociale" qu'au sens où ses objectifs sont généralisables par-delà l'horizon des intentions individuelles, pour servir de base à un mouvement collectif » (2010, p.193). Les atteintes à la confiance en soi, dans cette perspective, ne peuvent pas engendrer « d'expériences morales capables par elles-mêmes d'entraîner l'émergence de conflits sociaux », puisqu'elles ne peuvent pas se « généraliser au-delà du cercle de la relation primaire, au point de devenir des questions d'intérêt public » (Honneth, 2010, p.193-194). Pour cela, Honneth précise que l'amour n'a pas, comme les modèles de reconnaissance du droit et de la solidarité, de « potentiel de développement normatif », c'est-à-dire, de possibilité d'être engagé dans « des processus de transformation tendant vers plus d'universalité ou plus d'égalité », et que seuls les effets rétroactifs du respect de soi et de l'estime de soi peuvent en définitive avoir un impact sur le développement de la confiance en soi (Honneth, 2010, p.211).

Cette position théorique m'est apparue limitée, puisqu'il me semblait évident que les atteintes à la confiance en soi peuvent devenir des questions d'intérêt public, malgré le fait qu'elles soient limitées au cercle des relations primaires. L'écho qu'a eu le livre *Le harcèlement moral* de Hirigoyen en France, et la popularisation du concept de *perversion narcissique* qui s'en est suivie, me semblaient en être la preuve : si des victimes présumées de perversion narcissique discutent aujourd'hui de leur expérience sur de multiples plateformes sur Internet et que de nombreuses émissions télévisées et livres parlent du phénomène, c'est bien parce que l'expérience du mépris qui lui est caractéristique est généralisable par-delà du vécu individuel, au point d'être devenue une question d'ordre public. De plus, puisque la publication du livre d'Hirigoyen et la réaction de la société civile à son égard a mené à l'instauration d'une loi pour contrer le harcèlement moral au travail, et plus récemment dans la famille, il me semblait évident que malgré le fait que les victimes de perversion narcissique n'articulent pas l'expérience de l'injustice qu'elles ont subie à la façon d'un projet politique, la prise de conscience publique de leur affliction morale pouvait néanmoins mener à des transformations institutionnelles, susceptibles d'améliorer les chances de réalisation pratique de l'idéal porté par le modèle de reconnaissance de l'amour.

Après avoir effectué ma revue de littérature, j'ai été rassuré d'apprendre que Honneth s'était rétracté de cette position initiale, dans un passage de l'ouvrage *Redistribution ou reconnaissance*, qu'il a co-écrit avec Nancy Fraser (2013). Dans celui-ci, il discute des changements institutionnels qui ont rendu possible une complexification des relations de reconnaissance primaires au cours de l'histoire, comme l'émergence du mariage bourgeois fondé sur l'amour, ou encore la reconnaissance de l'enfance comme une phase de la vie qui requiert une protection spéciale (Fraser et Honneth, 2003, p.144). À cet égard, Honneth en vient à la conclusion que le modèle de reconnaissance de l'amour peut aussi être travaillé de l'intérieur, de façon à mieux réaliser son potentiel

de développement normatif : « In intimate relationships this internal conflict typically takes the form of bringing forth newly developed or previously unconsidered needs by appeal to the mutually attested love in order to demand a different or expanded kind of care » (Fraser et Honneth, 2003, p.144). Cela l’emmène à préciser, dans une note de bas de page qui suit ce passage :

I here am correcting the thesis, still maintained in my *Struggle for Recognition*, that love “does not admit of the potential for normative development”. I am now convinced that love itself possesses a surplus of normative validity that emerges through (interpretative) conflicts (Fraser et Honneth, 2003, p.192).

Dans son récent ouvrage *Le droit à la liberté* (2014), Honneth va plus loin encore, en entreprenant d’analyser les transformations historiques du modèle de reconnaissance de l’amour, qui ont mené à la démocratisation et à la complexification des relations de reconnaissances primaires. Dans cette nouvelle perspective, il est clair que la théorie de la reconnaissance prend désormais pour acquis que des modifications des normes sociales qui régulent les rapports d’amitiés, les relations intimes et les relations familiales, sont susceptibles de se produire avec le temps, et qu’elles ont pour conséquence une amélioration des conditions de réalisation pratique de l’idéal du modèle de reconnaissance de l’amour (Honneth, 2014, p.132-176). À partir de ces correctifs, il me semblait donc adéquat d’analyser l’atteinte à la confiance en soi des victimes de perversion narcissique à la façon d’un révélateur d’une pathologie du modèle de reconnaissance de l’amour, susceptible d’être atténuée dans l’avenir par des transformations institutionnelles adéquates.

En ce qui concerne maintenant le fait que le mépris de l’amour soit considéré, par Honneth, comme l’atteinte à « l’intégrité physique », il l’explique dans *La lutte pour la reconnaissance* par le fait que « les formes de sévices par lesquelles on retire à un être humain toute possibilité de disposer librement de son corps », parmi lesquelles il

inclut « le viol et la torture », entraînent, en plus de la douleur physique qu'elles causent, une négation de « la capacité même du sujet à disposer librement de son propre corps, telle qu'elle s'est constituée au cours des expériences affectives dont dépend le processus de socialisation » (2010, p.162-163). Ainsi, lorsqu'un individu subit des sévices corporels de cette sorte, tout indique selon Honneth que « l'intégration réussie de qualités comportementales d'ordre physique et morale est pour ainsi dire remise en cause de l'extérieur, de sorte que la forme la plus élémentaire de rapport pratique à soi, la confiance en soi-même, se trouve détruite pour longtemps » (2010, p.163).

Ce qui m'apparaissait contre-intuitif, à ce propos, est que l'atteinte à l'intégrité psychique, dans le cas de la perversion narcissique, semble clairement rejoindre le sujet dans sa confiance en soi, puisque selon la description qu'en donnent les psychanalystes, ses mécanismes défensifs ont comme principal effet d'induire un surmoi de substitution au sein de la psyché de ceux qui en sont victimes, dont les injonctions contradictoires ont pour effet de produire chez eux une scission de leur personnalité susceptible de les mener à la psychose; ou, du moins, de les rendre dépendantes des attentes normatives d'autrui à leur égard au point de les dissocier de leurs sensations corporelles. En ce sens, il me semblait que « l'intégration réussie de qualités comportementales d'ordre physique et morale est pour ainsi dire remise en cause » dans le cas des atteintes à l'intégrité psychique typiques de la perversion narcissique aussi, à la différence toutefois qu'elles ne relèvent pas d'une attaque du corps qui atteint subséquentement l'esprit, mais d'une attaque de l'esprit qui a par ricochet des répercussions sur le corps (nous verrons, lorsque nous analyserons la théorie de la perversion narcissique de Racamier, que celle-ci s'appuie essentiellement sur l'induction de l'agir, c'est-à-dire, sur la capacité de faire-agir du pervers narcissique, et que les injonctions paradoxales qu'il produit doivent être évacuées de l'esprit de ceux qui en sont victimes, quitte à être intégrées dans les circuits de leur corps et à déclencher chez eux des symptômes psychosomatiques; ce qui représente en définitive, clairement une atteinte du corps et

de sa capacité d'action par l'esprit⁹). De plus, comme l'explique bien Hirigoyen, bien que l'emprise perverse débute par un processus de séduction qui se poursuit par de la manipulation mentale, lorsque celle-ci atteint son apogée, la violence devient le plus souvent physique (1998, chap.5).

Ma revue de littérature m'a révélé, à cet égard, que la dimension physique de l'atteinte à la confiance en soi n'était pratiquement pas abordée, voire absente des discussions sur la théorie de la reconnaissance de Honneth. Seul un auteur, à ma connaissance, en fait explicitement mention, de façon à faire valoir que des phénomènes psychologiques tels que l'« attachement insécure » et la « vulnérabilité narcissique » témoignent de négligences psycho-affectives qui nécessitent que la conception qu'a Honneth des blessures morales qui se produisent au sein de la sphère de l'amour soit élargie (Ganis, 2015). J'en suis à cet égard venu à la conclusion que le caractère exclusivement *physique* de l'atteinte à la confiance en soi relevait d'une forme de confusion conceptuelle au sein de la théorie de la de Honneth, puisque dans son exposé sur « les déformations pathologiques de la relation d'amour », il reconnaît que lorsque le processus d'individuation du jeune enfant faillit, « le mouvement de va-et-vient entre l'égoïsme et la fusion autrui » est remplacé par « un schéma rigide de complémentarité réciproque », dans lequel « la dépendance symbiotique de l'un des

⁹ Par-delà la relation dite perverse éclairée par les psychanalystes qui se sont intéressés à la perversion narcissique, il est aujourd'hui reconnu que la maladie mentale – qu'elle soit induite, ou non, par quelqu'un d'autre – a des influences sur la santé physique. Ainsi, dans son rapport annuel de 2001 portant spécifiquement sur la santé mentale, l'OMS précise que : « les observations scientifiques réalisées par la médecine du comportement prouvent que la santé mentale et la santé physique sont fondamentalement associées [...] L'une de ces voies est celle des systèmes physiologiques, tels que la fonction neuroendocrinienne et la fonction immunitaire. L'anxiété et la dépression, par exemple, déclenchent une cascade d'altérations de ces fonctions et accentuent la prédisposition à toute une série de maladies physiques. La deuxième voie est celle du comportement sanitaire, qui recouvre des activités telles que l'alimentation, l'exercice physique, les pratiques sexuelles, l'usage du tabac et l'observance des traitements médicaux. Le comportement sanitaire d'une personne dépend, dans une large mesure, de sa santé mentale (2001, p.xi-xii). Il s'agit là, à mon sens, d'une raison supplémentaire de questionner la partialité de la décision de Honneth d'analyser l'atteinte à la confiance en soi à la façon d'une atteinte à l'intégrité physique, plutôt qu'à la façon d'une atteinte à l'intégrité psychique.

partenaires finit alors par se rapporter complémentirement aux fantasmes agressifs de toute-puissance sur lesquels l'autre partenaire reste fixé » (1992, p.130). Pourtant, inversement, Honneth ne semble pas reconnaître cela à la façon d'une forme de mépris social, puisqu'il limite les atteintes à la confiance en soi aux seuls sévices corporels comme le viol et la torture (1992, p.162-163). La seule explication qui pouvait rendre compte de cette contradiction était à mon sens que Honneth considère les atteintes à l'intégrité psychique comme des strictes atteintes aux droits individuels (qu'une loi contre le harcèlement moral, par exemple, garantit); or, dans cette perspective, les atteintes à l'intégrité physique devraient tout autant être considérées comme des atteintes aux droits de l'individu, puisque ceux-ci lui garantissent aussi l'intégrité physique. En dernière analyse, le choix de Honneth de limiter l'atteinte à la confiance en soi aux sévices corporels tout en reconnaissant qu'elle repose sur des assises psychiques m'est donc apparu contradictoire, mais il me semblait pouvoir être aisément corrigé par l'élargissement de la définition qu'il donne des blessures morales qui se déroulent au sein de la sphère de l'amour aux atteintes à l'intégrité psychique, comme le propose Ganis (2015).

Cela étant dit, au terme de mes recherches, j'ai découvert que le véritable débat autour de la théorie de la reconnaissance de Honneth qui était susceptible de remettre en question la possibilité d'analyser le phénomène de la perversion narcissique à l'aide de son schème conceptuel était celui qui concerne la théorie psychanalytique sur laquelle est fondée le modèle de reconnaissance de l'amour. Ma revue de littérature m'a révélé qu'il s'agissait d'un thème largement débattu, qui est principalement axé sur les limites de la version intersubjective du modèle relationnel en psychanalyse que Honneth privilégie. Selon ses contradicteurs, celui-ci a le désavantage d'oblitérer des thèmes classiques d'importance en psychanalyse, tels que celui des pulsions de mort et du narcissisme. La plupart des auteurs qui critiquent la position théorique de Honneth à cet égard s'attaquent aux impacts de l'absence de l'un de ces deux thèmes pour sa

théorie. Néanmoins, le critique avec lequel il a entretenu le dialogue le plus riche et le plus constant en la matière, Joël Whitebook, le critique sur les deux flancs, en faisant valoir comment le rejet de chacun de ces deux thèmes a pour conséquence d'aseptiser le potentiel critique de sa théorie, voire de la limiter idéologiquement à la gauche politique, et de faire en sorte qu'elle exclut ce faisant des intuitions conservatrices légitimes sur la nature de l'homme, notamment, en ce qui concerne son ambivalence envers la socialisation.

Les critiques de Honneth qui se focalisent sur l'absence, dans sa théorie, du thème de la pulsion de mort, font la plupart du temps valoir que la théorie psychanalytique d'inspiration kleinienne est plus à même de nous donner une image réaliste de l'être humain, vu la place qu'occupent les pulsions de mort dans ce courant théorique pour expliquer l'agressivité et la destructivité humaine. Fred Alford, avec son ouvrage *Melanie Klein and critical social theory* (1989), est probablement celui qui a initié ce courant de critique envers la théorie de Honneth. À l'époque, *La lutte pour la reconnaissance* n'était pas encore paru, mais cela n'empêche pas le cœur de la thèse d'Alford d'être toujours d'actualité, comme en témoigne la place qu'occupe le chapitre qu'il a écrit, immédiatement après celui qui fait état de la dernière confrontation entre Honneth et Whitebook, dans le récent ouvrage *Transitionnal subjects : critical theory and object relations* (Allen et O'Connor, dir., 2019). Pour Alford, la théorie de Winnicott, sur laquelle Honneth se base principalement, est insuffisante pour expliquer les degrés de haine et d'agression qui se sont manifestés au sein des systèmes totalitaires nazis et communistes au cours du XXe siècle. Cela est dû au fait que Winnicott part de l'idée que l'agression a une fonction positive pour la psychogenèse, qui permet au jeune enfant de découvrir le fait que la réalité a une existence indépendante de lui-même; tandis que chez Klein, il est entendu que cette agression porte en elle-même sa finalité, et que tout le processus de maturation psychique consiste à intégrer psychiquement ses effets délétères sur le plan relationnel (pour Klein, nous

y reviendrons, la pulsion de mort engendre une scission du système d'interprétation de la réalité du nourrisson en deux, qui fait en sorte que certains de ses éléments sont catégorisés comme « bons », tandis que d'autres sont catégorisés comme « mauvais »; le but du processus maturationnel étant l'intégration des éléments bons et mauvais de la réalité intériorisée). Selon Alford, la théorie kleinienne permet notamment de prendre acte du fait que sur le plan individuel, le processus de réparation – c'est-à-dire, de passage de la « position shizo-paranoïde », dans laquelle les objets sont scindés en fonction de leurs bons et mauvais attributs, à la « position dépressive », dans laquelle l'objet est conçu comme étant à la fois bon *et* mauvais – est possible, mais très improbable au niveau des groupes, et plus précisément des nations. De façon générale, il croit aussi qu'elle donne accès à une conception plus réaliste de l'être humain et des comportements antisociaux dont il fait inévitablement preuve, contrairement à la théorie de Winnicott, qui part de la relation à l'autre pour expliquer l'essor des comportements anti-sociaux – la mère haïssant toujours son enfant avant que celui-ci ne la haïsse; cette posture ouvrant la porte à une forme d'utopie, où toute trace d'agressivité humaine pourrait disparaître si elle n'était pas préalablement induite socialement chez l'individu (Alford, 2019).

Dans une perspective un peu différente, Judith Butler soutient que les a priori psychanalytiques de Honneth l'empêchent de concevoir que les relations amoureuses peuvent aussi être des relations de pouvoir. Elle a répondu à Honneth pour critiquer la conception de la reconnaissance que ce dernier développe dans *La réification* (2008), par rapport à celle qu'elle a elle-même développée dans son livre *La vie psychique du pouvoir* (2002). Selon elle, en postulant dans ce livre la priorité ontogénétique de la reconnaissance sur la cognition, Honneth est incapable de concevoir qu'un engagement affectivement chargé vers un autre puisse être sadique ou haineux :

Can we fail to take up the position of the other but still engage in a participatory relation to her? [...] What if we express a hateful or sadistic impulse toward the other? I would presume that such attitudes and relations are not distanced and detached, but are invested and involved (Butler, 2008, p.102-103).

Elle soutient par conséquent que l'agression a un rôle en soi à jouer au sein du processus de reconnaissance, et qu'elle n'est par conséquent pas seulement une fonction d'une forme idéalisée d'amour :

Is it not also part of our emotional constitution to be of two minds about our most fundamental relations and our most primary modes of attachment? The problem of forming a bond within conditions of dependency is no easy one, and it produces the permanent necessity of aggression, of breaking and separating, on the one hand, and dependency, helplessness, and need, on the other hand [...] Can we call the former 'recognition' and make it more primordial than the other, or are they co-constitutive? (Butler, 2008, p.108).

Amy Allen (2015) adopte une perspective similaire, en mettant en lumière la conception ambivalente de la reconnaissance qui est sous-entendue par la théorie kleinienne, qu'elle considère beaucoup plus à même de témoigner du caractère conflictuel des relations interpersonnelles. À ses yeux, l'être humain doit être conçu comme étant guidé à la fois par un désir de reconnaissance et par un désir de contrôle, de subordination et de destruction de l'autre, pour être appréhendé dans toute sa complexité. Cela ne veut pas dire, soutient-elle, qu'il est antisocial, mais que ses relations avec les autres sont à la fois teintées d'amour et de haine. David McIvor (2017), dont la critique de Honneth s'inscrit dans la même lignée, soutient quant à lui qu'il convient pour la théorie critique de passer du paradigme de la « reconnaissance » à celui de l'« intégration »; ce qui lui permettrait à ses yeux d'accéder à une conception plus complexe de l'autonomie individuelle, qui ne dépendrait pas seulement de la capacité d'être reconnu par autrui, mais aussi de la prise de conscience de sa propre destructivité interne.

Les critiques qui se concentrent sur l'absence du thème du narcissisme dans la théorie de Honneth sont moins nombreuses, mais tout aussi pertinentes. Jonathan Lear, lui aussi en réponse à *La réification* (2008), soutient par exemple que Honneth a raison d'affirmer la primauté de la reconnaissance sur la cognition, mais que cela n'implique pas pour autant que l'être humain est doté d'emblée des capacités émotionnelles de reconnaître l'indépendance d'autrui. À cet égard, il croit que le jeune enfant peut très bien se servir de ses capacités à reconnaître les états affectifs internes de ses principales personnes de référence en vue de les empêcher de mener une existence autonome (qu'il reconnaît, mais qu'il est incapable de supporter émotionnellement). Il est pour cela primordial selon lui de distinguer entre deux types de reconnaissance : la reconnaissance « *sine qua non* », qui relève des capacités de reconnaissance minimalement nécessaires pour comprendre le point de vue des autres, développer des capacités de pensée symbolique et de langage; et la reconnaissance « comme paradigme », qui relève quant à elle des capacités de reconnaissance nécessaires pour développer de la sympathie et de l'empathie envers les états émotionnels d'autrui, en fonction desquelles il est possible de développer un certain bien-être (Lear, 2008, p.134). Certaines formes de personnalités narcissiques usent à cet égard selon Lear de capacités de reconnaissance « *sine qua non* » extrêmement aiguës, dont elles se servent afin d'instrumentaliser les autres à leurs fins. Ce serait leur capacité à cerner aussi clairement autrui qui leur permettrait de se mettre à son diapason, et de l'utiliser. En ce sens, on ne peut pas considérer, aux yeux du philosophe, qu'il y a une erreur ontologique dans leur appréhension de la réalité, ou encore un « oubli de la reconnaissance », comme Honneth le sous-entend lorsqu'il prétend que l'action instrumentale résulte de l'oubli d'une propension plus originelle à la reconnaissance; simplement, cette capacité ne serait pas chez eux mise au profit de la reconnaissance « comme paradigme », à partir de laquelle nous définissons la santé psychique (Lear, 2008, p.135-136).

Comme Lear, Corinne Enaudeau défend aussi la thèse selon laquelle le narcissisme ne peut pas être défini comme un oubli de reconnaissance, sous prétexte qu'il s'agit d'une propension à utiliser l'autre à la façon d'un objet. À la différence de Lear, elle met toutefois l'accent sur la difficulté de cette thèse d'expliquer des phénomènes de groupe régressifs comme la soumission de masse à un chef charismatique, puisqu'il apparaît laborieux d'expliquer un abandon si massif d'une propension privilégiée pour la reconnaissance, sans admettre que celle-ci est précédée par des forces d'une autre nature; ce que l'hypothèse du narcissisme primaire de Freud avait au moins le mérite de faire valoir (Enaudeau, 2017, p.477-478). Ferrara, dans l'article qu'il a publié dans *Transitional Subjects* (2019), emmène finalement un point de vue plus nuancé, en cherchant à faire valoir les apports de la *self psychology* de Heinz Kohut pour la théorie de la reconnaissance. À ses yeux, le mérite de Kohut est de s'être dégagé de la conception négative classique du narcissisme, de façon à faire valoir ses aspects bénéfiques pour le développement psychique. Pour Kohut, l'arrogance et l'égoïsme, qui sont les traits généralement associés au narcissisme, sont des compensations réactives à un défaut de reconnaissance, ou plus précisément, au double besoin d'idéalisation et d'être idéalisé de l'enfant (Ferrara, 2019, p.80-82). Lorsque ces besoins narcissiques de l'enfant sont comblés, le narcissisme est mis au service du développement de la confiance en soi de l'individu, et dans certains cas, il se révèle à être un puissant moteur de transformation sociale, en devenant une source d'idéalisation et d'imagination, qui permet de porter un regard critique sur la société tout en permettant de se prémunir contre les critiques envers soi qui en proviennent (Ferrara, 2019, p.92-96). Plus intéressant encore, selon Ferrara, la théorie du narcissisme de Kohut permet de prendre congé de l'idée de pulsions d'agression innées que le sujet aurait pour tâche d'intégrer, en postulant que la propension humaine pour l'agression est secondaire aux défaillances narcissiques, qui proviennent d'un déficit de reconnaissance idéalisante (Ferrara, 2019, p.83-84).

1.4. Méthodologie

L'intérêt de la critique de Whitebook envers la position psychanalytique de Honneth, par rapport aux critiques susmentionnées, est qu'il a entretenu un dialogue avec lui au travers les années, et que sa position psychanalytique recoupe plusieurs de leurs arguments et les regroupe de façon synthétique. Lorsque j'ai effectué ma revue de littérature, j'ai été étonné, toutefois, de réaliser qu'aucun résumé n'avait été effectué à ce jour du débat qui l'oppose à Honneth, malgré la centralité de celui-ci en ce qui concerne la question de l'alliage entre la théorie psychanalytique et théorie critique¹⁰. Si il m'apparaissait évident que c'était en comparant la position théorique de Whitebook par rapport à celle de Honneth que je pourrais déterminer si la théorie psychanalytique sur laquelle repose la théorie de la reconnaissance était assez souple pour accueillir un concept comme celui de *perversion narcissique*, j'ai donc vite réalisé que je ne pourrais pas mener à bien cette tâche avant d'effectuer un résumé exhaustif du débat entre les deux auteurs, de ses origines à leur plus récent échange.

Il m'apparaissait logique, à cet égard, de commencer par me renseigner sur la position psychanalytique respective des deux auteurs. Là encore, la littérature faisait défaut : si dans le cas de Honneth j'ai pu trouver des ouvrages de référence dans lesquels un chapitre était dédié à la place de la théorie psychanalytique dans sa théorie (Deranty, 2009; Petherbridge, 2013), du côté de Whitebook, les résultats se sont véritablement avérés nuls; aucun article ou ouvrage n'étant encore dédié à sa position théorique, ou encore plus largement à sa pensée. Je dus donc me résigner à plonger moi-même dans les deux ouvrages clés dans lesquels chacun des auteurs ont élaboré les contours de

¹⁰ Seul un article allemand propose à ma connaissance une synthèse de leur débat (Hagen, 2004).

leurs théories psychanalytiques, et la façon dont elle s'articule à la théorie critique : *La lutte pour la reconnaissance* (2001) et *Perversion et Utopie* (1995). Aidé d'articles périphériques et d'ouvrages classiques sur la théorie psychanalytique cités par les auteurs, j'ai pu me faire une bonne idée de leur position théorique originale, en fonction de laquelle s'est érigé leur débat. Ensuite, je me suis attardé à l'analyse des deux articles par lesquels ils ont échangé, « Mutual recognition and the work of negative » (2001) et « Les facettes du soi-présocial » (2013), ainsi qu'à leur dernier échange, paru sous le nom de « Omnipotence ou fusion ? » (2016). Ceci m'a permis de suivre l'évolution de leur pensée, et de dégager les principaux enjeux de confrontation dans leur débat, que j'ai finalement pu regrouper en trois thèmes : *l'agression, l'omnipotence, et le soi présocial*.

En déterminant la place de ces thèmes dans la théorie de Racamier, je me disais que je pourrais aisément vérifier si son concept de *perversion narcissique* était compatible avec la théorie de la reconnaissance de Honneth dans sa forme actuelle. Or, la tâche s'est avérée plus ardue que prévue, vu la pauvreté de la littérature, du côté de la théorie de Racamier aussi. Seuls deux petits livres ont en effet été écrits, de ce que j'en sais, sur la vie et la théorie de l'auteur (Bayle, 1997; Vermorel et Dufour, 1997). Pour le reste, deux numéros de revues ont été consacrés à son travail (*Revue française de psychanalyse* 2003, volume 67, numéro 3; *Perspectives Psy* 2012, volume 51, numéro 3) et quelques articles scientifiques sur sa théorie ont entre autres été publiés dans la revue *Gruppo* (à cet égard, il est à noter toutefois que Racamier a lui-même fait partie du conseil scientifique et de la direction de cette revue, et que sa dernière mouture, *Groupale*, a été discontinuée en 2005). N'ayant pas à ma disposition de véritable ouvrage introductif sur la théorie de Racamier, j'ai donc dû passer en revue les principaux ouvrages qui ont servi à l'élaboration de son concept de *perversion narcissique*, selon ses principaux commentateurs : *Le psychanalyste sans divan* (1970), *Les schizophrènes* (1980) et *Le génie des origines* (1992). *Le psychanalyste sans divan*

et *Les schizophrènes* sont des ouvrages dans lesquels la perversion narcissique n'est pratiquement pas abordée, mais puisque Racamier soutient être parvenu à la connaître par le biais de sa pratique institutionnelle et de sa prise en charge des schizophrènes, ces ouvrages me sont apparus importants, puisqu'ils éclairent en quelque sorte les effets interpsychiques et collectifs de cette psychopathologie (pour Racamier, nous y reviendrons, la perversion narcissique est considérée comme l'envers interpsychique de la schizophrénie, et son fonctionnement comme étant antithétique à la dynamique groupale nécessaire à l'efficacité d'une institution de soins).

Ceci-ci étant dit, il me restait un important obstacle à franchir, pour pouvoir dégager les grandes lignes de la théorie de la perversion narcissique de Racamier, à partir de ses principaux ouvrages : acquérir une connaissance suffisante en théorie psychanalytique, pour bien saisir les propos de l'auteur. N'ayant pas personnellement de formation en la matière, c'est par la consultation de nombreux dictionnaires de psychanalyse que je suis parvenu à faire sens de ses écrits, et à pouvoir dégager la place des principaux thèmes de confrontation entre Honneth et Whitebook dans sa théorie. Après avoir rédigé l'ensemble de la partie de mon mémoire portant sur la théorie de Racamier, je ressentis néanmoins un malaise, puisqu'il n'y avait aucun moyen pour moi de vérifier la validité de l'interprétation que j'en avais faite, vu le manque d'ouvrage synthétiques sur celle-ci. En plus d'avoir découvert, au fur et à mesure de mes recherches, que la psychanalyse était un domaine d'investigation scientifique hautement spéculatif, je réalisais donc que la théorie de l'auteur sur laquelle je m'étais penché était particulièrement obscure, malgré la popularité actuelle du concept clé qui en est issu.

Dans un souci d'honnêteté intellectuelle, et dans l'espoir que ma recherche puisse véritablement aider à faire avancer la connaissance, j'ai donc contacté L'Académie psychanalytique autour de l'œuvre de Racamier (APAOR), une association de

psychanalystes qui s'intéressent à la théorie de Racamier, de façon à savoir si l'un de ses membres était disposé à lire et à commenter mon travail, afin de lui donner une plus grande validité scientifique et de s'assurer qu'il représente bien la pensée de l'auteur. J'ai reçu le jour suivant un courriel du secrétariat de l'association; puis deux semaines plus tard, j'ai été contacté par Philippe Saielli, un membre formateur et secrétaire général de l'APAOR, qui m'invita à lui poser les questions que j'avais encore sur la théorie de l'auteur, et à lui soumettre mon texte. J'ai été heureux d'apprendre qu'en définitive, mon résumé de la théorie de Racamier ne comportait pas d'erreurs majeures, et qu'il le considérait de grande qualité. Saielli souleva néanmoins la pertinence d'analyser ce que Racamier appelle la « séduction narcissique » à la lumière de la théorie de « l'anti-narcissisme » de Francis Pasche, comme je l'avais fait dans la partie analytique de mon texte, dans laquelle j'ai tenté de dégager la place du thème de l'omnipotence dans sa théorie. De la façon dont j'ai compris le commentaire de Saielli, cet angle d'analyse que j'ai choisi n'est pas incorrect en soi, mais il relève néanmoins d'une interprétation particulière de cet aspect de la théorie de l'auteur, qui est sujette à débat (il m'a soumis plusieurs citations, susceptibles de relativiser mon interprétation du concept de *séduction narcissique*, qui ne la contredisent toutefois pas). En somme, je lui ai donc assuré que je préciserais que cette partie de mon analyse de la théorie de Racamier était plus personnelle, et que je tenterais autant que possible de la nuancer à la lumière des nouvelles données qu'il m'a fournies¹¹.

Ayant obtenu l'aval de l'APAOR sur la validité de mon interprétation de la théorie de Racamier, il ne me restait donc plus qu'à procéder à l'analyse comparative de la théorie de l'auteur et de celle de Honneth et Whitebook, de façon à déterminer leur compatibilité mutuelle. Pour ce faire, j'ai procédé par élimination, en analysant la compatibilité de la position de Racamier sur chacun des thèmes principaux du débat entre Honneth et Whitebook avec la position respective des auteurs à leur égard, de

¹¹ Voir l'Annexe 1, pour la transcription de mes échanges avec l'Académie.

façon à déterminer, en somme, si la théorie de la reconnaissance est actuellement assez souple pour accueillir le concept de *perversion narcissique*, ou si elle doit au contraire subir certains correctifs pour ce faire. Mon hypothèse de lecture était à cet égard que la critique de Whitebook envers la position psychanalytique de Honneth révélerait des manquements importants en son sein, qui empêcheraient un phénomène comme celui de la perversion narcissique d'être analysé à partir de son schème conceptuel. Néanmoins, j'en suis venu à la conclusion que la position théorique de Honneth est plus en phase avec celle de Racamier que ne l'est celle de Whitebook par rapport à certains des thèmes de leurs débats, ce qui veut dire qu'en dernière analyse, c'est par une sorte de mélange entre leurs positions théoriques respectives que la théorie de la reconnaissance pourrait se doter d'une assise psychanalytique adéquate pour accueillir le concept de *perversion narcissique*.

Malgré les limites de ma recherche, que j'aurais peut-être pu, rétrospectivement, axer sur les concepts anglophones de *psychopath* ou de *malignant narcissism*, pour lesquels il existe une littérature beaucoup plus riche, et dont la popularité est plus grande encore que celle de *perversion narcissique*, elle a néanmoins, en définitive, trois grands intérêts : 1) elle offre un résumé synthétique du débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook qui n'avait pas été effectué à ce jour, qui pourra servir de repère à ceux qui s'intéresseront dans le futur au mariage entre théorie psychanalytique et théorie critique; 2) elle offre un résumé inédit de la théorie de la perversion narcissique de Racamier, qui manquait cruellement à la littérature scientifique, vu la popularité actuelle du concept de *pervers narcissique*; 3) elle propose une voie alternative aux critiques de la position psychanalytique de Honneth qui sont principalement axées sur les thèmes du narcissisme et de la pulsion de mort, par la mise en lumière de l'intérêt du concept d'*agir* sur lequel Racamier a centré sa théorie de la perversion narcissique, pour la théorie de la reconnaissance.

CHAPITRE 2

LE DÉBAT SUR LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE ENTRE HONNETH ET WHITEBOOK

Le débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook date de plus de 25 ans. Durant l'année scolaire 1995-1996, alors que Whitebook enseignait la psychanalyse à la New School For Social Research de New-York, *La lutte pour la reconnaissance* venait d'être traduit en anglais (Whitebook et Honneth, 2016, p.70). L'ouvrage a immédiatement retenu son attention, car il s'intéressait depuis un moment déjà à la théorie critique et à son effort pour marier la théorie psychanalytique à la théorie sociale. Son ouvrage phare en la matière, *Perversion et Utopie*, avait par ailleurs déjà été lu et commenté par Honneth, ce qui témoigne de la proximité qu'avaient alors les auteurs, et de l'intérêt respectif qu'ils portaient pour le sujet (Whitebook, 1995, p.ix-x). Contrairement à Honneth, Whitebook se montrait toutefois plus intéressé à reconnecter la théorie critique à la théorie psychanalytique classique que Habermas avait abandonnée, qu'à tenter de trouver dans sa variante révisionniste un schème conceptuel plus approprié pour la théorie sociale. Pour lui, les thèmes classiques de la pulsion de mort et du narcissisme qui étaient chers à Horkheimer et Adorno – mais aussi, à Marcuse –, conservaient en effet toute leur pertinence pour la théorie critique, et il jugeait nécessaire de trouver le moyen de les intégrer à la théorie sociale, tout en évitant les impasses théoriques dans lesquelles ces auteurs étaient tombés : à savoir, une idéalisation sans nuances de la dimension instinctuelle de la personnalité humaine, au détriment de sa dimension rationnelle (qu'ils concevaient comme étant intrinsèquement « instrumentale »). Pour Honneth, c'était plutôt le paradigme psychanalytique classique dans lequel s'inscrivait la pensée de Horkheimer et Adorno

qui était à rejeter, à la lumière des avancées en psychologie du développement et du courant relationnel en psychanalyse. Pour cela, il insistera dans *La lutte pour la reconnaissance* sur la pertinence de ce courant théorique en psychanalyse pour analyser les conflits sociaux en termes de déni de la reconnaissance, là où le paradigme psychanalytique classique était trop limité à ses yeux pour ce faire. Il s'agira du différend qui poussera Honneth et Whitebook à échanger formellement sur le sujet de la théorie psychanalytique et de la théorie critique.

Dans ce chapitre, je résumerai l'évolution des positions psychanalytiques de Honneth et de Whitebook de leur premier ouvrage respectif en la matière, jusqu'à leur dernier échange. Je commencerai par résumer la position psychanalytique que Honneth a adoptée au sein de *La lutte pour la reconnaissance* et dans les différents articles où il aura l'occasion de la préciser; puis, je m'attarderai à la position psychanalytique de Whitebook, qui se trouve quant à elle résumée dans son ouvrage *Perversion et utopie*. Une fois que la position psychanalytique de chacun des auteurs aura été exposée, je m'intéresserai ensuite aux principaux thèmes de leurs désaccords, *l'agression*, *l'omnipotence* et *le soi-présocial*, qui se dégagent des articles par le biais desquels ils ont échangé. Comme nous le verrons, leurs désaccords autour de ces thèmes ne sont toutefois que l'expression d'une divergence plus profonde qu'ils ont à l'égard de la psychanalyse relationnelle – un courant de théories psychanalytiques qui prend racine chez Freud lui-même, et qui part des relations sociales pour expliquer le développement psychique plutôt que de se baser sur le concept spéculatif de *pulsions*.

2.1. La position psychanalytique de Honneth

La première difficulté, pour un néophyte en théorie psychanalytique qui cherche à comprendre où se situent les arguments de Honneth au sein des différents courants

théoriques en psychanalyse, est que ce dernier utilise indistinctement les termes de « théorie de la relation d'objet » et de « psychanalyse relationnelle ». Pourtant, ces termes ne sont pas interchangeable, et il faut se référer à l'ouvrage « Object relations in psychoanalytic theory » coécrit par les psychanalystes Jay R. Greenberg et Stephen A. Mitchell, que Honneth et Whitebook citent à plusieurs reprises, pour bien comprendre leur sens (Honneth, 2002, p.118; Whitebook et Honneth, 2016, p.170).

Dans cet ouvrage, Greenberg et Mitchell ont entrepris d'éclairer ce qui unissait et séparait fondamentalement les différentes écoles théoriques en psychanalyse, depuis Freud. Ils en sont venus à la conclusion qu'il était possible de les diviser en deux groupes distincts, en fonction de la façon dont ils se sont positionnés face aux novations théoriques de Freud sur le rôle des relations d'objet au sein de sa métapsychologie : celui des partisans de la théorie de la relation d'objet britannique initiée par Melanie Klein, et celui des partisans de l'*ego psychology* américaine initiée par Heinz Hartmann. Les premiers ont radicalisé le rôle des relations d'objet au sein de la théorie freudienne au point d'abandonner la théorie des pulsions, alors que les seconds sont davantage fidèles à la pensée originale de Freud, en continuant de faire des relations d'objet une fonction de la satisfaction plus fondamentale des pulsions. Un troisième courant a aussi vu le jour du vivant de Freud, qui s'est plus radicalement émancipé de la métapsychologie pour repenser la psychanalyse sur une base plus pragmatique : le courant interpersonnel américain. Ce sont les similitudes de ce courant théorique et du courant de la théorie des relations d'objet initié par Klein qui ont poussé Greenberg et Mitchell à les rassembler sous le terme de « psychanalyse relationnelle » (Greenberg et Mitchell, 1983, p.1-4). Bien que Honneth mette souvent de l'avant la théorie de la relation d'objet, le fait qu'il emploie aussi souvent le terme de *psychanalyse relationnelle* sous-entend que c'est plus généralement à ce courant qu'il s'accroche, par opposition au modèle structural-pulsionnel de Freud, axé sur la théorie des pulsions.

Lorsque Honneth évoque la théorie de la relation d'objet, ce n'est donc pas dogmatiquement, en référence à l'ensemble des auteurs qui s'inscrivent dans ce courant. Plusieurs d'entre eux, comme Klein par exemple, ont une position théorique diamétralement opposée à celle de Honneth, puisqu'ils continuaient à donner un rôle psychogénétique majeur aux pulsions, malgré la centralité qu'ils accordaient aux relations d'objet (pour Klein, qui a initié ce mouvement, la grande novation théorique était d'avoir postulé que les pulsions sont d'emblée liées à des objets, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à soutenir que c'étaient des pulsions de vie et de mort qui étaient fondamentalement en tension dans la psyché – Greenberg et Mitchell, 1983, p.132-136) D'un autre côté, il faut comprendre que lorsque Honneth se réfère à certains auteurs, comme Winnicott et Loewald, par exemple, dont les liens avec la théorie psychanalytique classique demeurent incertains, ce n'est pas pour embrasser leur théorie comme un tout : c'est plutôt pour mettre de l'avant les éléments les plus spécifiquement relationnels de leur théorie. Cela est vrai aussi de Freud, auquel Honneth reviendra plus tardivement, chez qui on peut déjà discerner des développements théoriques qui anticipent les thèmes du courant relationnel en psychanalyse (Greenberg et Mitchell, 1983, p.52-78).

Ces clarifications ayant été effectuées, il convient de s'attarder aux textes par lesquels Honneth a développé sa conception de la psychanalyse, et plus particulièrement sur la fonction qu'il lui accorde au sein de la théorie de la reconnaissance. J'ai choisi de débiter par « Le travail de la négativité », un article dans lequel Honneth s'exprime sur l'actualité de la théorie psychanalytique pour la théorie critique, de même que sur les raisons qui le poussent à privilégier le courant relationnel en psychanalyse. Je m'attarderai ensuite à son maître ouvrage, *La lutte pour la reconnaissance*, et plus particulièrement à la section de cet ouvrage dans laquelle il se sert de la théorie psychanalytique pour expliquer les relations amoureuses à la façon de relations de

reconnaissance. Finalement, je m'attarderai à « Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne », un article que Honneth a publié peu *après La lutte pour la reconnaissance*, qui permet de clarifier certains aspects de son appropriation de la théorie psychanalytique, et de sa conception idéale du développement psychique.

2.1.1. Le travail de la négativité au sein de la théorie critique

Dans le « Le travail de la négativité », Honneth propose d'effectuer un examen de l'actualité de la théorie psychanalytique pour la théorie critique. Comme il l'explique, cet examen est important, car le croisement entre les disciplines fut d'abord fortuit : à l'époque de Horkheimer et Adorno, alors que la psychanalyse était en plein essor, il semblait tout indiqué de se servir de la théorie qui en était issue pour expliquer les causes inconscientes de l'apathie du prolétariat envers la cause révolutionnaire. Or, depuis la seconde moitié du XXe siècle, le volontarisme dont font preuve les acteurs sociaux pour transformer leur condition sociale a remis en question la pertinence de cette approche théorique pour expliquer les comportements individuels, par rapport à celle d'approches psychologiques concurrentes, qui se concentrent davantage sur leur aspect rationnel (Honneth, 2013b, p.231-232).

Malgré tout, Honneth soutient que la théorie psychanalytique conserve toute sa pertinence pour la théorie critique, dû à la spécificité de ses apports « explicatifs » et « normatifs ». D'un point de vue normatif, il soutient que sans l'aide d'une psychologie qui fait place aux « affects indociles à la réflexion », la théorie critique risquerait de « succomber à un idéalisme moral qui présumerait trop des ressources rationnelles propres des individus » (2013b, p.233). À cet égard, puisque la psychanalyse demeure « la théorie qui prête la plus grande attention aux limites constitutives de la rationalité humaine », elle témoigne selon lui du fait que « l'être humain tient à sa propre vie par

des pulsions inconscientes ou des forces de liaison irréductibles à la réflexion, qu'une morale rationnelle dirigée par des principes doit intégrer dans leur réalité élémentaire » (2013b, p.233). D'un point de vue explicatif, par l'accent qu'elle met sur les limites constitutives de la rationalité humaine, la psychanalyse serait aussi la plus à même de mettre en lumière que « les processus sociaux ne peuvent être expliqués d'une manière appropriée que s'ils sont aussi compris, par-delà les déclarations des sujets eux-mêmes, comme le résultat d'actions dans lesquelles se sont déposés des mouvements pulsionnels ou des besoins de liaison inconscients » (2013b, p.233). En ce sens, puisqu'elle s'intéresse comme nulle autre psychologie « à la genèse des affects inconscients dans l'histoire individuelle du sujet », elle aurait le privilège de dévoiler les « motifs opaques, étrangers au Moi, tels qu'ils s'expriment dans les angoisses, les besoins de liaison, les désirs de fusion, les fantasmes de soumission » (Honneth, 2013b, p.233-234).

Vu le nombre important d'orientations différentes en psychanalyse, il importe néanmoins, selon Honneth, de faire le tri entre elles, de façon à déterminer laquelle détient les « concepts fondamentaux » les plus susceptibles de se laisser « traduire d'une manière relativement fluide dans les catégories de la théorie sociale » (2013b, p.234). À ses yeux, « la théorie de la relation d'objet » est la meilleure candidate à cet égard, car elle « part de l'analyse thérapeutique des pathologies relationnelles, pour en tirer des conséquences quant aux conditions nécessaires d'une liaison affective réussie » (Honneth, 2013b, p.234). En brossant un bref tableau de l'histoire de la théorie psychanalytique, Honneth explique à cet égard que « les aspects interpersonnels de l'agir humain » n'étaient pas au départ un objet de prédilection de la psychanalyse, car celle-ci s'intéressait principalement au sujet clos et plus particulièrement à son « développement pulsionnel » :

Pour Freud et ses disciples, en effet, les partenaires d'interaction de l'enfant ne jouaient un rôle qu'en tant qu'objets des investissements libidinaux résultant du conflit intrapsychique entre les demandes pulsionnelles inconscientes et l'instauration progressive du contrôle du Moi. Au-delà de ce rôle indirect et secondaire, seule la mère se voyait encore attribuer une valeur propre comme personne de référence, parce que la peur de la perdre, dans la phase de dépendance psychique du nourrisson, était considérée comme l'origine de toutes les formes ultérieures d'angoisse. On avait ainsi construit une image du développement de l'enfant où ses relations avec d'autres personnes étaient considérées comme une simple fonction dans le déploiement des pulsions libidinales (Honneth, 2013b p.234-235).

Contre cette focalisation sur l'intrapsychique, la théorie de la relation d'objet a donc permis, sous l'impulsion des avancées scientifiques en psychologie du développement, de mettre l'accent sur l'importance centrale des relations sociales pour le développement psychique par rapport à celle des pulsions. Honneth expose ce changement de paradigme en théorie psychanalytique en mettant l'accent sur trois événements théoriques majeurs qui ont marqué le domaine de la psychologie au cours de la seconde moitié du XXe siècle : les études empiriques de René Spitz, qui ont montré les effets dévastateurs de la privation des soins maternels chez les nourrissons malgré le maintien de la satisfaction de leurs besoins corporels; les recherches pionnières de John Bowlby, qui ont révélé le rôle fondamental de l'attachement pour le développement psychique (qu'une multitude d'études expérimentales telles que celles que le psychologue Harry Harlow a menées sur des singes ont attesté depuis); puis, les travaux du pédopsychiatre Daniel Stern, qui s'est quant à lui inspiré de Spitz et Bowlby pour mettre en lumière que « l'interaction entre la mère et l'enfant constitue un processus extrêmement complexe dans lequel les deux parties s'enseignent mutuellement la faculté de partager leurs sensations et leurs sentiments » (Honneth, 2013b, p.235).

Pour Honneth, ces recherches ont toutes eu pour conséquence d'avoir remis en question « le schéma freudien Ça-Moi-Surmoi », en éclairant « l'importance durables des premières expériences préverbaux d'interactions » :

Si le processus de socialisation était essentiellement dépendant des expériences que le jeune enfant fait dans l'échange affectif avec ses premiers partenaires, alors il fallait renoncer à l'idée orthodoxe selon laquelle l'évolution psychique s'effectue comme une suite de formes d'organisation de la relation "monologique" entre les pulsions libidinales et la capacité à construire le Moi. Il fallait au contraire élargir le cadre conceptuel de la psychanalyse de manière à intégrer cette dimension spécifique des interactions sociales, au sein de laquelle l'enfant apprend par le biais de la relation affective à autrui à se comprendre comme un sujet autonome (2013b, p.235-236).

Pratiquement, ce changement de paradigme théorique a aussi obtenu une validation sur le plan thérapeutique, vu l'augmentation du nombre de patients souffrant de « maladies psychiques qui ne pouvaient plus être imputées à des conflits intrapsychiques entre le Moi et le Ça, mais seulement à des troubles interpersonnels dans le processus de détachement de l'enfant », comme les pathologies « borderlines » ou « narcissiques » (Honneth, 2013b, p.236). En s'adaptant à la fois à l'évolution de la science expérimentale et à la démocratisation de la clinique, la psychanalyse relationnelle aurait en d'autres termes permis de briser les dogmes théoriques dans lesquels était encore enfermée la psychanalyse classique, et de lui donner une pertinence scientifique nouvelle, à la lumière des changements sociaux qui ont eu cours durant la seconde moitié du XXe siècle (il s'agira de l'objet de son article « Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne », sur lequel nous reviendrons).

Comme le souligne Honneth, le courant relationnel en psychanalyse n'est toutefois pas exempt de critiques des partisans du modèle structural-pulsionnel de Freud, et une théorie critique qui valorise ce courant théorique en psychanalyse doit par conséquent répondre à la question quant à savoir si en faisant rupture avec lui, ce courant ne fait

pas aussi rupture avec le potentiel critique initial de la psychanalyse; c'est-à-dire, avec sa façon de concevoir l'être humain comme un être essentiellement divisé, ou constitutivement inadéquat, qui rend sa réconciliation avec l'autre, ou plus largement la société, impossible. Pour Honneth, la réponse à cette question est simple : comme nombre de théories psychanalytiques qui mettent d'abord l'accent sur les relations sociales l'ont démontré, il est tout aussi possible de concevoir le « clivage psychique de l'être humain » comme « le résultat inévitable d'une socialisation qui s'effectue sous la forme d'un processus d'internalisation », qu'à la façon d'une « composante de son bagage pulsionnel » – que celle-ci soit théorisée en termes d'une « pulsion de mort » ou d'une « tendance endogène à l'agression » (2013b, p.238). À l'appui de cette affirmation, il évoque la théorie de Winnicott, qui soutient que « l'enfant obligé de reconnaître un monde d'interaction indépendant subit une blessure difficilement compensable, qui toute sa vie nourrira en lui une tendance à restaurer des unités symbiotiques » (Honneth, 2013b, p.238). Selon lui, on peut même aller jusqu'à concevoir cette propension comme « une source de force intrapsychique, qui pousse constamment le sujet à dépasser les frontières établies de son Moi et à tendre vers de nouvelles formes d'interaction élargies », comme nous invite notamment à le faire le philosophe et psychanalyste français Cornelius Castoriadis (2013b, p.238). En somme, pour Honneth, le verdict est clair : « la différence décisive avec la conception orthodoxe est que cette négativité dynamique n'est pas conçue comme un don de notre nature pulsionnelle, mais comme le résultat inévitable de notre socialisation »; et selon lui, « cette différence ne devrait guère affecter ni le rôle normatif ni le rôle explicatif de la psychanalyse pour la Théorie critique », car « l'une et l'autre de ces approches dessinent l'image d'un sujet qui n'est capable d'accéder qu'à une forme partielle d'intersubjectivité », tout en nous obligeant à « prendre en compte chez les sujets [...] la même part de désirs inconscients d'attachement, de besoins de soumission, de fantasmes de domination » (2013b, p.238).

Dans *La lutte pour la reconnaissance* [ci-après, LR], Honneth a entrepris de montrer comment la psychanalyse relationnelle – et toute la négativité qui lui est sous-jacente, en autant qu'on la comprenne comme le résultant de relations sociales toujours et à jamais conflictuelles – était susceptible d'être intégrée à la théorie critique, pour comprendre et envisager l'amélioration des pathologies sociales liées au modèle de reconnaissance de l'amour. Dans les pages qui suivent, j'exposerai la façon dont il a mobilisé cette variante de la théorie psychanalytique pour ce faire, et en quoi cela nous éclaire davantage sur sa position psychanalytique.

2.1.2. L'amour et ses déviations pathologiques

En reprenant la proposition de Hegel selon laquelle l'amour signifie « être soi-même dans un étranger », Honneth soutient que les études psychanalytiques sur le premier âge nous révèlent aujourd'hui que des relations affectives « supposent un équilibre précaire entre autonomie et dépendance » (Honneth, 2002, p.116-117). En fonction des découvertes désormais classiques de Winnicott à ce sujet, il croit que nous sommes susceptibles de comprendre l'amour comme une relation de reconnaissance mutuelle, comme l'avait aussi suggéré peu avant lui Jessica Benjamin (1988).

En tant que pédiatre d'orientation psychanalytique, Winnicott a été un pionnier dans les travaux de psychanalyse qui ont placé le lien social au centre du développement psychogénétique. Par la certitude qu'il avait qu'il était impossible d'envisager le nourrisson de façon isolée de ses principales personnes de référence vu sa dépendance absolue à leur égard, il en est venu à considérer que « les soins par lesquels la mère conserve son bébé en vie ne s'ajoutent pas au comportement de celui-ci comme un dispositif secondaire », mais qu'ils « s'y mêlent au contraire si intimement qu'on peut sans invraisemblance faire commencer toute vie humaine par une phase

d'intersubjectivité indifférenciée » (Honneth, 1992, p.120). Honneth explique que cette idée d'une *phase d'intersubjectivité indifférenciée* se distingue à bien des égards de ce que Freud appelait en son temps le *narcissisme primaire*, dû à la dimension intrinsèquement relationnelle de cette notion :

Ce n'est pas seulement le nourrisson qui perçoit fantasmatiquement tous les soins maternels comme une émanation de sa propre toute-puissance, c'est aussi la mère qui, à l'inverse, considère toutes les réactions de son enfant comme une composante d'un unique cycle comportemental (1992, p.121)

En prenant en compte à la fois de la façon dont la mère réagit à son bébé, et de la façon dont celui-ci y réagit, la notion d'*intersubjectivité indifférenciée* de Winnicott intègre en ce sens d'emblée une dimension relationnelle au processus de maturation psychique, en considérant que ce n'est pas seulement le nourrisson qui vit une illusion de toute puissance de façon isolée du monde qui l'entoure, mais bien les deux partenaires d'interaction qui vivent ensemble une union symbiotique, dû au fait que le nourrisson est dans un état de « dépendance absolue » envers sa mère, et que celle-ci s'est « identifiée projectivement à lui durant la grossesse » (1992, p.121-122).

La thèse de Winnicott, derrière ce postulat, est que la dépendance du nourrisson envers sa mère n'est pas univoque et que celle-ci dépend aussi, dans une certaine mesure, de son enfant; cette dépendance mutuelle étant la source de tous les problèmes subséquents que vivront les deux partenaires d'interaction lorsque viendra le temps de se séparer. À cet égard, Winnicott a suggéré que l'état de dépendance mutuelle entre la mère et l'enfant ne peut s'achever que « lorsque chacun des deux partenaires reprend un peu d'indépendance » : du côté de la mère, « lorsque le retour à la routine quotidienne et la reprise de contact avec son entourage habituel l'obligent à refuser de satisfaire immédiatement les besoins qu'elle devine encore spontanément chez son enfant »; et du côté du nourrisson, lorsque qu'il atteint un certain « développement intellectuel qui,

en même temps qu'il étend le champ des réflexes conditionnés, lui permet désormais de distinguer sur un plan cognitif entre son moi et son environnement » (Honneth, 1992, p.122-123). Constitutivement, le nourrisson sortirait de cette dépendance absolue vers les six mois selon Winnicott, pour entrer ensuite dans une phase de « dépendance relative ». À partir de ce moment-là, il aurait la possibilité de « comprendre certains signaux acoustiques ou optiques comme l'annonce d'une prochaine satisfaction de ses besoins », qui lui apprendraient « à supporter de brèves absences maternelles » (Honneth, 1992, p.123). Cette étape de son développement constituerait néanmoins un choc émotionnel, parce que « la personne qu'il a jusqu'à présent intégrée fantasmatiquement à son univers subjectif échappe peu à peu à son contrôle tout-puissant » et que cela le forcerait à « reconnaître l'objet comme une entité de plein droit » (Honneth, 1992, p.123).

Honneth précise que ce choc émotionnel peut être surmonté sainement dans la théorie de Winnicott dans la mesure où l'environnement social de l'enfant – et plus particulièrement sa mère – lui permet de mobiliser deux « mécanismes psychiques » : la « destruction » et les « phénomènes transitionnels ». Le rôle déterminant que jouent les partenaires d'interaction de l'enfant à cet égard témoigne de l'importance du comportement des autres pour le développement psychique de l'enfant, là où la psychanalyse classique se limitait à les concevoir comme des fonctions de la satisfaction plus fondamentale de ses pulsions. En ce sens, la mise en lumière par Winnicott des paramètres par lesquels l'environnement social peut jouer un rôle facilitateur pour le développement psychique de l'enfant permet à Honneth de déduire de sa théorie des critères normatifs en fonction desquels peuvent se déployer les assises psychiques essentielles au développement de relations psycho-affectives saines; ou en d'autres termes, de relations dites d'« amour ».

Dans le cas du mécanisme psychique de la « destructivité », il s'agit d'une réaction qu'a observée Winnicott chez le nourrisson lorsqu'il découvre que la réalité résiste à sa volonté: « comme pour protester contre la perte de sa toute-puissance, il cherche à détruire – en frappant, en mordant, en repoussant – le corps maternel, dans lequel il ne voyait jusqu'à présent qu'une source de plaisir » (Honneth, 1992, p.124). Tel que le souligne Honneth, chez Freud, ce phénomène était attribué à « la frustration causée par la perte du contrôle tout-puissant du nourrisson »; or, pour Winnicott, ces manifestations de destruction sont plutôt analysées comme des « actes finalisés, par lesquels l'enfant teste inconsciemment l'objet investi d'une si haute valeur affective, pour voir s'il possède effectivement une réalité inébranlable et, en ce sens, 'objective' » (Honneth, 1992, p.124). Winnicott a déduit de cette observation que « si la mère survit à ses attaques destructrices sans en tirer vengeance », l'enfant gagne la capacité de concevoir qu'il habite « un monde où d'autres sujets existent en dehors de lui ». En résistant donc aux « provocations destructrices » de son enfant, celle-ci provoquerait « l'intégration de ses pulsions agressives », par laquelle ce dernier pourrait ensuite en venir à l'aimer « sans fantasme narcissique de toute-puissance » (Honneth, 1992, p.124).

Dans le cas des « phénomènes transitionnels », il s'agit d'une expérience qui permet aux yeux de Winnicott de gérer l'équilibre nouveau entre autonomie et dépendance auxquels font face les jeunes enfants lorsqu'ils commencent à se séparer de leur mère, par la capacité dont ils font preuve à « établir une relation affective très forte avec certains objets de leur environnement matériel ». Ces objets agiraient, à cet égard, comme une forme de substitut de l'objet maternel, d'où le nom d'« objet transitionnel » que leur a donné Winnicott : « que ce soit une partie précise d'un jouet, la pointe de l'oreiller ou bien le propre pouce de l'enfant, de tels objets sont traités comme une propriété exclusive, parfois tendrement aimés, mais parfois aussi détruits avec fureur » (Honneth, 1992, p.125). Pour prendre cette caractéristique, et permettre ainsi de palier

au choc émotionnel que représente la réalisation progressive du nourrisson que le monde a une existence autonome qui échappe à sa volonté, Winnicott a suggéré que ces objets doivent être « rangés par l'entourage de l'enfant dans un domaine où la question de leur caractère fictif ou réel n'a pas d'importance » (Honneth, 1992, p.125). Par-là, ils peuvent être expérimentés par l'enfant comme faisant partie d'une « zone intermédiaire » dont il n'a pas « à se demander si elle appartient à un monde intérieur de pures hallucinations ou au monde empirique des réalités objectives » (Honneth, 1992, p.125).

Pour Winnicott, lorsque l'environnement social de l'enfant a été suffisamment bon pour faciliter le déploiement de ces deux mécanismes psychiques, l'enfant gagne alors la « capacité d'être seul », qui est caractéristique selon Honneth du développement d'un premier « rapport positif à soi », duquel on peut déduire que les besoins affectifs primaires de l'enfant ont été remplis – ou reconnus :

L'enfant n'est en mesure de s'oublier dans son rapport avec l'objet choisi que si, après la rupture du lien symbiotique avec sa mère, il peut néanmoins être sûr que celle-ci continuera à s'occuper de lui avec la même attention qu'auparavant : se sentant en sécurité dans ce rapport intersubjectif, il peut alors rester tranquillement seul avec lui-même (Honneth, 1992, p.127).

Cette « capacité d'être seul », note Honneth, est corrélative du développement de « la créativité infantile », et plus largement, de « toute faculté d'imagination humaine quelle qu'elle soit ». En ayant confiance en la « permanence de l'affection maternelle » – ou en dans les mots de Winnicott, par le fait que perdure « dans la réalité psychique de l'individu, un bon objet » –, celui-ci pourrait « sans crainte d'être abandonné, suivre ses pulsions intérieures, et tenter de les explorer d'une manière créative, ouverte à l'expérience » (Honneth, 1992, p.128). Ce faisant, il pourrait accroître son

individuation, en accord avec son état de dépendance envers son entourage duquel il prend progressivement conscience (Honneth, 1992, p.128).

Honneth en déduit que cette « capacité d'être seul » dans le rapport dyadique initial avec la mère est aussi la base à partir de laquelle se développent des rapports d'amitié sains, puisqu'elle représente l'assise psychique de laquelle dépendra la qualité de toutes les relations intimes subséquentes de l'individu. Ainsi, il suggère que « toutes les relations d'amour sont mues par le souvenir inconscient de cette expérience de fusion originelle qui avait marqué les rapports du nourrisson avec sa mère durant les premiers mois »; le souvenir que cette expérience imprègne chez les sujets faisant en sorte qu'ils sont guidés, tout au long de leur vie, par « le désir secret de fusionner avec une autre personne ». Or, comme le souligne Honneth, « pour que ce désir se transforme en amour, il faut toutefois qu'il ait été déçu par l'expérience inévitable de la séparation »; ou en d'autres termes, que l'enfant ait appris à « être seul avec l'autre », de façon que la personne aimée avec laquelle il existe un désir de fusion soit reconnue comme « une personne indépendante » (Honneth, 1992, p.129). Dans cette perspective, « la forme de reconnaissance de l'amour » ne devrait pas être entendue comme « un état intersubjectif », mais comme un « arc de tension communicationnel, qui relie continuellement l'expérience de la capacité d'être seul à celle de la fusion avec autrui » (Honneth, 1992, p.129). L'« acte d'intégration réciproque » qu'on retrouve lorsque l'enfant est parvenu à développer sa capacité d'être seul avec sa mère, se manifesterait par conséquent plus largement sur le plan des rapports d'amitié dans des situations toutes aussi banales qu'une « conversation à cœur ouvert entre amis » dans laquelle chacun peut s'abandonner « au simple plaisir d'être ensemble »; l'important étant, pour toute relation dites d'« amour », que le « lien affectif fort ouvre à chacune des personnes impliquées la possibilité d'instaurer un rapport détendu à soi-même, dans l'oubli de la situation particulière [...] comme le fait le nourrisson quand il est sûr de l'affection de sa mère » (Honneth, 1992, p.128-129).

Cela étant dit, Honneth s'intéresse aussi à l'échec de la résolution de ce rapport symbiotique initial avec la mère, ou aux déformations pathologiques du modèle de reconnaissance de l'amour susceptibles de léser l'individu dans son rapport premier à soi. Puisque l'indépendance et la fusion constituent les deux pôles que le développement de l'enfant doit permettre de concilier durant le premier âge, il suggère qu'un échec de ce développement doit être entendu comme une tendance, pour l'individu, à développer un comportement figé qui tend vers l'un de ces deux pôles : et c'est à cet égard que les travaux de Benjamin lui servent d'inspiration.

Par le biais des catégories de « sadisme » et de « masochisme », que Benjamin avait utilisée pour analyser la perturbation possible des rapports amoureux à l'aide de la théorie de la relation d'objet et de la théorie de la reconnaissance de Hegel, Honneth soutient que nous avons de bonnes raisons de croire que « la réciprocité de l'arc de tension intersubjectif se trouve perturbée, dans les cas pathologiques, par le fait que l'un des sujets concernés reste enfermé soit dans l'état d'autonomie centrée sur le je, soit dans la dépendance symbiotique relativement à son partenaire » (Honneth, 1992, p.130). Ainsi, dans un tel cas de figure, il croit comme sa prédécesseure que « le mouvement de va-et-vient entre l'égoïsme et la fusion autrui » serait remplacé par « un schéma rigide de complémentarité réciproque », dans lequel « la dépendance symbiotique de l'un des partenaires finit alors par se rapporter complémentirement aux fantasmes agressifs de toute-puissance sur lesquels l'autre partenaire reste fixé » (Honneth, 1992, p.130). Honneth est néanmoins clair à ce propos que ce ne sont pas « les contenus particuliers d'une telle déduction génétique » qui l'intéressent, mais le fait qu'ils démontrent que « des troubles relationnels » peuvent être « appréhendés en termes de reconnaissance réciproque ». En ce sens, la relation d'amour idéale devrait selon lui être entendue comme « une symbiose réfractée par la reconnaissance », et une situation dans laquelle il y a « absence de réciprocité dans les états tensionnels [de

l'indépendance et de la fusion] » devrait quant à elle être interprétée comme « une déviation, psychanalytiquement explicable, d'un idéal d'interaction » (Honneth, 1992, p.130-131).

Comme nous le verrons, ce sont les limites intrinsèques de la théorie de Winnicott, voire de l'interprétation particulière qu'en fait Honneth, qui sont au cœur de son débat avec Whitebook. Vu la controverse qui entoure la théorie psychanalytique, et plus spécifiquement, sa place au sein de la théorie critique, Honneth est néanmoins revenu, avant de s'engager dans son débat avec Whitebook, sur les raisons pour lesquels il soutient que la théorie psychanalytique est toujours d'actualité dans sa variante relationnelle. Ses quelques précisions à ce propos dans « Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne » » [ci-après, *TROIP*], nous donneront quelques éléments de compréhension supplémentaires pour bien saisir sa position psychanalytique, qui nous permettront de la comparer ultérieurement avec celle de Whitebook.

2.1.3. Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne

Dans *TROIP*, Honneth se penche plus en détails sur la conception idéale du développement de la personnalité sur laquelle était fondée la théorie psychanalytique classique, et sur les transformations sociales qui ont eu cours durant la seconde moitié du XXe siècle qui l'ont rendue désuète. Comme il l'explique, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, la conception linéaire du développement sur laquelle reposaient les sociétés occidentales fut profondément remise en question, dû à la place grandissante qu'y ont pris les mouvements sociaux et la diversité des revendications politiques et culturelles qu'ils ont permis de faire valoir. Cela a engendré de nouvelles possibilités de rapport à soi pour les individus, qui n'étaient plus contraints de se conformer à des attentes comportementales figées pour être reconnus socialement. À cet égard, Honneth

juge qu'au début de la seconde moitié du Xxe siècle, l'idéal d'une « identité personnelle débouchant sur un rôle professionnel et une place dans la division sexuelle du travail au sein de la famille » a progressivement été substitué par l'idéal d'une « identité postmoderne »; c'est-à-dire – si on s'en tient à l'essentiel –, à l'idéal d'une identité fondée sur la capacité des individus à sélectionner parmi les modèles de comportements qui leurs sont proposés ceux qui leur conviennent le mieux, et ainsi, sur leur capacité à renouveler et à approfondir sans cesse l'auto-compréhension qu'ils ont d'eux-mêmes (2006, p.328-329). Cela a eu un impact sur la légitimité de la théorie psychanalytique, puisque de la même façon que les sociétés occidentales de la fin du XIXe siècle et du début du Xxe siècle évaluaient la réussite sociale en fonction de la capacité des individus à se conformer à des attentes comportementales figées, celle-ci évaluait le succès du développement de la personnalité de façon linéaire en fonction de la capacité des individus à assumer sous le contrôle de leur conscience les processus inconscients de leur psyché. Honneth appelle cette conception idéale du développement psychique le « modèle du contrôle rationnel » : il impliquait que le « moi » de l'individu devait se développer de façon suffisante pour pouvoir maîtriser les deux sources de stimulations inconscientes qui sont à sa confluence : les motions pulsionnelles du « ça », et les exigences morales de la société intériorisées par le « surmoi » (Honneth, 2006, p.330).

En mobilisant à nouveau la théorie de la relation d'objet, Honneth tentera de démontrer dans *TROIP* que la théorie psychanalytique n'a néanmoins rien perdu de sa pertinence, lorsqu'on prend acte des travaux des auteurs qui se sont efforcés de comprendre le développement psychique à la façon d'un processus d'internalisation de schémas d'interactions. La grande nouveauté, dans cet article, est que Honneth revient plus en détails sur la façon dont il intègre les concepts de *symbiose* et de *pulsions* au schème conceptuel de la psychanalyse relationnelle, alors qu'ils sont essentiellement issus du paradigme psychanalytique classique. Ces précisions de Honneth sont bienvenues, car

elles laissaient encore planer certains doutes quant à sa capacité à s’émanciper complètement de la métapsychologie freudienne dans *LR*, pour analyser les pathologies du modèle de reconnaissance de l’amour. En même temps, elles lui permettent d’expliquer comment il est possible d’articuler une nouvelle conception du développement idéal de la personnalité qui prend acte des transformations sociales qui ont eu lieu au cours de la seconde moitié du Xxe siècle, là où la psychanalyse classique peinait à le faire.

Si on s’en tient d’abord au concept de *symbiose*, Honneth prend soin de mettre en lumière les liens qu’il fait entre la théorie de Winnicott et la théorie du sociopsychologue George Herbert Mead, sur la base de laquelle il a réactualisé la théorie de la reconnaissance hégélienne dans *LR*. Si les liens entre la psychologie sociale de Mead et la théorie de la relation d’objet avaient jusqu’ici été aisés à faire en fonction de la place que toutes deux donnent aux relations sociales pour expliquer le développement de la personnalité, certaines ambiguïtés demeuraient encore dans *LR* quant à la façon dont Honneth articulait l’idée, centrale aussi chez Winnicott, d’une phase d’« intersubjectivité indifférenciée », avec la psychologie sociale de Mead. Pour la décrire, Winnicott employait en effet des termes issus de la psychanalyse classique tels que *narcissisme primaire* et *omnipotence*, qui contrastent avec l’approche relationnelle novatrice du développement de la personnalité que Mead a proposée. Des explications supplémentaires de la part de Honneth étaient donc nécessaires pour comprendre comment il entendait user la théorie de Winnicott en l’émancipant entièrement du lien incertain qu’elle entretenait encore avec la psychanalyse classique, et plus particulièrement, avec la théorie du narcissisme de Freud¹².

¹² Pour en savoir plus sur l’ambiguïté de l’usage des concepts de *narcissisme primaire* et d’*omnipotence* chez Winnicott, ainsi que sur son allégeance incertaine à Freud, voir Greenberg et Mitchell, 1983, p.197-209

D'emblée, Honneth commence par rappeler les affinités entre la théorie de Winnicott et celle de Mead. Il en souligne trois :

[1] La priorité de l'interaction sociale sur l'organisation de la psyché, [2] la double fonction de l'intériorisation comme mécanisme de socialisation et facteur d'indépendance, et enfin [3] le rôle d'un domaine faiblement organisé du psychisme comme moteur inconscient de l'individuation (Honneth, 2006, p.336).

Dans le premier cas, Honneth souligne que chez les deux auteurs, le développement de « la vie intérieure » dépend de « relations de communication externes ». En cela, ils s'accordent sur leur conception du nourrisson qu'ils considèrent comme un être d'abord incapable d'introspection, jusqu'à ce qu'il intériorise la signification qu'ont ses gestes pour autrui. La vie intérieure de l'adulte, selon cette conception du développement de la personnalité, résulterait donc « d'interactions qui ont été pour ainsi dire intériorisées et ont suscité dans le psychisme des instances qui se rapportent les unes aux autres sur un mode quasi communicationnel » (Honneth, 2006, p.336). Dans le second cas, Honneth rappelle que le développement de la vie intérieure a une fonction à la fois socialisante *et* individualisante, chez Mead comme chez Winnicott. Chez les deux auteurs, en effet, elle est d'abord socialisante puisqu'elle est « vécue d'une manière d'abord purement passive », puis individualisante, puisqu'elle devient ensuite « une ressource intrapsychique » à partir de laquelle l'individu « se démarquer du monde social environnant ». En ce sens, pour reprendre les mots de Honneth :

Les instances intrapsychiques mises en place par un tel processus d'intériorisation créent pour ainsi dire l'espace de communication interne qui permettra au sujet de se différencier du cercle de plus en plus large de ses partenaires d'interaction, et de construire sa vie d'une manière autonome (Honneth, 2006, p.325).

Finalement, dans le troisième cas, pour Winnicott et pour Mead, il y a « un réservoir d'élans inconscients et d'exigences pulsionnelles » au sein de la psyché, qui n'est pas atteint par l'intériorisation des interactions extérieures : le « ça » chez le premier, et le « Je » chez le second (Honneth, 2006, p.336). C'est de cet espace psychique qu'est issu, pour les deux auteurs, la « pression intrapsychique qui pousse les sujets à s'individualiser » :

Ces impulsions soustraites à la conscience représentent, au sein de l'espace de communication ouvert dans le psychisme, en quelque sorte des exigences muettes, qui obligent constamment l'individu à dépasser le niveau auquel il avait précédemment formé ses compromis avec l'environnement social, et à s'élever à un stade supérieur d'individuation dans l'expression de ses besoins (Honneth, 2006, p.336)

Malgré ces ressemblances, Honneth évoque qu'il existe une différence importante entre Mead et Winnicott, puisque le premier n'a pas théorisé, comme le second, l'existence d'« une phase d'unité expérimentée » (un terme qu'il emploie de façon indistincte d'*intersubjectivité indifférenciée*) dans laquelle le nourrisson ne fait d'abord pas de distinction entre lui-même et la réalité extérieure. Cela implique, dans la théorie de Winnicott, que les premières démarches vers l'autonomie de l'enfant excèdent ses capacités psychiques, et que cette expérience d'indifférenciation entre lui-même et son environnement qu'il vit durant son plus jeune âge laisse une empreinte indélébile dans sa psyché qui l'influencera tout au long de sa vie (Honneth, 2006. P.337).

Pour Honneth, cette thèse doit être considérée comme « l'apport spécifique de la psychanalyse à la compréhension moderne du sujet » (Honneth, 2006, p. 337). Il est clair toutefois à ce propos que ce n'est « pas tant au processus de production cognitive d'un schéma de la réalité objective, séparée du sujet » que s'est intéressé Winnicott,

mais « aux mécanismes qui permettent à l'enfant d'admettre *affectivement* la réalité d'une personne de référence existant indépendamment de ses propres fantasmes » (une mention qui contraste avec ses propos dans *LR*, où l'aspect cognitif de la reconnaissance de la réalité extérieure sous-entendu dans la théorie de Winnicott n'était pas encore explicitement diminuée¹³). Ainsi, pour décrire l'expérience de symbiose que vit initialement le nourrisson avec son environnement, Honneth souligne désormais qu'« il faut se la représenter comme une période où le nourrisson voit encore ses impulsions et ses élans si intimement confondus avec les réponses de la personne de référence, qu'il ne peut y avoir dans son expérience aucune solution de continuité entre soi et la réalité » (Honneth, 2010, p.337). Si je le suis bien, cela voudrait dire que ce qui importe, au sein de cette phase d'intersubjectivité indifférenciée, n'est pas que le nourrisson est dans l'incapacité de percevoir la réalité extérieure, mais bien qu'il n'existe pas de différence pour lui entre les actes qu'il produit et la réponse qu'ils produisent chez ses principales personnes de référence; son manque d'intériorité psychique ne lui permettant pas de les concevoir comme des objets psychiques distincts du sens propre qu'il a de lui-même.

Cette précision permet à Honneth de mieux expliquer comment cet aspect de la théorie de Winnicott peut s'articuler avec la psychologie sociale de Mead. Comme il l'avait déjà expliqué dans *LR*, dans la théorie de Winnicott, le jeune enfant doit faire usage d'objets transitionnels envers lesquels il éprouve une tendresse similaire à celle qu'il a éprouvée envers sa mère de façon à pouvoir supporter émotionnellement son processus

¹³ En témoignent, par exemple, ces passages : « incapable de distinguer en termes cognitifs entre son entourage et lui-même, l'enfant évolue durant les premiers mois de son existence dans un horizon d'expérience dont la continuité ne peut être assurée qu'avec l'assistance d'un partenaire d'interaction » (Honneth, 2010, p.122); ou encore : « cette phase d'unité symbiotique, durant laquelle la mère et l'enfant sont absolument dépendants l'un de l'autre, ne peut s'achever que lorsque chacun des deux partenaires reprend un peu d'indépendance [...] Cet "abandon progressif de l'adaptation" chez la mère correspond, du côté du nourrisson, à un développement intellectuel qui, en même temps qu'il étend le champ des réflexes conditionnés, lui permet désormais de distinguer sur un plan cognitif entre son moi et son environnement » (Honneth, 2010, p.122-123).

d'individuation. Ces objets, dont le statut ontologique demeure indéterminé par son entourage, lui permettent de préserver le sentiment d'unité qu'il a initialement vécu avec elle, en plus de lui donner la possibilité d'expérimenter le fait que la réalité a une existence indépendante de lui-même de façon créative. À cet égard, le jeune enfant les soumettra périodiquement à des attaques répétées par lesquelles il testera leur caractère ontologiquement distinct de ses propres fantaisies. Malgré le fait qu'ils permettent d'accepter progressivement l'indépendance de la réalité extérieure, Winnicott considère néanmoins que l'acceptation de ce fait ne peut jamais véritablement être intégré psychiquement par l'être humain, et que même à l'âge adulte, ce dernier doit pour cela avoir recours de façon périodique à des expériences transitionnelles dans lesquelles les frontières entre lui-même et la réalité extérieure deviennent ténues (le type d'expérience que peuvent faire vivre l'art et la religion par exemple – Honneth, 2006, p. 339).

L'essentiel de cette idée n'est pas incompatible avec la théorie de la psychologie sociale de Mead, croit Honneth, car celui-ci avait déjà conçu le rôle transitoire du jeu pour le développement infantile :

Comme chez Mead, l'enfant dans la théorie de Winnicott accède à une première forme d'autonomie à partir du moment où il a suffisamment intériorisé la sollicitude de l'autrui concret pour ériger dans son propre psychisme une instance qui lui permet de découvrir son environnement sur le mode du jeu, et ainsi de s'en assurer un premier contrôle élémentaire (Honneth, 2006, p.339-340).

Ce que l'idée de phase symbiotique apporterait toutefois à la théorie de Winnicott, est le fait que l'intégration affective du caractère indépendant de la réalité extérieure surpasse de façon telle les capacités psychiques de l'être humain, que même une fois adulte, celui-ci doit revivre de façon épisodique des expériences symbiotiques dans lesquelles les frontières entre sa réalité interne et la réalité externe s'estompent. Cela

impliquerait d'ajouter au processus d'intériorisation de l' « autrui généralisé » par lequel Mead a expliqué le développement intersubjectif de l'autonomie, l'idée que chez le nourrisson, ce processus implique de laisser derrière lui un état symbiotique originel, qui doit être compensé ensuite par l'usage d'objets transitionnels. Puisque l'expérience de la symbiose continue à être un besoin à l'âge adulte, cela impliquerait aussi d'introduire dans la théorie de Mead l'idée que le processus d'interaction et d'internalisation grandissant par lequel s'acquiert l'autonomie individuelle est parfois entrecoupé de moments de ruptures dans lesquels le moi tombe en deçà des niveaux de structuration qu'il a pu atteindre, de façon à ce que l'individu puisse vivre des expériences dans lesquelles les frontières entre lui-même et son environnement deviennent floues, pour supporter affectivement le fait d'être une personne indépendante (Honneth, 2006, p.339-340).

Cela dit, Honneth reconnaît que plusieurs travaux en psychologie du développement comme ceux de Daniel Stern contredisent l'existence d'un « état initial de symbiose », et pour cela, il soutient dans *TROIP* qu'il ne faut « épargner aucun effort pour réfuter les objections empiriques qui, à partir de récentes études sur le développement du nourrisson, sont aujourd'hui adressées à l'hypothèse d'un état originel de symbiose » (Honneth, 2006, p. 337). Ce ne sera toutefois que dans sa réplique ultérieure à Whitebook qu'il prendra véritablement la mesure des résultats de la recherche empirique à cet égard, et qu'il précisera ce qu'ils impliquent pour la place du concept de *symbiose* au sein de la théorie de la reconnaissance (Honneth, 2013).

La deuxième précision que Honneth apporte sur son appropriation de la théorie psychanalytique concerne sa position quant au concept de *pulsions*. Bien que les auteurs qui s'inscrivent au sein du courant de la théorie de la relation d'objet ont placé les relations sociales au centre de leur explication du développement psychique, ils ont néanmoins la plupart du temps continué à user du concept de *pulsion*, bien que celui-

ci en soit souvent venu à prendre un sens complètement différent que celui que leur attribuait Freud (chez Klein, par exemple, les pulsions étaient désormais conçues comme étant intrinsèquement liées à des objets; de même, chez Ronald Fairbairn, un autre important théoricien de la théorie de la relation d'objet, les pulsions ont été vidées de leur substance, de façon à être conçues comme étant simplement « chercheuses d'objets » – Greenberg et Mitchell, 1983, p.130-132 et p.151-176). Vu les multiples façons dont les théoriciens de la théorie de la relation d'objet sont parvenus à s'accommoder ou à proposer une alternative à la théorie classique des pulsions, il était essentiel pour Honneth de préciser quelle approche il privilégiait à cet égard.

Dans *TROIP*, Honneth mettra au clair que c'est le psychanalyste Hans Loewald qui a proposé l'alternative la plus intéressante à la théorie classique des pulsions à ses yeux. Ce qu'il trouve particulièrement intéressant à ce propos chez Loewald, est qu'il conçoit « la formation du potentiel pulsionnel dans l'être humain » dans « la perspective d'une théorie de l'intersubjectivité » qui s'apparente à bien des égards à celle de Mead et Winnicott (Honneth, 2006, p.341). Comme ces derniers, en effet, Loewald considère le développement psychique en termes d'intériorisation progressive de modèles d'interaction, mais il va néanmoins plus loin qu'eux, en postulant que l'ensemble de la psyché est structuré par un potentiel pulsionnel excédentaire. Ainsi, la part inorganisée de la psyché qui agit chez Mead et Winnicott comme un moteur d'individuation inconscient (le ça et le Je) est plus généralement conçu chez Loewald comme l'état d'indifférenciation initial de la psyché, à partir duquel celle-ci se structure ensuite en fonction de l'intériorisation progressive de modèle d'interactions.

Pour être en mesure de concevoir le psychisme comme étant entièrement formé par les interactions sociales, Honneth précise toutefois que Loewald a une conception très différente des pulsions que celle de Freud. Au contraire du père de la psychanalyse, le terme *pulsion* s'applique en effet chez lui seulement à « un besoin qui a déjà trouvé son

représentant psychique, pour autant qu'il a été en quelque sorte amalgamé à un objet sous la forme de souvenirs élémentaires d'une expérience de satisfaction » (Honneth, 2006, p.342). Pour cela, Loewald a fait la distinction entre « les impulsions purement organiques » et les « pulsions au sens terminologique » : les premières renvoyant aux besoins corporels en tant que tels, et les secondes à la part excédentaire de ces dernières qui a été liée à un objet dans la psyché (Honneth, 2006, p.342). Honneth croit à cet égard qu'il existe un fort lien entre la théorie de Loewald et celle de Winnicott, puisque cela implique que les impulsions organiques ne se transforment en pulsions qu'au moment où les soins maternels viennent à manquer. Ainsi, ce n'est que lorsqu'il y a un bris dans l'expérience d'unité que le nourrisson vit initialement avec sa mère que Loewald conçoit que ce dernier doit reconstituer, sous la forme « d'images mnésiques », des « objets spécifiques signalant des états de satisfaction » (Honneth, 2006, p.342). Selon Honneth, cela est le signe que comme Winnicott, Loewald considère que l'intégration affective de l'indépendance du monde « tend à excéder les capacités d'assimilation de l'enfant » :

L'enfant voit s'effondrer l'illusion d'une fusion intégrale avec l'objet, de sorte que des parties de l'énergie pulsionnelle doivent désormais être consacrées à organiser les opérations cognitives qui pourront servir à établir un échange intersubjectif (Honneth, 2006, p.344).

Un aspect intéressant aussi de la théorie relationnelle des pulsions de Loewald selon Honneth est que le moi et le surmoi y sont conçus comme des structurations particulières des pulsions. Ce faisant, l'antagonisme classique entre ces instances psychiques et le ça se trouve annulée, et puisque les pulsions dont ces instances sont composées ont la caractéristique d'être intrinsèquement relationnelles, il n'y a plus lieu de les considérer comme antagoniques à la socialisation (Honneth, 2006, p.344). En cela, Honneth croit que la théorie relationnelle des pulsions de Loewald s'accorde

particulièrement bien à la théorie de Mead, chez qui le Je est entendu comme une source de réinvention perpétuelle du moi :

Avec un penchant pour la spéculation, on pourrait dire que tout ce qui constitue notre vie intérieure, nos désirs, nos mouvements de conscience, notre appréciation du réel, nos idéaux, tout cela s'assemble en une pluralité de voix qui sont des formes plus ou moins solidifiées d'énergie pulsionnelle et qui, correctement intériorisées, dessinent entre elles une relation quasi dialogique (Honneth, 2006, p.345).

Cela rendrait aussi la théorie des pulsions de Loewald particulièrement compatible avec la théorie de Winnicott, puisqu'en mettant en lumière que les instances psychiques comme le moi et le surmoi proviennent toutes essentiellement du ça, cette théorie permet de concevoir la régression épisodique de ces instances en deçà du niveau de structuration qu'elles ont pu atteindre en termes de retour de la psyché à son état originel d'indifférenciation. Et ce qui est intéressant, à ce propos, pour Honneth, est que cette « abolition périodique des limites de notre moi » est considérée par Loewald comme saine, puisqu'elle permet à l'individu d' « intégrer les nombreuses facettes de sa personnalité », et par le fait même, de devenir plus « vivant » (Honneth, 2006, p.346).

À l'aide de ces deux précisions conceptuelles qui permettent d'intégrer les thèmes classiques de la symbiose et des pulsions au paradigme relationnel en psychanalyse, Honneth est donc en mesure de dégager une conception révisée du développement idéal de la personnalité, qui s'accorde aux transformations sociales de la seconde moitié du Xxe siècle. Plutôt que de le concevoir comme un processus unilatéral menant à la capacité progressive du moi à maîtriser les impulsions inconscientes du ça et du surmoi (l'idéal du « contrôle rationnel »), celles-ci permettent de le penser comme un processus dynamique d'autonomisation qui est rendu possible d'une part par l'intégration d'un nombre grandissant de modèles d'interaction, et d'autre part par la

régression épisodique de la psyché à son état originel d'indifférenciation, qui lui permet de se dynamiser et de se réinventer. Dans cette perspective, la symbiose que vit initialement le nourrisson avec sa mère n'a pas à être conçue de façon cognitive, comme cela était le cas chez Freud, pour qui le narcissisme primaire représentait un investissement initial du moi par les pulsions provenant du ça : elle peut plutôt être entendue comme un simple état caractéristique de la vie psychique du premier âge, durant lequel le nourrisson n'a pas encore développé une intériorité psychique suffisante pour faire la distinction entre ses actes et la réponse qu'ils provoquent chez les autres. De même, les pulsions n'ont plus à être entendues comme étant dotées de qualité données (*sexuelles* ou *agressives*, ou encore, de *vie* et de *mort*), puisqu'il est possible de les concevoir comme étant le résultat d'une absence de satisfaction, ou du bris de l'unité symbiotique vécue initialement avec la mère, qui doit être compensée par la liaison des besoins corporels et des instincts qui les sous-entendent aux souvenirs de leur satisfaction, qui introduisent le nourrisson au monde social. Ces corrections faites, il devient possible de concevoir le développement psychique à l'aune stricte de l'intériorisation de schémas d'interaction, et de concevoir la santé psychique à la façon du développement de la « richesse intérieure » (2006, p.346-347).

2.2. La position psychanalytique de Whitebook

Contrairement à Honneth, Whitebook cherche à défendre un modèle théorique en psychanalyse qui demeure en continuité avec le modèle structural-pulsionnel de Freud. Pour cela, c'est davantage dans le courant de l'*ego psychology* qu'il s'inscrit, bien qu'il considère que ce dernier est limité, et que certaines novations théoriques doivent lui être apportées pour qu'il puisse servir de théorie psychanalytique alternative pour la théorie critique.

La position psychanalytique de Whitebook est particulièrement difficile à cerner, puisque si c'est le potentiel heuristique d'une conception renouvelée de l'*ego psychology* qu'il vente explicitement, certains de ses arguments au sein de son débat avec Honneth sont clairement d'inspiration kleinienne; ce qui sous-entend que c'est par une forme d'alliage entre une conception remaniée de l'*ego psychologie* et une conception de la théorie de la relation d'objet qui est en phase avec la théorie des pulsions de Freud qu'il aspire véritablement à contester le primat accordé par Honneth à la psychanalyse relationnelle. Nous aurons l'occasion de démêler cette position théorique qui peut paraître *à priori* étrange dans les pages qui suivent; toutefois, il importe de souligner d'entrée de jeu que l'ouvrage de Whitebook que nous aborderons, *Perversion et utopie* [ci-après, PU], n'est pas directement adressé à la théorie de Honneth, bien qu'il soit paru quelques années après *LR*.

Dans *PU*, la critique de Whitebook se concentre en effet principalement sur Habermas et Marcuse, qui étaient les deux principales figures de référence de la théorie critique à l'époque. Chacun de ces auteurs, à leur façon, avaient tenté de relever le défi soulevé par *La dialectique de la raison*; l'ouvrage de Horkheimer et Adorno qui a marqué plus que tout autres la première génération de l'École de Francfort, dû à son diagnostic pessimiste sur la nature humaine et le caractère inévitablement régressif de l'Histoire. Là où Marcuse avait tenté une lecture alternative de la théorie psychanalytique de Freud sur laquelle se fondaient Horkheimer et Adorno pour redonner vigueur à l'idée d'*utopie* au sein de la théorie critique, Habermas s'est quant à lui progressivement émancipé de la théorie psychanalytique pour expliquer les motivations humaines et l'évolution des sociétés. Selon Whitebook, chacun des auteurs a toutefois fait fausse route, dû à la radicalité de leur position respective : du côté de Marcuse, par son idéalisation sans nuances de la dimension instinctuelle de la personnalité humaine; du côté de Habermas, par son rationalisme excessif qui l'a mené à nier les implications théoriques de l'ancrage de la psyché dans le corps. Pour la théorie critique à venir, Whitebook croit

donc nécessaire de réfléchir à la façon de réconcilier ces deux avenues sans issues, et il propose que c'est « une conception non répressive du moi » qui pourrait en être le point de départ : à savoir, une conception du moi qui se veut en harmonie avec le ça; ou plutôt, qui en est une pure et simple extension, qui ne le contredit pas.

Dans les pages qui suivent, j'explorerai trois passages de *PU*, qui me sont parus essentiels pour comprendre la position psychanalytique de Whitebook. D'abord, le passage où il défend le modèle théorique de Freud, chez qui une telle conception du moi lui semble déjà présente en puissance. Contre les auteurs qui lisent Freud de façon unidimensionnelle, Whitebook cherche à faire valoir la complexité de la pensée de Freud, et surtout, de sa théorie du narcissisme, sur laquelle il croit qu'une conception du moi non répressive doit reposer. Ensuite, j'explorerai la section où Whitebook s'attarde au débat sur l'inconscient entre Habermas et Castoriadis. Dans celle-ci, nous verrons en quoi, pour Whitebook, le tournant relationnel entrepris par Habermas est critiquable, et comment sa conception de l'inconscient s'en trouve affectée : ce qui le pousse à faire valoir la conception alternative de l'inconscient qu'a développée Castoriadis, à partir de son concept d'*imaginaire*. L'intérêt de ce concept, pour Whitebook, est qu'il permet de développer une conception du développement de la personnalité qui se veut paradoxale, ou encore, dont le cœur est situé à la lisière entre le somatique et le psychique. Bien qu'il croie que Castoriadis n'est pas parvenu à aller jusqu'au bout de sa pensée, puisqu'il est resté ancré dans le paradigme psychanalytique classique plutôt que de tenter d'intégrer sa part de vérité au sein du paradigme relationnel en psychanalyse, Whitebook propose néanmoins que certains correctifs peuvent être apportés à sa théorie, pour l'actualiser. Et c'est l'objet du dernier passage de *PU* que nous aborderons, dans lequel Whitebook suggère que c'est à partir d'une théorie renouvelée de la sublimation que les paradigmes psychanalytiques classiques et relationnels pourraient être réconciliés, et plus spécifiquement, que la conception non-répressive du moi qu'il a en tête pourrait reposer.

2.2.1. La défense du projet moderne de Freud

Pour Whitebook, il est essentiel de réactualiser l'importance que la première génération de l'École de Francfort accordait à la dimension instinctuelle de la personnalité humaine, sans pour autant remettre en question les efforts de Habermas pour réhabiliter la théorie critique dans le contexte de la libéralisation progressive des sociétés contemporaines. Pour ce faire, il revient à la théorie de Freud, qui recèle selon lui à la fois des éléments qui nous permettent de croire que c'est dans l'expression des pulsions que se trouve la voie de la santé psychique, et des éléments qui doivent plutôt nous faire privilégier l'hypothèse que c'est la maîtrise de ces pulsions que l'homme doit valoriser.

Whitebook le met en évidence, en exposant deux axiomes théoriques de Freud, qui apparaissent d'abord contradictoires, puisque l'un d'entre eux peut être mobilisé par les partisans du rationalisme des Lumières, et l'autre par les partisans des Contre-Lumières (qu'on qualifie plus précisément aujourd'hui de « poststructuralistes » ou « postmodernistes »). Le premier, « the ego is not master in its own house », est utilisé par les penseurs poststructuralistes et postmodernes pour mettre de l'avant le fait que Freud était un penseur important du « décentrement du sujet moderne », puisqu'il a révélé que le moi – ou le socle de la raison, chez l'homme – n'était que la pointe consciente de sa personnalité, qui est pour l'essentiel déterminée par des processus inconscients – ou le ça. Le second, « where id was, there shall ego become » est au contraire utilisé par les partisans du rationalisme moderne pour expliquer que Freud faisait partie intégrante du projet des Lumières, par l'appel qu'il faisait à prendre conscience des impulsions inconscientes qui nous traversent, ou encore, à les intégrer sous le contrôle de notre moi (Whitebook, 1995, p.91-92). La question que pose

Whitebook est la suivante : comment réconcilier ces deux thèses? Si le moi n'est qu'un épiphénomène du ça, comment ne pas voir dans le potentiel instinctuel de l'homme une plus grande vérité que dans sa raison, qui n'est que la part consciente de sa personnalité? Et inversement : comment, en postulant le primat des processus inconscients sur les processus conscients, Freud pouvait-il affirmer que le développement idéal de la personnalité se mesure à l'aune de la maîtrise du ça par le moi, sans renier le caractère révolutionnaire de sa découverte de l'inconscient?

La clé de la réponse à cette question réside, selon Whitebook, dans la théorie du narcissisme de Freud. En revenant sur les ouvrages *Totem et tabou* et *l'Avenir d'une illusion* – deux ouvrages qui, de son aveu même, sont difficiles à défendre aujourd'hui – il cherche à faire valoir que le travail de Freud s'inscrit dans le projet des Lumières; ou plus précisément, comme il le précisera ultérieurement, dans celui des « lumières noires » (2008). C'est au philosophe israélien Yirmiyahu Yovel qu'il emprunte ce concept :

According to Yovel (1989), the members of the Dark Enlightenment – Spinoza, Hobbes, Machiavelli, Darwin, Nietzsche, and Marx, as well as Freud – seek to understand the human species in its entirety as part of the natural world by providing an exhaustive naturalistic or “immanentistic” account of it. This means they also strive to provide an unflinching picture of human beings as they actually are – animality and all – and not as we wish them to be. Contrary to what might be expected, the Dark Enlightenment has a liberating side, which saves it from misanthropic nihilism. Because it challenges “accepted self-images and enshrined cultural identities,” Yovel argues, the Dark Enlightenment is “a movement of emancipation, serving to inspire a richer and more lucid self-knowledge in man, even at the price of unflattering consequences which often shock and dismay” (p. 136). To be sure, this is not the emancipation of the utopian socialists, but it is a form of emancipation nonetheless (Whitebook, 2008, p.1170)¹⁴

¹⁴ Whitebook J. Hans Loewald, Psychoanalysis, and the Project of Autonomy. *Journal of the American Psychoanalytic Association*. 2008;56(4):1161-1187

Quand on dégage la ligne directrice de *Totem et tabou* et de *l'Avenir d'une illusion*, on est en effet forcé de constater que Freud y défendait l'idée progressiste du contrôle grandissant par les hommes de leur illusion d'omnipotence (Whitebook, 1995, p.93-94). Or, ce serait une erreur, selon Whitebook, de déduire de la foi qu'avait Freud envers la raison une adhésion plus générale de sa part envers le positivisme du XIXe siècle, car sa défense de la supériorité de l'esprit scientifique devrait être conçue comme une défense d'une « morale de la vérité » qui relève essentiellement d'une « critique de l'illusion [...] provenant des souhaits humains », plutôt qu'à la façon d'une apologie d'une raison pure détachée de toutes impulsions inconscientes (Whitebook, 1995, p.95). Dans cette optique, en tant que dernier avatar de l'illusion d'omnipotence de l'homme sur la nature, la rationalité scientifique – et tout le potentiel de domination technique qui lui est inhérent – devrait à son tour être dépassée, selon la conception qu'avait Freud de la prise de conscience croissante de l'homme de ses motivations inconscientes (Whitebook, 1995, p.95-96).

Pour appuyer cette lecture de Freud qui est loin d'aller de soi, Whitebook revisite sa théorie du narcissisme, et tente d'y dégager des passages dans lesquels Freud semble valoriser l'équilibration des forces mutuelles du ça et du moi, ce qui discréditerait les lectures concurrentes selon lesquelles il a valorisé l'un ou l'autre de ces deux pôles de la psyché. En revenant d'abord sur *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) – un ouvrage pivot dans l'œuvre de Freud, dû aux éléments théoriques qui y sont introduits, qui deviendront des assises du paradigme relationnel en psychanalyse –, Whitebook met en lumière le fait que Freud a apporté beaucoup de correctifs à son ouvrage précédent, *Le moi et le ça* (1923), dans lequel il avait théorisé sa deuxième et dernière topique opposant ça, moi et surmoi. Selon lui, avec ces corrections, Freud préfigurait à bien des égards la conception du *soi* de Kohut, en précisant que cette conception triptyque de la psyché qu'il avait esquissée dans *Le moi et le ça* représente une psyché malade, car toutes les instances qui la constituent y sont clairement définies l'une par

rapport à l'autre, plutôt que d'être pratiquement indiscernables entre elles. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud met en effet en lumière l'idée que le moi n'est que la partie la plus différenciée du ça qui s'est transformée au contact de la réalité extérieure, et que la « force du moi » qu'il valorise se caractérise par le fait que « le moi reste lié au ça et demeure indiscernable de celui-ci » (Freud, 1975, p.92; cité par Whitebook, 1995, p.111). Cela voudrait dire que loin d'aduler la maîtrise des pulsions inconscientes par la conscience individuelle, Freud aurait surtout cherché à mettre en valeur le nécessaire approfondissement de la relation du moi avec le ça; ou une relation avec le ça dont le moi n'aurait plus à se défendre (Whitebook, 1995, p.118).

D'autres commentaires de Freud, dans *Nouvelle introduction à la psychanalyse* (1936), attestent aussi cette idée. Comme Whitebook le montre, dans cet ouvrage, Freud précise que la psyché peut subir des clivages « intra » et « inter » -systémiques : soit, des clivages entre différentes instances psychiques telles que le ça, le moi et le surmoi, et des clivages au sein même de l'instance du moi (qu'il avait étudiée précédemment lorsqu'il s'est intéressé au fétichisme et à la psychose). Freud met aussi en lumière, dans cet ouvrage tardif, que ces clivages intra et inter-systémiques peuvent être positifs ou négatifs : le simple fait que le moi permet au sujet de s'observer réflexivement comme un objet étant représentatif du fait qu'une division, au sein même de cette instance, peut être bénéfique (Whitebook, 1995, p.112). Ce qui est intéressant, à ce propos, aux yeux de Whitebook, est que Freud esquisse par ces clarifications un concept de « frontières souples », qui semble indiquer que la psyché s'articule sur une base biologique prédéterminée, en fonction de laquelle elle peut ensuite se cliver au contact d'un nombre quasiment infini de situations sociales pathologiques :

In this case, this means that pathological splitting, which occurs for example in fetishism, and which 'points to a breach or a rent, ' can illuminate something about the structure of the ego where 'there may normally be an articulation present' : 'if we throw a crystal to the floor, it breaks; but not into haphazard

pieces. It comes apart along its lines of cleavage into fragments whose boundaries, through they were invisible, were predetermined by the crystal's structure'' (Freud, 1975b, p.58-59, cité par Whitebook, 1995, p.113).

En ce sens, ce ne serait pas à une forme de réductionnisme biologique auquel Freud se serait attaché en postulant des frontières entre les différentes instances psychiques et leurs différentes articulations internes possibles, pas plus qu'à une forme de déterminisme social qui présupposerait que la psyché est une page vierge qui se construit à mesure où les expériences relationnelles la modélisent : toute la complexité de sa pensée résidant dans l'intérêt qu'il a porté à la frontière entre ces deux mondes qui nous constituent comme êtres humains.

Là où Marcuse avait tenté de réviser Freud pour dégager de sa théorie une apologie sans nuances des perversions sexuelles et de la vie fantasmatique comme représentants de l'envers non aliéné de la civilisation, tout était donc déjà présent chez le père de la psychanalyse pour penser l'articulation non pathologique entre le ça et le moi; l'erreur provenant essentiellement de Horkheimer et Adorno, qui ont négligé ces passages où Freud évoque l'approfondissement des rapports entre ces instances, au profit de ceux où il évoque l'unification rigide du moi au détriment du ça (ce qui les a poussé à consacrer le clivage de la psyché, ou une conception défensive du moi – Whitebook, 1995, chap.3). Mais Habermas, après lui, n'a pas vu non plus que la théorie freudienne recelait une conception non répressive du moi; et c'est, de son côté, en écartant l'importance de la dimension instinctuelle de la personnalité humaine qu'il a su mettre de l'avant son caractère rationnel. Dans la section suivante, nous verrons les impacts que cela a eu sur la conception de l'inconscient de ce dernier, qu'il a révisée par le prisme de la philosophie du langage. Pour Whitebook, cette révision du concept d'*inconscient* de Freud a participé à la domestication de la théorie critique, et pour cela, il la met en tension avec la théorie concurrente de l'inconscient de Castoriadis, qui recèle un plus grand potentiel critique à ses yeux.

2.2.2. Le débat sur l'inconscient : Habermas et Castoriadis

Comme l'explique Whitebook, l'interprétation qu'a fait Habermas de Freud dans son maître ouvrage, *Connaissance et intérêt*, part du principe que le paradigme philosophique de la conscience individuelle dans lequel il s'inscrivait était limité, et que la philosophie du langage qui s'est développée peu après sa mort nous permet de corriger les impasses théoriques dans lesquelles il était enfermé (Whitebook. 1995, p.165-166). Cela a mené Habermas à reconceptualiser l'inconscient freudien dans une perspective relationnelle, et à le comprendre comme étant un produit secondaire de la socialisation : l'ensemble de son contenu trouvant son origine dans la société, dans laquelle circulent les différents symboles par lesquels les hommes communiquent.

Pour Habermas, la philosophie de la conscience individuelle dans laquelle était enfermée la théorie psychanalytique classique posait problème, car elle ne permettait pas d'expliquer comment la psyché en vient à s'ouvrir à la socialisation, dû à son cœur monologique (la formule de Descartes, « Je pense donc je suis », signifiant que la certitude sur la réalité des choses provient de la capacité de douter, et donc, que le sujet peut seulement prendre acte du monde qui l'entoure à la façon d'un miroir de sa propre subjectivité; une idée qui a beaucoup de similarités avec la conception qu'avait Freud du sujet, pour qui les autres et le monde extérieur n'étaient que des fonctions pour la satisfaction de ses pulsions). En faisant du social le lieu d'où origine l'inconscient, Habermas croyait donc pouvoir expliquer comment le sujet peut entrer dans un rapport de communication avec l'autre, dans la mesure où le noyau de sa personnalité est essentiellement partagé. Dans cette perspective, la psyché individuelle pouvait être considérée comme étant d'emblée communicationnelle, et ce n'était que l'incompréhension mutuelle qui devenait la cause secondaire de la déformation du

langage ou de la répression de celui-ci : « He [Habermas] begins with the fact of communication and asks how it can become deformed into the privatized unconscious. For him, the unconscious is a derivative phenomenon » (Whitebook, 1995, p.179).

Le problème avec cette posture théorique, selon Whitebook, est qu'elle ne règle pas les problèmes initiaux de la philosophie de la conscience individuelle, mais qu'elle les reproduit au contraire de façon inversée, par son incapacité à intégrer les sources extralinguistiques par lesquelles la personnalité se constitue, qu'elles soient internes (la réalité de la nature intérieure, dont les sources sont somatiques), ou externes (la perception de la réalité en tant que telle, dans tout ce qu'elle n'a pas de linguistique) :

Just as the philosophy of consciousness had difficulty transcending the circle of subjectivity and reaching the othersidedness of consciousness [...], so the philosophy of language has difficulty surmounting the larger circle of intersubjectivity and contacting the othersidedness of language (Whitebook, 1995, p.167).

Ces sources extralinguistiques de la personnalité individuelle, ce sont celles que Castoriadis a au contraire cherché à mettre de l'avant avec son concept d'*imaginaire*. Par ce terme, Castoriadis a tenté de faire valoir un espace de perpétuelle réinvention et de nouveau sens au sein de la psyché, qu'il situait entre le « réel » et le « symbolique ». Si ce concept peut d'emblée rappeler celui du *ça* freudien, il a la propriété paradoxale chez Castoriadis d'avoir un ancrage biologique, tout en ayant une certaine autonomie par rapport à ce dernier : il s'agit, dans les mots du philosophe, d'une « proto-représentation », ou d'un prototype de représentation qui « contient en lui-même la possibilité d'organisation de toutes les représentations » (Whitebook, 1995, p.171). Cet « imaginaire », Castoriadis soutient qu'il préfigure la satisfaction hallucinatoire des désirs (l'hallucination du sein, chez Freud, qui est actualisée en fonction du souvenir préalable de la satisfaction de la faim), et qu'il est donc présent dans l'état originel de tranquillité dans lequel se trouve le nourrisson avant qu'un affect déplaisant ne vienne

le troubler (qui correspond, selon toutes vraisemblances, à la période prénatale¹⁵). Au moment où cet état originel d'autarcie est brisé, Castoriadis croit que cet imaginaire continue à influencer le comportement individuel, par la propension qu'il donne à l'individu à vouloir réactualiser l'état d'unité originel dans lequel il se trouvait, malgré la nécessité dans laquelle il se trouve désormais de faire face à l'altérité du monde extérieur. Ainsi, il suggère que l'imaginaire se transpose en « pôles monadiques » dans la psyché qui « exercent une tendance vers l'unité », pour le meilleur et pour le pire, tout au long de la vie de l'individu :

On the level of unconscious mentation [...] the monadic pole attempts to "short-circuit" all difference "in order to carry it back to an impossible monadic state" and, failing to do so, the monadic pole substitutes hallucinatory satisfaction and phantasizing. In the more conscious, socialized strata of the psyche, the unifying drive of the monadic pole is enlisted to synthesize the manifold of contents emanating from the outside into the relative unity of experience. It is in this sense that it provides the schemata for assimilating all representations entering the psyche from the outside; it is not simply the synthetic function of the ego but of the psyche in general (Whitebook, 1995, p.172).

Whitebook croit que le concept d'*imaginaire* de Castoriadis peut nous aider à régler les problèmes auxquels fait face la théorie de l'inconscient linguistique de Habermas, par la façon dont il embrasse les sources extralinguistiques de la constitution de la personnalité. Parmi les correctifs qu'un tel concept pourrait apporter à la théorie de l'inconscient habermassienne, il note entre autres sa capacité à prendre acte de la distinction initialement établie par Freud entre « représentations de mots » et « représentations de choses », selon laquelle l'inconscient est essentiellement constitué de représentations moins élaborées et plus primitives que les systèmes préconscients et conscients, que le père de la psychanalyse dotait tous deux d'une composante

¹⁵ Whitebook précise ailleurs qu'il s'agit de la thèse de Loewald, et que c'est une idée qu'avait aussi fait sienne Marcuse (Whitebook. 1995, p.36).

linguistique (Whitebook, 1995, p.180-185). Ce concept permettrait aussi de remettre de l'avant la distinction que Freud avait établie entre un fonctionnement « progressif » de la psyché, et un autre qu'on peut qualifier de « régressif » :

When it operates in a "progressive" direction, excitation moves through language toward the "motor end of the apparatus", and the individual seeks gratification through intentional action in the external, public, linguistically mediated world. Hallucinatory wish fulfillment, however, is the result of the psyche's tendency to work in "a *backward* direction". Excitation moves toward the "sensory end" of the apparatus; the individual eschews the external world as a source of gratification and seeks pleasure through private, asocial phantasms (Whitebook, 1995, p.186).

Avec un concept paradoxal comme celui d'*imaginaire*, il serait en somme possible de réintégrer dans la théorie critique une conception de l'inconscient qui prend pour acquis les doubles fondements biologiques et sociaux de la constitution de la personnalité, sans avoir à se cantonner dans la stricte philosophie de la conscience individuelle, ou encore, à la renier au profit de la philosophie du langage. En termes psychanalytiques, cela voudrait dire que ce concept permettrait de prendre en considération les avancées du paradigme relationnel en psychanalyse, sans avoir à renier le paradigme psychanalytique classique.

À cet égard, Whitebook met quand même en doute la capacité de la théorie de Castoriadis à véritablement remplir cette tâche. Malgré le fait que l'imaginaire a une indépendance relative par rapport au corps, il n'en demeure pas moins qu'une part de sa constitution demeure biologique, et que la question continue en ce sens de se poser quant à savoir comment le cœur monadique du sujet, dont cet imaginaire est en partie issu, parvient à s'ouvrir au domaine de la socialisation, pour lui donner naissance. Comme l'explique Whitebook, pour Castoriadis, la dimension sociale de la constitution de la personnalité est en effet imposée de l'extérieur au cœur monadique du sujet, et en

ce sens, c'est une dimension de sa personnalité qui lui est *a priori* hétérogène; ou en d'autres termes, qu'elle ne serait aucunement prédisposée, de nature, à intégrer. Pour cela, Castoriadis aurait continué, comme Freud, à établir une distinction radicale entre le fonctionnement d'abord clôt du sujet, et l'aliénation que représente pour lui son ouverture au domaine de la socialisation. Et tel que l'explique Whitebook, cette altérité radicale entre les deux dimensions de la formation de la psyché individuelle ferait en sorte qu'il continue à être impossible à expliquer, par le biais de sa théorie, pourquoi la psyché ne persiste pas à fonctionner selon le mode « principe du plaisir », si le « principe de réalité » lui est si étranger : « If the heterogeneity between psyche and society were as complete as Castoriadis suggests [...] the socialization process would not simply be violent, it would be impossible : it would be impossible to explain how 'stationary infantilism' was ever overcome and development initiated » (Whitebook, 1995, p.177). D'un autre côté, Whitebook soutient que Castoriadis semble être conscient de cette impasse théorique, car il adopte ailleurs une position moins radicale sur le sujet, en soutenant simplement que « la psyché ne peut jamais générer la sociabilité par elle-même ». Or, pour Whitebook, cette autre proposition n'est pas suffisante non plus pour régler plus l'impasse philosophique dans laquelle il se trouve après Freud, car cela implique seulement qu'un environnement facilitateur est nécessaire pour imposer la socialisation à l'individu qui fonctionne *a priori* de façon de façon close (ce qui n'explique pas pourquoi celui-ci accepte d'intérioriser cette dimension sociale à sa personnalité, si elle est si étrangère à sa nature au départ – Whitebook, 1995, p.178).

Selon Whitebook, pour être à la hauteur de ses ambitions théoriques, Castoriadis aurait dû franchir un pas de plus, en postulant une propension immanente à la psyché à induire la socialisation. Les raisons pour lesquelles il ne serait pas parvenu à le faire, seraient double : d'abord, car pour faire valoir l'aspect autonome de la créativité individuelle où ce qu'il a plus généralement appelé l'« imaginaire », il se devait de s'en tenir à

l'idée qu'il existe un noyau au sein de la personnalité qui demeure imperméable à la socialisation, quitte à rester prisonnier du paradigme de la philosophie de la conscience individuelle; ensuite – et surtout – car il s'agit d'un psychanalyste français, et que la tradition psychanalytique française est connue pour son aversion envers la tradition psychanalytique américaine de l'*ego psychology*, qui est celle qui s'est le plus concentrée sur la fonction adaptative du moi ou encore, sur sa compatibilité foncière avec la socialisation (Whitebook, 1995, p.178). Tel que l'explique Whitebook, l'*ego psychology* n'est pas sans défauts, et les critiques de conformisme qui lui sont adressées par les psychanalystes français ne sont pas sans fondements (en postulant le caractère préadapté du moi à la société, il devient difficile d'expliquer comment quelque chose de nouveau peut en émerger; ou en d'autres termes, comment le moi peut se trouver à être en conflit avec la société dû à la singularité du noyau individuel de la personnalité). Or, pour Whitebook, une théorie psychanalytique de l'adaptation n'implique pas nécessairement une théorie conformiste de l'identité personnelle :

There is undoubtedly truth to this objection [that the ego psychologists stressed the moment of identity in the mediation between psyche and society to the almost complete exclusion of the moment of difference]. A conformist attitude, however, does not necessarily follow from a theory of adaptation, and the question of the fit between psyche and society remains unsolved without it or, at least, without an alternative theory to carry the same conceptual load (Whitebook, 1995, p.198).

Dans le dernier chapitre de *PU*, ce sera par une défense de l'actualité du concept de *sublimation* que Whitebook tentera de faire valoir cette ultime proposition théorique.

2.2.3. La nécessité d'une théorie de la sublimation

Tous les arguments développés par Whitebook dans *PU* pointent vers cette grande thèse : « In order to account for the process through which the genetic material is transformed and that degree of freedom achieved, the notion of sublimation, or its conceptual equivalent, is necessitated by the logic of the entire undertaking » (Whitebook, 1995, p.218). Si il s'agit d'une thèse qui pourrait être débattue au sein même de la théorie psychanalytique, c'est plus largement à sa pertinence pour la théorie critique que Whitebook s'attarde en soutenant qu'elle aurait, à cet égard, trois utilités : 1) elle permettrait de penser la troisième voie qu'il essaie d'esquisser depuis le début de *PU* entre les théoriciens critiques qui ont absolutisé le ça (comme Marcuse, chez qui l'instinctuel était idéalisé au détriment de sa médiation), et le moi (comme Habermas, qui a surévalué la constitution sociale de la personnalité au détriment de son ancrage biologique); 2) elle permettrait de contrer les critiques poststructuralistes et postmodernes de la raison et du sujet unifié, qui peinent à voir la continuité entre le ça – ou le sujet décentré, qu'ils idéalisent –, et le moi; le moment de vérité résidant, lorsqu'on lit bien Freud, dans la communication non défensive entre ces deux instances; et 3) elle permettrait de donner un nouveau souffle à la théorie critique, dans un contexte de « fin des utopies », où les sociétés occidentales peinent à proposer un horizon de transcendance assez crédible pour concurrencer la résurgence des religions et du nationalisme militant, qui profitent de la perte de sens du sujet contemporain pour nourrir sa quête d'irrationnel et le tourner contre les assises de la démocratie moderne (Whitebook, p.7 et p.218-219).

Bien qu'il tire des inspirations de Ricoeur et de Castoriadis pour expliquer en quoi consiste exactement la théorie de la sublimation qu'il en tête, c'est surtout à Loewald que Whitebook se réfère pour ce faire. Et à cet effet, il insiste d'abord sur l'impossibilité, mise en lumière par le psychanalyste, de considérer ce phénomène de façon uniquement intrapsychique :

Sublimation is, as Loewald notes, like “pulling oneself up by one’s bootstraps,” and the individual does not have the resources available for this “imperative urge and impossible task” from within the intrapsychic realm alone but must draw on extrapsychic social reality as well. A theory of sublimation would, by its very nature, overstep the bounds of the strictly intrapsychic standpoint. Most analysts, perhaps out of the legitimate fear or retreating, like so many of the revisionist schools of psychotherapy, from Freud’s momentous discovery of psychic reality, have been reluctant to take this step (Whitebook, 1995, p.230).

Ensuite, Whitebook explique en quoi Loewald a révisé ce concept, qui était encore très peu développé chez Freud. Pour le père de la psychanalyse, la tentation était forte en effet de concevoir la sublimation comme un processus défensif, ou comme une expression instinctuelle aliénée par rapport à sa véritable nature (toutes productions culturelles se présentant, dans le cadre de sa pensée, comme une façon dérivée d’exprimer les pulsions sexuelles, qui naturellement et sans l’imposition du caractère oppressif de la culture, viseraient strictement l’acte sexuel). Loewald tentera de relativiser cette conception défensive de la sublimation, en suggérant que dans le cas de la sublimation authentique, le sexuel et le culturel ne s’opposent pas, et que la distinction entre les deux est même abolie. En d’autres termes, pour Loewald, c’est davantage à une continuité entre les éléments les plus archaïques de la psyché et leur transformation en productions culturelles plus élevées que nous avons à faire lorsqu’on parle de « sublimation authentique », qu’à une rupture :

That is to say, “the elements we call *instinctual* and *deinstinctualized* each acquire a measure of autonomy without losing the other.” This means, moreover, that the unity of the self is not achieved by the exclusion of the “lower” from the “higher” but through their integration (Whitebook, 1995, p.250).

Cette idée a deux conséquences importantes pour la théorie psychanalytique, aux yeux de Whitebook : d’abord, elle éclaire l’idée que la tâche de la psychanalyse n’est pas de démasquer le caractère illusoire des niveaux d’organisations supérieurs de la psyché au profit de la réalité plus objective de laquelle ils sont issus, mais plutôt de mettre en

lumière le lien caché qu'il existe entre les deux; et ensuite, elle met en évidence que la décharge des tensions au sein de la psyché ne peut plus être corrélée automatiquement au principe de plaisir comme le sous-entendait Freud, avec son « principe de constance », car si on accepte que la sublimation consiste en une organisation psychique non répressive des pulsions, nous devons aussi accepter l'idée qu'il existe une forme de plaisir qui est liée à l'augmentation psychique des tensions (Whitebook, 1995, p.250).

Cette dernière idée, Loewald l'a développée en s'attardant à un autre concept sous développé par Freud, à savoir, le concept de *pulsion de vie*, ou d'*Éros*. Comme l'explique Whitebook, plutôt que de concevoir qu'il existait une rupture entre le Freud d'avant-1923 – la date de parution de *Le ça et le moi* – et le Freud d'après-1923 (le premier ayant mis l'accent sur l'inconscient et les pulsions, et le second, sur le moi et la nécessité du contrôle rationnel du ça; l'axiome principal qu'a retenu le courant de l'*ego psychology*), Loewald a plutôt tenté de démontrer qu'il existait un lien entre les deux, en mettant en lumière le fait qu'avec le concept d'*Éros*, Freud introduisait une conception du moi comme étant entièrement constituée par les pulsions du ça; les pulsions sexuelles devenant dans cette perspective plus fondamentalement des pulsions de vie, qui étaient caractérisées par leur propension à la liaison. À ce propos, il devenait possible de ne plus concevoir le retrait sur le moi de la libido investie sur des objets à la façon d'une désexualisation ou d'un abandon défensif des visées sexuelles, et de plutôt l'envisager comme un mouvement qui ne contredit pas la visée originale des pulsions de vie :

The ego in fact "is held together by libidinal, erotic bonds which in their basic nature are not different from those bonds obtaining in object relations" [...] What can be viewed from an angle as desexualization can be viewed from another as a broadening of sexuality from the "original narrow sense of sexual object cathexis" into the widened sense of "the life or love instinct, of eros" (Whitebook, 1995, p.251).

Et contrairement à l'*ego psychology*, qui a postulé, pour intégrer le rôle évolutif de l'adaptation sociale au sein de la théorie psychanalytique, que le moi est une instance en premier lieu distincte du ça dont la fonction est de neutraliser les pulsions, le concept d'*Éros* permet de concevoir le moi comme étant entièrement constitué du ça, et donc, comme un produit de sa sublimation dont il conserve, tout en la transformant, l'énergie qui en est issue.

Pour en revenir à Castoriadis, cela voudrait dire qu'avec une théorie de la sublimation comme celle de Loewald, il serait possible de traduire sa pensée – qui demeurerait jusqu'ici prisonnière du carcan de la psychanalyse classique –, dans le cadre du paradigme relationnel en psychanalyse : le cœur paradoxal de la personnalité pouvant véritablement être pris en compte théoriquement, dans la mesure où il est possible de concevoir que l'individu est doté d'une propension génétique à induire la socialisation, sans que cela implique qu'il aspire pour autant à la conformité sociale (les pulsions de vie, et leur fonction de liaison, permettant de concevoir comment la personnalité est tissée d'un échange perpétuel entre l'interne et l'externe, ou entre le biologique et le social, qu'elle intègre dans une forme d'unité qui les dépasse). Ainsi, il demeurerait possible, à partir de la théorie de la sublimation de Loewald, de penser le destin normal et pathologique de la psyché, en fonction d'une disposition innée à rechercher l'unification que Castoriadis a théorisée à l'aide de son concept d'*imaginaire*, puisque la sublimation peut être conçue comme un réaménagement de cette propension innée à un niveau supérieur d'organisation qui a la caractéristique d'*unir dans la différence*, qui s'oppose à la satisfaction univoque et contraire à la rencontre du réel – ou en d'autres termes, *indifférenciée* –, de cette propension originelle :

In authentic sublimation, the ‘‘alienating differentiation’’ that was created with the rupture of the original unity of the mother-infant dyad ‘‘is being reversed in such

a way that a fresh unity is created by an act of uniting.” Genuine sublimation “involves an internal re-creative return toward that matrix.” As opposed to the undifferentiated original unity, however, this restored unity now comprises a “differentiated unity (a manifold) that captures separateness in the act of uniting, and unity in the act of separating” (Whitebook, 1995, p.252).

En somme, selon Whitebook, la théorie de la sublimation telle qu’elle a été révisée par Loewald a le potentiel de permettre à la théorie critique d’intégrer la part de vérité de la psychanalyse classique au sein du courant relationnel en psychanalyse, par l’accent qu’elle met sur la frontière entre le génétique et le psychique; ou en d’autres termes, sur la double constitution biologique et sociale du sujet. Par-là, une conception non répressive du moi, déjà présente chez Freud, pourrait être réarticulée, dans la mesure où on considère le moi comme étant entièrement constitué des pulsions du ça, qui sont unies à un niveau supérieur d’organisation, par leur rencontre dialectique avec le réel.

2.3. Le débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook

Maintenant que les positions psychanalytiques respectives de Honneth et Whitebook ont brièvement été esquissées, il convient de s’attarder plus précisément à leur débat. Celui-ci débute officiellement avec la parution, en 2001, de « Reconnaissance mutuelle et travail du négatif » [ci-après, RMTN]; l’article dans lequel Whitebook s’en prend pour la première fois à la position psychanalytique de Honneth, dû à sa crainte que son usage exclusif de la psychanalyse relationnelle réduise le potentiel critique de sa théorie, comme cela était le cas chez Habermas. Honneth lui répondra la même année dans « Les facettes du soi présocial » [ci-après, FSPS], un article dans lequel il décortique de façon chirurgicale l’argumentaire de Whitebook, de façon à y déceler trois principaux thèmes qui retiendront notre attention dans la présente section : *l’agression, l’omnipotence et le soi-présocial*. Chacun de ces thèmes, Whitebook les

mobilise dans *RMTN* pour faire valoir une dimension de la personnalité humaine qui échappe à la socialisation; ou en d'autres termes, un élément de négativité qui se dérobe à l'influence des relations d'objets sur lesquelles Honneth fonde sa conception de la personnalité comme les partisans du paradigme relationnel en psychanalyse. Pour contrer la critique de Whitebook, Honneth confrontera la pertinence de chacune de ces thématiques qui proviennent du paradigme psychanalytique classique aux découvertes récentes en psychologie du développement, de façon à déterminer si elles passent l'épreuve de l'empirisme. Cette référence accentuée à la recherche expérimentale dans *FSPS* contraste avec l'approche qu'avait précédemment Honneth envers la théorie psychanalytique, et elle engendre un conflit métathéorique plus profond entre lui et son interlocuteur qui, en tant que clinicien, considère que l'épistémologie psychanalytique est suffisante en soi pour déduire des principes invariants sur la nature humaine.

Dans les pages qui suivent, plutôt que de résumer chacun de ces deux articles successivement, je propose de m'attarder à chacun des principaux thèmes du débat entre Honneth et Whitebook qui les composent. J'ai jugé que cela rendrait la lecture non seulement plus agréable, mais les propos plus synthétiques aussi. De plus, cette façon de présenter le débat entre les auteurs me permettra d'intégrer les derniers éléments de leur argumentation qui ont été introduits lors de la conversation publique qu'ils ont eu en 2016, qui fut retranscrite plus tard dans l'article « Omnipotence ou fusion? » [ci-après, OF]. Vu le format de cet article, il se prêtait mal à un résumé, dû au nombre d'éléments dont y font mention les auteurs qui parsemaient déjà leurs écrits précédents. En m'attardant aux trois thèmes qui sont au cœur de leur débat – l'agression, l'omnipotence et le soi-présocial – j'ai donc pu m'en tenir à l'essentiel des nouveautés de ce plus récent échange, en les intégrant au contenu des précédents articles par lesquels les auteurs ont échangé.

2.3.1. L'agression

La question de l'existence d'une pulsion d'agression innée chez l'homme est probablement le thème qui divise le plus Honneth et Whitebook parmi les trois que nous aborderons. Pourtant, les deux auteurs ont moins échangé sur celui-ci que sur le thème de l'omnipotence, autour duquel s'articule aussi beaucoup de leurs désaccords. Cela s'explique par le fait que le postulat d'une pulsion innée d'agression est une conséquence logique de la théorie du narcissisme défendue par Whitebook, qui s'inscrit dans la continuité du modèle structural-pulsionnel de Freud. Dans *RMTN*, en effet, Whitebook ne fera pas de distinction entre les thématiques de l'agression et de l'omnipotence dans sa critique envers la position psychanalytique de Honneth, et ce ne sera que ce dernier qui jugera nécessaire de délimiter les deux thèmes dans *FSPS* pour les soumettre à l'épreuve de l'empirisme. Pour comprendre l'argumentaire de Whitebook envers Honneth à propos du phénomène de l'agression, il convient néanmoins de revenir sur la thèse qu'il défend dans *RMTN*, à propos du contenu de vérité qui existe au sein de la philosophie de la conscience individuelle, ou plus précisément, de ce qu'il appelle l'« hobbésianisme ».

Dans *RMTN*, Whitebook remet en question l'adhésion de Honneth et de Habermas au paradigme intersubjectif en philosophie, qui les a poussés à privilégier les écrits de jeunesse de Hegel au détriment de ses écrits de maturité. Pour réactualiser la théorie de la reconnaissance hégélienne sur des bases naturalistes, Honneth s'est en effet basé sur les écrits d'Iéna du philosophe qui sont le plus susceptibles d'être traduits dans le langage de la psychologie sociale de Mead, et pour ce faire, il a rejeté la conception plus tardive qu'a développé Hegel du développement de la personnalité dans *La phénoménologie de l'Esprit* : l'ouvrage à partir duquel ce dernier s'est officiellement converti à la philosophie de la conscience individuelle. Selon Whitebook, plutôt que de représenter une régression dans la pensée de Hegel comme le pensent Honneth et

Habermas, cette conversion de du philosophe à la philosophie de la conscience individuelle doit au contraire être conçue comme une évolution de sa pensée, car elle est représentative de l'émergence chez lui d'« un nouveau sens du réalisme psychologique et politique » (Whitebook, 2001, p.266). À partir de *La phénoménologie de l'Esprit*, Whitebook va jusqu'à dire que Hegel pourrait être considéré comme un kleinien *avant la lettre* :

For in the Phenomenology, self-consciousness appears to go through the whole repertoire of manic defense mechanisms – adumbrated by Mrs. Klein – in its attempt to maintain its omnipotent self-sufficiency and deny its dependency on, and the independence of, the objet (Whitebook, 2001, p.266).

Cette citation est importante, car elle est au cœur du lien entre la théorie du narcissisme défendue par Whitebook et sa défense d'une pulsion d'agression innée. Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais de façon générale, elle veut dire que pour lui l'ouverture de la conscience individuelle au monde extérieur implique une distinction claire entre un monde extérieur investi initialement comme « mauvais », et un monde intérieur investi comme « bon »; cette distinction binaire étant essentielle au développement initial des frontières de la personnalité. Et c'est précisément ce que dit Hegel à ses yeux dans *La phénoménologie*, lorsqu'il défend que la conscience de soi émerge d'abord en « étant pour elle-même », c'est-à-dire, en démontrant d'abord de la « « fermeture » [...] par rapport à son environnement » (Whitebook, 2001, p.266). Cela impliquerait que son « intention » est d'abord de « maintenir son unité autarcique », ou encore, « son autosuffisance omnipotente, en rapport à « l'indépendance de l'objet » »; une thèse qui pourrait être corrélée aux descriptions psychanalytiques du stade de développement « oral-cannibalique » théorisé par Karl Abraham :

Put in Kleinian terms, we can say that the object is « bad » simply in virtue of its independence. Self-consciousness is thus certain of itself only by superseding

this other that presents itself to self-consciousness as an independent life (Whitebook, 2001, p.267).

C'est précisément à cette idée d'une propension innée pour l'agression – ou dans les termes kleinien privilégiés par Whitebook, d'un clivage initial entre bons et mauvais objets – que Honneth tentera de débusquer dans *FSPS*. Tel qu'il l'explique, en théorie psychanalytique, le postulat d'une hostilité innée envers le monde extérieur est corrélé à l'hypothèse d'une « pulsion de mort » ou, du moins, d'une « pulsion d'agression » innée. Or, en mobilisant l'ouvrage *Psychanalyse et psychologie du premier âge* du psychologue allemand Martin Dornes, Honneth montre que cette idée est actuellement considérée comme très hasardeuse du point de vue de la psychologie du développement, car tout indique selon les observateurs de nourrissons que l'agression n'est qu'un épiphénomène déclenché par le déplaisir, et qu'elle ne peut par conséquent pas être considérée comme une force en quête perpétuelle de décharge, tel que le sous-entend le concept freudien de *pulsion*. Dans *Psychanalyse et psychologie du premier âge*, Dornes passe à cet effet en revue les résultats auxquels sont parvenus les travaux de psychologie du développement portant sur les manifestations d'« hostilité », de « colère » et de « plaisir d'agression », de la naissance à l'âge d'un an et demi. Honneth ne les aborde pas directement dans *FSPS*, mais il m'apparaissait essentiel de les évoquer ici, pour bien comprendre les raisons qui ont poussé Honneth à rejeter l'hypothèse de l'agressivité innée, et à privilégier une conception alternative du système motivationnel de l'homme basée sur l'assertivité.

Concernant d'abord l'« hostilité », Dornes soutient que le postulat de son existence à la naissance est présentement irréfutable. S'il existe des « affects empreints de déplaisir » manifestes chez les nourrissons tels que le « dégoût » et le « malaise/douleur », et que ceux-ci génèrent parfois des cris pouvant être interprétés

comme des « réactions primitives de rage », tout indique qu'il s'agit toujours de réactions secondaires à un déplaisir ressenti : « la faim, l'interruption de la tétée, la manipulation maladroite de l'enfant lors du repas ou du changement des langes, les variations de température de même que les problèmes digestifs provenant de l'immaturation du tractus gastro-intestinal » (Dornes, 2002, p.257). On pourrait certes, précise Dornes, considérer que l'hostilité est une caractéristique constitutive de l'être humain, puisque le déplaisir qui enclenche les réactions qui s'y apparentent est inévitable; or, cela impliquerait de présumer que ces réactions ont une visée destructrice, ce qui est loin d'être avéré. En dernière analyse, ces affects empreints de déplaisir peuvent être interprétés de façon entièrement différente (comme du désespoir, par exemple) et il apparaît donc que le fait de les considérer comme des expressions d'hostilité est une question de point de vue, probablement orienté par la conception de la nature humaine de celui qui analyse ce phénomène (Dornes, 2002, p.257-260).

La « colère » serait à cet égard le premier signe confirmé de l'agression. Comme cela semble être le cas de l'hostilité, il serait toutefois démontré qu'il s'agit d'une réaction secondaire au déplaisir, et plus spécifiquement, à un déplaisir causé par la frustration d'une action dirigée vers un but. Dornes se base pour l'essentiel sur les recherches du pédiatre et psychiatre Michael Lewis pour en faire la démonstration. En donnant à des nourrissons de huit semaines la possibilité de tirer un cordon enroulé autour de leur bras de façon à ce qu'il déclenche un événement digne d'intérêt pour eux (une mélodie accompagnée d'images d'enfants souriants), Lewis a démontré que des réactions de colère étaient possibles à cet âge lorsque le dispositif expérimental était modifié de façon à ce que le fait de tirer sur le cordon ne produise plus l'effet anticipé par les nourrissons. Ce qui est intéressant, selon Dornes, est que Lewis a également testé la réaction des nourrissons face au déclenchement et à l'interruption de ce mobile sans qu'ils aient la possibilité de l'influencer par le biais d'un cordon, et qu'il a constaté que cela n'engendrait pas de colère chez eux avant l'âge de quatre mois. En ce sens, ses

recherches ont pu démontrer que la colère liée à la frustration d'une action ayant une visée (le déclenchement de l'événement intéressant) était plus primitive que la colère liée à la simple disparition d'un stimulus plaisant, et par conséquent, que le nourrisson a plus fondamentalement un « besoin de puissance d'action » qu'un besoin de « jouissance » (Dornes, 2002, p.260-263).

À cet âge, toutefois, bien que l'expression sur le visage du nourrisson témoigne de sa frustration, la colère ne semble pas avoir une visée essentiellement destructrice. Pour cela, il faudrait attendre l'âge de neuf mois, où la colère devient explicitement dirigée vers un objet : « les enfants commencent (à neuf mois) à égratigner, frapper ou donner des coupes de pied à leur mère ou à des objets inanimés avec *des signes évidents de colère* et (à douze mois) à bousculer, renverser d'autres enfants et à leur prendre des jouets » (Dornes, 2002, p.263). Malgré tout, Dornes souligne que ces manifestations de colère destructrice ne se produisent pas spontanément, et qu'elles sont selon toute vraisemblance des réactions aux limitations imposées aux activités exploratoires des enfants. Ces manifestations de colère destructrice ne sont pas non plus dotées d'une intention de blesser autrui avant l'âge de seize mois – moment à partir duquel on peut commencer à les caractériser d' « hostiles » – car avant cet âge, l'enfant ne prend manifestement pas conscience des blessures qu'il inflige à autrui par ses manifestations de colère destructrice. À partir de seize mois, toutefois, la colère pourrait manifestement engendrer un désir conscient de faire du mal à l'autre ou à détruire un objet, et ce, de façon indépendante du contexte dans lequel elle se déploie. Dornes l'explique par la capacité de l'enfant à cet âge à se considérer soi-même comme un objet, et par conséquent, à intérioriser des sentiments de honte pouvant engendrer une frustration chronique – ou intériorisée. Bien qu'on puisse alors parler du développement de la « haine » ou du « sadisme », il ne faut donc en aucun cas les considérer comme étant des façons normales pour l'enfant de réagir à son environnement, car pour que l'agression devienne dirigée et consciente, il faut qu'elle

relève d'un sentiment de honte intériorisé, dû à une expérience répétée d'impuissance face à l'imposition abusive de limitations à la propension innée de l'enfant pour l'exploration ou l'auto affirmation (Dornes, 2002, p.263-268).

Le fait que l'agression puisse non seulement devenir consciente et dirigée à l'âge de seize mois, mais aussi, effectuée en vue d'en tirer un certain plaisir, soulève finalement la question de l'origine du « plaisir d'agression ». Comme l'explique Dornes, les psychanalystes l'ont longtemps compris comme un « plaisir de pulsion », mais puisque l'hypothèse d'une pulsion d'agression a été écartée (l'agressivité étant manifestement une réaction à un déplaisir, et non pas une force en perpétuelle quête d'expression), tout porte à croire qu'on peut la considérer comme un « plaisir narcissique » :

Normalement, il y a une ‘prime narcissique’ à la mobilisation de l'auto-affirmation. Surmonter des obstacles avec succès augmente le sentiment de la valeur de soi-même. [...] L'agression hostile aussi peut, lorsqu'elle mène au succès (ainsi qu'on l'a mentionné) s'accompagner de plaisir – mais non pas, et ceci est un point important, parce qu'elle est éconduite comme pulsion, mais parce qu'elle stabilise le sentiment de la valeur de soi-même (Dornes, 2002, p.279).

En d'autres termes, puisque le comportement humain serait foncièrement guidé par une volonté d'auto-affirmation ou d'exploration, et que ce ne serait que la limitation abusive de cette motivation fondamentale qui engendrerait l'agression hostile, on pourrait en déduire que le plaisir qu'elle procure est un plaisir différé de la façon par laquelle le plaisir est naturellement trouvé. Le plaisir d'agression serait, en ce sens, une façon compensatoire de trouver du plaisir par l'affirmation de soi lorsque celle-ci ne peut être autrement possible.

C'est la raison pour laquelle Dornes suggère en dernière analyse d'abandonner la théorie des pulsions de Freud pour comprendre les motivations fondamentales de

l'homme. À ses yeux, l'approche théorique la plus pertinente pour expliquer les motivations humaines à l'aune des résultats la recherche expérimentale est celle des psychanalystes Joseph Lichtenberg et Gerald Stechler, qui ont choisis de substituer au système pulsionnel l'idée d'un « système de motivation assertif/auto-affirmatif » d'emblée actif et similaire en cela à une pulsion, qu'ils complémentent d'un « sous-système réactif agressif/aversif » : un « système de motivation normalement latent qui n'est activable que dans des conditions déterminées de l'environnement » (Dornes, 2002, p.249-257). De façon fidèle à ce que démontre l'observation des enfants en bas âge, ce modèle ferait donc de l'affirmation de soi la motivation foncière de l'être humain, et de l'agression, l'un de ses dérivés pathologiques causé par un environnement défaillant.

En fonction de ces informations et des propos précédemment tenus par Honneth, on comprend donc que son refus de reconnaître l'existence spéculative de pulsions d'agression l'emmène à valoriser une conception du système motivationnel de l'homme composée essentiellement de deux axes : celui du système auto-affirmatif/assertif et de son sous-système réactif agressif/aversif qui pousse d'emblée le nourrisson à explorer le monde, ou encore à s'affirmer; et celui du système pulsionnel, qu'il conçoit comme étant entièrement relationnel, à la suite de Loewald, qui a établi une distinction conceptuelle claire entre « instincts » et « pulsions ».

Honneth fera très peu état de la signification de cette découverte du primat du besoin d'assertion sur le besoin de jouissance pour la théorie de la reconnaissance. Néanmoins, il fera brièvement état du fait que cette découverte concorde avec sa lecture de Winnicott, pour qui les actes destructeurs devaient être considérés comme des actes exploratoires par lesquels le nourrisson parvient à découvrir le caractère indépendant de la réalité par rapport à ses fantasmes :

En fin de compte, Winnicott, un ‘kleinien’ dans un certain sens, avait déjà compris les tendances destructives du nourrisson, mordant la poitrine de sa mère, comme des manifestations d’une forme de problématisation ontologique servant à tester le caractère indépendant du monde (Honneth, 2013, p.244).

Ce que ces recherches expérimentales révèlent toutefois de plus important, selon lui, est que la théorie des pulsions issue de Freud « est aujourd’hui bien trop controversée sur le plan empirique pour pouvoir constituer la base d’une objection sérieuse contre l’intersubjectivisme » (Honneth, 2013, p.248). Puisque l’existence d’une pulsion innée d’agression est une hypothèse qui est actuellement considérée comme irréfutable, il n’y aurait en d’autres termes pas de raison valable de lui donner une fonction psychogénétique centrale au sein d’une théorie de la reconnaissance, de même qu’à d’autres types de pulsion de qualité donnée, sur lesquelles les psychanalystes ont spéculé (pulsions sexuelles, de vie et de mort, entre autres). Honneth sera le plus explicite, à ce propos, dans une entrevue qu’il a donnée au *European Journal of psychoanalysis* en 2009 :

I don’t believe that we are in a position to fix drives, or to put forth a theory which allows us to specify what these drives are. I think drives are always only indirectly observable, namely by what we can find as powers of resistance in a subject, so my meta-theoretical belief at this point is that drives are relatively open, not fixated and are consisting mainly of a certain naturally based reservoir of impulses which can go in a lot of directions. So in that respect I don’t share the picture of two fixated drives, as you find in the late Freud, with death drives and the erotic drives (Honneth, 2009).

En conclusion de *FSPS*, Honneth admettra néanmoins que nous n’avons pas d’autres choix que de reconnaître l’existence avérée de comportement antisociaux chez les hommes, et pour prendre acte de cet élément de négativité indéniable au sein des relations humaines, il proposera de l’appréhender à la façon d’un résultat inévitable du

processus d'individuation (Honneth, 2013, p.252-253). Cette hypothèse est liée à l'idée, qu'il défendait dans *LR* et dans *TROIP*, que le nourrisson vit initialement une expérience d'« intersubjectivité indifférenciée » (Honneth, 2012, p.120-124; 2006. P.333-339). Ici, en plus de préciser que cette expérience laisse une empreinte indélébile dans la psyché qui pousse l'individu à vouloir la réactualiser tout au long de sa vie – et qui explique, de surcroît, le nécessaire recours aux objets transitionnels –, il soulignera qu'elle éveille probablement chez lui un « schéma psychologique d'attentes de sécurité physique et mentale qui est aussitôt déçu par son sens accru de la réalité, de sorte que nous pouvons supposer que ses réactions notoires forment un ensemble tendu de peur et de douleur, de colère et de tristesse » (Honneth, 2013,p.252). À partir de cette hypothèse, Honneth suggère qu'on peut expliquer « les peurs manifestes de la séparation chez le jeune enfant lorsqu'il est sevré, qu'il tente de s'endormir ou se sent seul », de même que celles de l'adulte, qui réagit « à la séparation sur le mode énigmatique de la panique et d'une tendance constante à la régression dans un état de fusion avec d'autres » (Honneth, 2013, p.252). Dans cette perspective, il ne serait donc pas « complètement aberrant » de concevoir le processus d'individuation comme « une source infinie ‘d'antisocialité’ », dans la mesure où celui-ci provoque une « résistance toujours renouvelée face au caractère indépendant et incontrôlable de l'autre » (Honneth, 2013, p.253).

Dans l'interview qu'il a donné au *European Journal of psychoanalysis*, Honneth fera un lien entre cette hypothèse et le concept d'*anxiété de séparation* développé par Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926). Pour lui, en introduisant ce concept, Freud a ouvert la porte à une conception de l'agressivité humaine qui est secondaire au processus d'individuation, et qui représente de surcroît une alternative à son hypothèse initiale sur le caractère pulsionnel de l'agression. Et c'est cet attachement à cette conception relationnelle de l'agressivité humaine qu'on retrouve tardivement chez

Freud qui l’oppose finalement le plus à Whitebook, en ce qui concerne le thème de l’agression. Il l’exprime ainsi dans cet interview :

For me that difference places separation anxiety in the center of the early infant development; for me it also means putting destructive needs and wants or wishes in the second place, namely, to understand them as being only a reaction to anxiety. And that explains a lot about human history and a lot about the role of violence in it. But then I don’t need destructiveness as being prior to the experience of separation. I don’t need, as Freud wants to very often, the hypothesis of a drive of destructiveness of aggression. This is again a very big distinction between Joel Whitebook and me—it is actually precisely the difference : he believes that destructiveness is prior to the experience of early experience separation, it is already always there, and I believe that destructiveness and aggression play an enormous role because it is our human reaction to anxiety, to the shocking anxiety of separation in all its forms (Honneth, 2009).

Dans cette interview, Honneth soulignera également que cette hypothèse n’a pas encore trouvée d’assises empiriques (comme cela est aussi le cas de l’hypothèse d’une pulsion innée d’agression), mais qu’il la défend néanmoins, en reconnaissant qu’il est nécessaire de la confronter aux travaux issus de la recherche expérimentale :

I also work with certain hypotheses, which can’t be fully empirically verified, for example, this element of the anxiety of separation. This is something you can’t find today in empirical research, but I think it makes a difference whether you describe your own hypothesis as being in need of empirical verification by child research or whether you describe your own hypothesis as being true anyway, and this second stand is something which I take as being wrong (Honneth, 2009)

Ceci étant dit, le cœur de l’argument de Honneth, à ce propos, est que dès lors que les comportements antisociaux sont considérés comme des phénomènes secondaires, il faut également admettre qu’ils ne contredisent pas la socialisation : car s’ils

proviennent d'une rupture de l'expérience initiale d'avoir été porté, soigné et aimé par un autre être humain, et par extension, d'un désir de réactualisation impossible de cette expérience au niveau des relations intersubjectives, il faut accepter qu'ils sont motivés par une forme idéalisée de reconnaissance, et non pas par des forces qui vont à l'encontre de la reconnaissance intersubjective. Dans *OF*, Honneth développera cette proposition décisive, en précisant que les modèles de reconnaissance institutionnalisés permettent de réactualiser l'expérience de l'intersubjectivité indifférenciée, mais toujours imparfaitement, puisqu'ils s'incarnent dans une relation entre deux sujets différenciés :

With regard to recognition what I just said means that the social patterns of recognition, those forms of institutionalized recognition in which we grow up, are always something which we, in certain moments of life, can't experience as fully satisfying. They all equally fall short of that quality of fusion (Whitebook et Honneth, p.176).

De surcroît, il suggère que l'anxiété de séparation pourrait être à la source de toutes les luttes ultérieures pour la reconnaissance, puisque c'est elle qui pousse à les sujets à vouloir réactualiser l'expérience primitive de la fusion :

All patterns of recognition are patterns of relationships between independent subjects, and therefore there is probably a certain drive for rebellion against the existing forms of recognition, which also can explain why we are never fully content with even the highly-developed forms of differentiated patterns of recognition (Whitebook et Honneth, 2016, p.176).

Cette dernière tentative de Honneth pour intégrer les comportements antisociaux au sein de sa théorie de la reconnaissance diffère à bien des égards de la position de Whitebook sur le sujet, pour qui l'agression a une source endogène. Pour être plus

précis, dans *OF*, Whitebook en viendra à ce sujet à proposer que l'agressivité humaine provient non pas de l'« anxiété de séparation », comme le suggère Honneth, mais de ce que les kleinien ont appelé « l'anxiété primitive » : c'est-à-dire, de l'anxiété ressentie par le nourrisson dû au surplus de pulsion de mort qu'il est initialement incapable d'intégrer psychiquement, et qu'il doit pour cela projeter à l'extérieur (un moyen de se dissocier d'elles et d'attribuer au monde extérieur ses propres propensions destructrices).

Comme l'explique Whitebook, dans la tradition kleinienne, cette dissociation initiale des pulsions de mort s'effectue par ce que les kleinien appellent des « défenses omnipotentes », comme le « clivage », le « déni » et « l'identification projective », qui sont toutes mobilisées pour ériger un premier sentiment d'unité individuelle :

When separation occurs, that produces anxiety and distress. When the baby recognizes the independence of the object, recognizes that the object can be frustrating as well as satisfying, that produces what Kleinians call primitive anxieties concerning the independence of the object. At that point, the infant, in an attempt to deal with those intense anxieties, mobilizes what the Kleinians call primitive or manic defenses. [...] The unfolding of the process consists in the experience that everytime it gets a hint, a taste, of the independence of the objects, according to the Kleinians – and I think they're right – the baby mobilizes manic defenses : splitting, dissociation, projection, projective identification, and so forth. All of these defenses are designed to deny the independence of the object, and I would call that omnipotence. I would call them omnipotent defenses (Whitebook et Honneth, 2016, p.177).

Pour Whitebook, Winnicott doit à cet égard être lu comme un kleinien : dans ses écrits cliniques, en particulier, il ferait un lien clair entre l'agression et le désir de contrôle omnipotent de la réalité extérieure, afin de s'en défendre; ce qui disqualifierait l'idée qu'on peut lire la pulsion d'agression, chez lui, comme étant un simple synonyme de l'assertion :

You're [Honneth] really leaving out the dark side of Winnicott. Because he talks about control of the object, he talks about aggression – even destruction of the object [...] I would say that – I mean you see this really in his clinical writings, what the patient does with the analyst – is not so much to test the independence of the object, but is to control the object in order that it won't become independent, to exert its power over the object to disallow its independence (Whitebook et Honneth, 2016, p.178-179).

En somme, la différence foncière en ce qui concerne le point de vue des auteurs sur le phénomène de l'agression relève de l'origine qu'ils lui attribuent respectivement : du côté de Honneth, il s'agit d'un phénomène dont la cause est sociale, tandis que pour Whitebook, sa source est biologique. Pour le premier, il s'agit d'un phénomène qui devient systématique à partir du moment où les propensions innées du nourrisson pour l'assertion sont bloquées, et qui peut plus largement être expliqué par l'anxiété de séparation provoquée par l'impossibilité de réactualiser l'expérience originelle de la fusion; pour le second, il s'agit plus fondamentalement d'une propension génétiquement ancrée dans l'individu, dû à sa constitution particulière qui l'empêche d'intégrer ses propensions destructrices à la base, et qui l'oblige ce faisant à s'en dissocier par le biais de différents mécanismes défensifs. À cet égard, c'est véritablement la validité respective que les auteurs accordent à l'épistémologie psychanalytique qui leur permet de défendre la supériorité propre de chacun de leurs points de vue : pour Whitebook, l'expérience clinique suffit en elle-même pour induire l'existence de pulsions d'agressions dès le premier âge, tandis que pour Honneth, c'est l'observation directe des nourrissons qui doit nous guider à cet égard. Puisque la science expérimentale considère actuellement l'hypothèse d'une pulsion d'agression innée comme étant irréfutable, leur débat à ce propos est actuellement dans une impasse. Mais comme le mentionnait Honneth dans « Le travail de la négativité », cela a peu d'importance pour la théorie de la reconnaissance actuellement, car « l'une et l'autre de ces approches dessinent l'image d'un sujet qui n'est capable d'accéder qu'à une forme partielle d'intersubjectivité », tout en nous obligeant à « prendre en compte

chez les sujets [...] la même part de désirs inconscients d'attachement, de besoins de soumission, de fantasmes de domination » (2013b, p.238).

2.3.2. L'omnipotence

Le débat de Honneth et Whitebook sur le thème de l'omnipotence est à cet égard beaucoup plus intéressant que celui qui porte sur l'agression, vu la complexité de leurs échanges à son propos et la plus grande possibilité de conciliation entre leurs points de vue qui demeure à la fin de leurs échanges. Contrairement au thème de l'agression, c'est en effet sur le terrain de la recherche expérimentale que s'affrontent les deux auteurs sur le sujet, et les arguments de Whitebook à son propos sont en cela beaucoup plus pertinents pour la théorie de la reconnaissance, que Honneth a l'ambition d'asseoir sur des bases empiriques.

Dans *RMTN*, Whitebook aborde le thème de l'omnipotence de façon quasiment indistincte de celui de l'agression, tel que nous l'avons mentionné précédemment. Or, certains passages de l'article méritent néanmoins d'être soulignés, puisqu'ils permettent de relativiser un peu sa défense de la part de vérité de la philosophie de la conscience individuelle au sein du paradigme intersubjectif en philosophie. Pour Whitebook, en effet, la théorie du narcissisme – et l'idée d'*omnipotence*, qui lui est sous-jacente – est la clé pour penser la conciliation entre les deux paradigmes philosophiques, de même que la jonction entre la psychanalyse classique et la psychanalyse relationnelle. En postulant, après Castoriadis, que le cœur de la psyché a la caractéristique paradoxale d'être à la fois issu du corps organique et des relations sociales (à la différence toutefois qu'il lui attribue aussi la capacité d'induire la socialisation, à partir des axiomes évolutionnistes de l'*ego psychology*, retraduits de langage d'une théorie de la sublimation), Whitebook croit en effet pouvoir soutenir

l'idée que le sujet n'est pas *a priori* social, bien qu'il soit génétiquement porté à la socialisation. En ce sens, lorsque son environnement s'y prête, l'individu chercherait naturellement à entrer en relation avec l'autre, mais cela ne signifierait rien de ses capacités initiales à le faire, de même que des capacités de son environnement à stimuler cette aptitude chez lui. Le narcissisme, à cet égard, renvoie pour Whitebook à un état psychogénétique originel dans lequel la subjectivité n'est pas encore formée, et où tout reste encore à faire d'un point de vue biologique et social pour qu'elle se structure (nous aurons l'occasion de revenir sur ce que cela veut plus exactement dire pour lui).

Pour cela, Whitebook précise dans *RMTN* que sa défense de l'« hobbesianisme » ne doit pas être entendue comme une défense de l'idée que les relations entre les êtres humains sont toutes essentiellement des « relations de pouvoir », ou encore, que la lutte entre les hommes est essentiellement une « lutte pour la conservation de soi ». La théorie du narcissisme le pousse plutôt à concevoir l'être humain comme étant doté d'un potentiel à la fois « créateur » et « destructeur », dépendamment de la façon dont la société parvient à « sublimer » son « effort pour l'omnipotence » (Whitebook, 2001, p.271). Cet « effort d'omnipotence », Whitebook le décrit peu dans *RMTN*, mais en fonction de la thèse qu'il avait précédemment défendue dans *PU*, on peut en déduire qu'il le comprend comme une propension naturelle qu'il attribue à l'homme à vouloir réactualiser l'expérience d'unité originelle qu'il a vécue durant la période de gestation, comme le sous-entendent les concepts d'*imaginaire* et de *pôles monadiques de la psyché* de Castoriadis (qui impliquent que cette expérience initiale d'omnipotence peut ensuite être médiée socialement et réactualisée à un niveau supérieur d'organisation, soit, « sublimée », ou encore recherchée indifféremment de la socialisation sur un mode privé; ce qui caractérise respectivement selon Whitebook des modes de fonctionnement « progressif » et « régressif » de la psyché). En ce sens, Whitebook précise qu'il soutient l'idée, défendue par le jeune Hegel, que la lutte entre les hommes est

essentiellement une « lutte pour la reconnaissance »; l'important étant de prendre acte des écrits de maturité du philosophe, qui mettent en lumière le moment de négativité essentiel au sein des rapports intersubjectifs dans lequel la subjectivité n'est pas encore développée (une idée qu'il exprime, nous l'avons vu, dans les termes kleinien d'un passage de la position schizo-paranoïde à la position dépressive, mais qu'on peut aussi comprendre comme un décentrement progressif du narcissisme et du sentiment d'omnipotence qui lui est sous-jacent – Whitebook, 2001, p.271).

Cette défense de la théorie du narcissisme et du sentiment initial d'omnipotence qui lui est sous-jacent mène Whitebook à critiquer l'approche plus spécifiquement relationnelle qu'a Honneth de ces phénomènes. Dans *TROIP*, nous l'avons vu, Honneth revient sur la façon dont il articule la théorie de Mead à celle de Winnicott, et plus particulièrement, sur la façon dont il y intègre l'idée défendue par ce dernier d'une « phase d'intersubjectivité indifférenciée » de laquelle dépend l'usage subséquent d'objets transitionnels. Dans cet article, Honneth précisait que cette unité vécue initialement entre le nourrisson et sa mère ne devait pas être entendue comme un état dans lequel celui-ci est dans l'incapacité de percevoir son environnement extérieur (comme le sous-entendait le concept de *narcissisme primaire*), mais plutôt, comme un stade dans lequel le nourrisson ne parvient pas à « « admettre *affectivement* la réalité d'une personne de référence existant indépendamment de ses propres fantasmes » (2006, p.338, je souligne). C'est précisément cet abandon, par Honneth, de la dimension *cognitive* de l'expérience originelle de l'omnipotence, que Whitebook remet en question dans *RMTN*, en affirmant qu'en utilisant indistinctement les termes de *symbiose* et de *phase d'intersubjectivité indifférenciée*, Honneth met de côté toute la « négativité » ou encore la « force de rejet de la réalité » qui lui est inhérente (2001, p.278-279). Pour Whitebook, parler « d'intersubjectivité indifférenciée » en parlant de « symbiose » implique en effet que deux sujets interagissent déjà dans cette phase, alors qu'il considère que c'est la « genèse de la subjectivité » qui s'y déploie (d'où les

« termes paradoxaux » dont ont usé les psychanalystes qui sont restés fidèle à Freud pour la définir, comme celui de « sphère psychique indifférenciée » de Loewald et d'« unité duale » de Margaret Mahler – Whitebook, 2001, p.279). Pour cela, Whitebook soutient que le terme d'*interaction* est plus adéquat que celui d'*intersubjectivité* pour définir le type de relation que le nourrisson entretient avec son environnement au sein de cette phase (une idée qu'il développera dans un article subséquent paru uniquement en allemand, dans lequel il précisera que les interactions primitives ont comme visée essentielle la régulation de l'excitation et des affects provenant du corps –Whitebook, 2003, p.256).

À ce propos, dans *FSP*, Honneth reconnaît que plusieurs psychanalystes issus du courant de la théorie de la relation d'objet ont continué à adhérer à l'idée que « le début de tout développement individuel est marqué par une phase de toute puissance hallucinatoire », mais que plutôt que de la lier au « narcissisme primaire », ils l'ont plutôt rattachée à l'idée de *symbiose* (Honneth, 2013, p.244). Honneth ne l'explique pas, mais ce concept est issu de la psychanalyste Margaret Mahler, qui a en quelque sorte donné une dimension relationnelle au concept de *narcissisme primaire* de Freud : pour elle, la symbiose renvoyait en effet à la fois à la relation objective entre la mère et l'enfant et à l'expérience de l'indifférenciation cognitive entre la réalité intérieure et extérieure, qui caractérisait à ses yeux la façon première d'appréhender le monde (Greenberg et Mitchell, 1983, p. 286). Pour cela, elle considérait comme Freud que durant les premières semaines de sa vie, le nourrisson fonctionnait comme un système clos, puisque ses pulsions étaient encore entièrement investies sur son moi (une phase qu'elle qualifiait de « phase autistique normale »). À partir de trois à quatre semaines, toutefois, elle considérait que le nourrisson s'ouvrait pour une première fois à la réalité extérieure, et que ses pulsions pouvaient désormais être investies sur des objets (une phase qu'elle qualifiait quant à elle de « phase symbiotique normale »). La particularité de cette phase, pour Mahler, était toutefois qu'elle faisait toujours partie de la phase

narcissique primaire théorisée par Freud, car malgré qu'elle reconnaissait que l'objet y était investi, elle considérait néanmoins qu'il n'était pas encore perçu comme étant différencié de soi. Pour cela, il fallait selon elle attendre la phase de « séparation et individuation » qu'elle faisait débiter entre l'âge de quatre et cinq mois, dans laquelle elle considérait que le jeune enfant gagnait la capacité de faire la distinction entre lui-même et son environnement; ou en d'autres termes, d'investir des objets conçus comme étant véritablement différenciés de soi (Greenberg et Mitchell, 1983, p.274-281).

Comme l'explique Honneth, les théoriciens de la relation d'objet qui ont continué à adhérer à cette hypothèse n'ont pas pris acte des travaux expérimentaux de Daniel Stern, qui a développé une conception alternative du développement de la personnalité basée sur une succession de « sens de soi » (Honneth, 2013, p.245). Dans son ouvrage désormais classique *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Stern a en effet montré que les nourrissons sont dotés dès la période que Mahler qualifiait de « symbiotique normale » d'un « sens de soi noyau », en fonction duquel ils peuvent faire l'expérience d'être « soi-même avec un autre » (1989, chap.4-5). Cette expérience précoce d'être « soi-même avec un autre » disqualifie aux yeux de Stern l'idée que le nourrisson vit originellement une expérience de symbiose dans laquelle il n'est pas en mesure de faire de distinction cognitive entre lui-même et son environnement, car elle implique qu'il est capable de discerner, dès les premières semaines de sa vie, entre le sens qu'il a de sa propre existence et le sens qu'il a de l'existence de l'autre. Encore une fois, Honneth ne s'attarde pas en détails sur cette découverte de Stern, mais en vue d'en tirer toutes les implications théoriques pour sa position psychanalytique, il n'est apparu pertinent de la résumer brièvement ici.

Dans *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Stern précise que ce « sens de soi noyau » se constitue à partir de l'intégration de quatre « expériences de soi » distinctes : « l'expérience de l'activité propre du soi », « l'expérience de la cohérence de soi », «

l'expérience de l'affectivité de soi » et « l'expérience de la permanence de soi » (qu'on peut résumer comme étant l'expérience – inconsciente insiste-t-il –, d'être « l'auteur de ses actions propres », « d'être un tout non-morcelé et physique », d'avoir une « expérience interne et structurée des sentiments », et d'avoir « une continuité avec son propre passé de sorte que l'on ait l'impression de 'continuer à exister' » – Stern, 1989, p.98-99 et p.105-127). Pour Stern, ces « expériences de soi » sont intégrées au sein d'un seul système d'interprétation de la réalité dont la « mémoire », ou plus précisément, la « mémoire épisodique » est le principal fondement :

L'unité de base de cette mémoire est l'épisode, que l'on peut définir comme un fragment petit mais cohérent d'expériences vécues [...] Il n'y a pas d'expériences vécues qui ne se regroupent pour former des épisodes car il y a rarement, voire jamais, de perceptions ou de sensations non accompagnées d'affects, d'aspects cognitifs et/ou d'actions (1989, p.128).

Cette mémoire épisodique, selon Stern, en vient à constituer une « mémoire généralisée », lorsque l'expérience qu'elle a enregistrée se répète à des degrés variables, ce qui permet en quelque sorte au nourrisson d'en abstraire une « moyenne » ou encore un « prototype » (1989, p.129-131). Mais ce qui intéresse plus particulièrement Stern, ce sont les « représentations d'interactions qui ont été généralisées », ou ce qu'il appelle plus précisément un « RIG », c'est-à-dire, un souvenir généralisé d'expériences de soi qui a reçu une réponse d'un autre :

D'une façon ou d'une autre, les différents invariants de l'expérience de soi s'intègrent : le soi qui agit, le soi qui ressent, et le soi qui a des perceptions irremplaçables au sujet de son propre corps et de ses propres actions, ils finissent tous par se rassembler. De façon analogue, la mère qui joue, celle qui apaise, et celles qui sont perçues quand le nourrisson est heureux ou en détresse, finissent tous par être séparées et classées. D'une façon ou d'une autre, des "îlots de cohésion" se forment et s'unissent (1989, p.133).

En ce sens, lorsque les différentes expériences de soi reçoivent une réponse d'un autre, Stern suggère qu'elles engendrent non seulement un « sens de soi noyau », mais aussi un « sens d'un autre soi noyau », qui coexistent dans le système d'interprétation de la réalité du nourrisson. C'est ce que Stern a appelé « le soi avec l'autre »; une expérience relationnelle qu'il distingue de la « symbiose » : « la thèse présentée ici met l'accent sur la formation très précoce d'un sens d'un soi noyau et d'un autre noyau, à la période dévolue à une indifférenciation prolongée soi/autre par les autres théories » (1989, p.136).

La particularité de cette expérience par rapport à celle de l'indifférenciation perceptive caractéristique de la symbiose sur laquelle spéculent les psychanalystes qui sont restés fidèles à Freud est non seulement que le sentiment de soi et de l'autre y demeure défini, mais aussi qu'elle est issue de « démarches actives d'intégration » plutôt que d'être considérée comme étant le résultat « des échecs passifs de la différenciation » (donc, en d'autres termes, qu'il s'agit d'une expérience dans laquelle soi et autrui jouent tous deux un rôle actif et différencié – Stern, 1989, p.136). Et puisque Stern considère que cette expérience de soi avec l'autre engendre des changements profonds dans l'expérience de soi de chacun de deux individus qui y participent qui n'auraient pas pu être produits autrement, il met l'accent sur le caractère « social » de cette expérience :

Le nourrisson peut être avec un autre de telle façon que les deux unissent leurs activités pour faire survenir quelque chose qui ne pourrait pas advenir sans la combinaison des comportements de chacun. Par exemple, au cours du jeu 'coucou' ou 'je vais t'attraper', les interactions mutuelles créent chez le nourrisson une expérience de soi très excitante, pleine de joie et de suspense, et peut-être teintée d'un peu de peur. Le nourrisson à cet âge pourrait, seul, ne jamais atteindre cet état émotionnel avec ses cycles et ses crescendos, ni dans le caractère cyclique et dans l'intensité, ni dans ses caractères particuliers. Objectivement, c'est une création mutuelle, un phénomène dû au 'nous' ou dû au 'soi/autre' (1989. P.137).

Pour en revenir à l'argumentaire de Honneth, cette découverte remet non seulement en question l'existence d'une phase initiale d'omnipotence sur laquelle repose l'argumentaire de Whitebook, mais aussi le postulat qu'il fait lui-même d'une phase initiale d'intersubjectivité indifférenciée dans laquelle « le nourrisson voit encore ses impulsions et ses élans si intimement confondus avec les réponses de la personne de référence, qu'il ne peut y avoir dans son expérience aucune solution de continuité entre soi et la réalité » (Honneth, 2010, p.337). Bien que Honneth reconnût, dans *TROIP*, que cette expérience initiale de symbiose ne devait pas être considérée comme une incapacité cognitive à percevoir l'environnement extérieur, il continuait néanmoins de souligner l'indifférenciation entre soi et autre qui lui était caractéristique à ses yeux, dû à l'absence d'intériorité psychique du nourrisson (qui implique qu'il n'est pas encore affectivement capable d'admettre la réalité distincte d'une autre personne de référence). Honneth reconnaîtra l'incompatibilité de cette hypothèse avec la découverte de Stern des capacités précoces du nourrisson à faire la distinction entre le sens qu'il a de lui-même et le sens qu'il a de l'autre, et pour cela, il proposera une ultime révision du concept de *symbiose* à la lumière de l'ouvrage *Psychanalyse et psychologie du premier âge* de Dornes : plutôt que d'être représentatif d'une phase du développement psychogénétique, l'expérience symbiotique dans laquelle la distinction soi-autre n'existe pas pourrait être caractéristique de phénomènes ponctuels, qui ne deviennent significatifs psychogénétiquement qu'à la seule condition d'avoir été perturbés par l'environnement social de l'enfant (2002, p.156-164).

Pour faire valoir cette thèse, Dorne se base sur les travaux du psychologue Fred Pine, qui a objecté à Stern que les conclusions auxquelles il arrivait étaient exagérées, puisque les observations desquelles il les a tirées ont seulement été effectuées lors de moments dans lesquels les nourrissons sont attentifs aux stimuli extérieurs (c'est-à-dire, dans des périodes dites « d'attention tranquille et active »), et qu'elles ne disent

par conséquent rien des périodes dans lesquelles le nourrisson « dort, est nerveux, somnole ou crie » (Dornes, 2002, p.156). Selon Pine, cela implique qu'on ne peut pas dire si ces moments sont caractérisés par un sens différencié de soi et de l'autre, et il fait à cet égard l'hypothèse que lorsque le nourrisson se repose dans les bras de sa mère après avoir reçu la tétée, il est probable qu'il vive une expérience d'indifférenciation entre le sentiment qu'il a de soi et de l'autre particulièrement chargée affectivement lorsque ses tensions corporelles se dissipent (1990, p.238). Cela dit, Pine reconnu plus tard que ces moments où le nourrisson se vit potentiellement comme étant indifférencié ne pouvaient pas être considérés comme significatifs d'un point de vue psychogénétique dû à leur caractère momentané, ou à leur faible durée. Pour cela, il a finalement convenu que s'il fallait reconnaître l'existence de ces moments d'indifférenciation entre le sens de soi et le sens de l'autre, il ne fallait pas parler de « phase symbiotique » comme le faisait Mahler, mais plutôt de « moments symbiotiques » (qui s'inscrivent plus largement dans une phase dans laquelle la perception du sens de soi et du sens de l'autre est différenciée, comme l'a fait valoir Stern – Dornes, 2002, p.157). Lorsque des états d'indifférenciation entre le sens de soi et le sens de l'autre perdurent au cours du développement d'un individu, il faudrait par conséquent en convenir, selon cette hypothèse, qu'ils résultent de l'une de ces expériences d'indifférenciation ponctuelle et normale qui a été perturbée, et qui devient donc pathologiquement significative d'un point de vue psychogénétique :

Les difficultés peuvent être de nature différente. Une mère ou un père peuvent avoir eux-mêmes fortement besoin de tels moments et les prolonger pour cette raison plus que la mesure; il/elle peuvent aussi les redouter et pour cette raison les raccourcir ou bien exprimer autrement le malaise qui s'y rapporte. Cela mène à ce que le moment symbiotique soit « perturbé » et acquière par-là de l'importance (Dornes, 2002, p. 158).

En somme, comme dans le cas de l'agressivité primitive présumée, l'omnipotence (si tant soi peu qu'on peut caractériser ce phénomène comme tel) serait normalement un

épiphénomène qui n'est pas censé devenir d'une importance centrale pour le comportement individuel.

C'est la raison pour laquelle Honneth soutient en définitive que si nous acceptons que l'expérience épisodique de l'omnipotence peut être considérée comme une source invariante d'antisocialité entre les hommes dû à la forte charge affective qui lui associée qui cause ultérieurement de l'anxiété de séparation, il faut néanmoins abandonner certaines prémisses psychanalytiques classiques en lien avec ce phénomène : d'abord, que la découverte croissante de l'indépendance du monde extérieur est « traumatisante » (puisque la discrimination entre soi et le monde se fait d'emblée, il n'y aurait plus lieu de penser qu'elle le soit); puis, que le nourrisson perçoit le monde comme étant initialement « une simple masse à sa disposition » (puisque l'expérience d'indifférenciation soi-autre serait seulement épisodique, il n'y aurait plus lieu de penser qu'il se conçoive d'abord comme omnipotent – Honneth, 2013, p.250-251). En ce sens, il n'y aurait plus lieu selon lui de parler de « fantasmes de toute-puissance » :

Ce que le nourrisson abandonne en acquérant un sens de la réalité indépendant de sa personne de référence, ce n'est pas un état de toute puissance imaginaire mais des objets aimés expérimentés occasionnellement comme fusionnant avec sa propre expérience (Honneth, 2013, p.251).

Cela étant dit, Honneth reconnaît néanmoins, comme Whitebook le lui avait suggéré dans *RMTN*, que ces « états de fusion » ne peuvent pas être conçus comme une « forme d'intersubjectivité », puisque lorsqu'on adopte la perspective de ceux qui les vivent (le nourrisson et sa principale personne de référence), « le présupposé d'une rencontre suffisamment mûre entre deux sujets indépendants fait défaut » (Honneth 2013, p.251). Pour lui, cela ne voudrait pas dire toutefois que durant ces états de fusions l'intersubjectivité est niée : la dissolution des frontières entre le sens de soi et le sens

de l'autre lors des épisodes symbiotiques impliquant seulement qu'il existe « une dimension constitutive de l'asocialité » (Honneth 2013, p.249). L'idée que se fait Whitebook de la « toute-puissance » va quant à elle plus loin : « elle doit être interprétée comme l'indice d'une strate antisociale entre chaque sujet, renvoyant ainsi à des tendances d'une négation constante de l'intersubjectivité sociale » (Honneth, 2013, p.249.). Pour Honneth, il convient donc de faire une distinction entre l'asocialité et l'*antisocialité* : l'idée que le nourrisson vit des épisodes fusionnels secondairement au sens différencié qu'il a de soi sous-entendant seulement que celui-ci entre ce faisant dans un état d'asocialité dans lequel la différence avec autrui s'estompe, sans pour autant que cela implique qu'il se vive d'abord comme omnipotent, ou qu'il rejette ce faisant égocentriquement l'existence de l'autre. De plus, il convient de faire une distinction entre l'origine de ces états de fusion et la recherche de la toute-puissance : ceux-ci étant à ses yeux secondaire (l'expérience de faire corps avec la mère, après la tétée, si on se fie à Pine), tandis que pour Whitebook, celle-là est une propension primaire (inscrite génétiquement dans l'individu).

Dans *OF*, Whitebook met à ce propos au clair qu'il rejette comme Honneth le concept de *narcissisme primaire*, selon lequel le nourrisson fonctionnerait comme un système clos à l'abri des stimuli externes. Toutefois, contrairement à lui, il soutient que ce rejet du narcissisme primaire n'implique pas nécessairement le rejet de l'idée d'*omnipotence* – ou l'idée, pour reprendre les termes qu'il utilisait dans *RMTN*, que le nourrisson a une propension génétique au « rejet de la réalité » (Whitebook, 2001, p.267). L'essentiel de son argumentation à cet égard est que la découverte que le nourrisson est d'emblée ouvert sur son environnement n'implique pas nécessairement qu'il est intrinsèquement porté à la mutualité : « the hidden assumption of this strategy is that interaction equals mutuality. In other words, if you demonstrate that the self is generated through interaction, then *ipso facto* you've demonstrated the mutuality or sociability of the infant » (Whitebook et Honneth, 2016, p.171). Pour cela, il croit que

l'idée mahlérienne d'une phase symbiotique normale, dans laquelle le nourrisson n'est pas préalablement en mesure de faire une distinction entre soi et autre malgré son ouverture constitutive à son environnement, peut encore être sauvée.

Pour le démontrer, Whitebook mobilise à son tour la recherche expérimentale, à commencer par la critique de Pine envers les travaux de Stern, comme l'avait fait Honneth avant lui. À la différence de Honneth, toutefois, il met l'accent sur la durée des moments dans lesquels les nourrissons ne font potentiellement pas de distinction entre soi et autre, par rapport à la durée des moments dans lesquels Stern a effectué ses observations :

Their tests [of the baby watchers] can only be administered during a small fraction of the day when the infant is in a particular state, namely, of alert inactivity. This is a state of low arousal, where the fact that infants' inner drive-demands do not impinge on them, allows them to attend to external reality. But this means that the deck is stacked so that the infant researchers will discover exactly what they want to find. For if they can only test children when they are in fact in a reality-oriented state, then their tests will find that they are oriented towards reality (Whitebook, 2008, p.387)

Puisque durant la majeure partie de leur temps les nourrissons semblent occupés par leurs stimuli internes et sont beaucoup moins alertes aux stimulations externes, il serait donc plausible que l'état dans lequel ils se trouvent principalement durant les deux premiers mois de la vie en est un qui est principalement caractérisé par une indifférenciation entre le sens de soi et le sens de l'autre :

This leads Pine to assert that "the fact that relatively sophisticated functioning is present in the ego sphere at some moments says nothing about what may be going on in other spheres at other moments in the infant's day," when the infant is less alert. Pine argues that it is reasonable to believe that during these somnambulant phases – which make up the greater part of the infant's day and are marked by a

high degree of REM sleep – the inner world of the infant approximates something like an undifferentiated experience (Whitebook, 2008, p.387)

L'argumentaire de Whitebook gagne toutefois véritablement en force lorsqu'il mobilise les travaux du psychologue György Gergely, un membre de l'important groupe de recherche Fonagy, qui a récemment questionné la remise en question des travaux de Mahler par Stern à la suite de la découverte, par ses pairs, de ce qu'ils ont appelé un « dispositif inné de détection de la contingence ». Whitebook élabore peu sur les implications de cette découverte en psychologie du développement dans *OF*, mais il les avait évoquées précédemment dans son article « First Nature and Second Nature in Hegel and Psychoanalysis » (2008, p.386-388). Dans cet article, il explique que le « dispositif inné de détection de la contingence » aurait démontré que les nourrissons ont durant les trois premiers mois de leur vie une préférence pour « la contingence parfaite », à savoir, pour les actions des autres qui « imitent le plus leurs propres actions » : « During this period, the contingency detection device appears to be « set » in such a way that infants show a preference for perfect contingency – that is, for responses to their actions that most completely mimic them (Whitebook, 2008, p.386). Comme l'explique Whitebook, bien que les membres du groupe Fonagy considèrent généralement cette découverte comme une confirmation supplémentaire du caractère intrinsèquement relationnel du nourrisson, Gergely y voit plutôt une confirmation potentielle de la théorie du développement de Mahler, selon laquelle les nourrissons sont préalablement centrés sur la régulation de leurs stimuli internes desquels ils doivent ultérieurement se décentrer. Le fait que les nourrissons réagissent le plus à la contingence parfaite pourrait à cet effet être une indication que les éléments qu'ils captent primitivement dans leur environnement sont ceux qui correspondent le plus à leurs états affectifs internes :

That the self is a product of interaction or mirroring doesn't radically diminish the importance of biology and the body in the self's formation. What the contingency-detection device allows infants to pick out are, to a significant degree, their affective-bodily states, which they have projected onto their mothers (Whitebook, 2008, p.386).

Whitebook ajoute, à ce propos, que Gergely et ses collègues ont découvert que le « dispositif de détection de la contingence » change de visée à partir de trois mois, pour cibler les réponses environnementales qui sont partiellement désynchronisées par rapport aux actions du nourrisson : « At three months, Fonagy and his colleagues argue, the contingency-detection device gets “reset” so that babies show a preference for highly but not completely synchronous responses to their actions – especially with regard to the affect-mirroring responses of their attachment figures. » (2008, p.386). À ce propos, l'hypothèse mahlérienne d'une « phase autistique normale » qui précède la « phase symbiotique normale » retrouverait même une certaine pertinence, par sa capacité à expliquer ce processus de décentrement de l'expérience monologique interne :

Fonagy and his colleagues argue that even in the first three months the infant is oriented outwards, toward external stimuli. But we have also seen that they are oriented towards the outside in such a way as to prefer perfect contingency. Can't the condition of perfect contingency, in which infants don't experience the external objects with which they are dealing as separate from themselves, be interpreted as a form of non-differentiation? As Gergely puts it, « normal autism may best be understood in terms of an initial phase of primary preoccupation with self-generated (perfectly response contingent) stimulation » (Whitebook, 2008, p.388).

Et si on veut pousser plus loin, l'idée que se faisait Freud de la « satisfaction hallucinatoire des désirs » – que Winnicott a repris à son compte –, pourrait même être conçue à la lumière de ces découvertes comme une façon de créer, mentalement, une contingence parfaite, ou en d'autres termes, un sentiment d'omnipotence :

The description of perfect contingency reminds one of Winnicott's theory of omnipotence. Just as, with Winnicott, babies' ability to « magically » summon up the breast through their crying creates a sense of omnipotence, so their ability to generate a perfectly contingent response might produce one as well (Whitebook, 2008, p.388).

En somme, pour Whitebook, le thème psychanalytique classique de l'omnipotence n'a pas été disqualifié par la recherche expérimentale, et au contraire de celui de l'agression, certaines découvertes récentes en psychologie du développement tendent même à accréditer son existence. Cela l'emmène à proposer une conception alternative du développement psychique idéal de celui de Honneth, qui doit être mesuré non pas en termes de développement de la « richesse intérieure », mais plutôt, en termes d'« acceptation de l'indépendance de l'objet » :

The whole struggle – if we believe the Kleinians, and Winnicottians, and so on – the whole struggle to accept the independence of the object is so monumental, and so difficult in early development, and – it occurred to me as you were talking – recognition, in a way, really assumes that sort of acceptance of the independence of the other, the independence of the object. In a way, it presupposes a very sophisticated state of subject-object differentiation (Whitebook et Honneth, 2016, p.178).

Cette conception alternative du développement psychique mène Whitebook à interpréter différemment certains auteurs que Honneth mobilise, comme Winnicott et Loewald. Ainsi, en faisant du décentrement de l'expérience physiologique interne une étape essentielle de la psychogenèse, Whitebook considère que le concept d'*omnipotence*, chez Winnicott, conserve son ancrage dans la théorie psychanalytique classique : l'environnement devrait certes être facilitateur en donnant un statut ontologique indéterminé à un objet pour le rendre transitionnel, mais cela ne voudrait

pas pour autant dire que le nourrisson ne recherche pas constitutivement à intérioriser cet objet à demi-différencié, ou partiellement désynchronisé par rapport à son expérience monologique interne :

Winnicott was a theorist of omnipotence every bit as much as Freud. The baby is omnipotent and dependent at the outset, and the task of the first three years of development is what he calls “reality acceptance.” In fact, he says the mother’s job is to reinforce the baby’s illusion in the beginning, to increase the sense of omnipotence, because that’s the only way illusion and omnipotence can be overcome. (Whitebook et Honneth, 2016, p.173).

De même, en adoptant cette perspective, la théorie relationnelle des pulsions de Loewald peut être lue comme une structuration certes relationnelle de la psyché, mais qui permet néanmoins d’intégrer une sphère psychique indifférenciée de nature essentiellement omnipotente : c’est-à-dire, dans laquelle l’objet investi n’est *a priori* pas différencié de soi, et que les défenses omnipotentes éclairées par les kleinien permettent primitivement de démarquer (Whitebook, 2004, p.102-105; voir aussi Whitebook, 2008).

En résumé, si les travaux en psychologie du développement mobilisés par Whitebook ne démontrent pas que l’être humain est doté d’une propension innée pour l’agression – ou encore, qu’il est doté d’un potentiel intrinsèquement antisocial – ceux-ci lui permettent néanmoins de faire valoir que le « réel » a selon toute vraisemblance une influence invariante sur le « symbolique »; ou encore, que la constitution biologique spécifique de l’être humain oriente de façon particulière sa façon d’entrer en relation avec l’autre (dans ce cas précis, en le faisant rechercher d’abord les stimuli externes qui s’apparentent le plus à son ressenti interne; une propension que Whitebook appelle à sublimer, plutôt qu’à satisfaire de façon égocentrique). À cet égard, son débat avec Honneth demeure ouvert, et ces derniers arguments en faveur de l’omnipotence sont

probablement ceux qui sont les plus porteurs pour repousser les limites actuelles de la théorie psychanalytique sur laquelle repose la théorie de la reconnaissance.

2.3.3. Le soi présocial

Le dernier thème du débat entre Honneth et Whitebook, « le soi présocial », est certainement celui-ci sur lequel les auteurs s'entendent le mieux. En effet, comme cela a peut-être déjà transparu dans le résumé précédent de leur position respective sur l'agression et l'omnipotence, tous deux se rejoignent sur le fait qu'il existe une strate de la personnalité qui échappe ultimement à la socialisation. Du côté de Honneth, le concept de *Je* dans la théorie de Mead a toujours eu comme rôle de prendre acte de ce cœur asocial du sujet, en fonction duquel il peut se réinventer; et sa mobilisation des travaux de Stern qui substituent à la « période symbiotique normale » une période dans laquelle le nourrisson est en mesure de faire une différence entre un « sens de soi noyau » et un « sens de l'autre noyau » en est une autre bonne démonstration. Du côté de Whitebook, le concept d'*imaginaire* de Castoriadis est clairement utilisé pour défendre l'idée que la subjectivité est doublement constituée génétiquement et socialement, et sa défense de la part de vérité de la philosophie de la conscience individuelle au sein de la philosophie intersubjective est un autre gage de sa foi en l'existence d'une strate de la personnalité qui se dérobe ultimement à la socialisation. Le différend entre les deux auteurs sur le sujet concerne essentiellement le caractère *antisocial* de ce soi-présocial, que Whitebook cherche à mettre de l'avant par le biais des thèmes d'une pulsion d'agression innée et de l'existence d'un effort initial d'omnipotence. Or, comme nous le verrons, malgré ce désaccord majeur, d'autres différences persistent entre les auteurs par rapport à ce soi-présocial dû à la façon respective dont ils jugent nécessaire de l'aborder, ainsi qu'à l'importance qu'ils lui accordent en définitive au sein de la psychogenèse.

La différence de point de vue entre Honneth et Whitebook sur l'existence d'une strate de la personnalité qui se dérobe ultimement à la socialisation remonte à la lecture respective qu'ils font de la philosophie de Hegel, que Whitebook met en évidence dans *RMTN*. Par le biais de celle-ci, Whitebook tente, nous l'avons vu, de faire valoir la part de vérité de la philosophie de la conscience individuelle au sein du paradigme intersubjectif en philosophie. Si on fait abstraction des thèmes de l'agression et de l'omnipotence et qu'on s'en tient au noyau de son argumentaire, celui-ci croit que le paradigme intersubjectif en philosophie ne peut pas renier entièrement le paradigme de la philosophie de la conscience individuelle, quitte à abandonner l'idée que le sujet est doté d'une indépendance relative par rapport au processus de socialisation. Pour faire valoir cette thèse, il mobilise deux philosophes qui se sont aussi montrés critiques du paradigme intersubjectif en philosophie, par le biais de leur lecture respective de Kant : Mark Sacks et Dieter Henrich.

Tel que l'explique Whitebook, pour Sacks, la philosophie de la conscience individuelle avait l'avantage d'effectuer une distinction claire entre « le soi » et « tout ce qui est autre que lui », qui lui permettait de prendre en considération des thématiques telles que « l'individuation », « la créativité » et « la spontanéité » (Whitebook, 2001, p.271). À cet égard, Sacks met aussi en lumière que le postulat d'une distinction fondamentale entre le « soi » et « tout ce qui est autre que lui » est un point d'ancrage sans lequel il est impossible de donner aux sujets individuelles la moindre aptitude critique envers les normes sociales; un principe qui est pourtant au cœur de la philosophie des Lumières :

As Sacks puts it : « If the self, or at least the substantial self, is an intersubjective construct all the way down, the individual cannot transcend his or her socio-historical setting. There remains no trace of the Enlightenment self that can step out of the community in which it is embedded, taking its critical capacities with

it, to make an independent judgement about that community » (Whitebook, 2001, p.273).

Henrich, quant à lui, met de l'avant que la philosophie intersubjective implique « la socialisation jusqu'au bout du soi », et le rejet par conséquent de « l'existence d'une intuition de soi préreflexive ou présociale » (Whitebook, 2001, p.280-281). Ce rejet est aporétique, selon Henrich, puisque si on accepte que le « soi » est généralement entendu comme une entité qui « se constitue en se formant une représentation d'elle-même », cela présuppose qu'il existe quelque chose comme un « pré-soi » qui peut faire cette action de se prendre comme objet : « it presupposes a previously existing X – a preself of some sort – that could do the taking » (Whitebook, 2001, p.281) Cela veut dire que pour être en mesure de prendre la perspective de l'autre et de se former, le soi ne doit pas seulement être capable de prendre la perspective d'autrui, mais aussi, de choisir les caractéristiques qu'il juge être siennes chez lui : « That X must not only be able to take the perspective of the other, but also to pick out those features that count as part of itself » (Whitebook, 2001, p.281) Pour ce faire, il doit obligatoirement exister une instance qui n'est pas *à priori* sociale ou générée par l'interaction sociale chez le sujet, c'est-à-dire, quelque chose comme un « soi-présocial » (Whitebook, 2001, p. 282).

Aux yeux de Whitebook, ces problèmes du paradigme intersubjectif en philosophie pointés par Sacks et Henrich sont reproduits par la psychologie sociale de Mead qui est mobilisée par Honneth, dû au fait que le concept du *Je* y est largement sous-développé par rapport au concept du *moi*. Whitebook rappelle à cet effet que Mead a surtout mis l'accent sur la priorité du facteur social dans le développement de la personnalité, et que pour cela, il a particulièrement focalisé sur le fait que le moi individuel représente l'intériorisation des attentes d'autrui, et plus généralement, de la société. Or, pour éviter les « possibles conséquences traditionaliste ou conventionnalistes de sa position intersubjectiviste », Mead a théorisé le *Je*, une instance psychique à laquelle il

a donné le rôle de répondre de façon novatrice aux demandes du moi, et ainsi, de représenter chez le sujet une source perpétuelle d'« individuation » (Whitebook, 2001, p.274). Le problème, soutient Whitebook, est que « la source des réactions idiosyncratiques » de ce Je ne sont pas précisées chez Mead, ce qui fait en sorte qu'il demeure chez lui un « marqueur vide » qui fournit à ceux qui se l'approprient « une large marge de manœuvre pour l'interpréter en fonction de leurs objectifs théoriques et politiques » (2001, p.274-276). C'est le cas, selon lui, de Honneth, qui met le Je sur le même pied d'égalité que l'« inconscient psychanalytique » (Whitebook, 2001, p.277). Par ce raccourci, Honneth donnerait à l'inconscient une teneur relationnelle qui se rapproche beaucoup de celle de Habermas, puisqu'elle fait fi des implications de son ancrage dans le corps : la terminologie empreinte de la psychologie sociale meadienne qu'il emploie pour décrire sa relation avec la conscience – en parlant, par exemple, du développement nécessaire d'« une capacité intrapsychique au dialogue » – en étant un bon exemple (2001, p.280). Pour Whitebook, le terme *dialogue* sous-entend en effet la « modération », la « non-violence » et la « symétrie »; tous des termes qui diminuent à ses yeux l'importance du fait que les systèmes conscients et inconscients sont fondamentalement en tension, comme le pensait Freud (Whitebook, 2001, p.280).

Dans *FSPS*, Honneth reviendra sur la défense par Whitebook de l'existence d'une strate présociale du soi, en donnant lui aussi brièvement son avis sur les thèses de Sacks et Henrich. Pour ce faire, il jugera d'abord nécessaire de préciser les implications théoriques différentes qui se dégagent des deux thèses : « la différence entre les deux chaînons argumentatifs réside dans le fait que, dans le premier cas [celui de Henrich], c'est une présence à soi préréflexive et, dans le second [celui de Sacks], une capacité réflexive originaire contre toute intersubjectivité qui doit être introduite » (Honneth, 2013, p.242). Une fois cette précision faite, Honneth précisera être en accord avec la thèse de Henrich d'une présence à soi préréflexive, tout en considérant qu'il est

nécessaire d'apporter quelques nuances à la thèse de Sacks d'une capacité réflexive originaire.

Pour ce qui est de la thèse de Henrich, Honneth explique qu'elle peut être corrélée, sur le plan de la psychologie du développement, à la découverte de Stern de la capacité précoce du nourrisson à faire une distinction entre un « sens de soi noyau » et un « sens de l'autre noyau ». En ce sens, il ne voit pas comment on peut s'y opposer, mais souligne la contradiction qui consiste à défendre cette thèse tout en défendant l'hypothèse d'une phase de la psychogenèse dans laquelle aucune distinction entre soi et autre n'est effectuée, qui relève de la théorie psychanalytique classique. Il pointe ainsi cette contradiction :

L'argumentation de Stern ne s'en prend pas en premier lieu à l'intersubjectivisme, qu'il entend au contraire contribuer à clarifier, mais à la tradition psychanalytique dans la mesure où elle s'accroche à l'idée d'un état initial de "fusion" ou d'"union" : cette thèse repose en effet sur l'idée d'un état primaire d'indistinction entre le soi et l'environnement, et elle est inconciliable avec le constat empirique selon lequel le nourrisson dispose déjà après quelques semaines de la capacité rudimentaire de distinguer entre soi et autrui [...] Or, c'est justement devant cette conclusion que Whitebook semble hésiter lorsque, d'un côté, il introduit, contre l'intersubjectivisme, un état initial de sens de soi, alors qu'il refuse, de l'autre côté, l'idée d'un état pré-ordonné de non-séparation cognitive entre le soi et l'environnement : soit le nourrisson est enclin à des états de toute-puissance hallucinatoire en raison de son expérience fusionnelle, soit il possède déjà un sens élémentaire de soi, ce qui laisse peu sinon pas d'espace psychique à des fantasmes de toute-puissance (Honneth, 2013, p.245-246).

Nous avons vu comment Whitebook articule ces deux arguments dans *OF*, en précisant qu'il rejette le concept de *narcissisme primaire* tout en retenant celui de *symbiose*, puisqu'il reconnaît les capacités relationnelles intrinsèques du nourrisson tout en postulant qu'il existe chez lui une tendance génétiquement inscrite à rechercher les

stimuli externes qui s'apparentent le plus à ses stimuli internes (comme l'aurait montré le « dispositif de détection de la contingente » mis en lumière par le Groupe Fonagy).

Du côté de la thèse de Sacks, selon laquelle nous devons attribuer au sujet des capacités réflexives innées qui lui permettent de se distancier des normes sociales, Honneth se montre plus critique à son propos. Pour lui, si on doit accepter que l'individu est doté d'une présence à soi préréflexive comme le pense Henrich, cela ne doit en effet pas être confondu avec le postulat défendu par Sacks qu'il est d'emblée doté de capacités réflexives, car c'est par le biais du processus de socialisation que cette capacité se développe vraisemblablement :

Il ne faudrait pas confondre l'objection de Sacks avec la thèse, invraisemblable sur le plan de la psychologie du développement, selon laquelle le sujet individuel dispose déjà de sa propre gamme de convictions préalablement à toute interaction sociale. Car cela donnerait l'impression dérangeante que nous ne sommes pas seulement, très tôt déjà, intuitivement familiers avec nos propres états émotionnels, mais aussi que nous posséderions à leurs propos une connaissance exprimable avant même l'apprentissage d'un langage par le biais de nos échanges intersubjectifs (Honneth, 2013, p.247).

Ainsi, il explique que la thèse défendue par Mead, et reprise par Habermas, selon laquelle le sujet se constitue par l'intériorisation des attentes comportementales d'autrui à son égard, ne signifie pas que le sujet est entièrement constitué socialement, mais seulement que c'est par le biais du processus de socialisation qu'il peut parvenir à se distancier du « noyau individuel de sa personnalité ». En cela, bien que Mead et Habermas postulent que c'est par le processus de socialisation que se développent les capacités réflexives du sujet, cela ne veut pas dire que ce faisant, ils postulent que ce dernier acquière ainsi ses propres « croyances substantives » :

Si ce dernier [Sacks] identifiait le mécanisme par lequel nous adoptons la perspective de l'autre (Mead) ou acquérons une forme de vie langagière (Wittgenstein) à une adoption totale à des croyances substantives correspondantes, il serait alors incapable de prendre en considération la capacité individuelle de réflexion. Au contraire, selon Mead et Habermas, il en va tout à fait différemment, puisque le sujet n'acquiert la capacité de distinguer ses propres convictions de celles de ses partenaires d'interaction, et d'évaluer le noyau individuel de sa personnalité, que par l'adoption formelle d'une perspective sociale ou d'un langage intersubjectivement partagé (Honneth, 2013 p.246-247).

Dans ce cas-ci, Whitebook n'apporte pas vraiment d'arguments supplémentaires pour contredire les propos de Honneth. On peut donc en déduire qu'il est globalement d'accord avec lui, et que sa mobilisation de Sacks pour faire valoir l'existence d'une part de négativité au sein du sujet individuel qui s'oppose intrinsèquement à la socialisation s'est en définitive avérée peu porteuse.

Jusqu'ici, le différend de Honneth et Whitebook sur le soi-présocial s'est limité à son caractère *antisocial*, car les deux se rejoignent en définitive sur l'existence d'une présence à soi préreflexive. Les choses se compliqueront toutefois dans *OF*, où Honneth précisera qu'il préfère le terme de *soi pré-linguistique* à celui de *soi-présocial* (Honneth et Whitebook, 2016, p.176). Vu le peu d'explications que donne Honneth par rapport à cette affirmation, il est difficile d'en tirer des conclusions claires par rapport à sa position théorique (et cela est d'autant plus vrai que Honneth fait cette affirmation dans le contexte plus général de la distinction qu'il cherche à établir entre « soi pré-linguistique » et « soi antisocial »; se pourrait-il qu'il ait confondu ici les termes de *soi-présocial* et de *soi antisocial*, ce qui ne serait pas surprenant, puisque sa conversation avec Whitebook dans *OF* se tenait en public, et que chaque mot n'était probablement pas aussi posé qu'ils auraient pu l'être, dans un article?). En tout cas, si on prend Honneth au mot, ce qu'il semble désormais mettre ici en exergue, est le caractère essentiellement relationnel du soi, puisque si on accepte le postulat de Stern de l'existence primitive d'un « sens de soi noyau », force est de constater qu'il existe

toujours parallèlement à un « sens de l'autre noyau », et que cette découverte en psychologie du développement n'est par conséquent pas suffisante pour postuler l'existence d'une strate du soi qui soit entièrement coupée de son rapport à l'environnement, qui participe à le constituer. Honneth s'exprime ainsi, à ce propos :

This must mean and must include that there is a prelinguistic self. This is not the same as the presocial self because the idea of a presocial self is a little bit hard to understand, especially when you accept the empirical research [...] If we accept Stern's descriptions, and if we accept therefore the idea of a core self, then the infant or baby is capable of having the idea already of an interaction, an affective interaction, an emotional interaction, between itself and the other (Honneth et Whitebook, 2016, p.176).

Si on va jusqu'au bout de cette logique, et qu'on considère la strate du soi qui précède chez Stern le développement du sens de soi noyau et du sens de l'autre noyau – le « sens de soi émergent » –, il en va de même, puisque celle-ci est représentative de la capacité innée du nourrisson à percevoir les stimuli qui lui proviennent de l'extérieur et d'expérimenter le processus d'intégration de cette expérience à celle de son ressenti interne (Stern, 1989. P.63-69). En ce sens, même la strate la plus primitive du soi chez Stern est relationnelle, et c'est ce caractère intrinsèquement relationnel de la constitution de la personnalité que Honneth semble vouloir mettre de l'avant dans *OF*, en mettant désormais l'accent sur l'importance du caractère pré-linguistique du sens de soi préreflexif par rapport à son caractère présocial (si on le prend au mot). Cela ne voudrait pas dire que Honneth rejette que le soi a un fondement somatique, mais simplement qu'il semble relativiser son importance pour le développement psychogénétique, du moins, dans une perspective sociologique.

Si j'ai bien compris, c'est la raison pour laquelle Honneth considère que ce qui importe le plus parmi toutes les déductions que l'on peut faire des découvertes de Stern dans la perspective de la théorie d'une théorie de la reconnaissance est qu'il existe une

« perspective primitive de soi » (qui rend capable de se différencier de la perspective d'un autre), à partir de laquelle se développe ensuite toutes les couches supérieures de la personnalité. En ce sens, puisque l'axe en fonction duquel se développe la personnalité est essentiellement relationnel, ce qui importerait le plus est de s'attarder aux processus sociaux par lesquels un sens primitif de soi peut gagner en complexité, indépendamment des processus biologiques qui lui sont sous-jacents dont les impacts invariants sur le développement de la personnalité demeurent très spéculatifs. Et puisque c'est selon toutes vraisemblances le langage qui est le moteur le plus puissante pour arracher l'individu du noyau de sa personnalité et l'éveiller au monde social, Honneth considère que nous devons lui accorder une importance centrale :

So what does that imply for all the rest? It probably indicates that there is from quite early on a very primitive I-perspective, the perspective of an I differentiated from a we, or a they, or a you. That can help to explain why all developed forms of intersubjectivity and of interaction are, or have, one of their moments in that I-perspective. And that I, the prelinguistic self, which is a very primitive perspective of the self, is developing and the question is what are the central mechanisms of that development. I think that the whole idea that linguistification is one of the central mechanisms of the growth of that self is still the most plausible one (Whitebook et Honneth, p.176).

Par conséquent, bien que Honneth reconnaisse l'existence d'un sens de soi pré-linguistique (ou encore, d'une « présence à soi préréflexive » pour reprendre les mots qu'il utilisait dans *FSPS*), il refuse de lui accorder une importance disproportionnée par rapport au soi linguistique :

That kind of linguistic socialization, or the integration into shared language contributes to the development of a lot of further capacities of the growing infant—for example, probably reflexivity, and definitely rational argumentations [...] This means I would accept the idea of the existence of a prelinguistic self, but I would deny that that prelinguistic self outroots or diminishes the importance of language (Whitebook et Honneth, 2016, p.177).

Whitebook ne répondra pas directement à ces derniers propos de Honneth sur le thème du soi-présocial dans *OF*, mais quelques références à la recherche expérimentale qu'il y fait valoir permettent de mettre en lumière l'importance déterminante qu'il accorde quant à lui à la dimension pré-linguistique du soi, et plus généralement, à son ancrage corporel (qu'on retienne, ou non, l'hypothèse que celui-ci donne une propension antisociale à l'individu). Par le biais des recherches en psychologie du développement de Beatrice Beebe et Frank Lachmann, il tentera par exemple de faire valoir l'importance des relations pré-langagières entre la mère et l'enfant, que ceux-ci considèrent liées au développement des psychopathologies les plus graves (Whitebook et Honneth, 2016, p.173, voir aussi Whitebook, 2008, p.382). En même temps, les recherches de Beebe et Lachmann révèlent l'importance de l'ancrage biologique du soi, puisqu'elles ont montré que la relation mère-bébé n'était pas caractérisée par la mutualité, mais par un phénomène qu'ils ont appelé « chase-and-dodge », c'est-à-dire, par une relation d'engagement et de désengagement réciproques, en fonction de laquelle leur taux d'excitation corporelle respectif peut être régulé (Beebe et Lachmann, 2002). À cet effet, Whitebook évoque aussi au passage les recherches du neurologue António Damásio, qui soutient que les strates pré-linguistiques du soi les plus profondes sont essentiellement liées au fonctionnement biologique, et relèvent de proto-représentations issues des stimuli internes (Whitebook et Honneth, 2016, p.174).

En somme, si Honneth et Whitebook reconnaissent tous deux l'existence d'une présence à soi pré-réflexive, ils ne lui accordent pas la même importance : du côté de Honneth, c'est davantage sa dimension pré-linguistique que présociale qui est importante, car il est reconnu que le nourrisson est dès la naissance en relation avec son environnement; du côté de Whitebook, la dimension présociale de cette présence pré-réflexive à soi est au contraire d'une importance prédominante, car elle témoigne

de la part de fermeture de la personnalité à l'environnement, ou encore, du fait que ce sont les stimuli internes qui sont de première importance d'un point de vue psychogénétique comparativement aux stimuli externes. Dans le cas de Honneth, l'axe du développement de la personnalité est donc l'interaction soi-autre, tandis que chez Whitebook, il est avant tout centré sur le corps. À cet égard, malgré que Honneth reconnaisse la dimension pré-linguistique du développement de la personnalité, il considère malgré tout nécessaire de donner une importance centrale au soi linguistique dans sa théorie de la reconnaissance, car c'est par le biais du langage que l'individu se transforme en sujet et accède à l'universalité sociale. Inversement, Whitebook soutient que les strates pré-linguistiques du soi occupent une place déterminante dans le développement de la personnalité, comme en témoigne le fait que ce sont leurs défaillances qui seraient à la source des psychopathologies les plus graves.

Au terme du débat entre Honneth et Whitebook, on peut donc résumer leurs différends par rapport aux trois thèmes qui ont constitué leurs échanges par quelques grandes lignes argumentatives, que j'ai rassemblées au sein du tableau suivant. À l'aide de celui-ci, je comparerai ultérieurement la position psychanalytique respective des auteurs à celle de Racamier, de façon à analyser la compatibilité de son concept de *perversion narcissique* avec le schème conceptuel actuel de la théorie de la reconnaissance. Mais d'abord, il faut s'attarder à l'œuvre de cet auteur, et plus spécifiquement, à la théorie de la perversion narcissique qui en est issue...

	<u>Honneth</u>	<u>Whitebook</u>
Agression	<p><i>-Système de motivation auto-affirmatif/assertif (et sous-système réactif agressif/aversif)</i></p> <p><i>-Conception relationnelle des pulsions de Loewald, comme représentantes psychiques d'un besoin qui a trouvé satisfaction</i></p> <p><i>-Anxiété de séparation, qui cause de façon secondaire les comportements antisociaux</i></p>	<p><i>-Pulsion d'agression innée</i></p> <p><i>-Conception classique des pulsions, dotées d'une qualité et d'un rôle invariant dans la structuration de la psyché</i></p> <p><i>-Anxiété primitive, qui cause la mobilisation de défenses omnipotentes (déli, clivage, identification projective)</i></p>
Omnipotence	<p><i>-Épisodes fusionnels</i></p> <p><i>-Origine d'une expérience affectivement chargée (par exemple, dissipation des tensions corporelles après la tété)</i></p> <p><i>-Engendre un désir perpétuel et inassouissable de réactualisation de cette expérience</i></p>	<p><i>-Phases autistiques et symbiotiques normales</i></p> <p><i>-Origine somatique (probablement de l'expérience d'indifférenciation perceptive issue de la période prénatale)</i></p> <p><i>-Engendre une recherche d'indifférenciation perceptive (à sublimer ou à satisfaire de façon égocentrique)</i></p>
Soi présocial	<p><i>-Socialement compatible</i></p> <p><i>-Faible intérêt de son substrat biologique puisque le nourrisson est intrinsèquement relationnel (le terme de soi pré-linguistique est plus approprié).</i></p> <p><i>-Importance centrale de la strate linguistique du soi</i></p>	<p><i>-Potentialités sociales et antisociales</i></p> <p><i>- Grand intérêt de son substrat biologique puisqu'il témoigne de la part de fermeture du nourrisson au monde extérieur (le terme de soi présocial convient).</i></p> <p><i>-Importance déterminante des strates pré-linguistiques du soi</i></p>

Tableau 2.1. Les principaux thèmes du débat entre Honneth et Whitebook

CHAPITRE 3

LA THÉORIE DE LA PERVERSION NARCISSIQUE DE PAUL-CLAUDE RACAMIER

Malgré la popularité actuelle du thème de *persers narcissique*, la théorie de Racamier demeure méconnue. Les nombreux concepts créés par le psychanalyste (comme l'*ambiguïté*, l'*engrènement*, la *séduction narcissique* et bien évidemment, la *perversion narcissique*) ne sont en effet pas inclus dans le plus récent *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (2007). À l'extérieur de la France, l'influence de Racamier semble aussi assez mince : un article, plutôt mitigé, a été dédié à l'introduction de son concept de *perversion narcissique* au public anglais (Reed, 2014), et une traduction de son article « Souffrir et survivre dans les paradoxes » est parue dans *Reading French Psychoanalysis* (un ouvrage voué à introduire la théorie psychanalytique française au monde anglo-saxon – Birksted-Breen, Flanders et Gibeault, 2010). Fait notable toutefois : il existe une entrée à son nom ainsi que des développements non négligeables sur ses concepts d'*incestualité*, de *paradoxalité* et de *dépression postpartum* dans la version la plus récente de l'*International Dictionary of Psychoanalysis* (Bydlowski, 2005; Caillot, 2005; Perron, 2005, 2005b). Malgré cette percée, force est de constater que le faible écho de la théorie de Racamier au sein de la communauté psychanalytique contraste avec l'influence grandissante de son concept de *perversion narcissique* dans la sphère publique, et cela ne va pas sans soulever des questions quant au rapport qu'entretient encore ce dernier avec ses origines lorsqu'il est employé aujourd'hui.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à Racamier, Gérard Bayle évoque un aspect de l'écriture de Racamier qui pourrait expliquer la difficile reconnaissance de sa théorie par-delà certains cercles spécialisés : le fait qu'il emploie de nombreux néologismes forgés de son gré, pour exprimer des réalités cliniques pour lesquelles les mots disponibles ne suffisaient pas. Racamier explique son procédé comme suit, dans son maître ouvrage, *Le génie des origines* :

Comme toutes les étiquettes, les termes cliniques ont à la fois leurs mérites et leurs défauts. Leur mérite principal est de fixer les idées. Leur principal défaut est le même: il est de fixer les idées. On doit bien savoir que la clinique est toujours plus complexe et plus diverse que les mots pour la désigner. Une notion est-elle trop étroitement cadrée, elle s'immobilise, au risque de s'étioler. Mais est-elle au contraire laissée flottante, elle se dilue, au risque de se perdre (1992, p.84).

Si, pour Bayle, ce procédé donne des « qualités de figurabilités » indéniables à l'écriture de Racamier en plus de la tenir « loin des abstractions » – ce qui, selon lui, fait en sorte qu'elle « se prête remarquablement bien à la transmission et à l'enseignement » –, d'un autre côté, elle aurait l'inconvénient « d'une trop grande originalité » (à titre indicatif, le *Cortège conceptuel* de l'auteur compte plus d'une centaine de néologismes, et cela est sans compter ses nombreuses « novations conceptuelles » – 1997, p.29; Racamier, 1993). C'est un aspect de l'écriture de Racamier qu'a aussi souligné Gail Reed, dans son article introductif de la théorie de la perversion narcissique au monde anglophone : « Racamier occasionally condenses words into neologisms. These are metaphorical creations that attempt to express deeply felt affects connected to the subjects about whom he is writing » (2014, p.142). Aux yeux de Reed, cela a eu un impact sur la réception de son œuvre, par-delà la sphère francophone :

What the extra-cultural reader experiences here is not a difficult text per se, such as one might find in Green or Lacan, but a more general lack of shared oral and written traditions. These shared traditions allow each of us to know what the other person knows and does not know and to take account of that knowledge in our expository writing (Reed, 2014, p.142)

Dans un même ordre d'idées, Reed ajoute que le style d'écriture de Racamier l'emporte souvent sur les explications plus approfondies, qui seraient pourtant nécessaires pour comprendre les liens qu'il établit entre certains concepts et la théorie d'autres auteurs :

One of the striking things about his text, however, from the point of view of a reader relatively unfamiliar with the analytic culture from which it springs, is how little Racamier develops his thinking step by step in the presence of the reader [...] It is possible that he assumes too much knowledge on the part of his readers, of course, but it may also be partly a result of his writing style, a style that tends to the oracular and avoids carefully crafted argument (Reed, 2014, p.134-135).

Cette difficulté à insérer ses découvertes dans le corpus théorique existant – ou du moins à expliquer clairement à son lecteur comment elles s'y insèrent – ne serait toutefois pas due, selon Reed, à un manque de maîtrise de son objet d'étude de la part de Racamier. Reed rappelle sa renommée avérée dans son domaine : « This failure to show the logical progression of his thinking is not a question of unfamiliarity with his subject matter – he was known as the foremost authority on the psychoanalytic treatment of psychosis » (2014, p.135). Cette valorisation du style au détriment des explications approfondies ne devrait pas non plus être interprétée comme de la mauvaise foi de la part de l'auteur, car il laisse souvent savoir le malaise qu'il ressent à ne pas pouvoir être plus clair dans ses formulations : « He frequently expresses uneasiness about whether he is making himself understood: he worries "out loud" that

he is not conveying his ideas well enough to his readers, or he expresses his awareness of the great difficulty in doing so » (Reed, 2014, p.135).

Par-delà l'idiosyncrasie du style de Racamier, il faudrait donc prendre acte de l'objet d'étude particulièrement complexe auquel il s'est attardé, qui l'a rendu difficile à expliciter. La perversion narcissique, nous le verrons, est en effet selon l'auteur une organisation psychopathologique « anti-conflictuelle », et pour cela, il a non seulement fallu qu'il développe des concepts originaux pour l'appréhender, mais aussi, qu'il développe une topique entièrement nouvelle pour la situer métapsychologiquement (la « topique interactive », qu'il situe « aux lieu et place de l'espace intermédiaire » dans le cas des perversions narcissiques et des autres psychopathologies qui s'organisent à l'encontre du développement de la conflictualité psychique – 1992, p.79). De plus, puisque le pervers narcissique aurait comme caractéristique de ne pas souffrir personnellement de sa pathologie – il serait, pour reprendre les mots de Racamier, « exo-pathique » –, c'est pour l'essentiel indirectement, par le biais du vécu des victimes de son fonctionnement, qu'il serait principalement possible de le connaître. À cet effet, Racamier dit avoir été lui-même confronté à la perversion narcissique dans les institutions qu'il a dirigées, en plus d'avoir constaté ce type de fonctionnement à l'œuvre chez les proches de ses patients (quand la peine était prise de les intégrer au processus thérapeutique par le maintien de contacts avec eux, comme le voulait l'approche particulière des soins qu'il a développée, à laquelle nous reviendrons). Aux raisons qui pourraient expliquer la difficulté de Racamier à bien intégrer ses découvertes au corpus théorique existant, on pourrait donc ajouter le fait qu'il a côtoyé à la fois de trop près et de trop loin son objet d'étude; du moins, c'est un aspect qui pourrait expliquer le malaise qu'on ressent chez lui lors des passages où il évoque la perversion narcissique, selon Reed:

This unease is striking and somewhat mysterious, however, and might be connected to Racamier's inner relationship with the perverse narcissistic subjects about whom he is writing. He declares them almost completely unknown to the analytic couch yet often responsible for their children's severe disturbances. Could it be that he finds them both too far away from him and at the same time too close? This geography might correspond to a double awareness: firstly, these patients are outside his consulting room and therefore elude his ability to understand their unconscious or to effect change in family pathological constellations; secondly, they are too close, burrowed within his own hospital, wreaking havoc, or occasionally in his institute as candidates for the wrong reasons (2014, Reed, p.135)

Ceci étant dit, malgré la reconnaissance assez faible des travaux de Racamier par-delà certains cercles spécialisés, il faut souligner que plusieurs auteurs lui sont demeurés fidèles et ont inscrit leurs travaux dans la lignée de sa pensée. Parmi eux, on compte évidemment Marie-France Hirigoyen, qui a popularisé le concept de *perversion narcissique* en France, après l'avoir lié au harcèlement moral; mais aussi, Maurice Hurni et Giovanna Stoll, qui ont approfondi l'étude des mécanismes pervers narcissiques à l'œuvre dans les couples et les familles (1996, 2002); Alberto Eiguer, qui a entre autres poursuivi les recherches sur les liens entre les perversions narcissiques et les perversions sexuelles (2001); Jean-Pierre Caillot, qui a théorisé, à partir des travaux de Racamier, une position psychique qui précède la position « schizo-paranoïde » : la position « narcissique paradoxale normale » (2004); ou encore, Jeanne Defontaine, qui a mis en lumière les impacts transgénérationnels de la perversion narcissique (2007). Loin d'être oubliés, les travaux de Racamier sont donc encore bien vivants, mais leur caractère idiosyncratique semble limiter l'étendue de leur reconnaissance au sein de la communauté scientifique.

Vu le caractère limité de la littérature qui porte sur l'œuvre de Racamier, je présenterai dans ce chapitre un résumé sélectif de la théorie de l'auteur. Le but est d'en obtenir un

aperçu synthétique, qui nous permettra de comprendre l'évolution de son concept de *perversion narcissique* au fur et à mesure du développement de sa pensée. Je passerai pour ce faire en revue les trois principaux ouvrages qui ont servi à l'élaboration de ce concept: *Le psychanalyste sans divan* (1970), *Les schizophrènes* (1978) et *Le génie des origines* (1992). Comme je l'avais déjà mentionné en introduction, *Le psychanalyste sans divan* et *Les schizophrènes* sont des ouvrages dans lesquels la notion de *perversion narcissique* est pratiquement absente, mais puisque Racamier est parvenu à connaître la perversion narcissique par sa pratique institutionnelle et par sa prise en charge des schizophrènes, ces ouvrages me sont parus importants à aborder, puisqu'ils éclairent en quelque sorte les effets interpsychiques et collectifs de cette psychopathologie. À cet égard, c'est dans *Le génie des origines* que le concept de *perversion narcissique* sera le mieux développé, et que Racamier prendra soin de le situer dans le contexte plus général de sa métapsychologie. Avant d'entrer dans les détails, il convient toutefois de revenir aux origines du concept de *perversion narcissique*, ou plutôt, au début de l'histoire de celui qui en est le créateur...

3.1. Le psychanalyste sans divan

Racamier est né le 20 mai 1924 dans la commune de Pont-de-Roide, en France. Selon Roger Perron, dans la section qu'il a écrite sur Racamier dans l'*International Dictionary of Psychoanalysis*, son éducation s'est faite à la maison jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de neuf ans, puisque sa mère jugeait sa santé fragile. Aux dires de Perron, cela lui aurait donné une passion pour « les idées très individualistes » et « le refus du conformisme » (2005b, p.1435). Après ses études secondaires, il entreprit des études de médecine à Besançon, puis à Paris, où il recevra finalement son diplôme en psychiatrie.

À partir de 1952, Racamier commence sa carrière de psychiatre à l'hôpital de Prémontré, en Picardie. À l'époque, il rencontre aussi le psychanalyste Francis Pasche, qui l'introduit à la psychanalyse, et lui donne envie de suivre une cure. Il sera en analyse avec Marc Schlumberger et Evelyne Kestemberg, puis il deviendra membre de la Société psychanalytique de Paris, en 1958. Entre temps, il devra toutefois exercer son métier de psychiatre pour vivre, et ce n'est qu'en parallèle de la psychiatrie qu'il pourra d'abord cultiver son intérêt pour la psychanalyse (Bayle, 1997, p.8-10). Alors qu'il travaille à Prémontré et qu'il s'intéresse à la psychanalyse sans pouvoir l'appliquer, il constate l'inhumanité de la prise en charge des psychotiques au sein de son institution. Il se confronte donc à la direction de l'établissement pour tenter d'introduire de nouvelles approches thérapeutiques inspirées de son savoir psychanalytique, qu'il jugeait nécessaire de mêler aux acquis psychiatriques pour renforcer les chances de guérison des patients. Ses expérimentations lui permirent de tester ses hypothèses sur le traitement des psychotiques et de mieux comprendre leur fonctionnement, puis de faire part de ses découvertes dans de nombreux articles qu'il publia dans *l'Évolution psychiatrique*, entre 1952 et 1962 (Bayle, 1997, p.14).

Comme le souligne Bayle, Racamier se trouvait alors dans une position inédite : « à cette époque, un psychiatre qui parle en analyste surprend et intéresse. Mais un psychanalyste qui s'occupe de psychotiques n'est pas moins original quand on sait combien l'étude des névroses constitue alors l'essentiel de la clinique psychanalytique » (1997, p.14). Au bout d'un certain temps, la structure administrative de l'hôpital psychiatrique de Prémontré en est toutefois venue à montrer ses limites, et Racamier jugea nécessaire de fonder sa propre unité de soin, pour aller au bout de ses expérimentations. C'est ce qui le poussa à partir vers la Suisse en 1962, et à organiser son propre service psychiatrique dans la Clinique de Prangins. À cette époque, il sera également en contact étroit avec le fondateur du secteur psychiatrique du XIII^e arrondissement à Paris, qui lui donnera la possibilité d'organiser des séminaires sur ses

nouvelles découvertes (Bayle, 1997, p.16-17). Il s'agira d'une expérience fort enrichissante pour Racamier, qui lui permettra de synthétiser ses idées, et qui mènera à la publication subséquente, en collaboration avec des collègues, de l'ouvrage *Le psychanalyste sans divan* (1993) [ci-après, PSD].

La thèse de *PSD* pourrait être résumée comme suit : les institutions de soins psychiatriques ont intérêt, pour augmenter les chances de guérison des schizophrènes, à placer un psychanalyste de formation à leur tête. Contrairement au psychiatre sans formation psychanalytique, ce dernier serait en mesure d'analyser la dynamique interactionnelle au sein de l'institution psychiatrique, et de faire en sorte qu'elle soit le plus favorable possible au développement de leur « moi » (dont le sous-développement, nous y reviendrons, est considéré par Racamier comme la cause première de leur maladie). Bayle le résume comme suit :

D'emblée il [le psychanalyste sans divan] doit lutter contre la compulsion de répétition qui conduit les institutions psychiatriques à ne pas être thérapeutiques, mais administratives. Il ne va pas de soi que les hôpitaux psychiatriques soignent alors que depuis des siècles ils sont des lieux de garderie, voire d'incarcération. Racamier rend certes hommage à la psychiatrie institutionnelle, et il souligne la nécessité des traitements médicamenteux, mais il insiste sur le risque de voir se figer des attitudes, au départ thérapeutiques, qui sombreraient dans la compulsion de répétition. Le danger, c'est la routine, sans progrès donc sans troubles nouveaux, quel qu'en soit la dynamique, qu'ils aillent vers l'aggravation ou vers l'amélioration. Les institutions n'ont jamais rien d'idéal et dans tous les bons cas elles sont des organismes conflictuels. Il appartient au psychanalyste, sans fauteuil et sans divan, d'en tirer des enseignements et d'en dégager des facteurs de croissance, tant pour l'institution que pour les soignants et les malades, dans un système d'interactions (1997, p.37-38).

Si les développements sur la perversion narcissique – appelée alors « perversion de caractère » – n'occupent que quelques pages dans *PSD*, il n'en demeure pas moins

qu'elle est présente en filigrane tout au long de l'ouvrage, puisque Racamier la présente comme l'envers du comportement idéal que doivent avoir les soignants vis-à-vis les patients et leurs collègues – au point où il en conclut qu'une « bonne institution [...] *en est une où la perversion de caractère ne paie pas* » (1993, p.320). Par son caractère antithétique à la guérison des schizophrènes, la perversion narcissique éclaire donc déjà à l'époque l'envers d'un fonctionnement psychique sain pour Racamier, et par extension, le type d'interactions de groupe qu'une institution de soin idéale se doit selon lui de produire.

J'ai retenu trois thèmes de *PSD* qui me sont apparus importants à aborder pour comprendre la théorie de la perversion narcissique de Racamier. Il s'agit de thèmes que j'ai sélectionnés parmi ceux que Bayle considère comme centraux pour comprendre l'œuvre : *l'esprit des soins, le soin des soignants et la perversité de caractère* (que j'exposerai quant à moi plus généralement sous l'angle de *la composition de l'équipe soignante*).

3.1.1. L'esprit de soins

Dans *PSD*, Racamier soutient que les institutions psychiatriques ont une approche de la prise en charge des schizophrènes qui est trop « centrée sur les symptômes », à laquelle il oppose une prise en charge « centrée sur la personnalité » (1993, p.238). Cela l'emmène à distinguer plus largement les « traitements » donnés aux patients (médicaments, mais aussi, psychothérapies psychanalytiques), des « soins » dont ils ont besoin pour guérir (1993, p.238). Ces soins, contrairement aux traitements, doivent être assurés aux patients par l'ensemble de l'équipe soignante : il s'agit pour eux d'exercer auprès des patients « une fonction basale de *présence* » et « des fonctions plus différenciées *d'aide au moi* » (1993, p.240, italiques dans le texte).

En ce qui a trait à *la fonction basale de présence*, elle doit être entendue, selon Racamier, « dans son acceptation psycho-affective [...] qui ne va nullement de soi » (1993, p.241). Nous y reviendrons, mais pour lui la cause première de la schizophrénie est un déficit précoce de cette présence psycho-affective, qui a eu pour effet de brimer le développement normal du « moi » (une présence psycho-affective normale peut également ne pas avoir été suffisante pour un individu dont les « capacités du moi » étaient congénitalement déficitaires; nous y reviendrons). Pour cela, il considère que le schizophrène doit user de mécanismes défensifs qui lui font faire l'économie de l'investissement d'autrui, qui outrepassent les capacités de son moi. La première tâche de l'équipe soignante est donc de combler le besoin de présence psycho-affective dont le schizophrène a manqué, de façon à ce qu'il puisse développer son « moi » sur une base affective solide. Cela n'est toutefois pas une tâche facile:

Si la présence d'autrui est pour un psychotique la chose la plus importante, elle est aussi pour lui la plus aléatoire et la plus problématique, nous dit Racamier : la plus importante parce que sans elle il n'est rien – la plus problématique et la plus aléatoire parce que tant de dépendance ne laisse pas de l'effrayer d'autant plus qu'il voit et vit l'objet comme destructible et dévorateur [...] Pour ces malades la présence soignante devra donc se rendre aussi assimilable et peu redoutable que possible : stable, disponible, souple et non écrasante (Racamier, 1993, p.241).

De façon plus importante encore, toutefois, c'est la permanence de cette présence, qui est essentielle selon Racamier pour la guérison des schizophrènes. Ce passage, où il explique les limites de la prise en charge thérapeutique individuelle des schizophrènes, l'exemplifie bien :

L'un des facteurs principaux de la nécessité institutionnelle tient selon nous à ce que le patient est incapable d'intérioriser une présence quelconque, c'est-à-dire de la concevoir sans l'avoir, alors que son moi ne peut pas s'en passer [...] Quand

on a tenté l'expérience instructive, exaltante et épuisante de prendre de profonds schizophrènes en traitement individuel, hors de tout secours institutionnel, on sait qu'en admettant que notre patient nous ait suffisamment investi, c'est tous les jours et plus encore, qu'il nous faut le voir pour qu'il ne sombre pas dans les intervalles désertiques entre les oasis des séances; il faut donc se rendre disponible à toute heure du jour et de la nuit tant que la présence thérapeutique n'est pas encore intériorisée, ce qui précisément constitue l'un des résultats du processus psychothérapique. C'est en se passant au moins une fois du secours institutionnel qu'on en saisit mieux l'éventuelle nécessité aussi bien que la fonction. Et en effet l'institution présente le grand mérite d'être *disponible en permanence* (Racamier, 1993, p.241-242, italiques dans le texte).

Encore faut-il que cette présence permanente soit de qualité, soutient Racamier, car il y a une grande différence entre « une permanence purement formelle et matérielle » et la présence d'« une véritable équipe de soins » :

Un malade ballotté, paquet anonyme, entre dix ou cent mains non coordonnées sentira la foule mais non la présence. Au contraire, une véritable équipe de soins, et mieux encore une communauté thérapeutique seront à même d'offrir une toute autre qualité de présence; à la fois diffuse et personnalisable, diverse et coordonnée, elle constituera un fond permanent et stable sur lequel pourront se dessiner des présences plus spécifiques et plus individualisées (Racamier, 1993, p.242).

Cela nous mène à *la fonction plus différenciée d'aide au moi* à laquelle doit servir en second lieu les soins pour Racamier. À ses yeux, sur le fond diffus de la présence affective, le soin doit permettre aux malades de s'« identifier » non seulement aux « sentiments ou attitudes », mais aussi, plus largement, au « fonctionnement du moi » (Racamier, 1993, p.252). Cela nécessite quelques explications. Nous avons dit précédemment que le schizophrène, pour Racamier, a un moi faiblement développé qui fait en sorte que l'investissement d'autrui est pour lui problématique. Cela veut dire pour l'auteur que lorsqu'il investit quelqu'un, le schizophrène s'oublie en quelque

sorte, et devient l'autre : « dans ces cas le malade a pour ainsi dire abandonné ou délégué à son entourage de larges fractions de son moi. Avec un certain excès on dirait que *son moi, c'est les autres* » (Racamier, 1993, p.247). Plus que support psycho-affectif essentiel à l'édification de son moi, l'équipe soignante a par conséquent comme rôle de compléter le moi du schizophrène : « à l'extrême le soin consiste à se substituer aux fonctions désinvesties du moi » (Racamier, 1993, 248). Il ne suffit pas toutefois pour eux de se substituer entièrement au moi du schizophrène, puisque cela aurait un effet maternant qui l'empêcherait de se développer : « c'est pourquoi, explique Racamier, au regard de son moi, il s'agit non pas de faire fonction de substituts, mais de *stimulants*, de *représentants*, d'*appuis* ou de *garants* » (1993, p.249). Tout comme une prise en charge institutionnelle trop axée sur les traitements, le fait de se substituer au moi des schizophrènes en viendrait donc à renforcer les « bénéfices secondaires » qu'ils tirent de leur maladie :

L'attention acquise par le fait de la maladie, la tyrannie exercée sur autrui de par la maladie, la décharge de responsabilités qu'elle autorise – ce sont là des bénéfices énormes, qui s'organisent à mesure que s'organise la structure psychotique elle-même, et dont on sait de plus qu'ils ont formidablement tendance à se développer dans les institutions psychiatriques (Racamier, 1993, p.250).

En refusant de se substituer entièrement au moi des schizophrènes, et en leur démontrant l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes, les soignants devraient donc non seulement empêcher la maladie de ces derniers de se perpétuer, mais aussi leur apprendre qu'un autre fonctionnement du moi que le leur est possible :

De constater pour un malade que des soignants, qui prennent soin de lui, pensent, regardent, coordonnent, supportent la frustration, refusent la souffrance inutile, éprouvent de la colère et s'en servent, se reposent, tout cela commence à contribuer à lui permettre [au schizophrène] d'en faire ou d'en *concevoir* autant (Racamier, 1993, p.252).

Pour que cela soit possible, on devine toutefois que les soignants doivent être particulièrement équilibrés psychiquement, d'autant plus que la réaction des schizophrènes à la frustration des bénéfices secondaires qu'ils trouvent dans leur maladie engendre en eux des transformations psychiques profondes qui sont parfois extrêmement difficiles à gérer.

3.1.2. Le soin des soignants

Pour Racamier, une distinction fondamentale entre une prise en charge axée sur la personnalité par rapport à une prise en charge des symptômes est à cet égard qu'elle nécessite que des soins soient accordés à l'ensemble de l'équipe soignante, et plus largement aussi, à la famille des patients. Puisqu'il considère que tous participent de près ou de loin à la reconstruction possible du moi du malade, il est en effet indispensable selon lui qu'ils soient le plus équilibrés psychiquement possible, de façon que leur comportement participe à sa guérison, plutôt que de lui nuire. C'est pour cela que Racamier qualifie ce type de prise en charge d' « intensive », d'« extensive » et de « collective » :

Intensive : en ce qu'elle embrasse l'individualité du malade, et non pas seulement ses perturbations manifestes. *Extensive* : en ce qu'elle embrasse l'entourage du malade dans les rapports qui s'établissent de l'un à l'autre, et non pas le malade isolément. *Collective* : en ce qu'elle est le fait d'une équipe, et non pas d'un praticien isolé, soit vraiment seul, soit solitaire à la tête d'un service (Racamier, 1993, p.263, italiques dans le texte).

En d'autres termes, pour être en mesure de prendre en charge la personnalité d'un malade par-delà ses symptômes, il est nécessaire pour Racamier de s'assurer que son

environnement exerce sur lui sa « fonction basale de présence » et de « support pour son moi ». Et puisque cela ne va pas de soi, il est donc essentiel que des soins soient aussi accordés à son entourage : la prise en charge *intensive* nécessite par conséquent une prise en charge *extensive*.

Quelques précisions toutefois doivent être apportées quant à l'aspect *collectif* de cette prise en charge. Racamier insiste, nous l'avons dit, sur le fait qu'une institution psychiatrique qui a pour véritable visée la guérison des patients doit être dirigée par un psychanalyste de formation. Suite à ce qui a été dit précédemment, nous comprenons mieux pourquoi : pour que de véritables soins soient apportés aux patients, les soignants doivent aussi pouvoir être soignés en retour par quelqu'un; et nul autre ne semble être mieux placé pour ce faire qu'un psychanalyste de formation. Or, Racamier insiste bien sur le fait qu'il ne s'agit pas pour le leader psychanalyste d'offrir aux soignants un traitement psychothérapeutique semblable à celui des malades :

J'ai parlé du soin des soignants. Mais il convient sans retard d'éviter toute ambiguïté. Il appartient certes au psychanalyste-dirigeant de s'occuper de ses collaborateurs. Mais en aucune façon je n'ai dit qu'il lui appartenait de les soigner [entendons, de leur donner un traitement]. S'engager avec eux dans une relation ouvertement psychanalytique, cela reviendrait à céder à leur besoin de dépendance, tout en trahissant l'essence même de tout contrat thérapeutique (Racamier, 1993, p.67)

Pour Racamier, le psychanalyste-dirigeant doit plutôt servir de « modèle d'identification » et de « soutien psychologique » pour son équipe (Racamier, 1993, p.68).

Comme *modèle d'identification*, il s'agit en quelque sorte de lui offrir le support qu'elle-même offre aux patients : une « fonction basale de présence » et de « support au moi ». À cet égard, le psychanalyste doit être, dans les mots de Racamier, « un

exemple de tolérance sans masochisme, de présence sans complaisance, de fermeté sans fausse prestance, d'acceptation et d'utilisation contrôlée des réactions affectives personnelles, et enfin de curiosité sans impatience » (1993, p.68). Certes, les soignants ne sont pas malades, mais la façon dont le leader se comporte avec eux se répercute sur la façon dont ils se comporteront ensuite avec les patients, ce qui augmentera leurs chances de guérison. Et cela est sans compter le fait que les soignants ont besoin d'un contre-modèle identificatoire par rapport à celui des schizophrènes, qui risquerait sinon de les rendre fous.

À cet égard, *le soutien psychologique* que doit en second lieu apporter le leader psychanalyste à son équipe a une grande importance. Il doit permettre à cette dernière de se coordonner à l'aune du savoir détenu par celui-ci, de façon à conserver sa stabilité psychique :

Ce que le psychanalyste dirigeant apporte encore à ceux qui l'entourent, c'est un soutien psychologique. Mais il doit être éclairé : nourrir leur curiosité de façon assimilable; les avertir de difficultés prévisibles; leur éviter fermement les situations trop angoissantes; accepter leurs premières errances et suivre leurs progrès; éviter les déséquilibres économiques, les dévouements désordonnés traduisant en général la fuite dans un fantasme de réparation toute-puissante; accueillir et discrètement éclairer les réactions affectives aux malades, aider à les utiliser d'une façon contrôlée; tout cela demande une attention nécessaire (Racamier, 1993, p.68)

Suivant ce qui vient d'être dit, on comprend donc que pour Racamier la communication doit être constante entre le psychanalyste à la tête de l'institution psychiatrique et l'équipe de soignants, et c'est en ce sens qu'il qualifie aussi la prise en charge axée sur la personnalité de *collective* : elle relève, en dernière analyse, d'un effort commun.

La façon dont Racamier considère que doit être résolu le développement de « relations préférentielles » entre un soignant et un patient en est un bon exemple (Racamier, 1993, p.290). Ce phénomène peut être néfaste pour le fonctionnement l'équipe de soin, à ses yeux, lorsque cette relation isole les deux protagonistes des autres, et ce, en particulier lorsque le soignant qui y est engagé n'en a pas véritablement conscience. Racamier décrit ainsi le processus par lequel cela se produit :

Un malade choisit un médecin ou une infirmière pour en faire son objet d'élection; l'écu est détesté ou bien il est adoré; exclusivement "mauvais" dans le premier cas, il est absolument "bon" dans le second; telles sont les exigences de la bipartition de l'objet primaire. Plus simplement encore il arrive qu'un être seulement soit investi, les autres n'existant pratiquement pas, ou du moins pas encore. *Le choix "mauvais" est mal accepté par celui ou celle qui en est l'objet, tandis que le choix "bon" ne l'est que trop bien et que le choix unique est lourd à porter* (Racamier, 1993, p.291, italiques dans le texte).

Malgré qu'il soit sans nuances, cet investissement d'objet partiel est un signe d'évolution positive du schizophrène, croit Racamier, puisque cela veut dire qu'il commence à pouvoir intérioriser la présence des autres. Or, si les soignants n'en ont pas conscience, ils risquent soit d'être irrités par l'évolution de son fonctionnement psychique, ou encore, d'être séduits par lui. Dans les deux cas, cela engendre une scission au sein de l'équipe soignante, quant à leur rapport avec le schizophrène. Racamier a eu l'occasion d'observer ces évolutions de la schizophrénie qui ont pour effet de désorganiser le fonctionnement des institutions qui la prennent en charge. Il relate :

La dispersion effective des soignants entre eux prête au processus une puissance considérable. Peu à peu le soignant élu entre avec "son" patient dans une sorte de clandestinité. On ne sait plus ce qui se passe. Le malade est devenu propriété personnelle de l'écu. Le reste du monde institutionnel est exclu et rejeté par les deux éléments de ce couple, qui reproduit à bien des égards les couples pathologiques observés souvent entre un schizophrène et l'un ou l'autre de ses

parents. Or entre le malade et son soignant les choses vont assez rapidement tourner mal [...] plus il se montre généreux, plus le malade se montre avide; le soignant se voit peu à peu condamné à produire des exploits quotidiens, et, comme le "jeu" veut que ces exploits soient gagnés envers et contre le monde extérieur à priori mauvais, ils deviennent sans cesse plus difficiles, plus périlleux et plus déréels. D'autant que les autres malades, les autres soignants et les autres médecins, exclus, rejetés dans un rôle de figurants de mauvais aloi, finissent par faire effectivement mauvaise figure aux deux héros encordés pour leur impossible ascension. Pour finir, l'agressivité réapparaît au sein de ce couple qui avait partagé l'illusoire dessein inconscient de l'exclure en la projetant ailleurs. Un beau jour le malade se retourne contre son partenaire et le rejette à son tour comme une pelure d'orange, parfois pour se tourner vers un autre et répéter une fois de plus la même séquence. Ou bien le soignant, épuisé, lâche pied, devenant subitement agressif ou dépressif, et dans les deux cas coupable et humilié (Racamier, 1993, p.291).

On comprend, par ce passage, qu'il est essentiel pour Racamier que les soignants aient conscience de ce phénomène et qu'ils se le fassent expliquer, d'autant plus qu'il s'agit d'une étape normale du processus de guérison des schizophrènes qu'ils ont à leur charge. Il ne s'agit pas pour autant d'empêcher ces relations privilégiées d'advenir : « ce serait tout d'abord un dessein bien peu réaliste. De surcroît il priverait les patients les plus "désobjectalisés" de l'une de leurs meilleures possibilités de renouer puis de réorganiser des relations d'objets » (Racamier, 1993, p.292). Il faudrait plutôt « aménager ces relations préférentielles » :

Le groupe soignant admet cette éventualité. Il la considère comme une étape, ne la crée pas de toutes pièces, mais il l'assume. Soignant ou médecin, "l'élus" ne se considère plus et ne peut plus se considérer comme isolé; sa position vis-à-vis du groupe soignant serait plutôt celle d'un *délégué* ou d'un éclaireur [...] Ceux qui sont choisis comme objet mauvais l'accepteront d'autant mieux qu'ils se sentent soutenus par l'équipe et qu'ils savent que ce choix est projectif et transitoire, le rôle étant accepté dans une perspective assumée par l'équipe, et, au demeurant, le "mauvais" d'un malade étant aussi bien le bon d'un autre. Ceux qui sont choisis comme objets bons ne se laisseront pas facilement engager dans l'échelle de la toute-puissance. Ceux qui sont choisis comme objets pilotes trouveront leur tâche moins lourde et faciliteront l'accès du malade à des relations plus nombreuses.

Dans tous les cas les "éclaireurs" se sentent soutenus par le groupe, et celui-ci ne perd pas le contact avec le malade (Racamier, 1993, p.292).

On donc voit qu'avec l'aménagement de ces relations privilégiées, l'aspect collectif d'une prise en charge institutionnelle centrée sur la personnalité prend tout son sens : c'est le comportement de l'équipe entière qui déterminera son issue, par le rôle spécifique que chacun de ses membres joue dans le processus de guérison du malade. Et pour cela, la prise en charge collective est consubstantielle, en dernière analyse, à l'intensivité et l'extensivité de la technique des soins pour Racamier.

3.1.3. La composition de l'équipe soignante

Le temps est venu d'aborder la question de la composition de l'équipe soignante; un thème important de *PSD* qui a emmené Racamier à parler pour la première fois de « perversité de caractère » (le premier nom donné à la perversion narcissique).

Pour Racamier, la composition de l'équipe soignante était essentielle pour que celle-ci puisse remplir sa fonction de soins. À cet égard, sa pratique lui a révélé qu'il était important de sélectionner les individus désirants s'y joindre en fonction de certains traits psychiques, lui permettant de fonctionner de façon optimale. Reprenons les mots de Racamier, dans le passage où il évoque cette idée :

Une prétention exorbitante et naïve serait d'exiger que tous les soignants et soignantes soient intégralement "normaux" (qui se risquerait d'ailleurs à porter un tel jugement?); ou bien, ce qui d'une certaine façon revient au même, que tous aient passé par une psychanalyse personnelle avec succès [...] Nous croyons préférable de se tenir à l'écart des idéalismes; or c'en est un de n'accepter que les sujets idéalement normaux, et c'en est un autre d'accueillir n'importe quelle personnalité. L'expérience montre que certaines personnalités ne conviennent pas dans une équipe, et qu'il est chez les soignants (et tout autant chez les médecins) des perturbations inassimilables (Racamier, 1993, p.317).

Pour Racamier, la direction d'une institution de soin doit en d'autres termes faire son possible pour filtrer les personnalités qu'elle pressent comme potentiellement néfastes pour le bon fonctionnement de l'équipe soignante, avant qu'elles ne soient acceptées en son sein. Cela n'est toutefois pas une tâche facile, car les personnalités les plus perturbées ne sont pas toujours celles dont les symptômes sont les plus apparents. Le problème de la sélection est donc double : d'un côté, il faut s'assurer que l'équipe ne soit pas composée d'une *quantité* trop grande de personnalités troublées; et de l'autre, il faut s'assurer que certaines personnalités dotées d'un trouble psychique d'une *qualité* particulière n'intègrent pas l'équipe. Dans le premier cas, Racamier évoque l'exemple des troubles « névrotiques » :

Si chez un sujet l'engagement névrotique est important, ou si dans un groupe la proportion de sujets franchement névrotiques est élevée, le potentiel disponible pour le travail sera individuellement ou collectivement déficient. En d'autres termes, les gens auront trop à faire avec leurs problèmes personnels pour s'occuper de ceux des malades (Racamier, 1993, p.318).

Dans le second, il évoque plus spécifiquement le « masochisme de caractère » et la « perversion de caractère » (Racamier, 1993, p.319). Ce qui fait que ces troubles sont qualitativement plus néfastes que d'autres (comme les troubles névrotiques, par exemple) est que la situation institutionnelle, aussi enviable soit-elle, a peu de chances de les atténuer:

Il s'agit en fait de savoir si l'amélioration du régime institutionnel va favoriser ou non la modification des attitudes personnelles manifestes. Dans certains cas une position de "résistance" est labile, que le régime institutionnel alimentait largement; le change-t-on qu'une forme d'économie différente peut s'instaurer; dans d'autres cas une position de même nature traduira une nécessité interne de la personnalité, que seule une cure personnelle pourrait éventuellement modifier;

dans ce cas c'est la perturbation personnelle qui s'empare du contexte institutionnel (Racamier, 1993, p.318).

Dans le cas des altérations psychiques qu'il considère qualitativement importantes, Racamier évoque aussi que les sujets qui en sont affligés en tirent un certain plaisir. Ainsi, il considère la souffrance psychologique comme le signe le plus fiable de la non-dangereuse d'un fonctionnement psychopathologique pour le fonctionnement de l'institution. Il l'exemplifie à l'aide d'un cas vécu, concernant deux infirmières qui avaient toutes deux du mal à s'adapter dans son unité de soin :

Dans la différence qu'il est pratiquement important de déceler entre deux semblables cas [les cas des infirmières], un élément clinique très simple constitue l'un des meilleurs critères d'évaluation : c'est la *souffrance psychologique*; dans le cas de l'infirmière phallique et castratrice il n'en existait pas; elle se plaignait beaucoup de tous et de tout, mais elle y trouvait plaisir; l'autre infirmière, au contraire, était visiblement mal à l'aise (Racamier, 1993, p.319, italiques dans le texte).

Si Racamier évoque le masochisme de caractère – qui « ne doit pas être considéré comme un atout; [car] il motive des attitudes sacrificielles et des asservissements qui peuvent plaire aux malades (et à certains médecins) mais ne leur font aucun bien » – c'est toutefois sur la perversion de caractère qu'il met particulièrement l'accent lorsqu'il évoque les pathologies psychiques qui sont les plus à redouter pour le bon fonctionnement institutionnel. Il ne les définit que très allusivement – un court paragraphe – dans *PSD*, mais déjà il mentionnait la considérer comme « le véritable complément de la psychose » (une idée qu'il approfondira dans *Les Schizophrènes*, et davantage encore dans *Le génie des origines* – Racamier, 1993, p.320). Citons-le toutefois, pour disposer déjà d'une première définition sommaire de cette psychopathologie :

De tels sujets ne souffrent pas; ils font souffrir et sans culpabilité. Leur narcissisme est exclusif. Leurs relations sociales sont très développées, mais leurs relations d'objet sont d'une pauvreté particulière; c'est que les objets sont pour eux avant tout et toujours fonctionnels et utilitaires : des ustensiles (Racamier, 1993, p.320).

On comprend par cette définition l'incompatibilité entre la perversion de caractère et la fonction soignante. Mieux encore : on comprend que ce type de personnalité est antithétique avec le travail d'équipe en tant que tel. Du moins, c'est la conclusion à laquelle en vient Racamier:

Leur présence [aux pervers de caractère] dans une véritable équipe est impossible : elle est faible et ils la démontent, ou elle est forte et ils la quittent; en fait leur structure personnelle est incompatible avec une réelle activité d'équipe; et s'ils dirigent un groupe, ce n'est pas comme une équipe, mais comme une cour ou comme un "gang" (Racamier, 1993, p.320)

À cet égard, Racamier en est même venu à soupçonner que ce type de personnalité était attiré par les institutions de soins, puisqu'elles hébergent des gens vulnérables, desquels ils pourraient aisément profiter:

Il est possible que les milieux psychiatriques les attirent pour l'abondante pâture qui peut s'y trouver. Mais leurs motifs sont redoutables. Ils chercheront à utiliser les malades; leur mode d'approche sera toujours de l'ordre de la manipulation; manipuler, manœuvrer, utiliser, exploiter, c'est ce qu'ils chercheront à faire dans un groupe (Racamier, 1993, p.320).

Nous approfondirons davantage dans la section suivante les liens que Racamier établit entre la schizophrénie et la perversion narcissique. Ce bref résumé de *PSD* devrait toutefois avoir montré comment ces deux psychopathologies sont opposées, et comment les chances de guérison du schizophrène a beaucoup à voir avec son

intégration dans une équipe soignante dont les membres fonctionnent de façon inverse du fonctionnement pervers narcissique.

3.2. Les schizophrènes

Les schizophrènes est le premier ouvrage d'importance publié par Racamier après *PSD*. L'ouvrage est paru en 1980, mais sa rédaction avait déjà été complétée depuis quelques années, puisque l'essentiel de son contenu faisait partie du rapport *Le paradoxe des schizophrènes*, qu'il avait présenté au Congrès des psychanalystes de langues romanes en 1978.

Aux dires de Bayle, ce rapport a eu beaucoup de retentissement, à l'époque où il fut présenté :

La schizophrénie, ce monstre de la psychiatrie, apparaissait sous un nouveau jour, entre catastrophe et aménagement psychiques. Si les analystes psychiatres y trouvaient de nouvelles orientations, les autres, psychologues pour la plupart, découvraient qu'il n'était pas interdit de s'engager dans l'étude de processus que tous les ouvrages présentaient comme incompréhensibles, désorientant, discordants. Il semble que la schizophrénie avait auparavant pris possession des auteurs qui en traitaient chacun à sa façon, et soudain, par l'étude de quelques paradoxes, Racamier y mettait un peu d'ordre, un peu seulement, mais assez pour que la question ne devienne pas rébarbative ou exaspérante (1997, p.46).

En d'autres termes, par ce rapport, Racamier tentait pour la première fois d'élaborer une théorie synthétique de la schizophrénie, en révisant les travaux des auteurs qui s'y étaient attardés avant lui à la lumière de son expérience clinique. Alors que dans *PSD* il avait focalisé sur le traitement de la schizophrénie en mettant l'accent sur le caractère

institutionnel de sa prise en charge, il tentera ici plus précisément d'en préciser le fonctionnement, la genèse et les causes – donc, en somme, de l'expliquer.

Dans le cadre de notre analyse, l'intérêt de l'ouvrage *Les schizophrènes* réside dans le fait que la perversion narcissique est entendue, par Racamier, comme l'envers interpsychique de la schizophrénie. J'ai choisi de résumer trois thèmes abordés dans l'ouvrage, qui permettent à mon sens de comprendre la théorie de la perversion narcissique de Racamier : le fonctionnement schizophrénique (*la schizophrénie*); la genèse de la schizophrénie (*le conflit des origines*); et les causes de la schizophrénie (*la séduction narcissique et la paradoxalité*).

3.2.1. La schizophrénie

D'emblée, dans *Les schizophrènes*, Racamier critique le fait que la schizophrénie a le plus souvent été appréhendée sous l'angle restreint de ses symptômes : « la vie dans l'invivable et la pensée dans l'impensable; l'agonie de l'être; la mise à mort du réel, de l'objet et du moi; l'amour perdu, mais jamais trouvé; Éros en déroute, et Narcisse en perdition. En un mot : la schizophrénie comme catastrophe » (Racamier, 1978, p.887). Il y oppose une conception de la schizophrénie comme « aménagement »; ou encore, comme « défense contre la catastrophe » par laquelle elle avait jusqu'alors été définie (Racamier, 1978, p.888). À cet effet, il distingue la psychose « à l'état natif » et la psychose « en état d'organisation » :

L'état natif, cliniquement primordial, nous le décrirons comme un processus paranoïde; il n'est jamais durable; il est pétri d'angoisse; le moi s'y trouve à vif et mis à nu; les investissements se liquidifient : on pourrait par image parler de psychose liquide (après la blanche et la froide, voici la liquide). Tout autre est l'organisation de long cours, aménagée soit pour éviter ces éclipses

bouleversantes, comme maintes personnalités en marge de la psychose [...], soit encore, comme les schizophrénies, à partir de ces expériences (Racamier, 1978, p.889).

Par-là, Racamier établit une distinction entre la psychose en tant que telle (état natif) et une structuration pathologique de la psyché qui s'aménage à partir d'elle (état d'organisation, comme la schizophrénie). Dans *Les schizophrènes*, il s'intéresse à ces deux acceptations de la psychose puisque l'explication de la schizophrénie comme organisation psychique nécessite également que soit prise en compte son origine (la psychose à l'état natif).

Par-delà ces précisions conceptuelles, Racamier établit aussi plus largement une comparaison entre les organisations « psychotiques » et « névrotiques », qui lui permet de faire ressortir les caractéristiques spécifiques du fonctionnement schizophrénique. La plus importante est certainement que le schizophrène a une organisation psychique « anti-conflictuelle » : « tandis qu'en régime névrotique le moi travaille au sein du conflit autre chose se passe en régime de psychose, où le moi travaille envers et contre la conflictualité » (Racamier, 1978, p.893). Pour ce faire, le moi du schizophrène use selon lui de divers mécanismes défensifs qui ne relèvent pas du refoulement, comme le « déni », le « clivage », la « projection » et l'« identification projective », qui ont tous comme propriété « de prélude ou de procéder à l'éjection de quelque part active de la psyché » (Racamier, 1978, p.896).

Nous reviendrons en détails sur la conflictualité psychique et sur son expulsion chez les psychopathologies anti-conflictuelles, mais précisons pour l'instant qu'en état de psychose, Racamier soutient que cette expulsion est totale, tandis que chez le schizophrène, une part de ce conflit psychique est reléguée à d'autres, de façon à lui éviter la psychose. Ce passage l'exprime bien : « en phase aiguë, cette éjection est hémorragique. Mais le moi schizophrénique fait en sorte de conserver un contrôle sur

ce qu'il bannit de la psyché; conservateur à sa manière, il met ses œufs à couver dans le nid des autres » (Racamier, 1978, p.896). Soulignons aussi le fait que pour que l'expulsion de la conflictualité psychique chez d'autres personnes soit possible, Racamier précise que leur psyché doit avoir été aménagée au préalable, de façon qu'elles soient propices à son hébergement. En cela, « toutes les stratégies de la folie [du schizophrène] ont pour propriété commune de brouiller l'esprit et les affects, de rendre le travail mental impossible ou futile, bref de mettre le moi en péril ou en déroute » (Racamier, 1978, p.908).

Racamier nomme ce processus par lequel le schizophrène aménage le moi d'autrui « inanisation ». Il s'agit, à ses dires, d'un processus qui « vise moins à détruire l'objet qu'à juste le vider de sens et d'intérêt » :

Elle est menée par le regard et par les propos; elle est insidieuse et térébrante; c'est comme un laser qui viderait la substance de l'objet, ne laissant de lui qu'une dépouille; ainsi voit-on parfois des troncs d'arbres rongés par dedans : debout, mais vidés (Racamier, 1978, p.913).

Pour l'auteur, le processus d'inanisation est un type de relation d'objet, qu'il nomme plus précisément « omnipotente-inanitaire » (Racamier, 1978, p.913). Celle-ci a la caractéristique de dénier non pas l'« existence » de l'objet, mais sa « signifiante » : « on peut aller jusqu'à dire que l'omnipotence inanitaire est ce qui permet aux schizophrènes d'éviter le retrait d'investissement total; elle réserve une attention extrême à l'objet, mais négative » (Racamier, 1978, p.913). Aux dires de Racamier, l'inanisation est proche de la conception kleinienne d'*envie*; et puisqu'elle est une agression (une destruction de la signifiante), elle est également près de la conception que se faisait Bion de l'« attaque des liaisons ». Or, à Racamier de préciser aussi que « le transfert inanitaire » n'est pas entièrement « destructeur », puisqu'« il préserve le rapport à l'objet en l'isolant des liaisons qui sont les siennes. On voit par-là que,

paradoxalement, l'inanité est pour le malade une façon de préserver l'objet; de le surmonter absolument; de l'isoler, et enfin de l'avoir exclusivement » (Racamier, 1978, p.913).

3.2.2. Le conflit originaire

Jusqu'ici, nous avons dressé un portrait schématique du fonctionnement schizophrénique, tel que le conçoit Racamier. Ce portrait demeurerait toutefois fort incomplet si nous ne nous attardions pas aussi à sa conception de la genèse de la schizophrénie, qui éclaire par ailleurs d'autres dimensions de son fonctionnement.

Selon Racamier, le caractère anti-confliktuel de l'organisation psychique des schizophrènes remonte au fait qu'ils ne sont pas parvenus à dépasser le « conflit originaire » entre « l'investissement narcissique et l'investissement objectal », ou entre ce que le psychanalyste Francis Pasche a appelé « le narcissisme et l'anti-narcissisme » (Racamier, 1978, p.918). Cette opposition première entre le narcissisme et l'anti-narcissisme, Pasche l'a théorisée pour résoudre le débat qui opposait ceux qui considèrent le « narcissisme primaire » (ou « l'amour de soi-même ») comme étant premier d'un point de vue psychogénétique, et les autres, qui considéraient que c'était « l'amour primaire » (ou « l'amour pour la mère ») qui l'était (1965, p.503). Pasche a cru trouver la solution à ce débat en postulant que le nourrisson est d'emblée « cohérence active et dissociation », ou pour reprendre les mots de Racamier, que « si le petit enfant est comme on sait chercheur d'objet, c'est à son corps défendant » (Racamier, 1978, p.918).

À cet égard, Freud avait déjà éclairé le fait que le « moi » se vide de son énergie libidinale lorsqu'il investit l'objet avec la métaphore de l'amibe. Contrairement à cette métaphore – qui sous-entend que le retour sur le « moi » de la « libido objectale » lui est toujours profitable –, Pasche a quant à lui souligné que cela n'est pas le cas : « cela n'est vrai en effet que de l'introjection qui aboutit à l'identification dans le Moi [...], mais cela est faux de toutes les autres introjections, car en réalité l'objet installé au-dedans, quoique réduit à son image, garde son statut d'objet et se maintient à "distance" du Je » (Pasche, 1965, p.507-508). La relation objectale pourrait donc, dans cette perspective, être absolument négative pour le sujet, puisque l'investissement de l'objet pourrait se faire sans l'investissement préalable du moi que Freud prenait pour acquis d'un point de vue développemental. Ce postulat, selon Pasche, était la conclusion logique de l'application de la dernière théorie des pulsions de Freud à la dualité entre « libido narcissique » et « libido objectale », issue de *Pour introduire le narcissisme* : l'investissement centripète de la « libido narcissique » serait dès le départ en tension avec l'investissement centrifuge de la « libido objectale »; l'investissement narcissique premier du moi n'étant pas une condition nécessaire à l'investissement – à perte – de l'objet. Pour Pasche, cette révision de la dualité entre libido narcissique et objectale à l'aune du second dualisme pulsionnel ne voulait toutefois pas dire que l'investissement narcissique devait désormais être égalé à « *Thanatos* », et l'investissement objectal – anti-narcissique – à « *Éros* » : tous deux, à ses yeux, devaient être entendus comme l'œuvre de *Thanatos* s'ils s'effectuaient au détriment de l'autre. Pour être l'œuvre d'*Éros*, Pasche soutenait plutôt que le double mouvement du narcissisme et de l'anti-narcissisme devait s'intriquer, bien qu'il considérait que l'équilibre entre les deux ne pouvait jamais véritablement être atteint (1965, p.515-516).

Racamier reprend pour l'essentiel cette thèse, en postulant que tout épisode psychotique relève d'une rupture entre les « investissements narcissiques et objectaux » qui sont « intriqués dès l'origine » (1978, p.919). Dans cette perspective,

le conflit originaire entre l'investissement narcissique et objectal sévit toujours chez le schizophrène, puisque l'intrication dynamique de ces deux pôles d'investissement ferait défaut chez lui : « le monde externe et le moi sont ici [dans les organisations schizophréniques] non pas des alliés, non pas même des concurrents : ils sont des ennemis » (Racamier, 1978, p.919). Par « ennemis », Racamier veut dire que les investissements narcissiques et objectaux ne sont pas seulement en tension chez les schizophrènes (l'investissement d'objet soutirant de la libido investie préalablement sur le moi, et inversement, comme cela est le cas dans le fonctionnement psychique normal), mais plutôt, incompatibles l'un avec l'autre. Pour un schizophrène, l'investissement de l'objet voudrait donc dire la perte du moi, et l'investissement du moi, la perte de l'objet. Dans l'absolu, il n'y aurait pas de lien possible entre les deux qui ne transite pas par des mécanismes de défense comme le déni, le clivage et l'identification projective, puisque sans eux, le schizophrène serait dans un état d'« exposition objectale » : « le danger pour un psychotique est bien d'être aspiré par et dans l'objet [...] l'objet est ennemi du seul fait d'être investi » (1978, p.920). Et cela fait en sorte qu'il vacille, aux dires de Racamier, entre l'« adoration » et le « mépris » des autres. Ce passage, où il évoque le transfert du schizophrène en cure analytique, est particulièrement parlant à ce propos :

Eux nous montrent l'amour quand il devient fou. Il est impressionnant d'observer, se revivant par éclairs dans le transfert d'un schizophrène, ce sentiment d'adoration. Fugitive, irradiante, elle ne passe ni par des mots, ni par des gestes; elle se voit au regard; ce regard n'est pas sans évoquer celui du nourrisson, qu'on dit suceur, mais qui plus encore paraît aspiré, capté, par l'objet, dans un irrésistible courant d'admiration primaire (Racamier, 1978, p.920).

Du fait que la schizophrénie serait l'aménagement psychique d'un rapport trouble entre les investissements narcissiques et les investissements objectaux qui sont intriqués à l'origine, Racamier en déduit aussi que les schizophrènes n'ont que « deux

réalités (l'intérieure et l'extérieure), ou deux espaces (du dehors et du dedans) » (1978, p.926). Cela veut dire qu'entre les deux, il n'y a pas d' « espace intermédiaire » au sens où Winnicott l'entendait, et que ce qui manquerait le plus aux schizophrènes serait, contre toute attente, des capacités d' « illusion » :

Un espace intermédiaire les sépare et les unit [les espaces du dedans et du dehors] que Winnicott avec son flair, a exploré et qu'on appelle transitionnel. Il est interstitiel. C'est un espace de jeu, d'illusion et de culture. C'est bien cet interstice qui manque de manière aiguë aux psychotiques à vif, et de façon chronique aux schizophrènes. De là, pour eux, l'affrontement du dehors et du dedans; leurs espaces n'ont pas la fluidité ni le jeu des nôtres (Racamier, 1978, p.926).

Il est intéressant de noter qu'à partir de cette observation, Racamier approfondira la notion winnicotienne de *transitionnalité*, lorsqu'il développera plus tard son concept d'*ambiguïté* (De Sainte-Marie, 2012, p.217). Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais notons pour l'instant que cette acquisition d'une tierce dimension psychique est intimement liée chez lui à l'acquisition de ce qu'il appelle « une idée du moi » :

L'idée du moi permet d'approcher l'étranger sans frayeur, et, quels que soient nos combats avec l'objet, de nous sentir avec lui dans un rapport de familiarité que les projections et dénis n'entament jamais tout à fait – sauf dans les psychoses passionnelles. Cette idée du moi, collective et spécifique, reçoit un investissement modeste, non pas neutre assurément, mais aconflictuel. Sa fonction essentielle est d'anticipation. À travers elle nous pouvons préjuger ou pressentir que toute personne, avant que d'être connue, avant que d'être aimée ou détestée, est de même sorte et de même pâte que nous; de cette glaise commune, dont il est dit que l'homme est fait. Il s'agit moins d'une identification à tel objet qu'à l'espèce (Racamier, 1978, p.927).

Quand Racamier évoque l'argument que le schizophrène manque de capacité d'illusions, il faut donc en comprendre qu'il manque aussi plus fondamentalement de cette idée du moi qui permet normalement d'avoir l'intuition que les autres sont des

semblables et de pouvoir les côtoyer sans avoir toujours à craindre de les appréhender comme des êtres radicalement autres. Ce passage le résume bien :

Pour un psychotique, les objets se détachent du vide; rien ne les porte rien ne les entoure; son monde n'a pas de trame... Aucune image de base d'autrui et de soi-même ne constitue le fond, l'assise et la trame de sa relation vécue avec le monde vivant qui l'entoure. Il vous aborde à nu, sans référence et sans passé, comme s'il était et si vous étiez les deux seuls exemplaires de la race humaine (Racamier, 1978, p.928).

Pour cela, Racamier considère que le schizophrène est un « hyperréaliste » : faute d'une idée du moi et par extension d'un espace transitionnel, il ne connaît pas ce qui, normalement, lie les êtres humains, et les fait transcender minimalement leur existence individuelle. Il voue par conséquent un culte au réel : « Ils sont hyperréalistes par dévotion et par terreur. Respecté comme un Dieu sans merci, qui les regarde par-dedans et stupéfie leur activité fantasmatique, ce Réel ne leur a jamais apporté de contentement. Ils s'y sentent étrangers » (1978, p.929).

3.2.3. Séduction narcissique

Jusqu'ici nous avons vu, de façon très schématique, la conception qu'a Racamier du fonctionnement et de la genèse de la schizophrénie. Nous ne savons rien encore toutefois de ses causes.

Dans un commentaire paru dans *De Psychanalyse en psychiatrie*, un ouvrage de compilation d'articles paru peu avant *Les schizophrènes*, Racamier spécifie qu'« on est conduit à penser que des facteurs innés congénitaux y jouent un rôle important, combinés au demeurant avec des facteurs familiaux subtils mais étroits » (Racamier,

1998, p.86). Ainsi, la « vulnérabilité congénitale du moi » et les « frustrations spécifiques du moi » – « des frustrations portant sur le *besoin de reconnaissance, par l'objet parental, des activités propres de perception, de pensée et de représentation de l'enfant* » – participeraient conjointement à l'essor de la schizophrénie (Racamier, 1998, p.86, italiques dans le texte). Malgré qu'il reconnaisse deux causes possibles à la schizophrénie, Racamier a toutefois mis beaucoup plus d'emphase dans sa théorie sur ses causes environnementales. Dans *Les schizophrènes*, celles-ci sont développées par ce qu'il appelle la *séduction narcissique* et la *paradoxalité*. Nous les aborderons successivement.

La *séduction narcissique* renvoie pour Racamier à une forme de « fascination mutuelle » qui s'installe durant les premiers mois de la vie entre le nourrisson et sa mère, et qui vise à « préserver un monde à l'abri des excitations internes et externes » (1978, p.932). Pour reprendre les mots exacts de Racamier dans *Les schizophrènes*, « le but de la séduction narcissique est de maintenir dans la sphère narcissique une relation susceptible de déboucher sur une relation d'objet désirante, ou de l'y ramener » (1978, p.932). Il l'illustre par les formules suivantes, qui nous aident à mon sens à comprendre son lien avec le conflit originaire, dont il avait parlé auparavant : « $I+I=I=\infty$ », et « $N=N$ » (ou « *Narcisse = Nirvâna* » – Racamier, 1978, p.932). De la façon dont je le comprends, il s'agit de la rencontre entre les propensions anti-narcissiques de l'un des protagonistes et les propensions narcissiques de l'autre ($1+1=1$), par laquelle une forme d'unification peut s'établir à l'encontre des propensions anti-narcissiques de chacun d'eux ($1=\infty$ ou $N=N$). Nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard, lorsque nous aborderons *L'inceste et l'incestuel*, le dernier ouvrage de Racamier; mais pour l'instant, il suffit de retenir que la séduction narcissique est normalement mutuelle pour lui, et qu'il lui attribue une fonction normale pour le développement psychique. Dans *Les schizophrènes*, il s'intéressera toutefois plus spécifiquement à ses dérivés

pathologiques pouvant mener au développement de troubles psychotiques comme la schizophrénie.

Pour en faciliter la présentation, il l'exemplifie à l'aide d'un cas hypothétique où la mère initie cette séduction. Or, il est clair, à ce propos, que ce point de vue est partial : « on est toujours deux dans une séduction ; séduit, l'enfant aime à l'être, et séduit » (Racamier, 1978, p.932). En tout cas, dès la première initiative de l'un des deux partenaires d'interaction, le mouvement de séduction narcissique s'accélérerait jusqu'à devenir une fascination mutuelle, qui rétrocéderait ensuite dans les cas normaux. Racamier l'exprime ainsi :

Cet ordre narcissique étale est troublé par les absences de la mère et plus encore par l'impact du monde extérieur, par les forces de croissance de l'enfant, et surtout par les pulsions et les désirs : désirs de l'enfant, désirs de la mère pour l'enfant et désirs de la mère pour le père. Les processus précoces d'identification projective transforment la relation narcissique primaire sous l'influence et au bénéfice des pulsions, de leurs dérivés et de leurs représentations (Racamier, 1978, p.932).

Or, dans des cas plus rares, ce processus de séduction narcissique ne céderait pas, dû à son attisation artificielle par la mère ou l'enfant. Racamier illustre encore une fois ce cas de figure en attribuant à la mère l'initiative de ce détournement pathologique de la séduction narcissique normale :

Supposons une mère hostile à ses propres désirs ; toujours attachée à la sienne; empêtrée dans son Œdipe; ayant en horreur les désirs libidinaux que l'enfant manifeste, qu'il inspire, et qu'il représente; et toujours enfin menacée de dépression: il faudra que son enfant la complète ou plus exactement qu'il demeure partie intégrante d'elle-même, au titre d'un organe vital. Cette mère entend donc réinclure l'enfant en elle-même une fois pour toutes : cet enfant narcissiquement séduit doit être comme s'il n'était pas né. Il ne faut pas qu'il opère cette seconde naissance qu'est la naissance psychique; il ne faut pas qu'il croisse; qu'il pense;

qu'il désire; qu'il rêve. Il restera pour la mère son rêve incarné : un fétiche vivant (Racamier, 1978, p.932).

Même dans le cas hypothétique où la mère initie le détournement pathologique de la séduction narcissique, Racamier soutient toutefois que l'enfant y trouve son compte, et qu'il peut donc, lui aussi, alimenter en retour sa distorsion. Cela rend d'autant plus difficile de discerner, selon lui, qui déclenche le dysfonctionnement de la séduction narcissique normale en premier lieu :

Pour lui [l'enfant], bien évidemment, la séduction narcissique n'a pas de moindres charmes, qui lui promet de faire avec la mère un Tout omnipotent; de ne la perdre jamais; de lutter souverainement contre l'excitation pulsionnelle; et de radier d'un coup le père et la castration. Aussi bien ne peut-on pas décréter qui commence à séduire qui – ce qui peut rendre indécidable toute question relative aux origines de la psychose (Racamier, 1978, p.933).

À cet effet, Racamier a déduit qu'il existait un lien entre la séduction narcissique pathologique et la schizophrénie, lorsqu'il a vécu, dans son expérience clinique avec des schizophrènes, des transferts dans lesquels une séduction narcissique dissymétrique semblait se réactualiser. Il relate ainsi cette expérience, en mettant en même temps en garde les analystes qui ont à leur charge ce type de patient :

Dans le transfert, le patient schizophrène tend à reconstituer la séduction narcissique. Il serait simplement sot de croire qu'il n'y parvient pas du tout ; l'analyste qui ne voudrait nullement se laisser narcissiquement séduire — au double mode actif et passif — fera bien de n'approcher jamais un schizophrène; et si je caricature à dessein son contre-transfert, ce n'est pas pour dire qu'il s'y abandonne, mais pour préciser la pente où le patient l'attire. Il va insidieusement, et secrètement, se sentir la seule personne au monde capable de comprendre ce patient-là; il est irremplaçable ; le patient est en lui ; il l'héberge ; aussi bien est-il dans le patient; ensemble ils forment un monde; mutuellement ils se créent;

cette « dyade » ne supporte pas l'impact du réel externe, et la seule représentation d'autrui prend figure d'intrusion (Racamier, 1978, p.933-934).

Dans *Les schizophrènes*, Racamier suggère à cet égard que l'importance prise par la relation de séduction narcissique dans la clinique des schizophrènes par rapport à la place que prend habituellement l'alliance thérapeutique avec les autres types de patient est représentative du fait que celle-ci ne s'est jamais véritablement estompée chez eux, puisqu'elle a été perpétuée de façon manipulatoire dans leur environnement familial. Cela aurait eu pour conséquence de mettre à mal leurs capacités d'introjection sur lesquelles se fondent habituellement les relations mutuelles d'empathie, puisque leurs rapports avec leurs proches seraient principalement basées sur la nécessité d'éviter le conflit, ou plus précisément, d'éviter le développement de l'intériorité psychique.

Selon Racamier, ces hypothèses sont appuyées par les observations des auteurs qui avaient décrit avant lui la particularité de la dynamique interactionnelle des familles de schizophrènes :

Nul n'est jamais en face de personne, tout le monde est à tout instant absorbable, les contradictions des faits ou des pensées comptent pour rien, étant sans cesse phagocytées ; dans ces milieux très fermés, jamais d'affrontements ni de désaccords; il est possible d'avoir des idées, affects ou perceptions totalement contradictoires, tout en croyant baigner dans une harmonie complète; non seulement il est interdit de penser autrement, mais on ne pense pas autrement. La vérité est scandaleuse, comme la loi, pour ce qu'elle résiste aux séductions d'une pensée qui subvertit tout (Racamier, 1978, p.937).

Ce phénomène, par lequel ces familles peuvent vivre ensemble sans véritablement se connaître, témoigne selon Racamier de la forme particulière de pensée qui s'y déploie : une pensée qui abolit toutes les contradictions sur lesquelles se fondent habituellement le processus de pensée. Celle-ci serait issue d'une séduction narcissique qui perdure de façon anormale, puisqu'elle témoignerait, comme elle, d'un besoin d'abolition de

l'altérité. Or, Racamier insiste sur le fait qu'on aurait tort de penser que cette pensée est « envahie par le processus primaire », ou en d'autres termes, qu'il s'agit d'une « pensée magique » : il s'agirait plutôt, à ses dires, d'une « pensée subvertie » (Racamier, 1978, p.937).

3.2.4. La paradoxalité

Cela nous emmène au concept de *paradoxalité*. Pour comprendre ce qu'il signifie et en quoi il est lié à l'étiologie des schizophrènes pour Racamier, il faut d'abord comprendre ce que l'auteur entend par la notion de *paradoxe*.

Pour lui, « un paradoxe est une formation psychique liant indissociablement entre elles et renvoyant l'une à l'autre deux propositions, ou injonctions, *inconciliables et cependant non opposables* » (Racamier, 1978, p.947, je souligne). Dans un article paru avant *Les schizophrènes*, Racamier donne un bon exemple du caractère « inconciliable » que peuvent prendre deux propositions, en mobilisant le dilemme du menteur d'Épiménide (qu'il confond maladroitement avec un certain Épaminondas; une erreur qu'il corrige, dans *Les schizophrènes*). En annonçant que tous les Crétois sont menteurs, Épiménide, le Crétois, mobilise deux propositions inconciliables, car il est impossible de concilier l'idée que tous les Crétois sont menteurs avec l'idée qu'Épiménide, le Crétois, dit la vérité (Racamier, 1973, p.661). Ces deux propositions inconciliables sont toutefois « opposables », puisqu'elles sont toutes deux exprimées par le même type de logique (la parole). On peut donc réfuter ce qu'affirme Épiménide en le mettant face au caractère paradoxal de sa logique, en utilisant la parole, comme lui. Pour être « inconciliables et cependant non opposables », des propositions ou des injonctions inconciliables doivent par conséquent être exprimées dans deux registres de logique différents (la parole et l'affect, par exemple – Racamier, 1998c, p.5-6). C'est

l'anthropologue Gregory Bateson qui a découvert le premier cette propriété de non-opposabilité que pouvait prendre la communication paradoxale. Il l'a appelée « double blind » (ou double contrainte), et il a été le premier à le lier à l'étiologie des schizophrènes (Bateson et al., 1956).

Pour Bateson et ses collègues, la double contrainte met en contradiction le mode de communication (ou la classe logique à laquelle appartient le message transmis) et ce qui est communiqué (la logique de la communication). Les modes de communications sont en quelque sorte le cadre qui permet d'appréhender le contexte dans lequel est exprimé le message, et de comprendre la signification plus abstraite qui lui est allouée (par exemple, il s'agit d'une blague, d'un jeu, d'une métaphore, etc.) Ils sont généralement exprimés de façon non-verbale (par la posture, les gestes, une expression faciale, ou une intonation, par exemple). Bateson et ses collègues ont observé que le mode de communication de ce qui est communiqué était parfois falsifié de façon utilitaire chez les hommes et certains mammifères, et ils ont suggéré que chez l'homme, cette falsification avait la particularité de pouvoir être inconsciente (Bateson et al., 1956, p.2). À leurs yeux, quelqu'un qui est soumis de façon récurrente à une double contrainte (un mode de communication qui contredit, de façon inconsciente ou non, le message littéralement communiqué) en viendra à perdre ses capacités de discrimination entre les différents modes de communications (qu'ils soient de son expression propre ou des autres). Ils ont donc proposé l'hypothèse que le schizophrène, qui est reconnu pour avoir une faible capacité de discernement des modes communicationnel, a été plongé, lorsqu'il était enfant, dans un environnement où ce type paradoxe communicationnel était la norme. L'incapacité du jeune schizophrène à avoir pu démasquer en premier lieu la communication paradoxale serait quant à elle liée au fait qu'elle a été utilisée dans un contexte où s'il la révélait, il était puni ou privé d'amour (cette communication étant le plus souvent causée, selon les auteurs, par un « déni » de la part de celui qui l'impose, qui fait en sorte que c'est l'enfant qui est accusé d'avoir

une mauvaise perception de la situation – ce qu’il finira par croire – s’il met à jour la double contrainte qui lui est imposée – Bateson et al., 1956, p.3-8).

Dans *Les schizophrènes*, Racamier développera les thèses de Bateson (et des élèves de l’École de Palo Alto, que ce dernier a fondée) dans une perspective plus spécifiquement psychanalytique. Il s’inspirera à cet égard des travaux de Didier Anzieu (1975), qui a également pris cette voie, peu après lui (Racamier, 1973). Pour Racamier, la double contrainte est un paradoxe qu’il qualifie de « pragmatique », et qu’il oppose aux paradoxes dits « logiques » (le premier type de paradoxe que nous avons vu, qui met en relation des propositions inconciliables, mais opposables – Racamier, 1978, p.947) Selon lui, les paradoxes pragmatiques, contrairement aux paradoxes logiques, ne peuvent pas être résolus par la démonstration de leur caractère paradoxal, car ils s’expriment dans deux registres de logiques différents. Ils nécessiteraient donc une « réponse agie », dont l’ « humour » serait la forme idéale (Racamier, 1973). Dans le cas contraire, ceux-ci auraient un caractère foncièrement destructeur pour le moi, qu’ils auraient pour effet de « disqualifier ». En cela, Racamier les considère contraires à toute « reconnaissance narcissique de l’activité propre du moi », puisque toute personne qui y est soumise se voit dans l’obligation « de croire au témoignage de ses sens, ou de croire son objet »; ou encore, de choisir « entre la confiance en son moi et l’amour de l’objet » (Racamier, 1978, p.950).

Racamier donne un exemple dans *Les schizophrènes* qui permet de bien visualiser la forme que peut prendre ce type de paradoxe dans la réalité : celui d’une enfant qui, au retour de l’école, annonce à sa mère qu’elle a faim, et à laquelle cette dernière répond : « Mais non, tu n’as pas faim! » L’exemple peut paraître banal, mais comme l’explique l’auteur : « l’intervention porte sur le propre vécu de l’enfant, et c’est en cela qu’elle est disqualifiante » (Racamier, 1978, p.949). Plutôt que de lui dire qu’il n’est pas l’heure de manger, la mère disqualifie donc ce que ressent l’enfant – et par extension,

sa croyance en ses propres sentiments – et cette dernière se voit dès lors dans l'obligation de choisir entre la vérité de ses sentiments (avoir faim) et la vérité des sentiments que lui attribue faussement sa mère (ne pas avoir faim). Ce faisant, nous dit Racamier, « si la disqualification est fréquente, voire constante, le résultat sera que des activités naturellement non conflictuelles du moi vont devenir conflictuelles. Il deviendra en soi conflictuel de percevoir, de sentir et, dans la même foulée, de penser » (Racamier, 1978, p.950).

Un aspect intéressant du paradoxe pragmatique dans la perspective d'une théorie de la reconnaissance, est que la disqualification qu'il représente implique nécessairement « un disqualifiant et un disqualifié », ou « un agresseur et une victime ». À ce propos, Racamier précise toutefois que contrairement à la simple agression disqualifiante du moi (qui a la particularité de mobiliser, en retour, de la haine envers le disqualificateur), la disqualification paradoxale du moi rend cette haine indiscernable chez le disqualifié (ce qui a comme conséquence d'en faire une victime qui, pourrions-nous dire, s'ignore) :

La haine sera refoulée; mais lorsque la disqualification se fait paradoxale, la haine même devient indiscernable : le paradoxe serré provoque, avec la confusion de l'esprit, une égale confusion des sentiments (Racamier, 1978, p.951).

Coupée de ses sentiments, donc, la victime du paradoxe pragmatique en viendrait souvent à s'identifier à son agresseur, et deviendrait elle-même parfois disqualificatrice, en usant de ce type de paradoxes comme stratégie de fonctionnement mental et relationnel privilégié.

Voilà donc pour les paradoxes. Mais nous avons déjà pénétré le domaine de la « paradoxalité » en évoquant comment l'usage de paradoxes pragmatiques peuvent

devenir la stratégie de fonctionnement mental et relationnel privilégiée de celui qui y est soumis de façon prolongée. Pour Racamier, la paradoxalité est en effet ce qui « sous-entend » et « entraîne » ce type de paradoxes – soit, le « système qu’il représente » (1978, p.952). Suivant Anzieu, il précise à cet égard que la paradoxalité est à la fois un « fonctionnement mental », un « régime psychique » et un « mode relationnel » (1978, p.952). En tant que « fonctionnement mental », elle « disqualifie le processus secondaire, qu’elle sollicite cependant aux dépens du processus primaire. C’est ainsi que, faisant fi de l’affect, elle en appelle à la logique, mais pour la rendre vaine » (Racamier, 1978, p.952). En tant que « régime psychique », elle noue « l’alliance la plus étroite avec la compulsion de répétition » et « empêche non seulement de penser juste, ou de penser du tout, mais de fantasmer et de rêver » (Racamier, 1978, p.952). Et finalement, comme « mode relationnel », la paradoxalité aurait comme particularité de viser quelqu’un : « elle le vise et le vide avec toute-puissance – et nous retrouvons ici l’omnipotence inanimée » (Racamier, 1978, p.953).

La boucle est donc bouclée : nous comprenons que le fonctionnement schizophrénique reproduit en quelque sorte le type de comportement qui fut sa cause (advenant qu’il s’agisse d’une schizophrénie de cause environnementale, et non congénitale). Or, un dernier mystère reste à lever : pourquoi le schizophrène est-il reconnu comme tel, dans la mesure où il est flagrant que son comportement est atypique, alors que ses parents (dans l’exemple hypothétique où se sont ses parents qui ont causé son désordre psychique), paraissent normaux? Qu’est-ce qui, en d’autres termes, fait du schizophrène un malade, alors que les gens qui ont causé sa maladie par l’usage privilégié de « paradoxes pragmatiques » parviennent à rester stable psychiquement? On devine que la perversion narcissique a quelque chose à jouer là-dedans, mais c’est dans le dernier ouvrage d’envergure de Racamier, *Le génie des origines*, que ce mystère sera levé. Déjà, dans *Les schizophrènes*, Racamier laissait toutefois quelques indices à ses lecteurs de l’explication qu’il donnera plus tard à ce phénomène :

Quant aux schizophrènes, on peut concevoir chez eux le cheminement suivant : ils ont souffert de cette perversion du penser; puis ils l'ont absorbée par identification introjective; et pour finir, s'ils y arrivent, ils en jouissent à leur tour, ayant eux-mêmes atteint le niveau perversif, mais cessant alors d'être vraiment schizophrènes (Racamier, 1978, p.938).

3.3. Le génie des origines

Le Génie des origines [ci-après, GO] est considéré comme le maître ouvrage de Racamier par les principaux commentateurs de son œuvre. Dans celui-ci, Racamier reprend pour l'essentiel ses propos tenus dans *Les schizophrènes*, mais pour en déduire des principes de fonctionnement universels de la psyché, à la façon dont Freud a déduit, par l'observation des névroses, l'existence de l'inconscient. C'est dans cet ouvrage qu'il sera également le plus prolixe sur la perversion narcissique, qu'il mettra non seulement en tension avec la schizophrénie, mais aussi, plus largement, avec le rapport du moi au réel qu'il considère comme étant le plus sain. Par ses développements opposés sur la perversion narcissique et le rapport idéal du moi au réel – qu'il nommera, plus spécifiquement, « ambiguïté » – nous verrons que Racamier dessine aussi plus largement les contours d'une nouvelle topique en psychanalyse : la « topique interactive ».

Dans les pages qui suivent, je résumerai les principaux développements de Racamier dans *GO*, en mettant une emphase particulière, comme dans les sections précédentes, sur les éléments qui permettront ultérieurement d'analyser la compatibilité de son concept de *perversion narcissique* avec les positions respectives de Honneth et de Whitebook. Six thèmes me sont apparus comme étant particulièrement importants à

aborder, à cet égard : *le deuil originaire; l'échelle des dénis; l'expulsion du travail psychique du deuil; la perversion narcissique; les noyaux pervers et l'ambiguïté.*

3.3.1. Le deuil originaire

Dès les premières pages du *GO*, Racamier dit inscrire son travail dans la continuité de Freud, et plus particulièrement, de ses travaux sur le deuil. À cet égard, il dégage « deux aiguillons de la psyché » dans l'œuvre freudienne :

L'une des perspectives traite du jeu réciproque des pulsions, de l'angoisse et des défenses au sein de l'appareil psychique. Elle culmine dans la synthèse de 1926 (*Inhibition, symptôme et angoisse*). C'est une perspective très clairement intrapsychique. Elle *regarde l'objet comme un fait acquis* et la psyché comme un contenant organisé des dérivés instinctuels; que soit dépassée la fonction de cet appareil psychique, et c'est le traumatisme qui apparaît. L'autre perspective traite du jeu réciproque entre le monde interne et le monde extérieur. Elle considère essentiellement les *processus* corrélatifs de découverte et de perte de l'objet. Elle se préoccupe de l'interaction; mais également des conditions d'émergence et de survivance du *moi*. Elle culmine dans les travaux sur le *narcissisme* et sur le deuil et la mélancolie (1914, 1917). Central, ici : le sentiment, ainsi que le travail de deuil. Le deuil est-il atteint mais débordé, c'est la dépression, c'est-à-dire la perte de l'estime du moi. Pis, est-il outrepassé, ce sera la porte ouverte à la psychose, c'est-à-dire à la perte du moi (Racamier, 1992, p.27, italiques dans le texte).

Entre les deux aiguillons, Racamier exploitera plus particulièrement le second, par la théorisation de ce qu'il appelle le « deuil originaire » – un concept fondamental dans *GO*, en fonction duquel s'articule l'ensemble de sa « topique interactive ».

Dans un entretien paru dans la *Revue française de psychanalyse*, il explique bien comment, par ce concept, il prolonge la conception initiale qu'avait Freud du deuil :

Au fond, j'achève la trajectoire que Freud a lui-même engagée en disant que c'est au détour du deuil que se découvre un nouvel objet d'investissement. Cette trajectoire, je la complète en montrant que c'est à partir du deuil que se découvre l'objet. Ce deuil représente donc le prototype de tout travail psychique (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1165).

Avant le deuil tel qu'il fut théorisé par Freud, il existerait donc un deuil plus fondamental, à partir duquel l'objet serait investi pour une première fois (les deuils successifs, qui sont ceux qu'a éclairés Freud, ne permettraient quant à eux que de désinvestir des objets déjà investis, pour en investir de nouveaux). Dans *GO*, Racamier définit ainsi ce deuil originel :

Processus psychique fondamental par lequel le moi, dès la prime enfance, avant même son émergence et jusqu'à la mort, renonce à la possession totale de l'objet, fait son deuil d'un unisson narcissique absolu et d'une constance de l'être indéfinie, et par ce deuil même, qui fonde ses propres origines, opère la découverte de l'objet comme de soi, et l'invention de l'intériorité (Racamier, 1992, p.29, italiques dans le texte).

On comprend, par ce passage, que le deuil originaire, au contraire des deuils freudiens, est le deuil d'une forme première de narcissisme. Cette forme première de narcissisme, nous l'avons évoqué précédemment, est considérée par Racamier comme un conflit, d'emblée, entre les forces narcissiques et anti-narcissiques de la mère et l'enfant. Racamier confirme que le deuil originaire est un moment second par rapport à ce conflit originaire, dans l'entretien que nous avons cité plus haut :

Quant au deuil originaire, je le vois s'inscrire au sein d'un conflit lui-même originaire : le conflit, bien connu, entre les tendances à l'unisson, dans la relation entre la mère et le bébé, et les tendances à la séparation et à l'autonomie, et c'est à travers le processus de deuil originaire que s'effectue la déhiscence fondamentale (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1166).

Dans *GO*, il précise aussi que ce deuil originaire se fait progressivement, et ne doit pas être entendu comme une étape à partir de laquelle le conflit originaire est absolument résolu :

L'aspiration unissante (narcissique) et l'aspiration différenciante (objectale) ne vont pas se succédant; celle-ci existe dès la première respiration ; celle-là subsiste après avoir cédé le pas. De même, l'après-deuil et l'avant-deuil ne sont pas séparés comme par un miroir qu'il faudrait franchir et qui se traverserait d'un coup (Racamier, 1992, p.34).

En somme, s'il y a bel et bien deuil originaire, celui-ci se fait par l'oscillation constante entre le narcissisme et l'anti-narcissisme qui, si on se rappelle *Les schizophrènes*, est relativement équilibrée à la base, à moins que certains facteurs congénitaux ou environnementaux ne viennent la perturber.

Dans un cas qu'on pourrait qualifier de normal, un moment particulier devrait toutefois advenir dans lequel l'anti-narcissisme prendrait décisivement le dessus sur le narcissisme, de façon à ce que la possession totale de l'objet primaire soit abandonnée au profit de l'établissement d'une première relation d'objet. Racamier le précise : « c'est bien en cédant à l'anti-narcissisme, découvert et décrit par Francis Pasche, que l'enfant puis le sujet se déprend de l'unisson narcissique avec la mère qui l'entoure » (1992, p.37). Il parle ainsi de cet événement :

L'enfant *tourne le dos*. Ce qu'il avait (sans doute peu distinctement) en partage, il le perd. Il aura à en faire son deuil. Ce sera le deuil de cette illusion de toute-puissance et de toute-appartenance [...] *Il s'est détourné d'une mère qui est comme une atmosphère : il la déplore; il découvre une mère qui est un objet : il la désire* (Racamier, 1992, p.32)

À cet effet, l'accomplissement du deuil originaire permet selon Racamier de développer l'« idée du moi » dont nous avons parlé précédemment, ainsi qu'une « confiance de base »: « si c'est la traversée du deuil originaire qui permet de croire à l'objet comme à soi-même, et de les investir, c'est elle aussi qui lègue au sujet la capacité d'avoir *suffisamment confiance* dans le monde et la vie, dans l'objet et dans soi » (Racamier, 1992, p.42-43).

Plus important maintenant pour nous, cette première ébauche du moi est aussi garante du développement de ses premières « capacités »; notamment, de sa capacité à faire des deuils :

Aucun deuil n'est faisable que n'ait été préalablement abordé *et enclenché* le processus de deuil originaire. C'est à cette condition fondamentale – nous le savons – que le moi est relativement immunisé devant les pertes; qu'il a acquis une suffisante confiance de base; qu'il conserve vive une source créative; c'est enfin à cette condition qu'il peut aborder un deuil avec la force et les *instruments psychiques* nécessaires [...] la mise en attente, l'identification, la recherche d'investissements nouveaux, la répartition des affects (tristes et autres), la récollection mentale et pratique des souvenirs, etc. seront parmi les instruments utilisés par le moi (Racamier, 1992, p. 48).

Si Racamier avait précisé précédemment que le deuil originaire est la précondition de la faisabilité des deuils successifs au sens où Freud les entendait, il précise ici que cela est plus précisément dû aux « capacités du moi » qui en résultent. Ainsi, pour faire un deuil, le moi, pour Racamier, doit avoir été développé au préalable par la résolution du conflit originaire, qui mène au deuil de l'objet primaire – ou deuil originaire –, et à la possibilité d'établir des relations d'objets à proprement dites.

3.3.2. L'expulsion du travail du deuil

Cela dit, qu'advient-il du travail du deuil, lorsque le moi n'a pas les capacités de le faire? Selon Racamier, ce travail est expulsé de la psyché, et délégué aux autres :

Une loi qui ne connaît pas de défaillance veut qu'à *toute tâche ou peine encourue par la psyché répond un travail qui incombe au moi*. Cette loi s'applique évidemment au travail du deuil. Il en résulte comme corolaire *que tout travail refusé par un moi sera supporté par d'autres épaules et d'autres personnes* (Racamier, 1992, p.69).

Cette « loi » est importante dans la théorie de Racamier, car elle renvoie à un principe de « transportation du travail psychique » qui est novateur dans sa théorie psychanalytique, et qui est au fondement de ce qu'il entend par « topique interactive » (1992, p.64).

Certes, la théorie psychanalytique s'était déjà attardée à certains types de transport interpsychiques, mais ils n'étaient pas de la sorte que Racamier a cru observer chez les individus dont le moi est dans l'incapacité de faire le travail du deuil qui leur incombe. L'auteur donne l'exemple de l'« identification projective », élaborée par les kleinien :

On connaît bien un mode de transport transpersonnel : c'est celui de *l'identification projective*. Il apparaît précocement dans la relation bébé-mère; il est vif, rapide, immédiat; je le crois destiné au transport proche et instantané des affects [...] Ici [dans l'exportation du travail du deuil] le transport ne se fait pas sur un affect, mais sur un processus; et sur un processus déjà altéré, défiguré et mis en agir (Racamier, 1992, p.71).

Le transport psychique de l'identification projective concernerait donc les « affects », et le transport psychique du travail du deuil non fait auquel s'intéresse Racamier (et qui mérite selon lui qu'on parle de *topique interactive*) concernerait plus particulièrement

un « processus » – ou plus précisément, un « un processus déjà altéré, défiguré et mis en agir ». Cette description est plutôt vague, mais Racamier aura l'occasion de la préciser ailleurs :

La différence [avec l'identification projective] n'est pas mince. Les exportations passent par des conduites, des actions, des agirs, lesquels court-circuitent le travail psychique et aboutissent à la traversée inter-individuelle. Ce processus complexe démarre dans l'individu par la mise en coalescence entre des composantes de registres ordinairement distincts. J'appelle ça un amalgame : des pulsions, des émotions qui étaient incomplètement différenciées s'agglomèrent en un magma qui acquiert une énorme puissance et est violemment propulsé hors psyché sous forme d'agir (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1167).

Par ce passage, nous comprenons mieux ce que Racamier entend par « processus déjà altéré, défiguré et mis en agir » : il s'agit de « pulsions » dont l'élaboration dans la psyché n'a pu aboutir dû aux manques de « capacités du moi », qui a obligé leur extériorisation ou leur mise en action.

Cela éclaire une autre distinction importante entre l'identification projective et l'exportation du travail du deuil dont parle Racamier : dans le cas de l'identification projective, le travail psychique refusé qui est transporté d'une psyché à une autre est voué à être fait par l'individu qui en est le récepteur, alors que dans le cas de l'exportation du travail du deuil, le processus amalgamé qui est transporté d'une psyché à une autre est un « travail qui n'est ni fait ni à faire » (Racamier, 1992, p.72). Ainsi, « non seulement les manœuvres d'expulsion transportent un travail qui a été refusé, mais elles en dissimulent ou travestissent l'objet, et si elles l'exportent elles le rendent impossible à faire pour autrui, qui devient un "récepteur empoisonné" » (Racamier, 1992, p.72). Pour bien l'illustrer, Racamier donne l'exemple suivant : « on pourrait faire dire : à l'émetteur d'affect : *"pleurez pour moi, s'il vous plaît, car ça m'est trop difficile"*, et à l'expulseur d'amalgames : *"tourmentez-vous de par moi, je vous*

l'enjoins, car si j'avais de quoi pleurer, je le nierais, et de toute façon je m'y refuserais" » (Racamier, 1992, p.72). On comprend, par cette illustration, la différence entre les deux types de transport : l'affect dont l'élaboration psychique est refusée par l'individu est transportée dans une autre psyché de façon à ce que celle-ci face à sa place le travail d'élaboration psychique qui lui incombait en premier lieu (pleurer); dans le cas de l'exportation du travail du deuil, toutefois, le travail qui est transporté à la caractéristique de ne pas pouvoir être fait par celui qui en est le récepteur, puisqu'il a non seulement été refusé au préalable par son émetteur, mais qu'il a en plus jamais pris la forme d'un sentiment particulier dans son esprit qui pourrait être reconnu comme tel par un autrui (la tristesse, par exemple).

On pourrait toutefois se demander : le récepteur est-il obligé de recevoir ce processus amalgamé dont il est la cible? Ne peut-il pas tout simplement le refuser – lui « tourner le dos »? Racamier précise ce qu'il en est : advenant que le moi du récepteur soit assez capable, il pourra refuser ce travail psychique qui lui est imposé, ou encore, mettre son expulseur en défaut, s'il est suffisamment avisé. Dans le premier cas, l'expulseur doit trouver une autre cible d'élection; dans le second (qui est le plus souvent possible dans un contexte clinique, précise Racamier), l'expulseur devra se mettre à « *élaborer au lieu d'expulser et faire agir* » (Racamier, 1992, p.78, italiques dans le texte original). Le but, toutefois, de l'émetteur, est de trouver une cible qui pourra être le réceptacle du conflit qu'il se refuse, et il choisira donc une psyché dont les capacités du moi sont faibles, ou encore, une psyché qu'il aura préparée au préalable à la réception de son processus amalgamé. Dans tous les cas, le but sera de faire de faire du récepteur un « portefaix ». Ainsi :

Le fardeau consiste donc en une tâche obligée et infaisable. Il implique une disqualification radicale du moi du destinataire. Il s'impose à lui comme une intrusion stupéfiante. Ainsi *l'exclusion exercée par l'expulseur hors de sa propre*

psyché va devenir une inclusion forcée à l'intérieur de la psyché du "portefaix" (1992, p.73, italiques dans le texte original).

Ajoutons aussi que ce portefaix, pénétré d'un conflit psychique qu'il ne parvient pas à élaborer, devra à son tour le transporter ailleurs. Racamier soumet l'hypothèse que cela peut se faire de deux façons : soit, par une autre migration interpersonnelle (le processus amalgamé sera alors transporté dans une autre psyché qui prendra à son tour le rôle de réceptacle; la migration poursuivant ainsi de plus bel son chemin), ou encore, par une résorption corporelle (créant ainsi des symptômes psychosomatiques chez celui qui l'aura intégré aux circuits de son corps, sans l'évacuer à nouveau – 1992, p.74-75).

3.3.3. L'Échelle des dénis

Les développements précédents sur le deuil originaire et l'expulsion du travail du deuil éclairent sous une lumière nouvelle les propos qu'avaient tenus Racamier dans *Les schizophrènes* sur la nécessité du schizophrène d'entretenir une relation de type « omnipotente inanitaire » avec son objet de prédilection de façon à s'exempter de l'élaboration de ses conflits psychiques. Par ces développements nouveaux, on comprend en effet que la relation omnipotente inanitaire dont use le schizophrène n'est en fait qu'une variante possible d'exportation du travail psychique du deuil, que Racamier conçoit comme un phénomène plus universel. Le lien entre les deux phénomènes est expliqué dans *GO*, dans la section où Racamier évoque sa conception particulière du « déni ».

Pour Racamier, tout déni est un mécanisme de défense du moi qui a comme caractéristique de s'exercer « sur l'objet dans sa réalité » (1992, p.211). Il s'agit bien

d'un déni *sur* l'objet et sa réalité et non pas *de* l'objet et sa réalité, car Racamier insiste – et c'est là un aspect novateur de sa théorie – sur le fait qu'il existe *plusieurs degrés* de déni. À chacun de ces types de déni correspond selon lui une organisation psychopathologique, ainsi qu'un type de relation d'objet, sur une échelle qui va de la « psychose » à la « perversion narcissique », en passant par la « schizophrénie ». Ainsi, le déni *de* l'objet et de sa réalité serait la forme la plus radicale de déni : il représenterait le déni caractéristique de la psychose aiguë, dans laquelle le lien entre narcissisme et anti-narcissisme est entièrement rompu, tandis que le déni *sur* l'objet et sa réalité serait quant à lui la forme que prend l'ensemble des autres types de dénés partiels par lesquels la psyché peut aspirer à un minimum de stabilité, entre la catastrophe que représente la psychose aiguë et le rapport tempéré avec le réel qu'entretient une psyché saine (le type de déni caractéristique du schizophrène et du pervers narcissique). Par ce type de déni, les objets seraient donc déniés d'une part de leur propriété et de leur réalité, et ils deviendraient par conséquent des « objets-non-objets » : des objets qui prennent la place occupée habituellement par l'objet dans la psyché, sans pour autant être des objets reconnus comme tels – comme différents de soi. Aux dires de Racamier, ils doivent par conséquent être considérés comme des « objets narcissiques » :

Les objets-non-objets sont ce qu'on appelle communément des objets *narcissiques*. Ils présentent la propriété (non surprenante) d'établir une sorte d'indistinction – qui n'est pas une symbiose – entre l'interne et l'externe. Disons-le autrement : l'objet-non-objet n'est pas un objet vraiment libidinal, et il ne répond pas à un objet vraiment intériorisé; l'objet-non-objet a impérativement besoin d'être concrètement incarné. Il n'est pas vraiment un objet, pas vraiment réel, et pas vraiment imaginal (pour éviter de dire : imagoïque). Il en résulte que *dans l'objet-non-objet typique, objet et pensée, pensée de l'objet et objet de pensée entrent tous en étroite coalescence* (Racamier, 1992, p.217-218, italiques dans le texte original).

Soulignons au passage que le déni, en ce sens, a une dimension intrinsèquement *interactive*, puisque le clivage duquel il résulte doit être confirmé par l'environnement, qui participe ce faisant à sa réussite ou à sa faillite. À cet effet, Racamier précise que :

Ce remaniement conduit à considérer ce mécanisme dans une perspective entièrement nouvelle, qui est une perspective *interactive*, en ceci que le clivage ne se fait pas tout entier dans une psyché tout entière, car son achèvement (ou son verrouillage), loin de s'opérer dans le sujet, qui commence par en dénier l'existence, incombe, non sans peine, à l'entourage immédiat, quand ce n'est pas au thérapeute d'élection; et c'est enfin ainsi que se distinguent les clivages incomplets ou avortés, qui sont propres à la psychose, et les clivages accomplis, qui sont proprement pervers (Racamier, 1992, p.258-259).

À cet égard, notons aussi que le déni, pour Racamier, est toujours inducteur d'agir : « *il n'y a pas de déni qui ne fait agir* – agir le sujet lui-même, et agir les personnes de son entourage immédiat, lui aussi, à son tour, mobilisé par la pression du *faire-agir* » (Racamier, 1992, p.238). Ce faisant, il permet, par l'action qu'il produit, d'induire le comportement le plus susceptible d'engendrer sa réussite – ou le colmatage du clivage du moi qui lui est intrinsèque.

Cela étant dit, passons brièvement en revue l'échelle des dénis proposée par Racamier, de façon à mieux la comprendre. D'abord, précisons qu'il la divise en douze échelons, regroupés au sein de trois catégories plus larges de « registres de dénis » : « déni de réalité » (associé aux psychoses aiguës), « déni de véracité » (associé aux schizophrénies) et « déni d'autonomie » (associé aux pathologies narcissiques perverses – Racamier, 1992, p. 227). Chacune des trois organisations psychopathologiques anti-conflictuelles que sont les psychoses aiguës, les schizophrénies, et les pathologies narcissiques perverses, ont donc pour Racamier des variantes, selon la forme que prend le déni qu'elles effectuent sur la réalité des objets. Il serait inutile de s'attarder à chacun de ces degrés de déni, mais ce qui caractérise

chacun des registres dans lesquels ils inscrivent et la trajectoire qui va de de l'un à l'autre m'apparaît pertinente à aborder, pour contextualiser le concept de *perversion narcissique*.

En ce qui a trait au *registre du déni de réalité*, il porte, comme son nom l'indique, sur la réalité de l'objet en tant que telle. Dans le cas le plus grave de ce registre de déni, l'existence de l'objet est abolie de la conscience. Dans les cas plus nuancés, l'existence de l'objet sera remémorée en soi mais il n'aura pas de réalité extérieure; ensuite, il sera perçu dans son extériorité, mais sans unité (ce ne seront que des parties de l'objet, qui seront perceptibles); et finalement, il sera perçu dans son ensemble, mais sans « densité » et « pesanteur » (il apparaît, à cet égard, comme « dérisoire », ou « malléable à merci et déplaçable sans effort »; le réel prenant ici l'allure que pourrait avoir un rêve, bien qu'il soit perçu, dans ses formes – Racamier, 1992, p.218-221).

Ensuite, lorsque nous progressons dans l'échelle de dénis, nous entrons dans *le registre du déni de véracité* : le réel est ici accepté et perçu – dans son extériorité, son unité, sa densité et sa pesanteur – mais c'est le contenu des objets qui est dénié. On entre donc dans un registre où le déni *est moins existentiel que social*. Si on suit Racamier, le déni dans ce registre est d'abord un déni de signifiante : « le déni refuse ici à l'objet toute capacité propre non seulement d'avoir et de porter des sens, mais aussi et d'abord d'en produire » (1992, p.221). On retrouve, ici, l'objet inanimé et la relation d'objet omnipotente-inanimé que nous avons vu précédemment : ce premier degré du registre des dénis de véracité est donc typique de l'organisation schizophrénique dont parle Racamier depuis *Les schizophrènes*. Quelques pas de plus, cependant, et le déni de signifiante se mue en « déni d'origines » :

Ce que le déni va maintenant refuser à l'objet – tout comme à la pensée – c'est la capacité d'avoir des origines : la capacité d'être *originable*. Ni l'objet de la

pensée, ni la pensée de l'objet, ni la relation, ni l'autre, ni soi, ni rien, ni personne n'aura et ne pourra avoir d'origines, ni par conséquent de fin. Ce déni définit toute une manière d'être et de penser : une manière foncièrement paradoxale (Racamier, 1992, p.223).

Passé ce stade, nous entrons dans le registre des *pathologies narcissiques perverses*. Pour le dire dans les mots de Racamier : « ce qui est refusé ici à l'objet n'est pas qu'il ait des origines, et n'est pas non plus qu'il soit tangible, c'est qu'il ait une vie propre et une autonomie » (1992, p.224). L'objet – « personne ou pensée » – deviendra donc « fétiche » : « pensée, elle ne devra pas varier; personne, elle ne devra ni bouger, ni désirer, ni changer par elle-même » (Racamier, 1992, p.224). Dans les deux cas, l'objet inamovible devient ici un support vital pour l'autonomie narcissique de l'individu qui lui dénie son autonomie. Dans le premier gradient de ce registre, l'individu qui effectue un déni d'autonomie en paie toutefois encore les frais, et en cela, son organisation psychopathologique est encore distincte d'une organisation perverse véritablement aboutie : Racamier y range, par exemple, les psychoses froides théorisées par Evelyne Kestemberg, ou encore, l'anorexie (1992, p.225).

À partir de là, le déni d'autonomie prend une teinte utilitaire : « jusqu'à présent le sujet faisait, uniquement ou principalement, les frais des dénis opérés. Désormais le prix des dénis sera payé par *autrui* » (Racamier, 1992, p.225). Ainsi, dans sa première manifestation utilitaire, le déni d'autonomie sera un déni des « désirs propres », qui fera de l'objet un « objet-ustensile » : « cela veut dire que seuls comptent les désirs du sujet, seuls ses besoins et seules ses lois propres : l'objet n'est là que pour les satisfaire et c'est à lui d'en payer le prix » (Racamier, 1992, p.225). Un pas de plus dans la perversité et ce seront les « intentions propres » de cet objet qui seront déniées, le transformant ce faisant en « objet dépotoir » :

Elles [les intentions propres] seront non seulement méconnues, mais subverties et défigurées par l'acteur de ce déni, qui tente ainsi de s'ouvrir les portes de la projection, certes pas d'une projection grossièrement délirante, mais de cette projection précise par laquelle il se débarrasse de ses propres intentions en les mettant à la place de celles, déniées, de l'objet, qu'il achève ainsi de discréditer (Racamier, 1992, p.226).

Et finalement, ce sera la « valeur propre » de l'objet qui sera déniée, faisant de lui un « objet piédestal » : un « objet à qui est refusée toute valeur propre (et tout crédit d'avoir), et qui n'aura d'usage que de faire-valoir pour le pervers narcissique » (Racamier, 1992, p.226).

Racamier précise que cette échelle est « sans doute imparfaite et certainement incomplète », et qu'elle a surtout vocation à servir de « repère » ou de « guide » (1992, p.228). Bayle, quant à lui, souligne son caractère « un peu léger », malgré le grand intérêt qu'il lui trouve (1997, p.60). En tout cas, l'important semble être l'éclaircissement de la trajectoire qui va de la psychose aiguë à perversion narcissique, qui permet de mieux comprendre ce qui unit ces psychopathologies anti-conflictuelles, en les situant plus largement dans une métapsychologie augmentée d'une dimension interactive.

3.3.4. La perversion narcissique

À ce stade-ci, nous pouvons nous attarder plus spécifiquement sur la perversion narcissique. D'emblée, il faut insister sur deux points importants, que les développements précédents ont déjà dû permettre d'entrevoir : pour Racamier, la

perversion narcissique est avant tout un mouvement, et à l'état organisé, elle est plurielle.

Le premier point est fondamental, puisque l'auteur ouvre son chapitre sur les perversions narcissiques comme suit : « le plus important dans la perversion narcissique, c'est le mouvement qui l'anime, et dont elle se nourrit : ce mouvement connaît des fortunes diverses » (Racamier, 1992, p.280). Fondamentalement, lorsque Racamier parle de perversion narcissique, il est donc question d'un mouvement qui peut potentiellement s'organiser psychiquement, et former une organisation perverse narcissique. Cela n'est toutefois pas toujours le cas, et on a affaire à de la perversion narcissique même lorsque cela ne se produit pas. De plus, l'organisation narcissique perverse peut être subreptice, et ne représenter qu'un « soulèvement perversif » : cela se produit, nous dit l'auteur, « sous le coup de la détresse narcissique d'un moi sur le point de se perdre », ou encore « chez les patients psychotiques au moment où ils perdent l'objet de leur délire » (Racamier, 1992, p.280).

Nous connaissons déjà les rouages de ce mouvement pervers narcissique, puisque nous les avons abordés auparavant : l'expulsion du travail psychique du deuil et les défenses qui le rendent possible. Ces défenses, toutefois – le déni et le clivage – doivent ici être au service du narcissisme du sujet, pour qu'il soit question de « mouvement pervers narcissique » :

Cette défense sera de telle sorte qu'elle travaille, au service du narcissisme du sujet, à l'encontre d'un processus psychique, menaçant et redouté, de deuil ou de conflit interne. Aussitôt ce processus sera dénié. Une fois soumis au déni, il sera expulsé chez autrui, en vertu de puissantes manœuvres agies. Ainsi la défense sera-t-elle, pour le sujet, verrouillée; le reste n'étant plus que l'affaire de l'entourage. Ainsi le mouvement pervers est-il mis en place (Racamier, 1992, p.281)

Contrairement à l'expulsion du travail psychique du deuil que nous avons vue précédemment, le mouvement pervers narcissique a donc une *plus value* narcissique pour celui qui l'exécute, et il accomplit par conséquent « deux visées » : « l'expulsion hors de soi (ou hors de la famille) de douleurs et de conflits déniés et rejetés; et l'augmentation de la valeur narcissique propre au détriment de l'autre (ou des autres) » (Racamier, 1992, p.282). En cela, bien qu'il soit apparenté au processus d'expulsion de processus amalgamés, « le mouvement pervers produit la plus insidieuse des trajectoires interactives » (Racamier, 1992, p.283).

Maintenant, il n'est pas certain, comme nous l'avons dit, que ce mouvement pervers narcissique parvienne à s'organiser aux yeux de Racamier. Pour cela, il faut que l'environnement s'y prête, et qu'un espace psychique assez important soit transgressé pour faire le lit du système défensif du pervers narcissique en puissance :

Car, on l'a bien compris, le mouvement pervers ne s'achève que par le concours involontaire, mais actif et nécessaire, de l'entourage. C'est en cela que les circonstances occasionnelles, un milieu propice complaisant, un bouillon de culture, sont absolument indispensables à l'accomplissement de la perversion (Racamier, 1992, p.282).

Lorsqu'elles réussissent à se former, ces organisations perverses narcissiques sont toutefois multiples : nous avons vu, lorsque nous avons abordé l'échelle des dénis, qu'il existe divers degrés d'organisations narcissiques perverses pour Racamier, comme il existe divers degrés de psychoses aiguës et de schizophrénies. Pour autant, malgré qu'il distingue quatre états pathologiques dans ce registre pathologique, Racamier qualifie seulement son dernier gradient de « perversion narcissique » (soit, celui qui relève du déni de la valeur propre d'un « objet piédestal »). La raison est simple : il s'agit de la pathologie narcissique perverse la plus aboutie, et elle permet

par conséquent d'en brosser le portrait clinique le plus clair (Racamier, 1992, p. 286-287). Cela n'empêche toutefois pas Racamier de déborder sur le gradient qui précède cette organisation perverse narcissique type pour mettre en lumière une pathologie narcissique perverse à propension plus paranoïaque, qu'il attribue davantage aux femmes (alors que plus d'hommes seraient représentés au sein des organisations perverses narcissiques typiques – dites « glorieuses » – Racamier, 1992, p.286-287). Si c'est à la perversion narcissique la plus avantageuse sur le plan narcissique (soit, celle où les hommes seraient les plus représentés) à laquelle il s'attarde plus spécifiquement, il qualifie malgré tout l'autre – qu'il appelle « phalloïde » – d'être « la plus redoutable » (probablement dû à son caractère plus insidieux – « toute en cachette et en coulisse », précise-t-il – Racamier, 1992, p.287 et 311).

Ces points ayant été clarifiés, disons maintenant quelques mots sur l'origine de la perversion narcissique, que Racamier développe aussi, et qui n'est peut-être pas encore très claire. Nous avons dit que la psychose aiguë, la schizophrénie et les organisations narcissiques perverses sont le résultat, pour Racamier, d'un blocage du développement psychique au sein du conflit originare où s'opposent investissements narcissiques et objectaux – ou narcissisme et anti-narcissisme. Mais qu'est-ce qui, précisément, fait que la psyché évoluera vers la perversion plutôt que la psychose, lorsqu'elle ne parvient pas à dépasser ce conflit originare? Racamier donne la réponse suivante :

Une séduction narcissique perpétuée mais souffrante débouche sur la psychose. Une séduction narcissique alliée à l'auto-érotisme (et à quelques pulsions partielles) débouchera sur la perversion narcissique (1992, p.287, italiques dans le texte original).

En d'autres termes, si j'ai bien compris, l'évolution perverse au sein d'une séduction narcissique qui ne finit pas dépendrait du degré de jouissance dont en tire l'individu, ou de la capacité à orienter sa dissymétrie à son bénéfice narcissique propre (ce qui

explique pourquoi le schizophrène, qui n'a pas fait son deuil originare, n'est pas pour autant un pervers narcissique).

Maintenant, il faut aussi spécifier la place des paradoxes pragmatiques que nous avons dit être à l'œuvre dans les organisations schizophréniques, chez les psychopathologies narcissiques perverses. Ces moyens de disqualification du moi sont encore présents dans le registre des pathologies narcissiques perverses, aux dires de Racamier, à la différence toutefois qu'ils s'exercent en deux temps, de sorte que la disqualification paradoxale engendre en plus un état de dépendance de l'objet, duquel le pervers narcissique tire une jouissance (déli d'autonomie à propension utilitaire). Ainsi, nous dit-il, la disqualification perverse narcissique est toujours « *à double détente* » : « une disqualification première met le moi de l'autre dans l'embarras : premier temps de la jouissance perverse. La proie trébuche. Son embarras est alors complété par une disqualification subséquente, et c'est le deuxième temps de la jouissance » (Racamier, 1992, p.290). Racamier donne un exemple qui permet l'illustrer, et qui nous permettra je pense de mettre en exergue sa *plus value* narcissique, qui n'était pas présente dans le cas de figure de la mère qui dénie la faim que ressent son enfant :

Une mère donne deux cravates à son fils : il met l'une, elle se plaint qu'il n'aime pas l'autre; il met celle-ci, elle se plaint qu'il n'aime pas la première. Ainsi va le premier temps du discrédit. Alors le fils éperdu met les deux cravates à la fois, et sa mère de se plaindre qu'il n'a décidément pas sa tête à lui : deuxième temps ou deuxième coup de la disqualification (Racamier, 1992, p.290-291).

Ainsi, ce n'est plus seulement l'immunité face à la conflictualité psychique qui est acquise par l'expulsion du travail psychique du deuil chez les organisations narcissiques perverses, mais l'immunité face à l'objet, qui par cette double atteinte, perd son autonomie au profit du narcissisme propre du sujet, qui a alors la voie libre

pour s'imposer. C'est en cela que l'objet des organisations narcissiques perverses les plus abouties est un « objet piédestal »:

Cette "immunité objectale" qui est – avec l'immunité conflictuelle – au principe de tout mouvement narcissiquement pervers connaît une règle impérative : c'est que l'objet du pervers n'en soit pas vraiment un [...] L'objet du pervers narcissique ne sera donc pas dénié dans son existence, mais dans son importance; il n'est supportable que s'il est dominé, maltraité, sadisé, certes, et par-dessus tout maîtrisé (1992, p.291).

À cet égard, le mode de pensée des organisations narcissiques perverses serait utilitaire en plus d'être paradoxal : il s'agirait plus précisément d'une « pensée perverse ». Cette dernière, pour Racamier, « n'est en vérité qu'une forme déguisée de l'agir – ce qui tendrait à prouver que dans la perversion narcissique, il n'existe pas de véritable pensée » (Racamier, 1992, p.296). Il l'exprime ainsi :

Toute tournée vers l'agir, l'emprise et la manipulation, habile à faire usage des goûts et des tendances, des faiblesses et des qualités d'autrui, elle [la pensée perverse] ne vise que les fins, en se détournant des moyens; aussi bien sera-t-elle socialement efficace, mais *le plaisir de l'emporter ne sera gagné qu'au détriment du plaisir de penser* (1992, p.295, italiques dans le texte original).

3.3.5. Les noyaux pervers

Nous voici donc en possession d'une bonne définition de la perversion narcissique, telle que l'a conçue Racamier. Mais notre portrait de cette dernière ne serait pas complet si nous n'évoquions pas sa dimension collective qui est par ailleurs particulièrement intéressante dans une perspective sociologique, bien qu'il s'agisse d'un des aspects les moins développés de la théorie de l'auteur.

Racamier évoque, en effet, la possible évolution du mouvement pervers de l'organisation perverse à la formation plus large de « noyaux pervers ». Il définit le noyau pervers comme « une configuration dynamique durablement organisée au sein d'un groupe ou d'une famille, et dont le mode de fonctionnement (constitution, visées, méthodes et effets) présente des traits pervers d'un type parasite et corrupteur essentiellement narcissique » (Racamier, 1992, p.317). L'auteur dit les avoir vus à l'œuvre au sein des familles de ses patients, et plus généralement, au sein des institutions qu'il a dirigées. Il raconte leur constitution :

Pour qu'il y ait noyau, il faudra : deux à trois personnes pour le constituer, qui seront liées ensemble par le secret d'une relation de nature perverse-incestueuse, et un milieu pour le porter, le supporter, et le sustenter. Mais que ce soit dans une famille ou dans un groupe, le noyau pervers ne se forme qu'au sein d'un ensemble déjà constitué. Il n'est pas, il n'est jamais formé de membres fondateurs; il ne fonde rien; il exploite, et il le fait en catimini. Est-il besoin de le préciser : les animateurs "positifs" d'un groupe ou d'un organisme ne se trouvent pas parmi les éléments d'un noyau pervers; si un noyau pervers entreprend quelque mouvement, cela ne saurait se faire qu'à l'intérieur d'un groupe préexistant, en marge ou à l'encontre du leadership (Racamier, 1992, p.319).

Trois ressorts seraient essentiels à la formation d'un noyau pervers : le « secret », le « brouillage des rôles », et la « complaisance du milieu ». À partir de là, il exercerait un double effet : « il attire et agrège ceux qu'il séduit, repousse et éjecte ceux qui résistent » (Racamier, 1992, p.321). Comme tout type de noyau, soutient Racamier, il exercerait par conséquent une double action : « centripète » et « centrifuge ». Dans le premier cas, « les actions centripètes visent à recruter des affidés, destinés à devenir autant de militants ou de complices soit actifs soit passifs, et à les endoctriner » (Racamier, 1992, p.321). Ceux-ci seront choisis en fonction de leur « ductilité » (voici un bon exemple de terme figuratif employé par Racamier qui nuit parfois à la portée explicative de ses développements) : « tout est bon pour les attirer, nous dit-il : la

séduction narcissique, certes, et l'exploitation des inclinations secrètes et des antagonismes latents détectés », mais encore, « l'attribution (sous le manteau, cela va de soi) de petits ou grands avantages matériels » (Racamier, 1992, p.322). L'endoctrinement doit également avoir recours, selon l'auteur, du « plus petit lot possible d'idées très élémentaires » :

Il faudra qu'elles fassent projectivement appel à quelque adversité redoutable et cependant vague (car une adversité clairement désignée cesserait d'avoir des qualités projectives, et risquerait par conséquent d'être démentie); qu'elles ne varient pas (car la permanence leur prête un semblant de justesse); qu'elles ne soient ni vérifiables ni démontrables (car, on le sait, ce qui fait appel à la preuve se soumet à la contre-preuve et risque par conséquent de se voir infirmé); enfin et surtout, qu'elles ne soient pas complexes (car toute idée complexe requiert le secours de la réflexion et le jeu de l'intelligence – Racamier, 1992, p.322).

D'un autre côté, les actions centrifuges doivent permettre de rejeter les dissidents, tout en les gardant à proximité :

Le noyau pervers a besoin des exclus; il a besoin de les tenir à l'écart mais sous la main : si tous le réticents étaient liquidés, il ne resterait plus au noyau pervers à prendre explicitement le pouvoir. Or, ce n'est pas ce qu'il veut, il n'aurait plus personne à bafouer, et ce n'est pas non plus ce qu'il désire; ce dont il a besoin, c'est de s'infiltrer, de recruter, de bafouer, de dominer en coulisse : ainsi le veut la perversité de son narcissisme. (Il faut se demander ici comment un virus pourrait prospérer s'il tuait radicalement l'organisme qu'il parasite – Racamier, 1992, p.323).

Notons, à cet effet, que la pensée de Racamier semble se contredire, puisqu'il évoque, ailleurs, que « le noyau pervers va du petit groupe de pression qui parasite une entreprise ou un organisme de soins jusqu'à l'agglomérat rassemblé autour d'un tyran pour asservir son peuple » (Racamier, 1992, p.320). Comment le noyau pervers pourrait-il prendre la forme d'un régime politique tyrannique s'il n'aspire pas à prendre le pouvoir et ne cherche qu'à corrompre les institutions existantes de l'intérieur? En

tout cas, il évoque aussi que tout dissident devra être disqualifié, de façon aussi basse qu'ont été séduits les adhérents :

Petites et grandes vexations, petites et grandes privations, toujours exercées sous le manteau, et toujours blessantes; allégations discréditatives de toutes sortes (mais de préférence tournées envers et contre la vie privée des personnes), jamais brutales, mais constamment sournoises, avancées l'une après l'autre et pièce par pièce, jusqu'à former toutes ensemble un réseau, un filet aux mailles de plus en plus serrées (Racamier, 1992, p.323).

Ceci dit, une fois qu'il prend de l'ampleur, les effets du noyau pervers sur le groupe ou l'institution qu'il corrompt sont multiples, et ils sont en quelques sortes contraires aux signes que Racamier évoquait dans *PSD* pour juger du bon fonctionnement d'une équipe de soin. Racamier évoque, entre autres, « le discrédit porté sur la valeur de la vérité », qui fait en sorte qu' « il n'est plus rien qui puisse être tenu pour vrai, ni même pour vérifiable » (Racamier, 1992, p.325). L'influence du noyau pervers serait aussi ressentie par « l'abaissement des idéaux communs, la transgression insidieuse et la disqualification des règles communes, la subversion des rôles et des fonctions, l'étouffement des initiatives personnelles, et la baisse générale de la qualité professionnelle » (Racamier, 1992, p.325). Surtout, il propagerait « l'anti-communication et la contre-liaison », et « son plus grand et plus redoutable exploit » serait qu'il réussit à « disqualifier les uns par les autres » (Racamier, 1992, p.326). En somme :

Dans un groupe sain, une famille de bon aloi, ou dans une institution bien conduite et non contaminée, les personnes individuelles s'entraident et s'enrichissent mutuellement. Le noyau pervers, au contraire, parvient à renverser ce mouvement, chaque personne en vient à mordre sur le terrain de la personne voisine : une seule bénéficiaire, la bande perverse (Racamier, 1992, p.326).

3.3.6. L'ambiguïté

Lors d'une des dernières conférences qu'il a données, Racamier a soutenu que la perversion narcissique et les noyaux pervers nous aident à élucider, par la négative, l'ébauche d'une éthique psychanalytique implicite :

Je crois qu'il y a une éthique qui est spécifiquement psychanalytique, mais peut-être pas seulement psychanalytique, qui plaide en faveur des vertus de la vie psychique, qui plaide en faveur que chacun est maître de sa vie psychique et devrait s'occuper de sa vie psychique; s'occuper de ses douleurs et s'occuper de ses plaisirs sans pour autant les faire subir aux autres, ses douleurs, ou les empêcher ou en empêcher les autres de leurs plaisirs. Je crois que si quelque chose peut nous confirmer les valeurs que la psychanalyse ne prône pas mais sur lesquelles elle travaille, peut nous les prouver par la négative, c'est bien la perversion narcissique individuelle ou institutionnelle (Racamier, 2010, p.21)

Il s'agit d'une mention importante, puisqu'elle éclaire un envers psychique sain à la perversion narcissique – à l'échelle interindividuelle et institutionnelle – que nous ne pouvons pas écarter dans le cadre de notre analyse, pour cerner le potentiel normatif que recèle le concept de *perversion narcissique* pour la théorie de la reconnaissance.

Avant la parution du *GO*, Racamier avait déjà évoqué, dans *PSD*, qu'une « bonne institution [...] en est une où la perversion de caractère ne paie pas » (1993, p.320, italiques dans le texte). Nous avons également vu comment, dans cet ouvrage, un idéal intrapsychique et interpsychique se dessinait déjà, par l'insistance que mettait l'auteur sur la nécessaire « fonction basale de présence » et d'« aide au moi » que se devaient d'avoir les soignants. Celle-ci impliquait qu'ils soient à *la fois* des supporteurs du développement du moi des schizophrènes *et* les promoteurs de leur propre autonomie narcissique, sans quoi ils continueraient à encourager la dépendance narcissique et les

bénéfices secondaires que les schizophrènes soutirent de leur maladie – ce qui éclairait, en quelque sorte, un idéal d'équilibre non contradictoire entre égoïsme et altruisme.

Dans *GO*, Racamier met un mot sur ce rapport idéal au monde, par la notion d'*ambiguïté*. L'auteur souligne que cette notion a acquis une connotation péjorative pour le sens commun, dont elle n'était pas dotée à l'origine : « rien d'aussi péjoratif que son acception commune : elle est équivoque, à double entente; douteuse; on lui prête des intentions sournoises; on la soupçonne de fomenter des méprises et des embrouilles, des tricheries et des faux-semblants » (1992, p.374). Pour autant, sa signification a une acception foncièrement positive, qu'il cherche à réhabiliter :

Elle est ce qui réunit deux qualités opposées et qui participe à la fois de deux natures différentes [...] Aucune des deux qualités ou natures mises en présence par l'ambiguïté n'est à même de l'emporter sur l'autre. Elles se réunissent et ne se combattent pas. Ni dilemme ni conflit, l'ambigu est de l'ordre de l'indécidable. Et s'il est indécidable, ce n'est ni par hasard, ni par voie de conséquence, c'est de nature (Racamier, 1992, p.374, italiques dans le texte)

Racamier dit retrouver des traces de cette « qualité psychique » chez d'autres auteurs : il l'entrevoit chez Freud, pour qui le travail du rêve était la réunion des contraires ignorés par l'inconscient; il la voit aussi chez Winnicott, pour lequel l'objet transitionnel participait de deux réalités à la fois sans que l'une ne l'emporte jamais sur l'autre (mère et enfant; soi et pas soi; vivant et inanimé, interne et externe – Racamier, 1992, p.375-376). La conception du *soi* d'Evelyne Kestermberg serait aussi foncièrement ambiguë, puisqu'elle le définit comme le produit de « la première configuration organisée de l'appareil psychique émanant de l'unité mère-enfant », et donc, comme un processus résultant à la fois de l'unisson et de la différenciation (Racamier, 1992, p.377). John Kafta, finalement, aurait été le premier à introduire la notion d'*ambiguïté* dans la théorie psychanalytique, et Racamier dit que ses propres développements à ce propos lui doivent beaucoup (1992, p.377).

Notre auteur, quant à lui, situe l'origine de l'ambiguïté dans l'intrication des investissements narcissiques et objectaux : « descendante de l'objet dit transitionnel (lequel en vérité constitue sa première production concrète), l'ambiguïté est fille du conflit originaire » (1993, p.380). L'ambiguïté, en ce sens, doit être considérée dans sa théorie comme « une interface », ou plus précisément, comme « la qualité psychique du travail de l'interface du moi » : « elle "travaille" aux frontières du moi et du non-moi; elle regarde à la fois des deux côtés de cette frontière vivante, dont elle constitue la jointure » (1992, p.380). Elle permet en d'autres termes au sujet de se vivre comme étant à la fois le créateur de sa vie, et la création de la vie : elle lui permet d'accepter d'être « conjointement créé par soi-même et ses parents », ou de relever d'une « coproduction combinée » (1992, p.380). Aux dires de Bayle, l'ambiguïté complémente ce faisant le concept d'*ambivalence* dans la théorie de Racamier, sans toutefois s'y confondre : « celle-ci noue les pulsions entre elles alors que l'ambiguïté raccorde les mondes narcissique et objectal » (1997, p.63-64).

Il est aussi intéressant de noter à cet égard que toutes les activités créatives doivent être entendues comme un produit de l'ambiguïté, pour Racamier :

Qui, pour commencer, qui est-ce qui crée? L'auteur, certes; mais est-il jamais seul en piste? [...] Le créateur a beau s'insurger contre les idées reçues, nager contrecourant des traditions, il est cependant imprégné. Rien de vraiment créé ne sera jamais une réplique; mais jamais rien de créé ne sera vraiment nouveau. (Racamier, 1992, p. 388, italiques dans le texte)

De même, le travail de psychanalystes et de thérapeutes doit également être considéré comme étant foncièrement ambigu et producteur d'ambiguïté :

Il n'y a pas que les œuvres d'art ou de science à être créatives. *Notre travail de psychanalystes et de thérapeutes a aussi des vertus de création* [...] C'est ainsi qu'une interprétation analytique est une copropriété : elle est de moi et elle est au patient; obscurément, elle vient de lui; c'est ainsi également que toute thérapie est, ou parvient à devenir, une *cothérapie*, au sens d'une cocréation (Racamier, 1992, p. 388, italiques dans le texte)

Cela dit, l'ambiguïté doit être entendue comme un rapport psychique au monde qui est inverse à celui de la paradoxalité. Celle-ci serait productrice d'un « double déni », alors que celle-là serait productrice d'une « double affirmation ». Racamier l'explique comme suit :

Le paradoxe s'écarte de l'ambiguïté pour la combattre, puisqu'il n'utilise chacun des termes qu'il met en présence que pour discréditer l'autre, et ne les met en présence que pour discréditer globalement et la logique, et l'affect, et le fantasme [...] C'est ainsi que l'objet ambigu est donné à la fois comme interne et comme externe, et qu'il est ainsi donné deux fois. Tandis qu'un objet paradoxal est doublement retranché : il n'est pas interne, puisqu'il est renvoyé dehors, et il n'est pas externe, puisqu'il est renvoyé dedans; il ne sera donc qu'en étant nulle part. Ainsi, tandis que l'ambigu impose une double affirmation, le paradoxal, lui, impose un double déni (1992, p.385).

Dans un article ultérieur, il précisera cette idée en spécifiant que : la « conclusion implicite d'un paradoxe est que $A = \text{non } A$ [...] l'ambiguïté, elle, fait coexister A et non A » (Racamier, 1998c, p.6).

Maintenant, si Racamier dit de la paradoxalité et de l'ambiguïté qu'elles sont des « sœurs adverses », la paradoxalité n'est pas pour autant le type d'organisation psychique qui travaille le plus contre l'ambiguïté : elle n'en est que l'envers. Si on se fie à Racamier, la paranoïa est en effet une organisation défensive plus radicalement opposée encore à l'ambiguïté:

Commençons, voulez-vous, par la défense la plus radicale. La "*chasse*" *paranoïaque* s'en prend défensivement, de manière systématique, anale et implacable, à tout ce qui "sent" le fantasme et le flou; à tout ce qui est vague, incertain et douteux, bref, à l'ambigu : la paranoïa hait l'indécidable. Aux cœurs paranoïaques, il faut des affects d'un seul bloc et des sentiments sans mélange; mieux vaudra donc la haine, qui peut aller sans partage, que l'amour, qui ne va jamais sans ombre (Racamier, 1992, p.384, italiques dans le texte original).

Ainsi, si la paranoïa « combat l'ambiguïté de front, », la paradoxalité, elle, « la combat par la bande » (Racamier, 1992, p.384). La première, pourrions-nous dire, recherche activement à éradiquer toutes traces d'ambiguïté, alors que la paradoxalité en inverse la logique. Ailleurs, Racamier précise en effet que « la paradoxalité, tout en rendant très laborieuses la pensée et la relation, n'en interdit pas tout à fait l'exercice : il subsiste dans cette attaque un brin de conservation; le paradoxal ne lie certes que trop, et à force de lier il paralyse, mais il ne laisse pas de lier » (1998c, p.8). Tandis que la paranoïa serait toute organisée contre la liaison, la paradoxalité, elle, travaillerait donc encore pour la liaison, mais une liaison trop serrée qui, paradoxalement, empêcherait le lien. C'est ce qui, par ailleurs, a poussé Racamier à théoriser une « troisième qualité de l'énergie psychique », après les énergies « libres » et « liées » de Freud : les énergies « nouées » – « bloquées les unes avec les autres et les unes *par* les autres » (Racamier, 1992, p.356, italiques dans le texte).

Lorsqu'on va de la schizophrénie à la paranoïa, on constate donc que le travail défensif de la psyché contre l'ambiguïté est de plus en plus radical – ou « serré » : « c'est ainsi qu'il n'y a plus aucune ambiguïté chez les paranoïaques confirmés, [et qu'] il n'y en a presque plus chez les schizophrènes » (Racamier, 1992, 386). Étonnamment, Racamier ne va toutefois pas jusqu'au bout de sa logique, et omet de nous dire le sort qu'il réserve à l'ambiguïté chez les pathologies narcissiques perverses les plus abouties (celles qu'il qualifie précisément de *perversions narcissiques*). Si je ne m'abuse, il est le même que

chez le paranoïaque, vu la parenté qu'il établit entre cette organisation psychopathologique et la perversion narcissique (nous avons évoqué précédemment la variante plus paranoïaque de la perversion narcissique qu'il nomme « phalloïde », et il prend aussi la peine de souligner les similarités entre les deux organisations psychopathologiques dans une section complémentaire sur la paranoïa – Racamier, 1992, p.298-301). Le cas échéant, on pourrait dire que chez le pervers narcissique, la lutte contre l'ambiguïté serait la même que chez le paranoïaque, à la différence toutefois qu'il en tirerait en définitive un plus grand bénéfice narcissique.

Pour conclure, cette lecture est confirmée, je crois, par le fait que Racamier affirme que l'« engrènement », est « le contraire absolu » de l'ambiguïté (Racamier, 1992, p.343). Ce concept, que nous n'avons pas abordé jusqu'ici, renvoie chez Racamier à « une "prise directe" de deux psychés ou de deux corps l'un envers l'autre », à la façon d'« un ensemble mécanique constitué de deux roues dentées au moins, disposées de telle sorte que le mouvement de l'une entraîne le mouvement de l'autre » (1992, p.357-358). L'une de ses modalités est positive, et la relation sexuelle en est l'illustration par excellence : « dans la relation sexuelle, les identités des partenaires semblent se dissoudre; mais c'est pour renaître à la fois plus fermes et plus fertiles » (Racamier, 1992, p.357). Son autre modalité, toutefois, est négative : dans ce cas précis, « l'alliance constructive entre l'objectal et le narcissisme a été rompu »; l'engrènement n'est « non pas discret, mais secret; non pas évident, mais tortueux; il n'est pas pour le plaisir, mais pour la souffrance, et non pour l'échange, mais pour l'expulsion et l'intrusion » (Racamier, 1992, p.357 et p.364). Dans cette perspective, l'engrènement « est naturellement joint au déni d'autonomie », et « ce sont ces dénis qui prêtent ses principaux aspects à l'engrènement » (Racamier, 1992, p.363). Puisque l'engrènement est intimement lié à la perversion narcissique, et que celui-ci est considéré comme l'envers absolu de l'ambiguïté chez Racamier, il me semble donc juste de dire que la

perversion narcissique et l'ambiguïté sont aussi contraires l'une de l'autre dans sa théorie – et plus encore probablement que ne le sont la paranoïa et l'ambiguïté.

Ce résumé sélectif de la théorie de Racamier nous a permis de suivre l'évolution de son concept de *perversion narcissique*, et de le contextualiser au sein de son œuvre de façon à comprendre sa signification. Reste maintenant à savoir si ce concept, avec toutes les spécificités qui sont les siennes, est susceptible d'être intégré à la théorie de la reconnaissance. Pour ce faire, nous devons déterminer si la théorie psychanalytique de laquelle il est issu est compatible avec la théorie psychanalytique actuellement privilégiée par Honneth, ou si la critique de Whitebook à son égard met au contraire en lumière certaines de ses insuffisances, qui nécessiteraient d'être corrigées pour que cela puisse être envisagé. Ce sera l'objet du dernier chapitre de cette recherche.

CHAPITRE 4

ANALYSE CROISÉE

Le résumé précédent a révélé que le concept de *perversion narcissique* est doté de plusieurs dimensions, et que divers autres concepts sont nécessaires pour le prendre en compte théoriquement. La perversion narcissique, chez Racamier, peut en effet prendre la forme d'un mouvement, d'un soulèvement subreptice ou encore d'une organisation psychique durable. Plus largement, elle résulte aussi d'un deuil originaire qui a failli, duquel dérivent des mécanismes défensifs comme le clivage et le déni, qui rendent possible l'expulsion du travail psychique du deuil sous la forme de processus amalgamés. Pour que cela soit concevable, le déni et le clivage doivent toutefois être supplémentés d'une dimension interactive, qui fait dépendre leur succès de l'agir qu'ils induisent chez les autres. C'est également une conception en dégradé du déni qui est nécessaire à la prise en considération théorique de la perversion narcissique, puisque cette dernière relève plus précisément d'un déni d'autonomie, qui a une visée utilitaire (*plus value* narcissique). Et cela est sans compter le fait que la perversion narcissique est impensable dans la théorie de Racamier sans son envers psychique sain, l'ambiguïté, qui est un rapport au monde inverse de l'engrènement qui caractérise le sien.

Ce sont tous ces éléments qu'il nous faut prendre en considération pour analyser la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la position psychanalytique de Honneth et de Whitebook. Vu l'importante quantité d'information à prendre en

considération, il m'a semblé indiqué de commencer par cerner le cœur de la position psychanalytique de Racamier, en fonction des principaux thèmes du débat entre Honneth et Whitebook. En déterminant la place occupée par l'agression, l'omnipotence et le soi présocial au sein de sa théorie, j'ai pensé qu'il serait plus facile de déterminer la compatibilité des différents aspects de sa théorie de la perversion narcissique avec les positions psychanalytiques des auteurs. Dans les pages qui suivent, j'analyserai par conséquent la place de chacun de ces thèmes dans l'œuvre de Racamier, avant de m'attarder à ce que cela implique pour la compatibilité de son concept de *perversion narcissique* avec les schèmes conceptuels privilégiés par Honneth et Whitebook. Cela me permettra de déterminer, en définitive, si la théorie de la reconnaissance de Honneth est actuellement assez souple pour accueillir ce concept, ou si elle se doit de subir des modifications pour ce faire.

4.1. La position psychanalytique de Racamier

4.1.1. L'agression

Commençons par le thème qui divise le plus Honneth et Whitebook : celui de l'agression. Celui-ci est très secondaire dans la théorie de Racamier, puisqu'il accorde en général peu d'importance à la théorie des pulsions, et que lorsqu'il parle de *pulsions*, c'est la plupart du temps en référence à d'autres auteurs, pour expliquer tant bien que mal comment sa théorie s'articule à la leur. Malgré tout, en étudiant certains passages de son œuvre, on peut en déduire qu'à la façon de beaucoup de psychanalystes qui ont suivis Freud, Racamier a pour l'essentiel abandonné les concepts de *pulsion de vie* et de *mort*, tout en continuant de parler de *pulsions sexuelles* et *agressives*.

Il peut être utile à ce propos de faire mention de son article « Sur la personation », paru dans *Psychanalyse et psychiatrie*, dans lequel il expose sa conception de la psychogenèse. En se basant sur l'article « La relation objectale chez l'enfant » de Serge Lebovici (1961), il y précise que « l'état le plus habituel du nouveau-né » est « un état de somnolence qui se distingue du sommeil proprement dit et qui réalise une parfaite indifférenciation » (Racamier, 1998, p.264). Dans cet état, explique-t-il, « les investissements ne se spécifient ni dans leur direction ni même dans leur nature » (Racamier, 1998, p.264). Ce n'est qu'ensuite, sous l'impulsion du « rôle structurant des expériences complémentaires de satisfaction et de frustration » ainsi que des « sentiments qu'elles animent de plaisir et de déplaisir », que se « préfigure la ligne de partage de l'intérieur et de l'extérieur ». À ce stade – qu'il qualifie de « pré-objectal » – les pulsions, d'abord indifférenciées, deviennent alors distinctes : « c'est durant la phase pré-objectale qu'en même temps les instincts se spécifient en libidinaux et agressifs » (1998, p.266-267).

De façon similaire, dans *Les schizophrènes*, quand il introduit la notion d'*anti-conflictualité*, Racamier fait mention d'un état originaire dans lequel il considère que les pulsions sont indifférenciées, avant de gagner ensuite leur qualité *sexuelle* ou *agressive*. Cette fois-ci, toutefois, il fait mention de ce phénomène en référence à Edith Jacobson, pour expliquer en quoi les épisodes de psychose aiguë constituent pour elle des moments de régression pulsionnelle dans lesquels les investissements sont ramenés à leur état originel d'indistinction :

Tout en réduisant la seconde topique à une plus simple expression, la dépression ne la liquéfie pas comme fait l'accès psychotique, où l'appareil de la psyché semble revenir à l'état de magma originel, en vertu d'une régression structurale qui de toutes les régressions est la plus massive. E. Jacobson estime même qu'en submergeant l'organisation topique de la psyché, cette régression, que j'appelle structurale et qui est déstructurante, ramène les investissements à leur état

originel d'indistinction, tant pour leur direction (autre et soi) que pour leur qualité (amour et agressivité – Racamier, 1978, p.895).

Un autre passage intéressant est celui dans lequel Racamier critique, dans le même ouvrage, l'idée issue de l'*ego psychology* d'« énergies neutres », ou aconflictuelles, qui seraient en phase avec le moi dès l'origine, et responsables de l'adaptation sociale :

Pour Hartmann (1952) ainsi que pour Arlow et Brenner (1969 et 1973), tout le mal viendrait d'une déneutralisation des énergies propres au secteur aconflictuel du moi, cette déneutralisation étant presque mécaniquement entraînée par une charge d'agressivité excessive; il est permis, et recommandé, de douter que rien ne puisse jamais vivre dans la psyché, qui soit neutre. Le moindre penser consomme de la libido et de l'agressivité, mais en consomme en petites quantités à la fois; ces auteurs ont donc pris pour qualitative une différence de « voltage », ou quantitative (Racamier, 1978, p.899).

Il serait inutile de multiplier les exemples; force est de constater que les pulsions sexuelles et agressives ont bel et bien une place dans la conception que se faisait Racamier de la psyché, bien qu'il traite relativement peu de leur rôle dans le phénomène de la perversion narcissique. Il importe toutefois de dire quelques mots sur la place qu'occupent les concepts *de pulsion de vie* et *de mort* au sein de sa théorie, car il en fait mention à plusieurs reprises, et que certains de ses concepts dépendent plus fondamentalement de cette version « pure » du second dualisme pulsionnel de Freud.

D'emblée, rappelons que le conflit originaire entre narcissisme et anti-narcissisme que Racamier emprunte à Pasche est indissociable des concepts de *pulsions de vie* et de *pulsion de mort*. La paradoxalité, telle qu'elle a été théorisée par Anzieu, implique quant à elle l'idée de la *compulsion de répétition*, qui est indissociable chez Freud de la pulsion de mort. De façon plus explicite, pulsions de vie et de mort sont également mentionnées à plusieurs par Racamier : on retrouve par exemple un rappel avant l'exposition de l'échelle des dénis dans *GO* sur le fait que « Klein souligne combien le

déni travaille pour l'instinct de mort » (Racamier, 1992, p.216). Plus loin, lorsqu'il est question de l'ambiguïté, Racamier précise aussi que « Éros, en qui nous reconnaissons le grand faiseur de vie et faiseur de liens, se révèle à nous dans ses dons de faiseur d'ambiguïté » (1992, p.389). Peu avant ce passage, il précisait également que « l'agrégation du moi » est « gouvernée par Éros » (Racamier, 1992, p.345).

Il apparaît à première vue difficile de conjuguer cet usage par Racamier des concepts de *pulsion de vie* et *de mort*, avec la place avérée qu'il accorde au dualisme entre pulsions sexuelles et agressives. Cela est d'autant plus vrai qu'il n'a jamais pris la peine, à ma connaissance, d'expliquer comment ces deux versions du dernier dualisme pulsionnel de Freud peuvent être articulées ensemble. En spéculant un peu, et à l'aide certains commentaires épars dans son œuvre, on peut toutefois trouver un début d'explication à ce problème.

Une page de *GO* dédiée à « l'instinct de mort » dans laquelle Racamier met en garde son lecteur contre les liens qu'il pourrait être tenté de faire entre certains de ses concepts et les concepts de *pulsion de vie* et de *pulsion de mort* de Freud est particulièrement éclairante à cet égard. À la fin de cette page, il spécifie :

Si l'on admet cette bipolarité [entre les pulsions de vie et les pulsions de mort], il faut écouter Freud : car il en a donné une représentation heureusement complexe, au demeurant et sans doute inachevée. Thanatos pousse-t-il à la mort? Certes, mais sans cette énergie limitante, sans ce diviseur qu'est Thanatos, Éros le multiplicateur ne connaîtrait plus aucune limite, et la vie ne serait plus qu'une vaste prolifération cancéreuse. [...] Si l'instinct de mort existe, il est partout, et partout lié à Éros. Le personnifier, c'est faire de la psyché un théâtre guignol. Le cantonner dans tel ou tel produit complexe de la vie psychique, c'est faire de la psyché un meuble à tiroirs... (Racamier, 1992, p.159)

Par ce passage, Racamier souligne clairement le caractère inachevé de cette part de la théorie de Freud. La mention « si l'instinct de mort existe » en dit aussi beaucoup sur l'incertitude qu'il laisse planer sur ce concept au sein de sa propre théorie. Pour autant, il est intéressant de noter que l'accent qu'il met sur le caractère « diviseur » de *Thanatos* par opposition au caractère « multiplicateur » d'*Éros* rappelle la conception remaniée des pulsions de vie et de mort du psychanalyste André Green, qui a proposé que la pulsion de vie regroupe à la fois le mouvement de liaison et de déliaison pulsionnelle, et que la pulsion de mort ne soit considérée qu'à la façon d'une force de déliaison absolue (Green, 2011, chap.4).

Certains commentaires tenus par Racamier semblent par ailleurs confirmer ce lien qu'il est possible de faire entre sa conception des pulsions de vie et de mort et celle de Green. Lors de son entrevue avec Jean Guillaumin sur *GO*, lorsqu'il fut questionné sur son positionnement par rapport aux novations conceptuelles de Green à ce propos, Racamier a précisé : « déliaison, sans doute. Pulsion de mort, peut-être »; précisant encore une fois qu'il avait « quelque peine à concevoir directement les effets de la pulsion de mort » (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1173). Plus tard, lors d'un colloque organisé par le Groupe lyonnais de psychanalyse autour de son œuvre, lorsqu'un intervenant (André Carel) proposa que le deuil originaire soit considéré comme « opérateur d'intrication pulsionnelle » (qui « conjugue liaison et déliaison »), et que le déni du deuil soit considéré comme un « opérateur de désintrication pulsionnelle », Racamier s'est dit « très d'accord » avec cette proposition, sous-entendant encore une fois son adhésion à la conception révisée des pulsions de vie et de mort de Green (AGPSY et CEPS, 1995, p.56-58). Si je ne m'abuse, on pourrait donc déduire de ces commentaires que chez Racamier, les pulsions sexuelles et agressives concernent la qualité que prennent les pulsions au contact du caractère plaisant et déplaisant de la réalité extérieure, tandis que les pulsions de vie et de mort concernent plus généralement ce qui lie et délie ces pulsions ensemble.

Mais ce n'est pas tout. Lors du colloque du Groupe lyonnais de psychanalyse, Racamier a aussi évoqué son affinité avec la théorie de la « violence fondamentale » de Jean Bergeret, dont il n'avait jamais fait mention auparavant à ma connaissance. Dans sa réponse à la proposition d'André Carel, il rajoute en effet qu'il voit dans le deuil originaire « une manifestation de cette force fondamentale, que Jean Bergeret a décrite comme la vigueur impétueuse d'un instinct de survie, qui propulse la psyché de l'enfant avant que de s'étayer sur les pulsions » (AGPSY et CEPS, 1995, p.58). Plus tard, lors de la table ronde du même colloque, quand il fut questionné sur la place des pulsions d'agression telles que les avait entendues Winnicott dans le deuil originaire, il renvoya à nouveau son interlocuteur à la théorie de Bergeret :

Ce n'est pas seulement les pulsions agressives ou destructrices qui entrent en jeu dans cette affaire [le deuil originaire], c'est aussi la poussée vers la croissance, vers la différenciation, qui est une poussée que Jean Bergeret, je crois, ferait dévier de ce qu'il appelle, à mon avis d'une façon assez forte, la violence fondamentale, qui est pour lui une force de survie, mais de violence quand même (AGPSY et CEPS, 1995, p.147).

La *violence fondamentale* est un concept que Bergeret a introduit dans son ouvrage du même nom, en 1984. Dans celui-ci, Bergeret fait l'hypothèse que les pulsions d'agression ne sont qu'un dérivé d'un instinct violent plus primitif, qu'il rapporte à la volonté de puissance nietzschéenne, ou sur un plan moins philosophique, à la violence première qui doit être dérivée sur une victime émissaire afin de préserver le groupe dans l'anthropologie philosophique de René Girard, voire, à l'agression que l'éthologiste Konrad Lorenz a considérée comme nécessaire à la survie des organismes et des espèces préalablement aux questions de l'ordre de la reproduction (Bergeret, 1984, p.184-187 et p.210-214). Bergeret, à cet égard, a jugé nécessaire de faire une

distinction conceptuelle entre la « violence » et l' « agressivité ». Il considère, entre autres, que :

1) L'agressivité concerne un objet défini au registre de l'identification *secondaire*; il s'agit donc d'un objet sexuel et œdipien, même quand ce caractère se trouve sensiblement oblitéré par les différents systèmes défensifs mis en jeu. La violence fondamentale se centre au contraire sur un effort d'édification d'une identité primaire narcissique dont le principal "objet" demeure le sujet lui-même, l'objet "extérieur" n'étant encore qu'en cours d'individualisation [...] 2) l'agressivité vise à nuire de façon très spécifique à l'objet, éventuellement à le détruire, surtout à le faire souffrir. La violence fondamentale, quant à elle, s'intéresse avant tout au sujet, à sa conservation [...] 3) L'agressivité est envisagée, dans l'optique freudienne, avant tout comme cernant les aléas de l'union et de la désunion des pulsions amoureuses avec les tendances hostiles. Il s'agit somme toute de voir dans l'agressivité ainsi définie une des composantes de l'ambivalence affective. La violence fondamentale en revanche ne peut prendre encore en compte une quelconque ambivalence affective; elle ne saurait connoter ni l'amour, ni son renversement en haine; elle se situe dans une démarche imaginaire préambivalente (Bergeret, 1984, p.216-217).

Ainsi, pour Bergeret, il doit être entendu que les pulsions libidinales et agressives se développent à partir de la violence fondamentale, et que le dualisme entre instincts et pulsions n'est pas « synchronique » mais « diachronique » : « le conflit archaïque tel que je le conçois ne serait cependant pas un conflit entre deux antagonismes pulsionnels de même génération mais plutôt un conflit créé *entre deux générations de conflits*, la génération des conflits violents et la génération des conflits œdipiens » (1984, p.223).

À cet égard, Bergeret soutient que les « pulsions d'autoconservation » ou les « pulsions du moi » issues du premier dualisme pulsionnel de Freud pouvaient encore être considérées comme des « manifestations plus tardives » d'un instinct de violence premier, alors que lorsque Freud a proposé son deuxième dualisme pulsionnel entre pulsions de vie et de mort (qui introduit véritablement un « dualisme pulsionnel » au détriment de l'idée d' « étayage ») le potentiel heuristique de sa théorie s'en serait vu

affecté. Ainsi, il précise que l'idée qu'il se fait de la violence fondamentale est foncièrement différente de celle que Freud se faisait de la pulsion de mort :

Il ne saurait être question de confondre cette "pulsion de mort", avec le dynamisme violent fondamental qui n'a comme but premier que la survie et nullement la mort. L'acte qui consiste à tuer l'objet et découlant éventuellement de la violence fondamentale ne se présente que comme une obligation secondaire (dans tous les sens du terme) de la nécessité de survie (Bergeret, 1984, p.195-196),

Il est intéressant de noter, à cet égard, que Bergeret a précisé dans un ouvrage ultérieur qu'un étayage normal des pulsions de seconde génération sur l'instinct violent doit mettre les pulsions agressives au service des pulsions sexuelles. Ce passage l'exprime bien :

La violence fondamentale demeure d'ordre purement narcissique, alors que l'agressivité, devenue support d'une partie du désir et du plaisir, implique une perversification au moins partielle de ce qui devait constituer une relation amoureuse à un autre, nettement défini en tant qu'objet narcissique d'abord, génital et œdipien ensuite (Bergeret, 1994, p.61).

Aux yeux de Bergeret, dans une situation qu'on pourrait qualifier de normale, l'agressivité n'aurait donc pas lieu d'être : « l'agressivité résulte d'une combinaison secondairement réalisée entre les dynamismes violents et les dynamismes érotiques; la violence est alors devenue érotisée puis entretenue comme telle, au lieu de se mettre au service des pulsions libidinales » (1994, p.61). Et dans cette perspective, l'environnement aurait un grand rôle à jouer par rapport au destin de l'étayage des pulsions de seconde génération sur l'instinct violent :

Tout semble se jouer en fonction de la qualité des relations vécues au sein du tout premier environnement d'échanges affectifs. Si dans cet environnement originel

les dynamismes libidinaux ont depuis longtemps, et de façon assez ferme, dominé le fonctionnement imaginaire, les choses se passeront logiquement pour le mieux. Selon des processus très proches des mouvements d'identification projective décrits par Melanie Klein, l'entourage familial (et en particulier la mère, de façon très précoce) doit parvenir à persuader l'enfant que ses poussées instinctuelles violentes naturelles sont vraiment situées à leur place obligatoire sur le registre fantasmatique, celle d'une pure violence défensive et d'un simple instinct de survie (Bergeret, 1994, p.110)

Le lien entre la violence fondamentale et la première théorie pulsionnelle de Freud nous renseigne sur l'ambivalence de Racamier par rapport aux concepts de *pulsion de vie* et de *pulsion de mort* issus du second dualisme pulsionnel de Freud. Après en avoir pris connaissance, on comprend aussi la raison d'être de sa préférence pour des expressions telles que « poussée agressive » et « forces de croissances » pour qualifier la force qui motive l'accomplissement du deuil originaire (Racamier, 1993, p.33-34). Cette phrase énigmatique, issue de *GO*, prend par exemple tout son sens, lorsqu'elle est mise dans le contexte de la théorie de Bergeret :

Nous faut-il, quant à nous croire que ces forces de croissance, innées comme elles le sont, irrésistibles et de surcroît programmées, constituent la première manifestation de *l'instinct de conservation*? S'il en était ainsi – mais cette question reste en suspens –, la conservation commencerait par l'aventure... (1993, p.34).

En somme, suivant ce qui vient d'être dit, on peut en conclure que Racamier est resté fidèle au second modèle pulsionnel de Freud, mais qu'il a été porté à le reconsidérer à l'aune du potentiel heuristique de son premier dualisme pulsionnel, qui oppose de façon diachronique deux générations de pulsions (les pulsions du moi et les pulsions sexuelles, dont l'envers sont les pulsions agressives). Dans cette perspective, les pulsions sexuelles et agressives ne sont qu'une résultante d'une pulsion plus fondamentale de survie, que Racamier qualifie plus précisément de *force de croissance*.

La façon dont Racamier articule cet édifice théorique demeure inexpliquée dans sa théorie, mais si on s'en tient à l'essentiel, on pourrait dire que l'apport de la théorie de la violence fondamentale de Bergeret à sa conception de la théorie des pulsions le pousse à privilégier une conception de la psychogenèse dans laquelle ce ne sont pas deux pulsions antagonistes qui existent d'abord l'une en face de l'autre à la base (les pulsions de vie et les pulsions de mort), mais un même instinct (la violence fondamentale, ou les forces de croissance). Cet instinct se divise ensuite en pulsions sexuelles et agressives lors de la rencontre plaisante et déplaisante de la réalité extérieure, mais celles-ci doivent en cas normal servir ultimement les fins de la croissance, par leur entrecroisement ambivalent – ou plus précisément, si on s'en tient au modèle de Bergeret, par un entrecroisement ambivalent au sein duquel les pulsions agressives demeurent ultimement au service des pulsions sexuelles.

4.1.2. L'omnipotence

Attardons-nous maintenant au thème de l'omnipotence dans la théorie de Racamier. Contrairement à celui de l'agression, il a une place beaucoup plus évidente au sein de sa théorie, mais pour comprendre la façon particulière dont il l'aborde, il faut d'abord s'attarder à sa théorie du narcissisme.

Chez Racamier, rappelons-le, la psychogenèse prend racine dans ce qu'il appelle le *conflit originnaire*, dans lequel s'opposent l'investissement narcissique et objectal – ou le narcissisme et l'anti-narcissisme. Il puise cette idée de Pasche, qui a modifié la théorie du narcissisme primaire de Freud, de façon à l'accorder aux prémices de son second dualisme pulsionnel (qui oppose pulsions de vie et pulsions de mort). En

postulant que le moi doit être investi préalablement à ce que puissent se déployer des relations d'objet, Freud omettait en effet, selon Pasche, la possibilité que la relation d'objet puisse se faire préalablement à l'investissement du moi; ou encore, la possibilité que le retour de l'investissement de l'objet sur le moi puisse ne pas avoir de bénéfice narcissique, puisqu'il peut être fait sans investissement narcissique préalable. Pasche a à cet égard proposé que les investissements narcissiques et objectaux sont d'emblée dans un rapport tensionnel intriqué par les pulsions de vie, et que lorsque l'un d'eux prend plus d'ampleur par rapport à l'autre, il s'agit de l'œuvre des pulsions de mort.

Lorsque nous avons abordé *Les schizophrènes*, nous avons vu que Racamier postule également qu'une relation de séduction narcissique se développe très tôt entre la mère et son bébé. J'avais alors précisé que je comprenais son concept de *séduction narcissique* à la façon d'une transposition, à l'échelle interactionnelle, de la tension entre le narcissisme et l'anti-narcissisme théorisée par Pasche, puisque la formule qu'il emploie pour la décrire exprime à mon sens le destin de la propension anti-narcissique lorsqu'elle est captée par le narcissisme d'un autre ($1+1=1=\infty$ ou Narcisse=Nirvana). C'est un aspect de ma lecture de la théorie de Racamier qui est sujet à débat, selon le secrétaire général de l'Académie psychanalytique autour de l'œuvre de Racamier (APAOR). Or, vu le manque de développements approfondis de Racamier sur le concept de *séduction narcissique* malgré l'importance centrale qu'il a dans sa théorie, il m'est apparu nécessaire de tenter d'en tirer le plus d'implications théoriques possibles, quitte à spéculer un peu¹⁶.

Dans *L'inceste et l'incestuel*, son dernier ouvrage, Racamier précise que le « moteur » de la séduction narcissique est le « narcissique », et « qu'il est bien évident qu'ici le narcissique ne se borne pas au sujet seul », ce qui sous-entend une forme partagée de

¹⁶ Pour la transcription de mes échanges avec l'Académie, voir l'Annexe 1.

narcissisme; ou encore, une « relation narcissique » (2010, p.4-5). Puisque deux propensions au narcissisme – ou à l’investissement narcissique – feraient en sorte qu’il n’y a pas de partage (les investissements des deux individus étant dirigés sur eux-mêmes), il me semble logique de dire que pour qu’une relation narcissique soit concevable, l’anti-narcissisme doit y avoir une place, et qu’il doit de surcroît être orienté vers le narcissisme d’un autre (ce qui concorde avec la première partie de la formule « $1+1=1$ »). Ce mouvement d’attraction narcissique, Racamier a ensuite précisé qu’il « vise à l’unisson tout-puissant » (ou en d’autres termes, à l’omnipotence), et que cela a pour conséquence de faire en sorte que lorsqu’il se produit, il y a « neutralisation », voire même « extinction des excitations d’origine externe ou pulsionnelle » (ce qui nous permet de comprendre le reste de sa formule : « $1+1=1=\infty$ », ou encore « Narcisse=Nirvana »). À ce propos, il explique que « cette relation est narcissique en ce qu’elle vise à constituer une unité où chacun se reconnaît dans l’autre, ou plus exactement se reconnaît dans l’unité qu’ils forment ensemble » (ce qu’on pourrait interpréter, en définitive, comme une relation dans laquelle la propension mutuelle qu’ont les individus à rechercher l’omnipotence se rencontre en un même point; celui du narcissisme de l’un d’entre eux, que l’un atteint en s’investissant lui-même narcissiquement, et que l’autre atteint en se vidant de son narcissisme – 2010, p.5).

Ceci étant dit, si on passe outre ce lien qui demeure incertain entre la théorie de Pasche et la séduction narcissique, il est important de rappeler que Racamier fait une distinction entre une forme « normale » et « pathologique » de séduction narcissique, sans laquelle il est impossible de comprendre le rôle joué par l’omnipotence au sein de sa théorie. Dans *L’inceste et l’incestuel*, Racamier suggère que la relation de séduction narcissique normale prend en quelque sorte le relais de « l’unité corporelle prénatale » (2010, p.3). Elle s’en distinguerait toutefois à bien des égards, et il s’agirait d’une « simplification » de dire qu’elle s’y substitue, car la relation de séduction narcissique

normale « unit en séparant »; « unissant en ce qu'elle différencie et distinguant en ce qu'elle réunit » (Racamier, 2010, p.5). Pour comprendre cette affirmation, il faut souligner de nouveau que pour Racamier, l'omnipotence est une recherche de l'abolition de stimuli internes et externes (il la considère comme un équivalent théorique de la tendance du psychisme à ramener à zéro toute excitation que Freud attribuait à la pulsion de mort; « Narcisse=Nirvana »). À cet égard, si je comprends bien, l'expérience prolongée d'indifférenciation entre les stimuli internes et externes qui fut rendue possible durant la période de gestation laisserait une empreinte dans la psyché du nourrisson, qui orienterait subséquemment son comportement après la naissance. Ce qui était une expérience d'omnipotence *donnée* deviendrait alors une quête d'omnipotence *en puissance*, qui devrait être assouvie d'une façon ou d'une autre au sein de la réalité. Et c'est ici qu'entrerait en jeu la séduction narcissique normale, qui permet – si on accepte le lien entre la théorie de Pasche et ce concept de Racamier – à l'expérience de l'omnipotence d'être réactualisée sur le plan interactionnel, lorsque la propension à l'investissement narcissique et à l'investissement anti-narcissique de la mère et de l'enfant se rencontrent, rendant ainsi possible la création d'une même unité omnipotente. La caractéristique, toutefois, de cette unité omnipotente réactualisée, serait qu'elle se produit au sein d'une réalité qui est essentiellement conflictuelle, et entre deux organismes différenciés; et en ce sens, Racamier lui attribue la fonction psychogénétique normale d'« amortir la disparité » et de « soutenir l'échange entre deux personnes qu'unit une ressemblance profonde et que sépare une énorme différence » (Racamier, 2010, p.5 et p.7).

Dans le premier cas, cela voudrait dire que malgré son moteur omnipotent, la séduction narcissique normale ne parviendrait jamais à accomplir totalement sa visée, dû aux contraintes du réel : « s'il est bien vrai que le but de toute séduction narcissique est de faire pièce aux excitations émanant du monde externe et du réservoir pulsionnel, elle ne saurait cependant pas les éteindre. Nous ne croirons donc pas qu'elle atteigne tout à

fait son but » (Racamier, 2010, p.7). Puisqu'il est impossible de retrouver une expérience d'indifférenciation perceptive aussi forte que celle procurée par l'unité corporelle prénatale au sein de la réalité, celle-ci ne pourrait en d'autres termes seulement être réactualisée partiellement. Pour cela, Racamier disait dans *GO* que la relation de séduction narcissique normale a une fonction de « pare-excitant », puisqu'elle permet d'atténuer les stimuli internes et externes, sans toutefois les abolir; ce qui permettrait au nourrisson de se familiariser progressivement avec l'expérience de la réalité, sans être outrepassé par les stimulations qui en sont issues (1992, p.189-190; voir aussi le schéma de Racamier, p.193). Dans le second cas, cela voudrait dire que la recherche mutuelle de l'omnipotence représente la forme la plus rudimentaire et de surcroît la plus universelle de lien, car elle permet d'unir deux individus en dépit de leur différence. Racamier l'illustre dans *L'inceste et l'incestuel*, en prenant l'exemple de la mère et de son bébé, que tout *à priori* sépare:

Comment une femme adulte – une mère – et un nouveau-né – physiologiquement prématuré comme il l'est, même lorsqu'il naît à terme – pourraient, en dépit de l'énorme différence de fonctionnement qui les distingue et les sépare, s'entendre et communiquer comme on sait aujourd'hui qu'ils le font, s'ils n'y étaient portés par une force d'attraction, seule apte à propulser leurs capacités latentes tout en préparant le lit des liens libidinaux (2010, p.7).

On comprend, par ce passage, que la séduction narcissique normale correspond pour Racamier à une façon d'établir un lien indépendamment de la différence d'esprit qui existe au préalable entre les partenaires d'interaction, puisqu'elle rassemble par une même propension à l'omnipotence. Ainsi, puisque la mère et son bébé sont essentiellement des êtres différents, c'est par l'unité qu'ils aspireraient à former ensemble qu'ils pourraient d'abord se reconnaître (cette unité ayant toutefois une fonction paradoxale normale de différenciation, puisqu'elle ne fait qu'amortir

partiellement les stimuli internes et externes, et qu'elle favorise, de surcroît, la croissance)¹⁷.

À cet effet, on pourrait dire que ce qui caractérise l'expérience de l'omnipotence issue de la séduction narcissique normale par rapport à l'expérience de l'omnipotence issue de l'unité corporelle prénatale serait son caractère *tempéré et partagé*. Mais à cela, il faudrait ajouter son *dynamisme*, qui fait en sorte – si on accepte encore une fois les liens qu'il est possible de faire entre la théorie de Pasche et le concept de *séduction narcissique* – que le pôle de l'investissement narcissique mutuel des partenaires d'interaction fluctue, passant successivement de l'investissement narcissique de la mère à l'investissement narcissique de l'enfant. On peut bien le concevoir lorsqu'on s'attarde à la description que donne Racamier de l'évolution de la relation de séduction narcissique normale :

Dès la naissance, cette force est en germe. Encore va-t-elle avoir à se déployer. Cette force entraîne un processus. Ce processus se déroule entre les partenaires, et il va croissant. Toute approche de l'un renforce l'appel de l'autre, tant il est vrai que la séduction, quelle qu'elle soit, nécessite toujours une conjonction. En même temps qu'elle se renforce, cette séduction réciproque se fait plus précise; elle s'ajuste : plus la mère et l'enfant s'attirent, et plus ils "visent" juste (Racamier, 2010, p.6-7).

Ainsi, au départ, si la recherche d'omnipotence existe en puissance chez les deux partenaires d'interaction, ceux-ci doivent chacun de leur côté stimuler cette propension chez l'autre afin de l'attirer à soi, de façon à créer cette forme d'unité dans laquelle

¹⁷ Lors de mon échange avec lui, Philippe Saielli a souligné que la simple union des corps de la mère et de son bébé, après la naissance, représente aussi en quelque sorte une forme d'unité qui précède l'unité rendue possible par la séduction narcissique normale. En ce sens, la simple sensation tactile de faire corps un autre pourrait représenter une expérience d'omnipotence transitoire entre l'unité corporelle prénatale et la relation de séduction narcissique normale; ce qui ouvre la porte à des liens entre la théorie de l'attachement et la théorie de Racamier (voir Annexe I, p.236).

tous deux peuvent se rencontrer. Plus ils parviennent à anticiper le comportement de l'autre – ou à connaître ce qui, précisément, l'attire –, plus la relation de séduction narcissique normale croit, et plus elle en vient de surcroît à pouvoir réactualiser une expérience d'indifférenciation perceptive qui se rapproche de celle de l'unité corporelle prénatale. Mais lorsqu'elle atteint un apogée, Racamier soutient qu'elle finit normalement par rétrocéder, en laissant en dépôt dans la psyché du nourrisson une sorte de proto-représentation de soi et de l'autre, qu'il a appelé « idée du moi » :

La séduction narcissique, à l'instar du Nil après sa crue, va laisser un limon fertile. Ce qu'elle laisse en particulier en dépôt, c'est ce sentiment profond et informel de connivence avec le monde, d'isomorphie avec le réel, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, le présentant sous la dénomination de 'l'idée du moi'. Pour quiconque est habité par ce sentiment, le monde est familier : on est avec, on est ensemble (2010, p.9).

C'est une étape normale du développement psychique qu'il avait aussi décrit dans *GO*, où il précisait que le processus d'attraction centripète de plus en plus puissant entre la mère et l'enfant en vient à s'atténuer lorsque les forces d'attraction centrifuges de l'anti-narcissisme – ou de l'investissement objectal – prennent le dessus sur les forces d'attraction narcissiques de chacun des partenaires d'interaction, rendant ainsi possible le « deuil originaire » (1992, p.27-48). De ce fait, la quête d'omnipotence, qui relève d'une recherche de l'abolition entre les stimuli internes et externes issue de l'expérience d'unité corporelle prénatale, prendrait une troisième forme dans la théorie de Racamier, après s'être transformée en séduction narcissique normale : elle deviendrait un arrière-plan psychique sur lequel se fonde l'intériorité psychique, qui est à l'origine de la transitionnalité, ou plus généralement, de ce que Racamier a appelé l'« ambiguïté » (« la qualité psychique du travail de l'interface du moi » – 1992, p.380). Sans elle, soutient-il, « le réel » demeure « à chaque instant à regagner, restant toujours et sans cesse à séduire » (Racamier, 2010, p.9).

Et c'est ici qu'entre finalement en scène la séduction narcissique pathologique, qui est au cœur des pathologies anti-confliktuelles dont fait partie la perversion narcissique. Comme l'expliquait Racamier dans *Les schizophrènes*, lorsque l'intrication entre les investissements narcissiques et objectaux – ou le narcissisme et l'anti-narcissisme – se rompt pour des raisons congénitales ou environnementales, la séduction narcissique devient la façon privilégiée d'entrer en relation avec autrui, de façon à ne pas devoir l'appréhender comme radicalement autre. Elle devient en ce sens pathologique, vu son caractère asymétrique. C'est pour cela que Racamier disait du schizophrène qu'il est un « hyperréaliste » : faute d'une idée du moi, il n'a pas accès à ce qui lie le plus fondamentalement les êtres humains, en les faisant transcender minimalement leur existence individuelle (1978, p.929). Chez lui, l'expérience de l'omnipotence se réactualise donc lorsqu'il s'investit narcissiquement tout en évitant l'investissement d'objet (la direction de ses investissements s'opposant et ne pouvant jamais coexister; l'investissement d'objet représentant l'abandon de l'investissement narcissique, et inversement), et c'est pour cela que Racamier expliquait qu'il développe des relations d'objet de type « omnipotente-inanitaires » : « l'omnipotence inanitaire est ce qui permet aux schizophrènes d'éviter le retrait d'investissement total; elle réserve une attention extrême à l'objet, mais négative » (Racamier, 1978, p.913). Ce type de relation d'objet, qui est une relation dans laquelle l'objet est dénié d'une de ses caractéristiques particulière – dans ce cas-ci, de sa « signifiante » – Racamier a ensuite dit qu'elle n'était qu'un type de relation d'« objet-non-objet », ou encore, d'« objet narcissique », qui a la propriété « d'établir une sorte d'indistinction [...] entre l'interne et l'externe » (1992, p.217). À cet égard, il expliquait que l'objet au sein de ce type de relation a « impérativement besoin d'être concrètement incarné », car il ne s'agit pas d'un « objet vraiment intériorisé » (le malade souffrant d'une psychopathologie anti-confliktuelle n'ayant pas véritablement fait son deuil de l'objet primaire, ou d'un objet indifférencié de soi, qui permet le développement de l'intériorité psychique – Racamier, 1992, p.219).

Pour faire le lien avec les développements précédents, on pourrait donc dire que dans le cas des psychopathologies anti-conflictuelles, puisque la séduction narcissique normale ne s'est jamais résorbée en idée du moi, l'expérience de l'omnipotence se perpétue de façon *unilatérale* plutôt que d'être partagée; et à cela, on pourrait ajouter que son manque de mélange avec les stimulations issues de la réalité l'empêche de s'atténuer, et qu'elle s'en trouve en cela *exacerbée* (celle-ci n'ayant pas la fonction d'unir en différenciant, puisqu'elle n'a pas été partagée mutuellement; ou encore, qu'elle n'a pas pu être médiée par le biais de l'interaction avec un autre). Pour les psychopathologies anti-conflictuelles, l'expérience de l'omnipotence n'aurait donc pas été dynamisée interactivement, et resterait en cela *figée*; le réel devant se plier à la toute-puissance de l'individu; d'où le recours aux relations d'objet-non-objet ou relations d'objets narcissiques, qui impliquent une stabilité relative de l'objet tel qu'il se présente dans la réalité, de façon à asseoir l'investissement narcissique tout en évitant à des degrés divers l'investissement d'objet. Et en cela, la relation de séduction narcissique pathologique, ou asymétrique, permettrait justement d'éviter d'investir l'objet, par le fait qu'elle permet d'attirer à soi, tout en évitant l'attrait envers l'autre; ou encore, la nécessité de partager avec lui une expérience mutuelle d'omnipotence (relation de séduction narcissique normale, sur laquelle se fonde l'idée du moi et le développement de l'intériorité psychique).

À ce propos, l'aspect manipulateur de la relation de séduction narcissique pathologique sur lequel Racamier met l'accent est fondamental, car c'est lui qui permet de comprendre comment celle-ci peut se perpétuer dans le temps. En usant des mécanismes défensifs du déni et du clivage, Racamier affirme en effet que le malade doté d'une psychopathologie anti-conflictuelle induit des comportements chez les autres, qui ce faisant, le confirme dans sa toute-puissance. En usant d'une communication paradoxale, ils induirait un conflit irrésoluble dans leur psyché, qui

aurait pour conséquence de créer une brèche dans l'intrication de leurs investissements narcissiques et objectaux, qu'il pourrait ensuite infiltrer (on pourrait suggérer, en se basant encore une fois sur la théorie de Pasche, qu'au moment de la confusion psychique, l'investissement narcissique se délite et se dirige vers l'autre, et qu'alors – les deux ne formant alors qu'un – celui qui l'a initié a le champ libre pour faire-agir d'un simple agir). Ainsi, les objets des schizophrènes et des pervers narcissiques peuvent devenir leurs « portefaix » : ils porteront le conflit psychique irrésoluble que ceux-ci doivent évacuer, faute de capacités psychiques suffisantes (1992, p.73).

Comme l'explique Racamier dans *L'inceste et l'incestuel*, dans la relation de séduction narcissique pathologique, il y a par conséquent toujours un « gagnant » et un « perdant »; l'un gagnant en narcissisme, et l'autre devenant une fonction de la valorisation narcissique de l'autre. Toutefois, tel qu'il le souligne, même celui qui perd en narcissisme au sein de cette relation trouve un certain sentiment de toute-puissance dans l'unité qu'il forme avec son partenaire, malgré le rôle de suppôt qu'il y joue : « l'instrument est narcissiquement flatté ; il peut se flatter d'être indispensable ; il bénéficie en reflet d'une grandeur à laquelle il contribue » (Racamier, 2010, p.13). Et finalement, par ce processus d'attraction asymétrique et manipulateur – qui disloque la structure de la psyché de façon à l'orienter vers un même pôle omnipotent –, ce que Racamier a appelé un « noyau pervers » peut finalement en venir à se former, lorsque plusieurs individus sont emmenés à s'agréger autour d'un même individu ou d'une bande d'individus, qui en profitent narcissiquement (Racamier, 1992, p.321).

Pour conclure, on peut donc dire que l'omnipotence a un rôle fondamental dans la théorie de Racamier, car il en fait l'axe du développement psychique qui départage les organisations psychiques intra-conflictuelles et les organisations psychiques extra-conflictuelles : lorsque son destin est heureux, elle se mue en idée du moi; et lorsqu'il est funeste, en noyau pervers. La difficulté, cependant, en ce qui concerne la place de

ce thème dans sa théorie, est que le concept qui en est le principal véhicule, la *séduction narcissique*, demeure largement sous-développé. Pour cela, il est nécessaire de spéculer un peu – notamment sur ses liens potentiels avec la théorie de Pasche, sur laquelle Racamier fonde sa conception du conflit originare, qui remplace chez lui le narcissisme primaire – pour en déduire toutes les implications théoriques au sein de sa théorie de la perversion narcissique. C’est ce que j’ai tenté de faire ici, et je pense qu’en définitive je suis parvenu à en brosser un portrait assez clair : pour Racamier, l’omnipotence relève d’une recherche de l’abolition des stimuli internes et externes qui provient de la période gestation, qui doit ensuite être réactualisée d’une façon ou d’une autre après la naissance. La modalité de cette réactualisation est relationnelle, car ce n’est que par la rencontre de deux mêmes quêtes d’omnipotence qu’une expérience similaire à celle de l’unité corporelle prénatale peut être réactualisée dans un monde qui se veut essentiellement conflictuel. Dépendamment de la façon dont l’environnement y répondra, cette quête d’omnipotence pourra prendre soit un aspect partagé et tempéré qui est en phase avec le dynamisme du monde, ou un aspect unilatéral et exacerbé qui entraîne au contraire le monde vers un même pôle d’attraction omnipotent, qui a comme caractéristique d’évacuer sa conflictualité vers l’extérieur.

4.1.3. Le soi présocial

Ne reste plus qu’à s’attarder à place du soi-pré-social, qui est le dernier thème de contention entre Honneth et Whitebook, au sein de la théorie de Racamier. Comme nous le verrons, le soi a de façon générale une place bien discrète dans la théorie de l’auteur, bien que celle-ci influence implicitement sa théorie de la perversion narcissique, et qu’elle ne puisse par conséquent pas être ignorée. Nous l’aborderons brièvement, dans les pages qui suivent, avant de nous attarder à la compatibilité du

concept de *perversion narcissique* avec les positions psychanalytiques de Honneth et Whitebook.

Dans « Sur la personation », l'article dans lequel Racamier explique sa conception de la psychogenèse, il précise que le soi a deux acceptations distinctes pour lui : en tant que « donnée vécue » il est « l'état psychique le plus simple et le plus entier qui se produise dans la personnalité par le fait même de son existence »; et comme « fonction du moi », il est ce par quoi « l'être humain est capable de s'éprouver comme une entité individuelle, différenciée, unifiée, réelle et permanente » (Racamier, 1998, p.263). Plus tard, dans *Les schizophrènes*, il précisera que cette première acceptation du soi – le soi comme « donnée vécue », qu'il appellera alors plus précisément le « sentiment de soi » – provient de la liaison des pulsions sexuelles et agressives, ou en d'autres termes, de « l'autoperception de notre ambivalence » :

Cette excursion auprès des accès aigus nous aura cependant appris une vérité essentielle : le sentiment de soi, ce sens de la réalité psychique interne, n'est sans doute pas un sens à part comme de nombreux travaux le font croire [...]; ce sens existe certes, mais il n'a pas d'organe psychique, et tous les efforts pour mettre le self en bouteille, enveloppé ou non dans l'image du corps, aboutissent à des résultats décevants. En revanche, le sens de notre réalité interne émane directement de l'autoperception de notre ambivalence : on se sent être pour autant qu'on se sent double; l'ambivalence est à la base du sentiment de soi (1978, p.895)

Il reviendra à nouveau sur ce sens de soi dans *GO*, où il précisera cette fois-ci qu'il est issu de « ce qui relie », et qu'il doit être entendu comme une « sorte de bruit de fond qui donne au moi son sentiment d'exister » (Racamier, 1992, p.347). Dans cet ouvrage, il précisera aussi les affinités entre le concept du *Je*, qu'il utilise aussi fréquemment, et celui de *sentiment de soi* (Racamier, 1992, p.381).

Ces passages témoignent du fait que pour Racamier, l'individu est doté, dès la naissance, de la capacité de s'éprouver comme un organisme distinct. Cela est par ailleurs même vrai, selon lui, avant la naissance, puisqu'il précise dans *L'inceste et l'incestuel* que malgré l'expérience d'indifférenciation que vit vraisemblablement le bébé dans le ventre de sa mère, celle-ci n'a « jamais été entière » : « on ne saurait considérer le fœtus comme un viscère de la mère; dès avant la naissance il commence de vivre sa vie; et pour cause : il est en pleine croissance » (2010, p.5). Toutes ces précisions indiquent qu'il existe, chez Racamier, quelque chose comme ce que Stern a appelé un « sens émergent de soi » (Stern, 1989, chap.3). Ce qu'il a appelé « le soi comme fonction du moi » pourrait quant à lui probablement être corrélé à ce que Stern a appelé le « sens de soi noyau » (Stern, 1989, chap.4-5).

Cette reconnaissance, par Racamier, de strates primitives du soi est un apport heureux à sa théorie, qui témoigne de son souci de garder la théorie psychanalytique à jour, par rapport aux découvertes issues de la psychologie du développement. Elle confirme, en d'autres termes, que l'individu est à ses yeux en mesure de s'expérimenter comme un être distinct dès l'origine; ce sur quoi Honneth et Whitebook s'entendent aussi. Ce que les passages précédents ne nous disent pas, toutefois, est si Racamier considère que cette capacité à s'expérimenter dès le départ comme un être différencié implique d'accorder de l'importance au substrat biologique du soi, comme le croit Whitebook, ou si c'est plutôt sur le fait qu'il est relationnellement constitué qu'il faut se concentrer, comme le suggère Honneth. Ils ne nous disent rien non plus de l'importance que Racamier accorde aux strates pré-linguistiques du soi par rapport à la part du soi constituée par le langage, qui est un autre point de contention entre Honneth et Whitebook. Entrer dans ces détails impliquerait toutefois de commencer déjà l'analyse de la compatibilité de la théorie de Racamier avec les positions psychanalytiques de Honneth et Whitebook; et pour cela, j'ai plutôt jugé bon de m'attarder dans les pages qui suivent à l'aspect de leur débat sur le thème du soi présocial qui est le plus

spécifiquement psychanalytique, et qui exige donc le plus de clarifications supplémentaires sur la position psychanalytique de Racamier, avant de commencer à la comparer à celle de auteurs : la dimension antisociale du soi. À ce propos, comme cela était le cas au sein du débat entre Honneth et Whitebook, c'est en analysant les implications des thèmes de l'agression et de l'omnipotence chez Racamier, que nous pourrions déterminer si le noyau de la personnalité est pour lui intrinsèquement compatible avec la socialisation ou si, au contraire, il recèle en lui-même une propension antisociale.

Si on s'en tient d'abord au phénomène de l'agression, on est porté à croire qu'il représente un potentiel d'antisocialité intrinsèque au noyau individuel de la personnalité dans la théorie de Racamier, vu la place que ce dernier accorde au dualisme entre pulsions sexuelles et agressives. Or, il convient de relativiser un peu les choses : rappelons que pour lui, les pulsions sont d'emblée indifférenciées, et qu'elles ne gagnent leur qualité de *pulsions sexuelles* et *agressives* qu'au contact du caractère plaisant et déplaisant de l'expérience de la réalité. Bien qu'il soit indéniable que l'expérience de la réalité ait un aspect déplaisant et que certaines pulsions deviennent donc nécessairement des pulsions d'agression, il n'en demeure pas moins que chez Racamier, tout indique que le caractère déplaisant de l'expérience de la réalité ne devrait normalement pas excéder son caractère plaisant, au point de faire de l'agressivité – et de ses dérivés, le sadisme et la haine – des composantes normales de la personnalité. Il est intéressant de noter, à cet égard, que Racamier précise dans « La personation » que « la différenciation interne des pulsions et des moyens d'y faire face, c'est-à-dire du ça et du moi, s'opère dans le même mouvement évolutif que la différenciation entre l'interne et l'externe » (Racamier, 1998, p.265). Cela sous-entend que la bipartition progressive de l'expérience du réel a aussi comme conséquence d'amorcer l'édification du moi pour lui, ou encore, que la rencontre conflictuelle de la

réalité extérieure et de la réalité intérieure est normalement structurante à ses yeux pour la psyché.

Dans *GO*, Racamier distingue bien à ce propos sa conception de la psychogenèse de celle des kleinien. Alors que ces derniers conçoivent que le moi « se coupe en deux avant de se rassembler enfin pour de bon », pour lui, le moi se constitue plutôt par « agrégation successive de ‘morceaux’ primitivement éparses » (1992, p.345). Ce passage de *GO* est particulièrement spéculatif, mais il témoigne du fait que pour Racamier, le moi est d'emblée présent – bien que parsemé en une multitude de « morceaux » –, et qu'il est capable malgré tout de contenir la conflictualité pulsionnelle interne (l'influence des pulsions d'agression n'étant pas telle qu'elle scinde systématiquement en deux son unité préalable, comme cela est le cas chez les kleinien). Ceci-dit, le fait que Racamier considère que la double nature *sexuelle* et *agressive* des pulsions constitue le sens de soi est un autre indice du rôle structurant qu'il accorde aux pulsions d'agression au sein du développement psychique normal (1978, p.895). De plus, le fait que chez Bergeret (duquel il puise le concept de *force de croissance*), la violence fondamentale doit normalement mettre les pulsions agressives au service des pulsions sexuelles, est un autre signe de leur caractère foncièrement structurant pour lui (Bergeret, 1994, p. 61 et p.110).

Si je ne me trompe pas, cela voudrait dire que chez Racamier, l'agressivité est un phénomène secondaire, dont la manifestation dépend essentiellement de causes environnementales (advenant qu'aucun déficit congénital ne soit présent). Pour cela, il semble que les capacités du moi des référents primaires de l'enfant soient de plus grande importance pour lui que leur capacité d'élaborer ses pulsions d'agression, comme cela est le cas chez les kleinien (la fonction basale de présence et d'aide au moi qu'il donne aux soignants de patients schizophrènes en étant un bon exemple; de même que la fonction centrale qu'il accorde à la séduction narcissique dans la cure des

schizophrènes, qui implique un moi capable de séduire et de se laisser séduire, sans se laisser absorber dans une relation de séduction narcissique pathologiquement dissymétrique). Cette hypothèse est renforcée, je pense, par le fait que le psychanalyste et psychiatre Vassilis Kapsambelis a inscrit les travaux de Racamier dans le courant de l'*ego psychology* initié par Paul Federn, plutôt que dans le courant de la théorie des relations d'objet qui prend ses origines chez Karl Abraham et qui a été prolongée par Klein (2007, p.11-12). Dans un article ultérieur, Kapsambelis a catégorisé l'approche de Racamier dans un courant nouveau d'approches psychanalytiques des psychoses qui s'est développé entre les années 1950 et 1980, mais le fait qu'il l'ait en premier lieu inscrit dans la lignée de Federn en dit beaucoup sur l'affinité qu'il partage avec ce courant d'approches psychanalytiques de psychoses par rapport à celui des relations d'objet (2012, p.324).

Ceci dit, ces considérations concernent seulement les implications du dualisme entre pulsions agressives et sexuelles pour le phénomène de l'agression dans la théorie de Racamier, et il ne nous dit rien des implications des forces de croissance sur le caractère potentiellement antisocial du noyau de la personnalité. Indépendamment de l'impact de ces forces de croissance sur le destin des pulsions d'agression, il faut en effet s'attarder plus fondamentalement à leurs implications pour le comportement individuel, pour déterminer s'il s'agit de forces motivationnelles qui sont foncièrement compatible ou non avec la socialisation.

Rappelons que pour Bergeret, la violence fondamentale est une pulsion de première génération, qu'il qualifie de « préambivalente ». À cet effet, ce dernier précisait dans *La violence fondamentale* qu'elle « ne saurait connoter ni l'amour, ni son renversement en haine » (Bergeret, 1984, p.216-217). En la comparant à la pulsion de mort de Freud, celui-ci mentionnait aussi dans cet ouvrage que « l'acte qui consiste à tuer l'objet » qui peut découler de cet instinct ne doit être entendu qu'à la façon d'une

« une obligation secondaire (dans tous les sens du terme) de la nécessité de survie » (Bergeret, 1984, p.195-196). Ces mentions sont importantes, car elles mettent en lumière le caractère non-intéressé, ou impersonnel, de cette force de croissance. Il est intéressant de noter cependant que Bergeret considère qu'elle peut malgré tout mener à la mort d'autrui, advenant que celle-ci soit nécessaire pour la survie. Au contraire de l'agression, toutefois, dans laquelle l'atteinte d'autrui est intéressée, c'est-à-dire, érotisée (l'individu en tirant toujours un certain plaisir de pulsion), du côté de la violence fondamentale, cette atteinte demeurerait toujours inintéressée, c'est-à-dire, un simple résultat pourrions-nous dire *mécanique* de la répression de son expression. Un passage de *La violence et la vie* l'exprime particulièrement bien :

Si le sujet en arrive même à détruire totalement l'objet, cela n'implique pour ce sujet aucun intérêt spécifique, aucun plaisir; les conséquences pour l'objet de l'opération protectrice déclenchée par le sujet laissent celui-ci tout à fait indifférent au registre de la culpabilité. D'une part, le Surmoi n'est pas encore solidement constitué et d'autre part l'idéal narcissique triomphe dans le succès de la violence (Bergeret, 1994, p.69)

Dans cette perspective, si l'existence de l'autre est reconnue au sein de la génération des instincts violents, il semblerait qu'elle n'apparait qu'à la façon d'un obstacle potentiel pour la survie :

Ce besoin de penser, comme l'ordinateur, en termes de dialectique binaire : "zéro ou un", c'est-à-dire "moi ou rien", "l'autre ou moi", rapproche l'autre du statut zéro. Un seul a le droit de survivre au niveau des instincts d'autoconservation. "L'autre" existe certes dans une position objective mais la violence seule, quand elle n'est pas déjà à l'Éros, ne confère pas à l'objet un authentique statut "objectal" c'est-à-dire triangulaire, œdipien, névrotique (Bergeret, 1984, p.194).

Qu'est-ce que cela implique pour la compatibilité des forces de croissance avec la socialisation? D'abord, si je ne me trompe pas, qu'elles sont *asociales*, ou en d'autres termes, que leur visée foncière, l'autoconservation, n'a aucun lien avec la socialisation : l'autre n'apparaissant qu'à la façon d'un obstacle potentiel pour la survie dans le registre des instincts de première génération. Bien que l'autre n'ait qu'un rôle négatif pour cette génération d'instincts, cela n'impliquerait toutefois pas que ceux-ci sont incompatibles avec la socialisation. Rappelons que chez Racamier, ce sont les forces de croissance qui poussent l'individu à accomplir son deuil originaire : en cela, malgré leur asocialité foncière, elles le pousseraient vers l'avant, et l'inciteraient à faire face à la conflictualité du monde. Et d'un point de vue psychique, cela voudrait dire qu'elles dynamisent la liaison et la déliaison des pulsions et la direction de leur investissement, et qu'elles travaillent ainsi à la structuration de la psyché (elles se transmuent, en quelque sorte, sur le plan psychique, en pulsions de vie).

Ainsi, les pulsions d'agression, au sein de la théorie de Racamier, ne seraient pas à la source d'une propension antisociale invariante, puisqu'elles sont précédées génétiquement par des forces de croissance qui sont essentiellement asociales. Finalement, ce ne serait donc que l'omnipotence qui pourrait encore représenter une source d'antisocialité qui existe préalablement à tout processus de socialisation, chez notre auteur. Mais force est de constater, lorsqu'on s'attarde à la fonction normale qu'il lui attribue au sein de la psychogenèse, qu'elle non plus ne peut pas être considérée comme étant une source d'antisocialité invariante dans sa théorie : car comme les pulsions d'agression, les forces de croissance la précèdent psychogénétiquement, et orientent donc son destin (comme nous l'avons vu précédemment, elle relève d'une recherche de l'abolition des stimuli internes et externes qui est issue de l'expérience de l'unité corporelle prénatale, mais Racamier est clair sur le fait que cette expérience d'unité n'a jamais véritablement été complète, le fœtus étant déjà en pleine croissance – 2010, p.5). En spéculant un peu, on pourrait donc dire que pour Racamier,

l'expérience de l'omnipotence a pour effet de réfracter les forces de croissance dans une direction qui se veut moins conflictuelle, et que cela est bénéfique d'un point de vue psychogénétique, puisque cela engendre la possibilité de séduire; ou encore, d'attirer l'autre à soi, par une forme d'*inversion partielle de l'agir* – et en retour, de se laisser attirer par lui, dû à une forme de *passivité latente dans l'action* – qui permet le développement de la relation de séduction narcissique normale, qui a comme principale fonction « d'amortir la disparité » ou encore de « soutenir l'échange entre deux personnes qu'unit une ressemblance profonde et que sépare une énorme différence » (Racamier, 2010, p.5 et p.7).

Sans le rôle de médiation de l'omnipotence, les forces de croissance ne pourraient en d'autres termes pas être réfractées, de façon que leur visée foncière, l'auto-affirmation, puisse se réaliser au sein de la sphère sociale. C'est la raison pour laquelle Racamier considère que normalement cette propension pour l'omnipotence se mue en idée du moi, qui est à l'origine de l'expérience de la transitionnalité. En ce sens, l'omnipotence doit être considérée chez lui comme un potentiel latent qui doit être aménagé psychiquement, et non pas comme une propension qui trouve sa finalité en elle-même. Et lorsque l'environnement de l'enfant est sain, tout indique selon lui qu'elle a une fonction psychogénétique normale, qui n'entre pas en contradiction avec la socialisation – au contraire; car elle est à la source de la forme la plus primitive et de surcroît la plus universelle de lien, qui permet à deux individus de se reconnaître dans « l'unité qu'ils forment ensemble » (2010, p.5).

En somme, pour Racamier, si la recherche de l'omnipotence est à l'origine des psychopathologies les plus graves, cela n'implique pas qu'elle est en soi antisociale, mais seulement, que des causes congénitales ou environnementales peuvent lui faire gagner un ascendant sur les forces de croissance, qui ont normalement raison d'elle. Si

les développements précédents sont justes, on pourrait donc en conclure que chez Racamier, le soi présocial n'est pas doté d'un caractère intrinsèquement antisocial.

4.2. Analyse croisée

L'analyse précédente du modèle théorique de Racamier nous a révélé que les pulsions d'agression et l'omnipotence ont continué à jouer un rôle dans sa théorie, bien que l'idée que le soi présocial est doté d'un caractère intrinsèquement antisocial n'y trouve quant à lui pas sa place. Ces clarifications nous aideront, dans les pages qui suivent, à analyser la compatibilité de sa théorie de la perversion narcissique avec les positions théoriques en psychanalyse de Honneth et de Whitebook. Puisque la position psychanalytique de Honneth est celle qui est actuellement intégrée à la théorie de la reconnaissance, j'ai choisi de la confronter en premier lieu au concept de *perversion narcissique*. Cela me permettra de tester sa souplesse et de révéler ses limites, pour vérifier ensuite si la position psychanalytique de Whitebook est plus adaptée pour penser l'intégration de ce concept au schème conceptuel de la théorie de la reconnaissance.

4.2.1. Compatibilité avec le modèle théorique de Honneth

Lorsque nous avons passé en revue l'évolution du débat sur la théorie psychanalytique entre Honneth et Whitebook, nous avons vu que la position psychanalytique de Honneth a évolué avec le temps. Pour les concepts de *d'agression*, *d'omnipotence* et de *soi présocial*, cela a impliqué de constantes précisions, qui ont mené à sa position psychanalytique actuelle.

En ce qui concerne la place de l'agression dans sa théorie, nous avons vu qu'elle dépend de sa conception plus générale du système motivationnel de l'être humain, qui est relative à deux grandes thèses : d'abord, que les pulsions doivent être distinguées des impulsions organiques et considérées comme telles seulement lorsqu'un besoin physiologique a été représenté psychiquement sous la forme d'un souvenir (la théorie relationnelle des pulsions de Loewald – Honneth, 2006, p.342-346); et ensuite, que l'homme est fondamentalement guidé par l'assertion ou l'auto-affirmation, ce qui implique que l'agression n'est pas une pulsion, mais une réaction à une restriction systématique et dénudée d'empathie des activités exploratoires (le système auto-affirmatif/assertif et le sous-système réactif agressif/aversif des psychanalystes Lichtenberg et Stechler – Honneth, 2013, p.243-244; Dornes, 2002, p.249-257). Ces deux thèses ont mené Honneth à remettre en question l'idée que l'être humain est doté d'une propension intrinsèquement antisociale, et à privilégier l'hypothèse que les comportements antisociaux sont plutôt le résultat du processus d'individuation, qui crée toujours à des degrés variables de l'anxiété de séparation (Honneth, 2009; Honneth, 2013, p.252-253).

Qu'est-ce que cela implique pour la compatibilité de la position psychanalytique de Honneth avec le concept de *perversion narcissique* de Racamier? D'abord, de façon évidente, que les deux auteurs se distinguent par l'importance respective qu'ils accordent à la théorie des pulsions de Freud. Pour Honneth, nous l'avons vu, il est trop hasardeux de spéculer sur l'existence de pulsions de qualité donnée qui ont un rôle invariant sur la structuration de la psyché (pulsion sexuelle et agressive, ou de vie et de mort). Au contraire, Racamier continue quant à lui à se référer de façon soutenue à la théorie des pulsions, bien que celle-ci soit secondaire au sein de sa théorie de la perversion narcissique. On pourrait objecter que pour Racamier les pulsions sont d'abord indifférenciées, et que ce n'est qu'au contact du caractère plaisant et déplaisant

de la réalité extérieure qu'elles gagnent leur qualité de pulsion *sexuelle* et *agressive*, comme il l'a fait valoir dans « Sur la personation » (1998, p.266-267). Or, il n'en demeure pas moins que dans cette perspective, le caractère plaisant et déplaisant de la réalité extérieure créé invariablement pour lui des pulsions sexuelles et agressives, bien que ce soit par le biais de la relation avec l'environnement que la qualité des pulsions soit gagnée. Ce point de vue se distingue de celui de Honneth, qui refuse l'idée que la psyché se structure essentiellement en fonction de deux types de pulsion invariants (Honneth, 2009). À cet effet, c'est un différend métathéorique qui sépare Honneth et Racamier, comme cela était le cas avec Whitebook : de par sa position de clinicien, Racamier semble considérer que l'épistémologie psychanalytique est suffisante en soi pour inférer le rôle invariant de ces deux types de pulsions pour la structuration de la psyché humaine, tandis que pour Honneth, c'est à la recherche expérimentale de démontrer leur existence; ce qu'elle n'est pas parvenue à faire à ce jour.

Mais ce serait une erreur de dire qu'il n'existe aucun lien entre la position de Honneth et de Racamier quant au système motivationnel de l'homme, car tous deux soutiennent que l'être humain est fondamentalement dirigé par une force d'assertion ou d'auto-affirmation. Honneth a peu développé les implications de cette proposition pour sa théorie de la reconnaissance, mais dans *FSP*, il fait référence à l'ouvrage *Psychanalyse et psychologie du premier âge* de Dornes, qui en est venu à la conclusion que le nourrisson a plus fondamentalement un besoin de « puissance d'action » que de « jouissance » (d'où sa préférence pour le modèle de Lichtenberg et Stechler, qui substitue au modèle structural-pulsionnel freudien un « système de motivation assertif/auto-affirmatif » complémenté d'un « sous-système réactif agressif/aversif » – Dornes, 2002, p.260-263). Racamier, de son côté, use abondamment du terme de *force de croissance*; un terme dont il a précisé les liens avec le concept de *violence fondamentale* de Bergeret lors du colloque du Groupe lyonnais de psychanalyse, qui

implique que les pulsions sexuelles et agressives dérivent plus fondamentalement d'un même instinct d'autoconservation ou de survie (AGPSY et CEPS, 1995, p.58 et p.147).

Une analyse exhaustive de la compatibilité du système de motivation auto-affirmatif/assertif de Lichtenberg et Stechler et de la théorie de la violence fondamentale de Bergeret dépasse largement le cadre que je me suis fixé pour cette recherche. En s'en tenant à l'essentiel, on peut toutefois dégager des similarités entre les systèmes de motivation théorisés par les deux auteurs. Dans les deux cas, l'agressivité est considérée comme une déviation secondaire et pathologique d'un premier élan dénudé d'intentionnalité particulière : chez Lichtenberg et Stechler, elle provient du sous-système réactif agressif/aversif qui se mêle au système de motivation assertif/auto-affirmatif lorsque les activités exploratoires de l'enfant sont brimées de façon systématique et dénuées d'empathie; et chez Bergeret, elle provient de l'érotisation de la violence fondamentale dans le cas où l'entourage de l'enfant y réagit comme si elle avait une finalité autre que la survie. À cela, on pourrait ajouter que chez les deux auteurs, cet instinct premier est considéré comme une force qui exerce une pression constante sur la psyché (philosophiquement, Bergeret la conçoit comme ayant la même portée vitaliste que la volonté de puissance nietzschéenne, et Dorne est clair sur le fait que la motilité a la caractéristique d'être en activité perpétuelle, comme en témoigne l'assiduité avec laquelle l'enfant en bas âge cherche à explorer son environnement – Bergeret, 1994, p.184-214; Dornes, 2002, p.251). Il est intéressant de noter aussi que les deux auteurs font la distinction entre le plaisir qui résulte de l'expression des pulsions à proprement dites, et le plaisir qui découle de l'expression de cet instinct fondamental (celui-ci étant considéré par Bergeret, ainsi que par Lichtenberg et Stechler, comme un plaisir distinctement « narcissique » – Bergeret, 1994, p.69; Dornes, 2002, p.279). La seule différence notable, à mon sens, entre la violence fondamentale de Bergeret et le système auto-affirmatif/assertif de Lichtenberg et Stechler, est que le premier considère que sa visée est la survie, tandis que le second

mettent davantage l'accent sur sa visée exploratrice. Cette différence est toutefois de peu d'importance, selon moi, puisque Racamier mentionne lui-même que l'appellation violence fondamentale est « assez forte » (AGPSY et CEPS, 1995, p.147), et que lorsqu'il évoque les forces de croissance, c'est à la façon d'un instinct qui semble cumuler à la fois les visées de la survie et de l'exploration (sa mention, que « la conservation commencerait par l'aventure » en étant un bon exemple – Racamier, 1993, p.34).

À la lumière de ces similarités, on pourrait donc dire que le concept de *force de croissance* pourrait aisément être remplacé par celui d'*assertion* ou d'*auto-affirmation* dans la théorie de Racamier, sans que cela ne l'altère fondamentalement. Et en ce qui concerne la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la théorie de la reconnaissance, cela voudrait dire que les aspects de la théorie de la perversion narcissique qui reposent sur la place primordiale que Racamier accorde à ce concept par rapport à celui de *pulsions sexuelles* ou *agressives* seraient compatibles avec la position psychanalytique de Honneth. Rappelons-les brièvement.

D'abord et avant tout, ce sont les forces de croissance qui déterminent chez Racamier si la psyché évolue ou non sur le mode de l'anti-conflictualité, car c'est lorsqu'elles parviennent à leurs fins que l'enfant est emmené à tourner le dos à la relation de séduction narcissique normale pour investir un premier objet; et au contraire, lorsqu'elles sont captées par les forces contraires de l'omnipotence que l'enfant ne parvient pas à faire son deuil originaire. Dans cette perspective, les pulsions sexuelles et agressives commencent seulement à jouer un rôle dans la théorie de la perversion narcissique de Racamier à partir du moment où le destin des forces de croissance est fixé (du moins, si on se fie à la théorie de la violence fondamentale de Bergeret, selon laquelle le destin pathologique de la violence fondamentale mène à son érotisation et donc au plaisir trouvé dans l'agression, et son destin sain à sa subordination aux fins

supérieures des pulsions sexuelles – Bergeret, 1994, p.110). Au sein de l'explication que donne Racamier de la genèse de la perversion narcissique, l'agression n'a donc qu'une place secondaire par rapport aux forces de croissance; et en cela, elle est compatible avec le schème conceptuel de Honneth, puisqu'elle dépend seulement de l'idée que l'assertion, que ce dernier reconnaît, puisse avoir une évolution positive ou négative.

Lorsqu'on va davantage dans les détails de la théorie de la perversion narcissique de Racamier, on continue de remarquer que l'importance des pulsions d'agression est très secondaire par rapport à celle des forces de croissance. Si on s'attarde, par exemple, aux relations d'objet dites « narcissiques » que les pervers narcissiques entretiennent selon lui, celles-ci sont caractérisées par un déficit du développement du moi, qui empêche le développement de l'intériorité psychique, ou encore de l'intériorisation de véritables objets (1992, p.217-218). Puisque au sein de ces relations, ce n'est pas le fait que l'objet soit intériorisé de façon strictement bonne ou mauvaise qui importe (comme le voudrait une métapsychologie d'inspiration kleinienne), mais plutôt le fait que l'investissement d'objet n'a pas pu advenir, l'existence spéculative d'une dualité entre pulsions de vie et de mort qui cliverait initialement la psyché en deux est de peu d'importance pour les prendre en considération théoriquement. Au sein de ce type de relations, c'est plutôt, comme nous l'avons vu, la capacité de faire-agir du pervers narcissique qui importe; c'est-à-dire, sa capacité à continuer à extérioriser sa conflictualité psychique plutôt que de l'élaborer, en faisant en sorte que son environnement confirme ses mécanismes défensifs (Racamier, 1992, p.258-259). En d'autres termes, l'agir – ou l'assertion – est encore une fois ici centrale, car c'est par elle que le pervers narcissique parvient à éviter le développement de son intériorité psychique.

Si on va plus loin, et qu'on s'attarde plus précisément au mécanisme de transportation du travail psychique qui est central au sein des psychopathologies narcissique perverses chez Racamier, le principe demeure le même. Rappelons que Racamier distingue ce processus de l'identification projective, puisqu'il juge que cette dernière concerne la transportation interpsychique d'« affects », alors que l'expulsion du travail psychique concerne plus précisément la transportation de « processus amalgamés » (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1167). Lorsqu'on y pense bien, on peut comprendre ce mécanisme de transportation comme une mise en action de pulsions qui ne sont pas parvenues encore à prendre forme psychiquement, comme en témoigne la définition qu'en a donnée Racamier : « des pulsions, des émotions qui étaient incomplètement différenciées s'agglomèrent en un magma qui acquiert une énorme puissance et est violemment propulsé hors psyché sous forme d'agir » (Racamier et Guillaumin, 1994, p.1167). Dans les termes de Bergeret, on pourrait donc dire que ce processus engendre une rétrogradation des instincts de seconde génération – les pulsions – en instincts de première génération – la violence fondamentale. Et en ce sens, ce sont toujours les forces de croissance qui demeurent ici capitales, car les pulsions n'y jouent un rôle qu'en leur qualité *inélaborée* – ou plus précisément *nouée* – qui oblige leur rétrogradation en agir.

Jusqu'ici, le concept de *perversion narcissique* est donc étonnement compatible avec la position psychanalytique de Honneth, vu le rôle central qu'y jouent les forces de croissance par rapport aux pulsions d'agression. Mais qu'en est-il lorsqu'on prend en considération que pour Racamier, le développement des psychopathologies anti-conflictuelles dépend du fait que les forces de croissances ont été captées par les forces contraires de l'omnipotence (qu'il considère, nous l'avons vu, comme une propension à abolir la différence entre les stimuli internes et externes; ce qui fait en sorte qu'il s'agit d'un équivalent, dans sa théorie, de la propension que Freud attribuait aux pulsions de mort – « Narcisse=Nirvana »)? C'est une question importante, car cet

aspect de la théorie de Racamier sous-entend que c'est l'omnipotence qui est à la source de l'antisocialité des psychopathologies anti-confliktuelles, et non pas l'anxiété de séparation, que Honneth considère être à l'origine de tous les comportements antisociaux. Pour déterminer ce que cela implique pour la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la position psychanalytique de Honneth, il faut en revenir à la position que ce dernier adopte face à la thématique de l'omnipotence au sein de son débat avec Whitebook.

Souvenons-nous que pour Honneth, l'expérience de l'indifférenciation perceptive n'est pas caractéristique d'une phase psychogénétique, car les travaux de Stern ont démontré que le nourrisson est très tôt doté d'un « sens de soi noyau » en fonction duquel il peut faire l'expérience d'être « soi-même avec un autre » (Honneth, 2013, p.245; Stern, 1989, chap.4-5). En se basant sur la critique de Pine envers les travaux de Stern, Honneth soutient néanmoins que des expériences épisodiques d'indifférenciation entre les stimuli internes et externes se produisent probablement lors d'expériences affectives de haute intensité, comme lorsque le nourrisson se repose dans les bras de sa mère après avoir reçu la tétée (Pine, 1990, p.238). Pour cela, il continue de croire qu'il est légitime de penser que ces épisodes fusionnels laissent une empreinte indélébile dans la psyché des individus qui les poussent à vouloir les réactualiser tout au long de leur vie, dû à l'anxiété de séparation qui découle inévitablement du processus d'individuation (par le biais d'expériences transitionnelles dans lesquelles les frontières entre la réalité interne et externe deviennent floues, ou encore par la recherche pure et simple et à jamais assouvissable de fusion avec autrui – Honneth, 2006, p. 339-340; Honneth, 2013, p.252-253; Honneth et Whitebook, 2016, p.176).

Cette perspective se distingue d'emblée de celle de Racamier, par le fait Honneth considère que l'expérience de l'indifférenciation perceptive est *conjoncturelle* plutôt que dotée d'une source *génétique*. Alors que pour Racamier, c'est l'expérience de

l'unité corporelle prénatale qui est à l'origine de la propension ultérieure de l'homme à rechercher l'abolition des stimuli internes et externes, pour Honneth, c'est une expérience qui ne pourrait advenir sans que certaines conditions environnementales soient remplies (la possibilité pour le nourrisson de recevoir la tétée et de somnoler ensuite dans les bras de la mère). Certes, chez Racamier, la séduction narcissique normale prend le relais de l'unité corporelle prénatale, et la condition de l'expérience de l'omnipotence après la naissance devient en ce sens aussi conjoncturelle pour lui (la rencontre dynamique de deux mêmes propensions pour l'omnipotence). Or, nous l'avons vu, pour être concevable, la séduction narcissique dépend de l'idée que l'omnipotence est activement recherchée, vu l'impact que produit la période de gestation prolongée de l'homme sur son agir. En ce sens, l'omnipotence n'est pas simplement une expérience passive dans la théorie de Racamier, comme c'est le cas chez Honneth : il s'agit d'une disposition qui existe en puissance chez tous les individus, et qui se doit pour cela d'être aménagée psychiquement (l'aboutissement positif de cet aménagement résultant dans la formation de l'idée du moi; et son aboutissement négatif, dans la formation de noyaux pervers). Malgré le fait que pour Racamier les conditions de la réactualisation de l'expérience de l'omnipotence au sein de la réalité extérieure sont elles aussi relationnelles, il en a donc une conception qualitativement différente de Honneth, vu la source différente qu'il lui attribue : pour lui, l'omnipotence est une expérience qui est caractéristique d'une phase de la psychogenèse, qui influence pour cela subséquentement de façon invariable la structuration de la psyché; tandis que pour Honneth, il s'agit d'une expérience épisodique et secondaire, qui a certes une influence subséquente sur le comportement de l'homme, mais seulement indirectement (le souvenir qu'elle laisse dans la mémoire engendre un désir inassouissable de la réactualiser, ce qui cause de l'anxiété de séparation).

Cette différence de conception du phénomène de l'omnipotence importe beaucoup pour la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la théorie de la reconnaissance, puisqu'elle implique que l'origine que Racamier attribue à l'antisocialité qui est caractéristique de la perversion narcissique ne peut pas être prise en compte par le schème conceptuel que Honneth privilégie actuellement, puisqu'il refuse l'idée que la recherche de l'abolition entre les stimuli internes et externes puisse avoir une origine génétique. Cela fait en sorte que celle-ci n'a pas la signification forte que lui attribue Racamier; à savoir, une propension contraire à celle des forces de croissance, qui peut empêcher le développement de l'intériorité psychique par la préséance de son rôle dans la psychogenèse par rapport au développement de relations d'objets.

En fonction de l'article « Inhibition, anxiété et symptômes » de Freud sur lequel Honneth se base, pour que de l'anxiété de séparation puisse être ressentie, un objet, *a priori* intériorisé, doit en effet venir à manquer. Racamier, au contraire, est clair sur le fait que le moi doit d'abord avoir été développé pour que de l'anxiété puisse être ressentie. Ce commentaire, issu *Des schizophrènes*, l'illustre bien :

Certaines (théories et pratiques) appliquent aux psychoses le modèle "névrotique" d'Inhibition, symptôme et angoisse, tracé par Freud en 1926 [...] mais ils oublient que dans la psychose la structure même du moi est mise en cause, et que ce moi n'arrive pas à prendre l'angoisse pour signal d'alarme (1978, p.892).

Si je ne me trompe pas, cela voudrait dire que la théorie psychanalytique privilégiée par Honneth se limite actuellement à l'antisocialité qui est issue du premier des deux « aiguillons » qui traversent l'œuvre freudienne, aux yeux de Racamier : celui qui adopte une « perspective très clairement intrapsychique » dans laquelle l'objet est considéré « comme un fait acquis », par opposition à l'autre qui s'intéresse plus

fondamentalement au « jeu réciproque entre le monde interne et le monde extérieur » et au « processus corrélatifs de découverte et de perte de l'objet » (1992, p.215). Si cela est juste, la théorie de Honneth serait actuellement centrée sur les organisations psychiques que Racamier a appelées *intra-conflictuelles*, et elle écarterait pour cela celles qui sont plus fondamentalement issues des troubles de la formation du moi, que Racamier a quant à elles appelées *extra-conflictuelles*. Cela l'empêcherait par conséquent de pouvoir considérer que des mécanismes défensifs comme le clivage et le déni, qui servent selon Racamier à empêcher le développement de l'intériorité psychique, sont une source d'antisocialité plus fondamentale que l'antisocialité qui découle de l'anxiété de séparation.

À ce propos, il est important de préciser que Honneth ne rejette pas l'existence des psychopathologies de types narcissiques, et les mécanismes défensifs du clivage et du déni qui lui sont caractéristiques. Dans « The work of negativity : a recognition-theoretical revision of psychoanalysis », il mentionne en effet que le tournant relationnel en psychanalyse a permis d'expliquer l'augmentation des pathologies « borderlines ou narcissiques [...] qui ne pouvaient plus être imputées à des conflits intrapsychiques entre le Moi et le Ça, mais seulement à des troubles interpersonnels » (2013b, p.236). De même, dans *La reification*, il explique que l'« oubli de la reconnaissance » pourrait être considéré comme une « défense » ou un « déni » : « In this sense, it would make much more sense to speak here not of “forgetting” but of “denial” or “defensiveness” (*Abwehr*) » (2008, p.59). Dans les deux cas susmentionnés, toutefois, jamais l'idée que ces phénomènes puissent avoir une source génétique n'est mentionnée, ce qui semble indiquer que lorsque Honneth utilise ces termes, il leur attribue un sens différent que celui des psychanalystes qui sont restés fidèles à la théorie du narcissisme de Freud, comme Racamier. À l'égard des troubles borderlines et narcissiques, c'est bien la dimension relationnelle de l'origine de ces troubles qu'il met de l'avant, et pas sa dimension génétique potentielle, qui relèverait d'une défaillance

de l'aménagement psychique d'une propension innée pour l'omnipotence. Pour ce qui est de l'oubli de la reconnaissance, Honneth est bien clair aussi sur le fait que le déni qui lui est caractéristique est secondaire à l'intériorisation première d'une connaissance acquise de façon sensible. En ce sens, le déni de reconnaissance semble seulement pouvoir se produire à ses yeux *à posteriori* du développement de relations d'objets :

This [the denial of recognition] could happen through one of the following causes: either these social actors are participating in a social practice in which the mere observation of the other has become so much an end in itself that any consciousness of an antecedent social relationship disappears, or they have allowed their actions to be guided by a set of convictions that leads them subsequently to deny this original act of recognition. In both cases, a person unlearns something he or she previously and intuitively mastered. Yet whereas in the first case a particular praxis is what gives rise to this denial, in the second case it is a result of adopting a specific worldview or ideology (Honneth, 2008, p.79)

En ce sens, bien que Honneth utilise le terme de *déni*, sa conception semble bien différente de celle de Racamier, puisqu'elle ne concerne pas autant le rejet du développement de l'intériorité psychique que la rupture d'un objet déjà intériorisé avec ses sources sensibles. Cela transparait par ailleurs bien dans les exemples que donne Honneth de ce déni de reconnaissance, tels que le maintien dans l'esprit d'une conception stéréotypée de certains individus ou groupes sociaux (les Juifs et les femmes, par exemple – 2008, p.81-85).

À ce point-ci, on peut donc dire que les positions psychanalytiques de Racamier et de Honneth sont similaires dans le sens où elles se fondent toutes deux sur une conception du système motivationnel de l'homme centrée sur l'assertion, mais qu'elles se distinguent par le fait que tous deux ont une conception qualitativement différente du phénomène de l'omnipotence. Cela réduit considérablement les capacités actuelles du schème conceptuel de la théorie de la reconnaissance à accueillir la *perversion*

narcissique, puisque l'omnipotence y joue une place déterminante, parallèlement à celui des forces de croissance. Il existe toutefois une autre grande similarité entre la position psychanalytique de Racamier et celle de Honneth, qui permet de relativiser l'importance des impacts de la conception différente qu'ils ont de l'omnipotence pour la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la théorie de la reconnaissance : le fait que tous deux considèrent que le soi présocial n'est pas doté d'un caractère intrinsèquement antisocial. Cette dernière similarité entre les positions psychanalytiques des auteurs est importante à souligner, car elle implique que malgré la conception qualitativement différente qu'ils ont de l'omnipotence, chacun d'eux considère néanmoins que ce phénomène n'est pas contraire à la socialisation.

Puisque Honneth et Racamier reconnaissent tous deux que le système motivationnel de l'homme est axé sur des forces d'assertion ou de croissance, ils considèrent que l'omnipotence n'est qu'un épiphénomène, qui prend une place démesurée dans la psychogenèse dans le seul cas où cette dernière est dérèglée par des facteurs exogènes. Pour Honneth, les épisodes fusionnels ne sont à cet égard pas contraires à la socialisation, puisqu'ils impliquent seulement une dissolution momentanée des frontières entre le sens de soi noyau et le sens de l'autre noyau, qui ne dit rien de l'existence d'une disposition génétique au rejet égocentrique de la réalité externe (2013, p.249). Il va même jusqu'à dire que ces épisodes de fusion doivent être conçus comme « le "point-zéro" de toutes les expériences de reconnaissance », ou comme un « code secret d'un sentiment de sécurité profondément ancré » qui nous pousse « à aspirer à ces formes bridées d'intersubjectivité qui prennent la forme de reconnaissance mutuelle entre sujets adultes »; ce qui veut dire qu'elles sont pour lui à l'origine même des relations intersubjectives (Honneth, 2013, p.253). Du côté de Racamier, l'idée est sensiblement la même; la propension de l'être humain à rechercher l'abolition entre les stimuli internes et externes qui est issue de l'unité corporelle prénatale étant normalement intégrée au processus de découverte de la réalité et de reconnaissance de

l'autre, puisqu'elle permet de faire face à la conflictualité du monde de façon tempérée, et d'établir une première forme de lien par la formation d'une même unité omnipotente avec autrui (et cela est sans compter le fait qu'elle fait pour lui le lit de l'intériorité psychique, sur laquelle se développent ensuite les relations d'objets – 2010, p.7-9). Malgré le fait que Honneth et Racamier n'attribuent pas la même origine à l'expérience de l'omnipotence, et qu'ils en ont par conséquent une conception qualitativement différente, ils se rejoignent donc, en définitive, sur le fait qu'ils la considèrent comme un phénomène qui est compatible avec la socialisation, voire qui en constitue le point de départ.

4.2.2. Compatibilité avec le modèle théorique de Whitebook

L'analyse précédente a démontré des affinités étonnantes entre la position psychanalytique de Honneth et celle de Racamier. Néanmoins, certaines différences persistent entre elles qui empêchent l'intégration du concept de *perversion narcissique* au schème conceptuel actuel de la théorie de la reconnaissance. Si Honneth et Racamier se rejoignent sur l'importance centrale qu'ils accordent à l'assertion ou aux forces de croissance, il n'en demeure pas moins que Racamier a continué à donner un rôle invariant à certains types de pulsions pour la structuration de la psyché, tandis que pour Honneth, nous en savons trop peu dans l'état actuel des choses pour admettre l'existence de pulsions de qualité donnée dans la psyché. À cette différence, qui demeure somme toute secondaire, s'ajoute le fait que les deux auteurs ont une conception qualitativement différente de l'omnipotence, que Honneth considère comme un phénomène conjoncturel, alors que Racamier met l'accent sur sa source génétique. Cette différence importe beaucoup, puisqu'elle révèle que l'origine que Honneth attribue aux comportements anti-sociaux des êtres humains (l'anxiété de séparation), diffère de celle que Racamier attribue aux perversions narcissiques (la

recherche active de l'abolition des stimuli internes et externes, par le biais des mécanismes défensifs du clivage et du déni). Certes, Honneth, comme Racamier, considère que l'expérience de l'omnipotence a un rôle psychique structurant, puisqu'ils refusent tous deux l'idée que le soi présocial est intrinsèquement antisocial; mais cela n'empêche leur conception opposée de l'omnipotence d'être un frein à l'intégration du concept de *perversion narcissique* au schème conceptuel actuel de la théorie de la reconnaissance. La position psychanalytique privilégiée par Whitebook peut-elle apporter des correctifs à la position psychanalytique de Honneth, de façon à atténuer les différences qui demeurent entre celle-ci et celle de Racamier? Pour le déterminer, il faut analyser les conséquences de la place que Whitebook accorde aux thèmes de l'*agression*, de l'*omnipotence* et du *soi-présocial* pour la compatibilité de sa position théorique avec celle de Racamier.

Si on se limite pour l'instant au thème de l'agression, souvenons-nous que la place que Whitebook lui accorde dans sa théorie a deux conséquences notables pour sa conception de la genèse et du fonctionnement psychique : d'abord, que l'être humain est doté d'une pulsion d'agression innée (Whitebook, 2001, p.266-267); et ensuite, que ces pulsions agressives sont responsables de la mobilisation de défenses omnipotentes qui se déploient au moment où le nourrisson se décentre de son expérience physiologique pour investir le monde extérieur (Whitebook et Honneth, 2016, p.177-179). Pour Whitebook, qui adopte à cet égard une position psychanalytique d'inspiration kleinienne, cela veut dire que le nourrisson n'est pas capable de contenir *a priori* ses pulsions de mort, et qu'il doit par conséquent les projeter à l'extérieur de façon à créer un clivage initial entre une conception de soi investie comme bonne et une conception du monde extérieur investi comme mauvais, que tout le processus de maturation psychique consiste à réparer. Pour lui, cela est la source des comportements antisociaux; et il utilise à cet égard le terme kleinien d'*anxiété primitive* pour la définir, en comparaison au terme d'*anxiété de séparation* privilégié par Honneth.

Ce positionnement par rapport au thème de l'agression est à première vue intéressant, puisqu'il permet de prendre en considération l'importance que Racamier a continué à accorder à la théorie des pulsions de Freud, là où cet aspect de sa théorie ne pouvait pas être pris en considération par le modèle théorique de Honneth. Racamier, comme Whitebook, a en effet continué à donner un rôle structurant invariant aux pulsions sexuelles et agressives, puisqu'il considère comme beaucoup d'autres psychanalystes qui sont restés fidèles à Freud que les pulsions, d'abord indifférenciées, gagnent automatiquement ces qualités au contact du caractère plaisant et déplaisant de la réalité (1998, p.266-267). À cet égard, c'est le regard de clinicien qu'il pose sur le phénomène de l'agression qui semble le rapprocher de Whitebook, ou encore, la validité qu'il accorde lui aussi à l'épistémologie psychanalytique.

Racamier, toutefois, se distingue de Whitebook par sa façon d'introduire l'existence d'une force de croissance de laquelle cette bifurcation entre pulsions sexuelle et agressive tire ses origines, ou encore, par sa façon de réactualiser le potentiel heuristique du premier dualisme pulsionnel de Freud (AGPSY et CEPS, 1995, p.58 et p.147). Cela a des implications importantes sur le rôle joué par l'agression dans sa théorie, car cela implique que la structuration de la psyché par le biais des pulsions sexuelles et agressives s'effectue normalement au profit de la croissance (Bergeret, 1984, p.195-196; Bergeret, 1994, p.61 et p.110); ou encore, que le moi est constitutivement assez fort pour intégrer ces pulsions sexuelles et agressives au processus normal de maturation psychique (Racamier, 1992, p.345; Racamier, 1998, p.265). En introduisant deux générations de pulsions au sein de sa théorie, Racamier adopte donc une position théorique qui se distingue à bien des égards de celle des kleinien, et qui se rapproche de celle qui est promue par les partisans de l'*ego psychology* : alors que les premiers mettent les pulsions de vie et de mort sur un même pied d'égalité et qu'ils considèrent l'agressivité comme étant intrinsèque au

comportement humain, dans la perspective de Racamier, il faut plutôt considérer l'agressivité comme un phénomène secondaire, qui résulte de la non-intégration des pulsions sexuelles et agressives par les pulsions de vie (Kapsambelis, 2007, p.11-12; 2012, p.324).

À cet effet, la comparaison de la compatibilité de la position de Racamier sur la théorie des pulsions avec celle de Whitebook est compliquée, puisque d'un côté, Whitebook explique qu'il est à la recherche d'un schème conceptuel qui est porteur des mêmes implications théoriques que l'*ego psychology* quant au caractère adaptatif du moi, moins ses présuppositions conformistes (Whitebook, 1995, p.250-252), mais que de l'autre, il continue à adopter une posture kleinienne, dans ses échanges avec Honneth (Whitebook, 2001, p.266-267; Whitebook et Honneth, 2016, p.177-179). Pour cela, comme Racamier, il met l'accent sur le rôle constitutif des pulsions de vie, qu'il considère être à la source du ça et du moi, ou encore, du processus de sublimation (Whitebook, 1995, chap.5). Toutefois, cet accent qu'il met sur l'importance métapsychologique des pulsions de vie s'inscrit toujours dans le cadre du second dualisme pulsionnel de Freud, au sein duquel elle est d'emblée mise en opposition avec une pulsion de mort (un dualisme pulsionnel initial à partir duquel les kleiniens, desquels il adopte plusieurs principes, considèrent que la psyché se clive initialement en deux). Pour Whitebook, il n'est donc pas question, malgré l'accent qu'il met sur le rôle structurant des pulsions de vie, de revenir au premier dualisme pulsionnel de Freud, opposant des pulsions de différentes générations, ou encore les pulsions du moi aux pulsions sexuelles et agressives. Or, c'est précisément sur le potentiel heuristique de ce premier dualisme pulsionnel que planche Racamier, à la suite de Bergeret, pour introduire le concept de *forces de croissance* : à partir de cette novation théorique, il peut mettre de l'avant que les pulsions de vie ont préséance sur les pulsions de mort; ou en d'autres termes, que ce n'est qu'une restriction de leur visée foncière qui fait en

sorte que leur bifurcation en pulsions de seconde génération n'est pas mise au service des pulsions sexuelles, ou qu'elle est plus largement contenue par le moi.

Il s'agit d'une différence importante entre Racamier et Whitebook quant au phénomène de l'agression, car pour le premier, les comportements agressifs sont vraisemblablement le produit de la défaillance d'un système motivationnel axé sur l'assertion, tandis que pour le second, ils font partie intégrante du comportement humain, puisque les pulsions de mort sont d'emblée en tension avec les pulsions de vie. En ce sens, la posture kleinienne à laquelle Whitebook reste fidèle semble lui faire privilégier une conception plus pessimiste de l'être humain que celle de Racamier, qui considère que lorsque les conditions environnementales et congénitales sont normales, il n'y a pas lieu de penser que l'homme développe un comportement antisocial. Cela n'empêche pas le concept de *perversion narcissique* d'être intégré au sein de la théorie des pulsions qu'il privilégie, mais si on devait concevoir la perversion narcissique en fonction des prémisses théoriques qui sont les siennes, il faudrait probablement la considérer comme une étape normale du développement psychique qui ne peut être résorbée que plus tard, lorsque les capacités d'intégration de l'ambivalence de l'objet – ou la position dépressive – prennent le dessus sur l'état clivé initial de la psyché.

Cela étant dit, c'est probablement la conception particulière de l'omnipotence que défend Whitebook qui est la plus intéressante en ce qui concerne la compatibilité de sa position théorique avec le concept de *perversion narcissique*. Pour Whitebook, en effet, les phases autistiques-normales et symbiotiques-normales théorisées par Mahler peuvent toujours être défendues aujourd'hui, lorsqu'on prend acte de la critique des travaux de Stern effectuée par Pine, mais surtout, de la découverte du groupe Fonagy de la préférence des nourrissons pour les stimuli externes qui imitent le plus leur stimuli internes (le dispositif inné de détection de la contingence – Whitebook, 2008, p.386-389). Cela voudrait dire qu'il serait légitime de croire qu'il existe une tendance chez le

nourrisson à ne pas investir son environnement comme étant différencié de soi, malgré son caractère intrinsèquement relationnel, et qu'il existerait par conséquent certainement une origine génétique à cette propension innée pour l'omnipotence (que Whitebook, après Loewald et Marcuse, suspecte d'être liée à l'expérience d'indifférenciation perceptive issue de la période de gestation – Whitebook. 1995, p.36). Pour Whitebook, cela voudrait également dire que cette propension pour l'omnipotence devrait être sublimée au cours du développement psychique, et qu'elle pourrait avoir un destin à la fois positif ou négatif dépendamment des capacités de l'environnement à faciliter ce processus (une thèse qu'il défend, cette fois-ci, à l'aide des concepts d'*imaginaire* et de *pôles monadiques du sujet* de Castoriadis, couplés à la théorie révisée de la sublimation de Loewald – Whitebook, 1995, p.168-178 et chap.5).

Cette position théorique a beaucoup en commun avec celle de Racamier, et c'est en cela qu'elle est si intéressante. D'abord, Racamier reconnaît comme Whitebook que la recherche de l'omnipotence à une source génétique, qu'il attribue lui aussi à l'expérience de l'unité corporelle prénatale (2010, p.5). Ensuite, à la façon de Mahler, pour laquelle l'objet est d'abord investi comme étant indifférencié de soi, Racamier postule qu'une relation de séduction narcissique normale se développe entre le bébé et sa mère, au sein de laquelle l'expérience originelle de l'omnipotence se réactualise de façon interactive (1978, p.932-937; 2010, chap.1). Il est intéressant de noter, à ce propos, à quel point le dispositif de détection de la contingence découvert par le groupe Fonagy donne une crédibilité au concept de *séduction narcissique* développé par Racamier, par la façon dont il permet de comprendre l'expérience de l'omnipotence à la façon d'un phénomène interactif, dans lequel c'est la contingence des réponses environnementales par rapport aux actions du nourrisson qui rend possible l'expérience de l'indifférenciation perceptive. En postulant, comme le note Whitebook, que le dispositif de détection de la contingence change de visée à partir de 3 mois de façon à viser les réponses environnementales qui sont partiellement désynchronisés par rapport

aux actions propres du nourrisson, cette découverte apporte un autre appui empirique de taille à la relation de séduction narcissique de Racamier, que celui-ci considère être une expérience tampon entre l'indifférenciation perceptive quasi-totale issue de l'expérience d'unité corporelle prénatale, et l'expérience d'une réalité différenciée dans laquelle la différence entre les stimuli internes et externes est intégrée psychiquement (d'où l'hypothèse qu'il fait qu'elle rétrocede normalement, après avoir atteint une sorte de summum, au cours de la psychogénèse). Finalement, comme le suggère Castoriadis avec ses concepts d'*imaginaire* et de *pôles monadiques du sujet*, Racamier est clair sur le fait que l'expérience originelle de l'omnipotence doit être aménagée psychiquement, et que son destin psychogénétique peut par conséquent être positif ou négatif (en se muant ultimement en idée du moi ou en noyau pervers – 2010, chap.1).

Comme cela était le cas avec la conception de l'agression qu'il privilégie, la conception de l'omnipotence que défend Whitebook perd toutefois à ne pas reposer sur une conception remaniée du premier dualisme pulsionnel de Freud, axée sur une propension à l'auto-affirmation ou à l'assertion. Comme nous l'avons vu, en privilégiant après Bergeret l'idée que ce sont des forces de croissance qui dirigent fondamentalement le comportement humain, Racamier en vient en effet à comprendre la recherche de l'omnipotence comme une propension secondaire, qui malgré son caractère constitutif pour le développement psychique, demeure précédée d'une recherche contraire de l'intégration psychique de la différenciation entre les stimuli internes et externes (le fait qu'il précise qu'on « ne saurait considérer le fœtus comme un viscère de la mère », car « dès avant la naissance il commence de vivre sa vie; et pour cause : il est en pleine croissance », indique bien que pour lui les forces de croissance priment dès le départ sur les forces contraires de l'omnipotence – 2010, p.5). Cela lui permet d'avoir une conception plus subtile du phénomène de l'omnipotence que Whitebook, pour qui la recherche de l'abolition de la différence entre les stimuli

internes et externes semble être essentiellement conçue comme une façon de dénier le fait que la réalité extérieure a une existence indépendante de soi (qui peut certes être sublimée, mais qui, de prime abord, ne se marie pas avec un processus plus fondamental d'intégration des stimuli internes et externes). C'est, en tout cas, ce que sous-entendent certaines de ses affirmations, comme dans *RMTN*, où il précise que la visée première de la conscience de soi est de « maintenir son unité autarcique », ou encore « son autosuffisance omnipotente, en rapport à "l'indépendance de l'objet" » (Whitebook, 2001, p.267); de même que dans *OF*, où il explique que le bébé mobilise des défenses omnipotentes comme le clivage, le déni, la projection et l'identification projective, dès qu'il prend conscience du caractère indépendant de la réalité extérieure : « everytime it gets a hint, a taste, of the independence of the objects, according to the Kleinians – and I think they're right – the baby mobilizes manic defenses [...] All of these defenses are designed to deny the independence of the object » (Whitebook et Honneth, 2016, p.177). Par le biais de ces citations, Whitebook semble insinuer que l'expérience de l'indépendance de la réalité extérieure dépasse d'emblée les capacités psychiques du nourrisson, et que l'omnipotence agit ainsi à la façon d'un processus défensif automatique. Or, c'est tout le contraire dans la théorie de Racamier, pour qui l'omnipotence est normalement une fonction constitutive de la découverte de l'indépendance du monde extérieur qui ne sert pas nécessairement à la nier, mais qui permet plutôt de tempérer son caractère excessivement stimulant, ou conflictuel.

À cet effet, il semble qu'on pourrait faire le même reproche à Whitebook que lui-même a fait à l'endroit de Castoriadis : malgré qu'il considère nécessaire d'intégrer la part de vérité du paradigme psychanalytique classique au paradigme relationnel en psychanalyse – et qu'il mette l'accent, donc, sur le potentiel heuristique de la théorie de la sublimation de Loewald, et notamment, du concept d'*Éros*, qui permet d'inscrire dans l'individu une propension innée à induire la socialisation – il semble rester prisonnier d'une conception classique de l'omnipotence, qui se veut principalement

conçue à la façon d'un processus défensif (normal, certes, mais néanmoins défensif, dû au caractère constitutivement inadéquat de l'être humain, qui l'oblige à y avoir recours pour faire face à la réalité). Ainsi, il semble répéter l'erreur de Castoriadis, pour qui le cœur monadique du sujet devait être conçu comme étant foncièrement étranger à la socialisation, en postulant que la recherche de l'omnipotence ne peut pas, en soi, représenter autre chose qu'une tentative de maîtrise du monde extérieur, qui établit d'emblée une barrière rigide entre soi-même et l'environnement. De façon un peu paradoxale, il est intéressant de noter que Whitebook considère que Castoriadis n'est pas parvenu à aller jusqu'au bout de ses idées, dû à l'aversion de la tradition psychanalytique française pour la tradition américaine de l'*ego psychology*. Mais quand on s'y attarde bien, ce sont les apports théoriques d'auteurs importants de France qui ont permis à Racamier de développer sa conception relationnelle du narcissisme, dont le manque de diffusion des travaux au sein de la sphère anglo-saxonne a probablement limité la capacité de Whitebook à aller jusqu'au bout de sa propre conception de l'omnipotence (qu'il veut être *à la fois* à la source de la créativité *et* de la destructivité humaine, bien qu'il ne parvienne pas à expliquer comment cette idée peut coexister avec l'idée qu'elle est foncièrement un mécanisme défensif; ou une propension antisociale, préalablement à sa sublimation – 2001, p.271)¹⁸.

Parmi les auteurs français qu'a mobilisés Racamier pour développer sa conception relationnelle du narcissisme, on note, notamment, Pasche, à partir duquel il a réinterprété la phase narcissique primaire à la façon d'un conflit qui oppose toujours l'investissement narcissique et objectal (ou entre le narcissisme et l'anti-narcissisme).

¹⁸ Il est vrai que la psychanalyse française fut d'abord réfractaire à l'influence de l'*ego psychology* américaine, lorsqu'elle était sous l'influence de Lacan. Or, lorsque celle-ci fut enrichie de l'influence de Serge Lebovici, Daniel Lagache et Maurice Bouvet qui étaient ouverts aux novations théoriques du monde anglophone d'auteurs tels qu'Anna Freud, Melanie Klein et Donald Winnicott, elle est parvenue à effectuer un véritable retour à Freud, qui n'éclipsait plus ses développements sur le moi, et plus généralement, sur le narcissisme. Voir, à ce propos, la pertinente introduction à l'ouvrage *Reading French Psychoanalysis* de Birksted-Breen et Flanders (2010).

Par le biais de sa théorie, Racamier a pu concevoir l'omnipotence à la façon d'un phénomène intrinsèquement dynamique, qui trouve sa prolongation dans le concept de *séduction narcissique* (selon lequel l'expérience de l'indifférenciation perceptive ne peut se réactualiser que par le biais d'une conjonction avec l'investissement narcissique ou objectal d'un autre, lorsqu'on se permet de spéculer sur les liens entre ce concept et la théorie de Pasche – Racamier, 2010, chap.1). C'est aussi à Bergeret que Racamier s'est référé, pour mettre au clair l'idée que l'expérience de l'omnipotence n'est jamais totale, car elle est précédée génétiquement de forces de croissances, qui intègrent la propension à rechercher l'indifférenciation perceptive qui lui est caractéristique au processus de maturation normal de la psyché. Ainsi, il a pu éviter de se cantonner à une conception strictement défensive de l'omnipotence, en faisant d'elle une façon d'« amortir la disparité » et de « soutenir l'échange entre deux personnes qu'unit une ressemblance profonde et que sépare une énorme différence » (Racamier, 2010, p.5 et p.7). Dans cette perspective, dans la mesure où l'omnipotence est une disposition secondaire à la croissance, ce n'est que lorsque les forces de croissances sont déviées de leur visée originaires que celle-ci peut gagner un ascendant sur elles, et devenir pathologique; et advenant même que ce soit le cas, elles continuent selon Racamier de dépendre plus fondamentalement d'agir, ou plus précisément d'une capacité à faire-agir, sur laquelle il a mis l'accent avec sa conception interactive des clivages et des dénis (ce qui détonne de la conception qu'a Whitebook de ces mécanismes défensifs, qu'il considère déployés automatiquement au contact de la réalité extérieure – Racamier, 1992, p.258-259). Finalement, Racamier a puisé beaucoup de ses inspirations d'Anzieu pour développer son concept de *paradoxalité*, ainsi que pour tisser des liens entre la théorie psychanalytique et les travaux sur les paradoxes de l'École américaine de Pablo Alto. À partir de ceux-ci, il a pu développer son concept de *paradoxes pragmatiques*, en fonction duquel il explique comment des relations de séduction narcissique asymétriques – et une expérience unilatérale d'omnipotence, que Whitebook considère comme donnée – peuvent perdurer dans le temps.

En somme, si Whitebook a une conception qualitativement similaire de l'omnipotence de Racamier dû aux origines similaires qu'il lui reconnaît, il ne semble pas être parvenu à en tirer toutes les implications théoriques nécessaires pour l'intégrer au paradigme relationnel en psychanalyse. Cela l'empêche, notamment, d'expliquer en quoi il s'agit d'une propension qui est en phase avec les pulsions de vie et la théorie de la sublimation qu'il cherche plus généralement à faire valoir, alors qu'il continue à la concevoir comme un phénomène qui s'oppose foncièrement à la rencontre du réel et plus spécifiquement au développement de relations intersubjectives. Et cela semble être globalement attribuable au fait qu'il continue à croire que le développement psychique est fondé sur un dualisme entre pulsions de vie et de mort, plutôt que de reconnaître, comme nombre de psychanalystes français, que les pulsions de vie ont préséance sur les pulsions de mort (une idée que Racamier a développée, après Bergeret, en réactualisant le premier dualisme pulsionnel de Freud, qui les considèrent plus fondamentalement issues de forces d'auto-affirmation ou de croissance). Malgré tout, cette conception forte de l'omnipotence que retient Whitebook est fondamentale en ce qui concerne la compatibilité du concept de *perversion narcissique* avec la théorie de la reconnaissance, et les similarités de son approche théorique avec celle de Racamier ne s'arrêtent pas là, lorsqu'on prend finalement la peine de s'attarder à sa conception du soi présocial.

Si, du côté de Honneth, c'était le fait que le soi présocial est foncièrement compatible avec la socialisation qui le rapprochait de Racamier, du côté de Whitebook, c'est plutôt l'intérêt qu'il porte à son ancrage biologique et l'importance déterminante qu'il accorde à ses strates pré-linguistiques. En ce qui a trait à l'importance qu'il accorde au substrat biologique du soi, c'est un aspect de sa position psychanalytique qui le rapproche de Racamier, car en tant que psychiatre de formation psychanalytique, ce dernier a toujours laissé la porte ouverte à la possibilité que les psychopathologies anti-confliktuelles comme la perversion narcissique puissent avoir une origine congénitale.

Il est clair, à ce propos, dans *De Psychanalyse en psychiatrie*, où il précise, en parlant de la schizophrénie, qu'« on est conduit à penser que des facteurs innés congénitaux y jouent un rôle important, combinés au demeurant avec des facteurs familiaux subtils mais étroits » (Racamier, 1998, p.86). Pareillement, dans *Les schizophrènes*, où il explique qu'au sein des psychoses précoces, il est vraisemblable que l'intrication entre les investissements narcissiques et objectaux était congénitalement déficitaire, malgré l'influence probable de l'environnement dans lequel l'enfant grandit sur leur avènement :

Pourquoi et comment cette intrication est-elle rompue, c'est une question que nous pouvons pour l'instant laisser dans l'ombre, d'autant qu'elle reçoit des explications diverses et même divergentes. On pense en tout cas que l'intrication fut dès le début ténue. C'est alors qu'interviennent les divergences (Racamier, 1978, p.919).

L'intérêt que Whitebook accorde au substrat biologique du soi aurait donc, dans cette perspective, le potentiel d'ouvrir le schème conceptuel sur lequel repose actuellement la théorie de la reconnaissance à la genèse présociale de certaines psychopathologies graves comme la perversion narcissique, à laquelle Honneth accorde pour l'instant peu d'importance¹⁹.

Finalement, pour ce qui est de l'importance que Whitebook accorde aux strates pré-linguistiques du soi, on peut en déduire, en fonction des causes relationnelles que

¹⁹ Il est intéressant de noter que c'est une limite de la théorie de Honneth sur lequel a déjà mis l'accent Jean-Marie Danion, dans le chapitre de l'ouvrage *Pathologies schizophréniques*, qu'il a dédié à la place du thème de la schizophrénie dans les sciences humaines et sociales: « Les travaux de philosophie sociale de Honneth fournissent un cadre général d'interprétation du handicap psychique très différent, mais complémentaire, de celui proposé par les neurosciences pour la schizophrénie. [...] Mais ce cadre théorique issu des sciences humaines et sociales ne saurait bien sûr répondre à toutes les questions, car certaines d'entre elles ne peuvent trouver des réponses que dans le champ des neurosciences, comme par exemple celles des bases biologiques de la reconnaissance mutuelle et de ses troubles dans la schizophrénie » (Danion, 2012, p.73).

Racamier attribue aux psychopathologies anti-confliktuelles, que celles-ci ont aussi une place déterminante pour lui. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler l'importance que jouent les paradoxes communicationnels dans sa théorie, dont il se sert pour expliquer la genèse de ces psychopathologies. En s'inspirant de l'École de Pablo Alto, Racamier a proposé que les paradoxes pragmatiques (qui ont la particularité, par rapport aux paradoxes logiques, de s'exprimer par le biais de deux registres de logiques différents, comme la parole et les affects), ont pour conséquence d'engendrer une désintrication des investissements narcissiques et objectaux, dû à leur caractère disqualifiant pour le moi (Racamier, 1978, p.947-951). Ce qui transparait de cette thèse, est le rôle structurant que Racamier attribue aux registres pré-langagiers de la communication, et plus généralement, à la cohérence de leur articulation avec la parole. En soulignant le fait que la parole peut être vide de sens, puisqu'il peut être impossible de concilier les mots littéralement communiqués et l'affect dans lequel ils puisent, il met en évidence qu'ils peuvent être porteurs d'une parole vide, qui n'a pas été élaborée au préalable, et dont la fonction se résume en définitive à faire-agir; la « pensée perverse », pour Racamier, n'étant qu'une « forme déguisée de l'agir » – Racamier, 1992, p.296). À cet égard, on pourrait dire que l'importance déterminante que Whitebook accorde aux strates pré-linguistiques du soi est plus à même d'être compatible le concept de *perversion narcissique* que l'importance centrale que Honneth accorde au soi linguistique, car celle-ci met en évidence que c'est sur la base de registres logiques plus archaïques que la parole prend véritablement sens, et qu'elle peut véritablement être considérée comme un véhicule de communication qui participe au développement de la reconnaissance intersubjective.

CONCLUSION

Nous voici finalement rendus au point où nous pouvons répondre à la question que nous nous sommes posée, au début de cette recherche : la théorie psychanalytique sur laquelle repose le modèle de reconnaissance de l'amour de Honneth est-elle compatible avec le concept de *perversion narcissique*? La réponse à cette question est complexe, et on ne peut y répondre d'un simple oui ou non : si la critique de Whitebook à l'égard de la position psychanalytique de Honneth apporte son lot d'arguments intéressants qui révèlent certaines de ses insuffisances, il n'en demeure pas moins que cette dernière partage dans sa forme actuelle un nombre important de similarités avec les prémisses théoriques de Racamier, ce qui implique que c'est par une sorte de croisement entre les positions psychanalytiques de Honneth et Whitebook qu'on pourrait poser les bases d'une théorie de la reconnaissance qui soit à la mesure du concept de *perversion narcissique*.

Du côté de Honneth, nous avons vu que la place centrale qu'il donne à l'assertion a le grand avantage d'être compatible avec la primauté psychogénétique accordée par Racamier aux forces de croissance. Cela fait en sorte que son modèle théorique est adapté à l'hypothèse, soutenue par Racamier, que c'est le destin de ces forces de croissance qui décide si la psyché évolue, ou non, sur le mode de l'anti-conflictualité, comme cela est le cas dans les perversions narcissiques. Ce faisant, la position théorique qu'il privilégie peut aussi prendre en compte plusieurs novations théoriques sur lesquelles repose la conception qu'a Racamier de la perversion narcissique, dû à la centralité que ce dernier attribue à l'agir : la conception interactive qu'il a des clivages

et des dénis, qui dépendent de la capacité de faire-agir du pervers narcissique; ou encore, la conception particulière qu'il a du mode de transportation psychique qui est caractéristique de cette psychopathologie, qu'il conçoit à la façon d'une expulsion, sous forme d'agirs, de pulsions et d'affects non élaborés. Whitebook, quant à lui, a l'avantage de défendre une conception forte de l'omnipotence, qu'il conçoit, comme Racamier, comme étant dotée d'une origine génétique. Cela fait en sorte que sa position psychanalytique s'accorde particulièrement bien avec l'idée que la recherche de l'indifférenciation perceptive est une propension innée qui doit être aménagée psychiquement, sans quoi elle devient à la source des psychopathologies les plus graves, comme les perversions narcissiques. Malgré le fait que cette dernière est fondée sur une métapsychologie d'inspiration kleinienne qui met d'emblée en oppositions les pulsions de vie aux pulsions de mort, elle permet donc d'intégrer l'idée que chez les pervers narcissiques, les mécanismes défensifs du clivage et du déni servent essentiellement à perpétuer dans le temps une expérience unilatérale d'omnipotence qui constitue une forme d'anti-socialité plus primitive que celle qui est issue de l'anxiété de séparation.

À ce propos, en mettant l'accent sur le fait que le soi présocial ne contient pas en puissance une disposition à l'anti-socialité, la position psychanalytique de Honneth permet à la conception qu'a Whitebook de l'omnipotence d'être poussée jusqu'à ses conclusions logiques, en l'émancipant des axiomes théoriques kleiniens pour l'ouvrir aux plus récents développements théoriques issue de la psychanalyse française, qui ont mis l'accent sur primauté des pulsions de vie sur les pulsions de mort, et de surcroit, sur une conception de l'omnipotence qui se veut essentiellement structurante pour le développement psychique. Au contraire, par l'importance qu'elle accorde au substrat biologique du soi et aux strates du soi pré-linguistiques, la position psychanalytique de Whitebook a quant à elle l'avantage de mettre en évidence le rôle des facteurs congénitaux dans la genèse des perversions narcissique, de même que le type de

communication qui est propre à ce type de psychopathologies, que Racamier considère pragmatiquement paradoxal.

Au terme de cette recherche, on peut donc en conclure que la théorie psychanalytique sur laquelle repose la théorie de la reconnaissance devrait subir certains correctifs pour être en mesure d'analyser le phénomène de la perversion narcissique à la façon d'une pathologie sociale susceptible d'être atténuée par le développement normatif du modèle de reconnaissance de l'amour. En guise d'ouverture, on pourrait toutefois se demander quels sont les apports de la théorie de la perversion narcissique de Racamier pour la théorie de la reconnaissance : si la conclusion à laquelle nous sommes arrivés nous a permis de concevoir quel serait le cadre théorique idéal sur lequel devrait reposer la théorie de la reconnaissance pour pouvoir reconnaître un phénomène comme celui de la perversion narcissique, elle ne nous dit rien en effet de ce que celui-ci pourrait apporter à la précision de son diagnostic des pathologies sociales de l'amour, de même que sur la façon dont il pourrait nous permettre d'envisager leurs résolutions de façon différente dans l'avenir. Voici donc, pour terminer, quelques apports potentiels du concept de *perversion narcissique* pour la théorie de la reconnaissance :

1) La place centrale que la théorie de la perversion narcissique accorde à la séduction narcissique permet de situer les origines de l'amour et de ses déviations pathologiques par-delà de la sphère de la reconnaissance intersubjective.

Au sein de la théorie de la reconnaissance, la reconnaissance renvoie toujours à un acte médiatisé par des motifs évaluatifs qui a une dimension morale, dans la mesure où elle a pour effet de limiter l'égoïsme de l'individu (Honneth, 2006h, p.260-261). Cette définition de la reconnaissance contraste avec la définition que donne Racamier de la forme la plus rudimentaire et de surcroît la plus universelle de reconnaissance, qui permet selon lui de lier ensemble deux individus que tout *a priori* sépare : la relation

de séduction narcissique, qui « vise à constituer une unité » où chacun « se reconnaît dans l'unité qu'ils forment ensemble » (2010, p.5). Dans le premier cas, la reconnaissance consiste en une *action sociale*, tandis que dans le second, elle relève plus fondamentalement d'un *agir*, qui tend vers l'aconflictualité, dans la mesure où il est réfracté par une propension constitutive pour l'omnipotence. Dans cette perspective, le type de reconnaissance qui est caractéristique de la relation de séduction narcissique se démarque du type de reconnaissance mis en valeur par Honneth par son caractère asocial, ainsi que par le fait qu'il représente *à la fois* un complément à l'égoïsme individuel *et* un décentrement de celui-ci (la relation de séduction narcissique normale ayant la caractéristique paradoxale idéale d'« unir en séparant » – Racamier, 2010, p.5).

En faisant de la séduction narcissique l'axe qui détermine si la psyché évolue sur le mode de l'intra ou de l'extra-conflictualité, la théorie de la perversion narcissique révèle donc une conception de la santé psychique et de la psychopathologie qui prend racine à l'extérieur de la sphère intersubjective, dans la mesure où elle dépend d'une forme de reconnaissance qui n'est pas à proprement dite *sociale*, et qu'on pourrait plus aisément qualifier de *narcissique*. En ce sens, elle permet d'envisager que certaines luttes pour la reconnaissance ne sont pas des luttes pour des *revendications d'identités refusées*, mais plus fondamentalement, des luttes pour *la possibilité même d'avoir une identité*, puisque ce défaut de reconnaissance narcissique touche chez Racamier la structure même de l'identité, plutôt que l'identité en elle-même. Par la façon dont elle éclaire les conditions de possibilités relationnelles du développement d'un espace transitionnel, et de surcroît, de l'accès à la sphère de la reconnaissance intersubjective, on pourrait également dire que la théorie de la perversion narcissique nous pousse à envisager le schizophrène comme étant le véritable avant-garde du développement normatif du modèle de reconnaissance de l'amour, dès lors qu'on accepte de repousser

les frontières de ce modèle pour y inclure un type d'interaction qui échappe à la médiation sociale et qui agit à ce titre comme un pont entre l'individuel et le collectif.

2) Le fait que la théorie de la perversion narcissique reconnaît que le clivage et le déni sont une source d'anti-socialité plus profonde que l'anxiété de séparation lui permet d'envisager l'existence de mouvements sociaux qu'on pourrait qualifier de *négatifs*, étant donné que ce n'est pas l'amélioration des modèles de reconnaissance institutionnalisés qui pourrait assouvir leur ardeur militante, mais plutôt, le refus de la société de les reconnaître.

Si on accepte, avec Racamier, que la forme la plus primitive d'anti-socialité relève des mécanismes défensifs du clivage et du déni qui précèdent l'avènement de l'anxiété de séparation, il faut admettre que les comportements antisociaux ne sont pas tous le produit d'une incapacité des modèles de reconnaissance en place à réactualiser l'expérience préalable de la fusion, car c'est parfois un désir de maintien d'une forme d'unité omnipotente *à l'encontre* de la société qui les motive, plutôt qu'un désir insatiable de réunion *avec* la société. Cela voudrait dire que là où la théorie psychanalytique sur laquelle repose actuellement la théorie de la reconnaissance sous-entend que le contexte institutionnel pourrait assimiler toute l'anti-socialité humaine dans l'optique idéale où ses modèles de reconnaissance pourraient réactualiser parfaitement l'expérience de la fusion, la théorie de la perversion narcissique met en évidence que les ressorts de certains comportements antisociaux sont inextinguibles et que les mouvements sociaux qui en sont issus cherchent à s'emparer du contexte institutionnel, plutôt qu'à s'y intégrer (un peu comme l'infirmière, dans l'institution de soin de Racamier, qui se plaignait beaucoup tout en y trouvant finalement un certain plaisir – Racamier, 1993, p.319). En ce sens, la seule façon de satisfaire les revendications politico-morales qui les portent, serait de refuser de les reconnaître, car

c'est ainsi seulement qu'il serait possible de briser les mécanismes défensifs sur lesquels repose leur ascension narcissique, et de les forcer à réintégrer la sphère de la reconnaissance intersubjective (en les obligeant, pour reprendre les termes de Racamier, à « *élaborer au lieu d'expulser et faire agir* » – Racamier, 1992, p.78, italiques dans le texte original).

Il est intéressant de noter que Honneth a déjà fait mention de l'intérêt de la théorie de la reconnaissance pour analyser le caractère progressif ou régressif des mouvements sociaux, dû au fait qu'elle met en évidence l'importance du caractère justifiable des orientations normatives qui les guident (2006d, p.155-157). Mais force est de constater que la théorie psychanalytique sur laquelle repose actuellement la théorie de la reconnaissance n'est pas à la hauteur de cette ambition théorique, puisqu'elle ne permet pas de concevoir que l'anti-socialité trouve son origine préalablement à l'anxiété de séparation, et donc, qu'elle peut ne pas être le produit d'une quête de reconnaissance que la société pourrait, théoriquement, résorber (dans la perspective idéale où ses modèles de reconnaissance pourraient réactualiser parfaitement l'expérience de la fusion – Honneth, 2013, p.252-253).

3) La théorie de la perversion narcissique révèle l'importance du caractère pragmatiquement paradoxal que prend la communication intersubjective lorsque le déficit de reconnaissance primaire prend une certaine importance, et de surcroît, elle nous donne des critères évaluatifs nouveaux pour le diagnostic des pathologies du modèle de reconnaissance de l'amour.

La théorie de la reconnaissance analyse déjà les pathologies de l'amour à la façon d'une absence de réciprocité dans les états tensionnels de l'indépendance et de la fusion, et la critique de Whitebook à l'égard de la théorie psychanalytique sur laquelle elle repose cherche à faire valoir la dimension cognitive de ce type défaillant de reconnaissance.

La théorie de la perversion narcissique met toutefois en évidence le fait que les pathologies de l'amour sont dans les cas les plus graves caractérisées par des formes viciées de communication, qui ont la caractéristique de mettre en opposition des propositions qui sont non seulement inconciliables, mais aussi non opposables (puisque le paradoxe qu'elles transmettent s'exprime aussi par le biais de registres de logiques différents – Racamier, 1978, p.947-951). Cela est particulièrement intéressant pour la théorie de la reconnaissance, car l'aspect pragmatique de cette communication pathologique lui donne un caractère observable, qui est en phase avec la volonté de Honneth de fonder les présupposés de la théorie de la reconnaissance sur des bases empiriques, tout en intégrant le thème psychanalytique classique du narcissisme qui est cher à Whitebook.

Il est intéressant de noter que le concept de *paradoxe* s'est déjà forgé une place au sein de la théorie de Honneth, via sa critique du caractère paradoxal des injonctions actuelles du capitalisme, qui valorisent l'autonomie individuelle, sans toutefois rendre possible la réalisation de cet idéal en pratique (Honneth et Hartmann, 2006f, Honneth, 2006g). Le caractère paradoxal que peuvent prendre les modèles de reconnaissance institutionnalisés fut aussi plus largement analysé par Honneth à l'aide de son concept de *reconnaissance idéologique*, qui a pour lui la caractéristique de confiner l'individu dans « une image de soi conforme à la société » qui contribue « à la reproduction des relations de domination établies » (Honneth, 2006h, p.248). Il serait pertinent d'examiner comment les paradoxes communicationnels éclairés par Racamier, et plus largement par l'École de Pablo Alto, pourraient élargir l'application du concept de *paradoxe* dans la théorie de Honneth, en l'appliquant aux relations de reconnaissance primaires (quand on s'y attarde bien, le type de reconnaissance fallacieux du pervers narcissique envers ses victimes a toutes les caractéristiques des systèmes d'énoncés évaluatifs paradoxaux que Honneth met en évidence, à la différence toutefois qu'il

s'applique au niveau de la confiance en soi, plutôt qu'au niveau de l'estime de soi – Honneth, 2006h, p.262-272).

Les apports de la théorie de la perversion narcissique pour la théorie de la reconnaissance sont certainement plus nombreux, et cela témoigne de sa pertinence inattendue pour la théorie critique. Il ne faut pas oublier toutefois que la théorie de la perversion narcissique demeure une théorie psychanalytique méconnue, et que les axiomes théoriques sur lesquels elle repose gagneraient à être comparés avec des théories concurrentes sur le narcissisme, voire avec des concepts qui ne relèvent pas de la psychanalyse, mais qui renvoient à une réalité similaire, comme les concepts anglo-saxons de *psychopath* et de *malignant narcissist*. De façon générale, des recherches plus importantes sur le narcissisme qui s'appuient sur la science expérimentale pourraient aussi donner une crédibilité supplémentaire aux novations théoriques de Racamier, qui demeurent pour l'instant spéculatives.

Malgré tout, le concept de *perversion narcissique* demeure stimulant et ouvre, nous l'avons vu, plusieurs horizons pour la théorie de la reconnaissance. Par la façon dont il ébranle les positions théoriques d'auteurs aussi différents que Honneth et Whitebook, tout en permettant en quelque sorte de les réconcilier, il témoigne de son importance, et du fait que les intuitions sur lesquelles il repose sont probablement porteuses pour l'avenir de la théorie psychanalytique et de la théorie critique.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

FSP	Facettes du soi-présocial (Honneth, 2012a) [2001]
GO	Le génie des origines (Racamier, 1992)
LR	La lutte pour la reconnaissance (Honneth, 2002) [1992]
OF	Omnipotence ou fusion (Whitebook et Honneth, 2016)
PSD	Le psychanalyste sans divans (Racamier, 1993) [1970]
PU	Perversion et utopie (Whitebook, 1995)
RMTN	Reconnaissance mutuelle et travail du négatif (Whitebook, 2001)
TROIP [1999]	Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne (Honneth, 2006)

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
2.1 Les principaux thèmes du débat entre Honneth et Whitebook	132

ANNEXE A

-06/07/2020. Message initialement envoyé à l'APAOR via la section « contact-adhésion » de site web de l'organisation (<https://www.autourderacamier.com>)

Bonjour,

Je m'appelle Édouard Mercure, et je termine actuellement mes études universitaires de deuxième cycle, en sociologie. Le mémoire que j'ai rédigé dans le cadre de mon mémoire (l'équivalent, au Québec, du master) porte sur la théorie de la perversion narcissique de Racamier, et plus particulièrement, sur son croisement avec la théorie de la reconnaissance de Axel Honneth (la dernière mouture, en sociologie, de la théorie critique, qui à l'ambition depuis ses débuts de croiser la théorie psychanalytique et la théorie sociale).

Dans un souci d'honnêteté intellectuelle, et dans l'espoir que mon travail puisse véritablement servir à faire avancer la connaissance, je me demandais si votre association serait intéressée à jeter un coup d'œil à la partie de mon travail qui est dédiée à la théorie de la perversion narcissique de Racamier. Vu l'absence de travaux synthétiques sur l'oeuvre de l'auteur (mis à part les numéros qui lui ont été consacrés dans la Revue française de psychanalyse et dans Perspective psy, il n'y a que l'ouvrage collectif de Jacques Dufour et Henri Vermorel et le petit ouvrage de synthèse de Gérard Bayle qui peuvent servir d'introduction pour un novice), et le fait que je n'ai pas de formation en théorie psychanalytique (j'ai dû apprendre par moi-même à décoder le langage psychanalytique durant mes deux années de rédaction), avoir l'aval de l'organisation qui regroupe les gens qui connaissent probablement le mieux la théorie de Racamier me rassurerait beaucoup, et donnerait une crédibilité scientifique supérieure à mon travail.

Je n'ai pas grand chose à vous offrir en retour, mis à part - peut-être - une chance qu'un des rares travaux qui portent sur la théorie de Racamier soit fidèle aux idées originales de l'auteur, et que ceux qui le consultent puissent se faire une bonne idée de ce que ce dernier voulait véritablement dire par "perversion narcissique" (par-delà l'usage désormais populaire du terme). À cet égard, je pense aussi que mon travail porte une lumière inédite sur la théorie de l'auteur, en faisant 1) un résumé de l'évolution de son concept de perversion narcissique du Psychanalyste sans divan (où il l'appelait encore "perversion de caractère") au Génie des origines (où il la situe au sein de sa topique interactive); et 2) en analysant sa compatibilité avec des thèmes

contestés aujourd'hui par la psychologie du développement, tels que "l'agression", "l'omnipotence" et le "soi-présocial", qui sont centraux au sein de la théorie de la reconnaissance avec laquelle je tente de croiser la théorie de la perversion narcissique.

La part du travail qu'il serait d'intérêt selon moi que vous lisiez comporte environ 75 pages (50 pour le résumé de l'évolution du concept de perversion narcissique de l'auteur; 25 pour l'analyse de la place occupée par les thèmes susmentionnés dans sa théorie). Si vous êtes intéressés à la lire, je vous serais reconnaissant de me le confirmer aussi tôt que possible (la remise du travail est prévue pour le 15 septembre; si vous avez des corrections ou commentaires à lui apporter, il faudrait qu'ils me soient communiqués d'ici là; si possible avant la fin d'août). Si vous aimez en définitive ce que vous avez lu, je ne serais pas fermé à l'idée de vous léguer le texte, de façon à ce que vous puissiez l'arranger à votre convenance pour une publication future, et ainsi aider à la reconnaissance de la théorie de Racamier.

En espérant que vous serez intéressé par ma proposition, veuillez accepter, mesdames, messieurs, mes salutations les plus sincères,

-Édouard Mercure

-07/07/2020. Réponse du secrétariat de l'APAOR



Merci Monsieur de votre message.

On vous répond bientôt sur le fond de votre demande.

Je note votre adresse courriel sur la liste des personnes à qui l'APAOR envoie des informations sur ses activités.

Bien cordialement.

Reine HADJADJ, secrétaire de l'APAOR

contact@autourderacamier.com

-21/07/2020. Première réponse de Philippe Saielli

Cher Monsieur

Vous pouvez nous transmettre votre travail et vos questions. Nous ferons au mieux pour y répondre

Bien cordialement

Philippe Saielli

MCF Université polytechnique des Hauts-de France

Psychanalyste, membre de la SPP, membre formateur et secrétaire général de l'APAOR

-24/07/2020. Premier message envoyé à Philippe Saielli

Bonjour Monsieur,

Je suis extrêmement reconnaissant de l'attention que vous portez à ma demande. Vous trouverez, ci-joint, le texte en question. Il s'agit, tel que mentionné précédemment, de la partie seulement de mon travail qui porte sur la théorie de Racamier (le chapitre dans lequel sa théorie de la perversion narcissique est résumée, et le début du chapitre analytique dans lequel je relève la place de certains thèmes psychanalytiques importants dans sa théorie, qui sont remis en question par la psychologie du développement).

J'espère que vous trouverez la lecture agréable, et que les modifications ne seront pas trop nombreuses à apporter, pour que le texte soit fidèle à la pensée de Racamier. Je lirai avec intérêt vos commentaires et suggestions, et j'apporterai les modifications nécessaires au texte final, selon vos recommandations.

En ce qui concerne mes questions, je crois qu'elles transparaissent dans les interprétations que j'ai fait de la théorie de Racamier, notamment dans la partie analytique du texte. Si vous y relevez des problèmes quelconques, je crois que vous y répondrai indirectement. Toutefois, en voici cinq, qui m'ont particulièrement taraudées durant la rédaction du mémoire, et auxquelles vous pourriez peut-être répondre individuellement, si vous le pouvez :

*-Si l'investissement narcissique et objectal sont intriqués à la base comme le précise Racamier dans *Les schizophrènes*, comment se fait-il que l'idée du moi, ou plus*

généralement l'ambiguïté (comme interface du travail du moi) soit nécessaire comme acquis développemental pour assurer la transaction entre le narcissique et l'objectal? (en quoi les deux niveaux diffèrent?)

-Est-ce juste de dire qu'un mouvement de séduction narcissique correspond à un moment durant lequel le narcissisme de l'un des deux protagonistes en relation (la mère ou l'enfant) capte l'antinarcissisme de l'autre?

-Y-a-t-il une différence entre les concepts de forces de croissance et d'instinct de conservation, ou sont-ils synonymes? Pourrions-nous dire, à cet égard, que les forces de croissance (et la violence fondamentale, le concept de Jean Bergeret duquel Racamier s'est inspiré pour les théoriser), pourraient être corrélées à ce que les psychologues du développement appellent l'assertion (une propension naturelle à l'exploration ou l'auto-affirmation)?

-Pourrions-nous dire que la séduction narcissique est une force de croissance réfractée par l'omnipotence, qui résulte de l'unité corporelle prénatale? (Donc une certaine déviation de l'agir dans un sens qui se veut moins conflictuel, et qui tend vers la neutralisation des stimuli internes et externes?)

-Durant quelle période du développement la séduction narcissique normale se déploie-t-elle? Pourrions-nous dire entre 2 et 6 mois, c'est-à-dire, la période approximative que Mahler appelait "symbiotique-normale" (Et qui correspond, selon Daniel Stern, à l'essor du sens de soi noyau, juste avant le développement du sens de soi subjectif?)

Je vous remercie encore une fois pour le temps que vous prenez pour vous attarder à mon travail. J'attendrai de vos nouvelles pour la suite des choses.

Sincèrement vôtre,

-Édouard Mercure

PS: Je vous serais reconnaissant d'accuser réception, pour me confirmer que le courriel a bien été reçu.

-25/07/2020. Deuxième message reçu de Philippe Saielli

Bonjour Monsieur

*J'ai bien reçu votre travail
Je reviens vers vous le plus rapidement possible*

Bien cordialement

*Philippe Saielli
Psychanalyste, membre de la SPP
Membre formateur et secrétaire général de l'APAOR
MCF Université Polytechniques des Hauts-de-France*

-25/07/2020. Troisième message reçu de Philippe Saielli

Bonjour Monsieur

Voici quelques remarques suite à la lecture de vos questions (en intertexte)

*Bien cordialement
Philippe Saielli*

(...)

> Si l'investissement narcissique et objectal sont intriqués à la base comme le précise Racamier dans Les schizophrènes, comment se fait-il que l'idée du moi, ou plus généralement l'ambiguïté (comme interface du travail du moi) soit nécessaire comme acquis développemental pour assurer la transaction entre le narcissique et l'objectal? (en quoi les deux niveaux diffèrent?)

L'ambiguïté est le mode de fonctionnement de l'inconscient. L'ambiguïté correspond à la paradoxalité ouverte de Roussillon dont l'archétype est l'objet transitionnel de Winnicott (à la fois moi et non moi). Il y a une différence fondamentale entre le narcissisme et l'objectal. Cela demanderait un long développement, mais de manière très très caricatural l'objectal renvoie au monde externe.

> *Est-ce juste de dire qu'un mouvement de séduction narcissique correspond à un moment durant lequel le narcissisme de l'un des deux protagonistes en relation (la mère ou l'enfant) capte l'antinarcissisme de l'autre?*

Pouvez-vous préciser votre question ? Il faut distinguer une séduction narcissique normale et une séduction narcissique pathologique

> *Y-a-t-il une différence entre les concepts de forces de croissance et d'instinct de conservation, ou sont-ils synonymes? Pourrions-nous dire, à cet égard, que les forces de croissance (et la violence fondamentale, le concept de Jean Bergeret duquel Racamier s'est inspiré pour les théoriser), pourraient être corrélées à ce que les psychologues du développement appellent l'assertion (une propension naturelle à l'exploration ou l'auto-affirmation)?*

Les forces de croissance chez Racamier se réfère à la question des pulsions de Freud, quelque chose qui pousse l'organisme vers (ce serait les pulsions de vie)

> *Pourrions-nous dire que la séduction narcissique est une force de croissance réfractée par l'omnipotence, qui résulte de l'unité corporelle prénatale? (Donc d'une certaine déviation de l'agir dans un sens qui se veut moins conflictuel, et qui tend vers la neutralisation des stimuli internes et externes?)*

A repenser en fonction de la dimension normale (SNN) et pathologique de la séduction narcissique. La SNN construit « l'assiette narcissique » du sujet ; elle est indispensable et se réactive au moment de la rencontre amoureuse. La SNN implique un conflit d'autonomie pour permettre la croissance et la différenciation du sujet. La SNP est un déni du deuil.

Les deuils non-faits sont exportés dans la psyché d'un autre. La SNP produit du corps commun. D'où le développement des problématiques incestuelles et antoedipienne pathologique.

> *Durant quelle période du développement la séduction narcissique normale se déploie-t-elle? Pourrions-nous dire entre 2 et 6 mois, c'est-à-dire, la période approximative que Mahler appelait "symbiotique-normale" (Et qui correspond, selon Daniel Stern, à l'essor du sens de soi noyau, juste avant le développement du sens de soi subjectif?)*

Difficile à dire Racamier ne le précise pas. La SNN décroît notamment avec l'objet transitionnel

-02/08/2020. Quatrième message reçu de Philippe Saielli

Bonjour Monsieur

Je viens de terminer la lecture de votre travail. C'est une recherche de grande qualité, très approfondie et bien écrite. Vous pouvez être très fier du résultat.

Le débat que je pourrai engager avec vous concerne la pertinence d'aborder la séduction narcissique sous l'angle de l'anti-narcissisme de Pasche. Pour lui, dès le début de sa vie, le sujet humain « se dépossède d'une partie de sa libido au profit de l'objet » et il y voit une manifestation de l'instinct de mort (Thanatos), puisqu'il y a séparation et dispersion. En réalité, si, à cet âge précoce, la relation d'objet reste à venir et à se construire, il peut exister parallèlement à l'auto-investissement narcissique primordial (qui signe la pulsion de vie) une tendance à investir narcissiquement ce qui deviendra l'autre, comme faisant un tout avec soi-même. On peut supposer qu'il s'agit de 2 mouvements différents.

C'est pourquoi JP Caillot développe l'idée d'une position narcissique paradoxale. Le bébé précédé par l'objet maternel primaire, le perçoit et le trouve ; il est contenu par sa mère ; le bébé se place alors dans le registre de l'engendrement. Il est engendré, mais en même temps le bébé crée l'objet maternel primaire, c'est l'auto-engendrement de la mère primaire par le bébé, c'est l'illusion primaire dans les voiles de laquelle soufflent les vents de la toute-puissance narcissique infantile.

Ce qui caractérise les phénomènes transitionnels et leur complexité dans l'intersubjectivité primaire peut se résumer de la manière suivante : la mère précède son bébé et l'engendre (ce bébé est le fruit de son union sexuelle avec un homme) ; simultanément elle l'auto-engendre dans la relation mutuelle de séduction narcissique où le bébé auto-engendre sa mère.

Le bébé est donc à la fois engendré et auto-engendré par sa mère ; simultanément le bébé se perçoit à la fois engendré par sa mère et auto-engendre sa mère-sein ; engendré, il succède à sa mère mais lorsqu'il auto-engendre sa mère, il la précède.

Engendré, le bébé est contenu par sa mère mais dans la séduction narcissique mutuelle, dans l'auto-engendrement réciproque, à la fois la mère contient son bébé et le bébé contient sa mère. C'est ce fantasme d'auto-engendrement réciproque.

Lors du Congrès de thérapie familiale psychanalytique de Décembre 1995 dont le titre était *L'incestuel*, Claude Pigott, Simone Decobert et Jean-Pierre Caillot posaient différentes questions à Paul-Claude Racamier (Groupal 3, *L'incestuel*, pp 55 - 73). L'une d'elles portait sur les mécanismes de la séduction narcissique et de ses rapports avec la séduction sexuelle; les autres, sur les différents termes de sa définition et de la place de l'admiration, de l'émerveillement, de la beauté de l'objet dans la séduction narcissique, du rôle de cette forme de séduction dans la qualification narcissique.

P.-C. Racamier précisait : "La séduction narcissique n'est pas exclusive. Je veux dire qu'elle n'est pas exclusivement réservée à la relation mère - bébé. Elle peut inclure d'autres personnes, comme le père, l'imago du père. Je veux dire aussi qu'elle n'est pas seule à entrer en oeuvre, qu'elle n'est pas constante non plus, ni vouée à être constamment, toute la vie durant, constante au sens de la constance et de l'inconstance. Effectivement, il y a bien une admiration mutuelle : la mère admire le bébé, le bébé admire la mère. Il y a aussi le besoin quasi corporel de faire un seul corps. Didier Anzieu l'a bien décrit en parlant du fantasme de peau commune... L'attrait de l'excitation, y compris de l'excitation venant du monde extérieur tend à être estompé par un des mouvements de la séduction narcissique. Mais, n'oublions pas qu'elle n'est pas exclusive dans la mesure où coexiste un autre mouvement qui est celui de l'attrait pour ce monde extérieur, mouvement antinarcissique très bien décrit par F. Pasche. Donc, j'aboutis à une vision peut-être un peu plus complexe, mais, me semble-t-il, un peu plus juste de cette séduction. Il y a dans cette relation, dans son caractère tout à fait spécifique une qualification mutuelle. La mère qualifie l'enfant en tant qu'être nouveau. Et c'est l'enfant, c'est le bébé qui qualifie sa mère en tant que mère. C'est lorsque cette symétrie de qualification avorte, tourne à la dissymétrie que les choses se mettent à se gâter."

Plus loin P. - C. Racamier décrivait sa représentation théorique du rapport normal de la séduction narcissique et de la séduction sexuelle : "Il me semble, disait-il, que les deux courants, les deux filières, celle de la séduction narcissique qui va vers l'antioedipe et la séduction sexuelle qui va vers l'oedipe vont aller de pair, en se donnant la main dans les meilleures conditions ; en ayant tour à tour la préséance ; tantôt l'une, tantôt l'autre.

Enfin ne perdons pas de vue que "dans la séduction sexuelle, une zone érogène est un jeu, dans la séduction narcissique, c'est le self ou c'est le "je". Dans l'une, la séduction sexuelle, les pulsions sexuelles, dans l'autre, la séduction narcissique, les pulsions du moi.

Paul - Claude Racamier souligne d'emblée que la séduction narcissique est une dynamique généralisée à tous. Elle induit celles qui suivront dans la genèse du psychisme et qui auront soit un destin banal, soit un destin pathologique.

L'évolution du narcissisme, pose la question de l'articulation de l'objectal et du narcissique, c'est-à-dire à la fois celles de

l'individuel avec le familial, du sexuel avec l'auto-conservation, et de la vie avec la non-vie.

P. - C. Racamier note enfin ceci : « dans son cours naturel la *séduction narcissique* vise à équilibrer, à contrebalancer, dans les deux partenaires ce que j'ai appelé *le mal d'objet* ; Elle travaille donc comme actif pare - excitant ; un PARE-FEU LIBIDINAL. Elle travaille en même temps à la mise au point des *origines* ; Elle s'exerce dans un autre registre que celui du désir (autre que celui du sein). Elle est *normalement destinée à se fondre dans le moi*, mais ne saurait accomplir sa mission que si elle a été *nourrie* au sein des *échanges mère - enfant* (non pas au sein de la mère, mais au sein des échanges). Alors, elle conduira au *passage par l'antoedipe*, structure et temps situés "avant" et "contre" *l'oedipe*, pour équilibrer les pulsions, se fondre dans le moi, et contribuer à fonder celui-ci. »

Je vous souhaite bon courage pour la suite de votre parcours professionnel dont je ne doute pas qu'il sera sous les meilleurs hospitices.

Bien cordialement

Philippe Saielli

Psychanalyste, membre de la SPP

Membre formateur et secrétaire général de l'APAOR

MCF Université Polytechniques des Hauts-de-France

-05/08/2020. Dernier message envoyé à Philippe Saielli

Bonjour M. Saielli,

Tout d'abord merci pour les bons mots, et l'attention que vous avez pris pour lire mon travail. Cela m'encourage de savoir qu'il n'y avait pas trop à redire sur le fond du texte, et que l'élément sur lequel vous auriez des choses à redire est sujet à débat (c'est-à-dire, si j'ai bien compris, qu'il s'agit d'une interprétation contestable, mais pas inexacte, de la théorie de Racamier).

Je ne crois pas être outillé pour débattre de la pertinence de cette interprétation avec vous, mais je peux néanmoins vous soumettre quelques raisons qui m'ont poussé à croire qu'il était opportun d'interpréter la séduction narcissique à la lumière de la tension entre le narcissisme et l'anti-narcissisme de Pasche.

D'abord, parce que Racamier n'évoque pas seulement l'anti-narcissisme pour parler de son intrication avec le narcissisme - ou non - au début de la vie, ou encore de l'aspect "têtu" de cette intrication dans le cas des psychoses précoces; il l'évoque aussi, dans Le génie des origines, lorsqu'il dit que l'une des fonctions principales de la séduction narcissique est de "modérer les efflux anti-narcissiques" (voir, p.189-190 et 193). La séduction narcissique est donc déjà en quelque sorte analysée sous l'angle de l'anti-narcissisme par Racamier (en plus de l'être sous l'angle de sa "fonction d'autocréation", sur laquelle vous mettez l'emphase; voir p.190). De plus, puisque Racamier insiste, toujours dans Le génie des origines, sur le fait que le deuil originaire se produit lorsque l'enfant "cède à l'anti-narcissisme" de façon à se "déprendre de l'unisson narcissique avec la mère" (p.37), l'anti-narcissisme occupe un autre rôle par rapport à la séduction narcissique normale dans sa théorie : celui de lui "tourner le dos", de s'en affranchir, après qu'elle ait atteint son apogée et que le moi en soit devenu capable.

Pour moi, en d'autres termes, on ne peut pas négliger d'évoquer l'anti-narcissisme lorsqu'on parle de séduction narcissique, vu la place que Racamier lui accorde avant, pendant et après la période où celle-ci se déploie. Là où il y a un peu d'interprétation de ma part, toutefois, est que j'ai cru opportun (en fonction des formules $1+1=1=\infty$ et $N=N$ employées par Racamier), de déduire le destin de l'"efflux anti-narcissique" lorsqu'il est contenu par la mère; ou en d'autres termes, lorsque celle-ci lui répond, et qu'elle participe ainsi au retour de la libido de l'enfant sur lui-même - qui peut désormais se ressentir lui-même, suite à la réaction de sa mère qui le confirme en quelque sorte dans son existence; un mouvement qui permet à l'enfant de s'investir narcissiquement, et ainsi, d'attirer sa mère, ou la vider de son narcissisme, pendant qu'elle s'émerveille de sa réaction (créant ainsi le mouvement de séduction narcissique mutuelle normale). L'autre cas de figure, serait celui d'une mère qui reste insensible à l'efflux anti-narcissisme de son enfant, et qui, ainsi, ne participe pas à la formation de son pare-excitant en fonction duquel il pourra prendre suffisamment confiance pour affronter le monde... (Son comportement n'encourageant pas les pulsions de l'enfant à se rétracter sur lui-même, mais les attirant au contraire au dehors, en quête perpétuelle d'une confirmation venant de l'extérieur).

Je ne sais pas si ces explications sont claires... Elles ne vont pas, à mon sens, à l'encontre de vos citations, mais elles analysent le phénomène sous un angle particulier. Je crois toutefois que mon texte gagnerait à mettre davantage en évidence la différence entre séduction narcissique normale et pathologique, et peut-être à évoquer son lien éventuel avec l'attachement (ou le "besoin quasi corporel de faire un seul corps" pointé par Anzieu, que vous soulignez).

Je vous remercie encore une fois d'avoir prêté attention à mon texte. Je ferai de mon mieux pour nuancer mes propos en fonction de votre réponse. Soyez assuré, aussi, que

je préciserai que les liens que je développe entre séduction narcissique et anti-narcissisme relèvent d'une interprétation particulière de la théorie de Racamier, qui est sujette à débat.

Bien à vous,

-Édouard Mercure

BIBLIOGRAPHIE

- AGPSY et CEPS (Association Grenobloise de psychanalyse et Cercle d'Études Psychanalytiques des Savoie) (1995), Actes du colloque d'Annecy. Dans Vermorel, H., et Dufour, J. (1997), *L'œuvre de Paul-Claude Racamier. Paradoxalité, antoedipe et incestualité*. Éditions Delachaux et Niestlé, Paris, 9-165.
- Alford, F., (1989). *Melanie Klein and critical social theory : an account of politics, art, and reason based on her psychoanalytic theory*, Yale University Press, New Haven et Londres.
- Alford, F., (2019). Hate, aggression, and recognition. Winnicott, Klein and Honneth. Dans Allen, A. et O'Connor, B. (dir.) (2019), *Transitional Subjects: Critical Theory and Object Relations (New Directions in Critical Theory)*, Columbia University Press, New-York, 51-73.
- Allen, A. (2015), Are we driven? Critical theory and psychoanalysis reconsidered. Dans *Critical Horizons*, Vol 16(4), 311-328.
- Allen, A. et O'Connor, B. (dir.) (2019), *Transitional Subjects: Critical Theory and Object Relations (New Directions in Critical Theory)*, Columbia University Press, New-York.
- Anzieu, D., (1975). Le transfert paradoxal. Dans *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 12, 49-72.
- Avis et rapports du Conseil économique et social (2001), *Le harcèlement moral au travail*, Paris, Éditions des Journaux officiels.
- Barbier, D. (2013). *La fabrique de l'homme pervers*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- Bateson, G., et al. (1956). Toward a theory of schizophrenia. Dans *Behavioral Science*, 1(4), 251-254.
- Bayle, G. (1997). *Paul-Claude Racamier*, Presses universitaires de France, Paris.
- Beebe, B. et Lachmann F. M. (2002), *Infant Research and Adult Treatment: Co-constructing Interactions*, The Analytic Press, Louisiane.

- Benjamin, J. (1988), *The bonds of love. Psychoanalysis, feminism and the problem of power*. Éditions Pantheon, New-York.
- Bergeret, J., (1984). *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe*, Éditions Dunod, Paris.
- Bergeret, J., (1994). *La violence et la vie. La face cachée de l'Oedipe*, Éditions Payot et Rivage, Paris.
- Birksted-Breen, D., et Flanders, S. (2010), General introduction. Dans Birksted-Breen, D., Flanders, S., et Gibeault A. (dir.) (2010). *Reading french psychoanalysis*, Éditions Routledge, 1-53, Londres et New-York.
- Birman, J. (2005), Généalogie du harcèlement. Dans Sanchez-Mazas, M. et Koubi G. (dir.) (2005), *Le harcèlement: de la société solidaire à la société solitaire*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles.
- Butler, J. (2002). *La vie psychique du pouvoir*, Léo Scheer Éditions, Paris.
- Butler, J. (2008). Taking another's view : ambivalent implications. Dans Honneth, A. (2008) [2005], *Réification*, (Jay, M., trad.), Oxford university press, Oxford, 97-109.
- Bydlowski, M. (2005). Postnatal/Postpartum Depression. Dans Mijolla, A. (dir.), *International Dictionary of Psychoanalysis*, Vol. 2, Macmillan reference USA, Detroit, 1297-1298.
- Caillot, J.-P. (2005). Paradox. Dans Mijolla, A. (dir.), *International Dictionary of Psychoanalysis*, Vol. 2, Macmillan reference USA, Detroit, 1225-1226.
- Caillot J-P. (2004). La position narcissique paradoxale. Dans *Groupal*, 15, 183-197.
- Campbell, W. K. et Twenge J. M. (2009), *The narcissism epidemic*, Free Press, New-York.
- Coblence, F. (1997). *Serge Lebovici*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Danion, J-M. (2012). Schizophrénie et sciences humaines et sociales. L'exemple de la philosophie sociale de Honneth appliquée à l'étude du handicap psychique. Dans Daléry, J., D'Amato, T., Mohamed, S. (dir.) (2012), *Pathologies schizophréniques*, Éditions Lavoisier, Paris.

- Defontaine, J. (2007). *L'empreinte familiale. Transfert, transmission, transagir*, Éditions L'harmattan, Paris.
- De Gaulejac (2005), *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Éditions du Seuil, Paris.
- De Gaulejac, V. et Hanique, F. (2015), *Le capitalisme paradoxant. Un système qui rend fou*, Éditions du Seuil, Paris.
- Denéchère, Y. (2015). « Introduction ». Dans *Droits des enfants au XXe siècle. Pour une histoire transnationale*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 9-17.
- Derenty, J-P., (2009), « Recognition After Mead: The Recent Writings ». Dans *Beyond communication : a critical study of Axel Honneth's social philosophy*, Éditions Brill, Pays-Bas.
- De Sainte-Marie, P. (2012). Originaire et Psychose. Dans *Perspectives Psy*, 51(3), Paris.
- Dornes, M. (2002) [1997], *Psychanalyse et psychologie du premier âge*, Presses universitaires de France, Paris.
- Duvert, C. (2012), *Dix ans de harcèlement : la naissance litigieuse de l'intégrité psychique*, Éditions Esprits, 384(5), p.46-60.
- Eiguer, A. (2001). *Des perversions sexuelles aux perversions morales : la jouissance et la domination*, Éditions Odiles jacob, Paris.
- Eiguer, A. (2012) [1989], *Le pervers-narcissique et son complice*, Éditions Dunod, Paris.
- Eiguer, A. (2017), *Les pervers narcissiques*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Enaudeau, C. (2017). L'oubli de la reconnaissance : psychanalyse et critique sociale chez Axel Honneth. Dans *Revue française de psychanalyse*, 81(2), 464-480.
- Enriquez, E. (1983). *De la horde à l'État : essai de psychanalyse du lien social*, Éditions Gallimard, Paris.
- Ehrenberg, A. (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Éditions Odile Jacob.

- Fraser, Nancy et Axel Honneth(2003); *Redistribution or recognition? A political-philosophical exchange*, Éditions Verso, Londres.
- Ferrara, A., (2019). Narcissism and critique. On Kohut's self psychology. Dans Allen, A. et O'Connor, B. (dir.) (2019), *Transitional Subjects: Critical Theory and Object Relations (New Directions in Critical Theory)*, Columbia University Press, New-York, 75-105.
- Freud, S. (1975) [1926]. Inhibition, symptoms and anxiety. Dans Freud, S. (1975). *The Standard Edition of the Complete psychological works of sigmund Freud* (trad. Strachey, J.), Londre, Hogarth Press, Vol 20.
- Freud, S. (1975b) [1933]. New introductory lectures on psycho-analysis. Dans Freud, S. (1975). *The Standard Edition of the Complete psychological works of sigmund Freud* (trad. Strachey, J.), Londre, Hogarth Press, Vol 22.
- Ganis, R. (2015), Insecure attachment and narcissistic vulnerability : implications for Honneth's recognition-theoretic reconstruction of psychoanalysis. Dans *Critical horizons*, 16(4) 329-351.
- Gibeault, A. (2010). History of psychoanalysis in France. Dans Birksted-Breen, D., Flanders, S., et Gibeault A. (dir.) (2010). *Reading french psychoanalysis*, Éditions Routledge, 54-59, Londres et New-York.
- Girard, R., (2004) [1929]. *Les origines de la culture*, Paris, Hachettes littératures.
- Green, A., (2011) [1993]. *Le travail du négatif*, Paris, Éditions de minuit.
- Greenberg, J. et Mitchell, S. (1983), *Object relations in psychoanalytic theory*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts.
- Haroche, C. (2005), De l'insidieux à l'explicite : l'établissement des faits dans le harcèlement moral. Dans Sanchez-Mazas, M. et Koubi G. (dir.) (2005), *Le harcèlement: de la société solidaire à la société solitaire*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles.
- Hagen, T., B., (2004), Zu zweit oder zu dritt? Intersubjektivität, (anti-)sozialität und die Whitebook-Honneth-Kontroverse. Dans *Psyche*, 58(7), 991-1110.
- Hirigoyen, M. (1998), *Le harcèlement moral : la violence perverse au quotidien*, Paris, Éditions la découverte et Syros.

- Hirigoyen, M. (2001), *Malaise dans le travail : le harcèlement moral : démêler le vrai du faux*, Éditions Syros, Paris.
- Hirigoyen, M. (2012), *Abus de faiblesse et autres manipulations*, Éditions JC Lattès, Paris.
- Hirigoyen, M. (2017) [2014], Le harcèlement moral, un symptôme de la société moderne. Dans *Annales Médico-psychologiques*, 174 (7), 575-579.
- Hirigoyen, M. (2017b), *Le harcèlement moral au travail*, Éditions Que sais-je?, Paris.
- Honneth, A. (1991) [1985], *The critique of power : reflective stages in a critical social theory*, Éditions MIT Press, Cambridge et Londres.
- Honneth, A. (1995) [1990], Pluralization and recognition : on the self-misunderstanding of postmodern social theories. Dans *The fragmented world of the social. Essays in social and political philosophy* (Wright, W. C., trad), State university of New York Press, 220-230.
- Honneth, A. (2002) [1992], *La lutte pour la reconnaissance*, (Rusch, P., trad.), Éditions du Cerf, Paris.
- Honneth, A. et Frazer, N. (2003), *Redistribution or recognition? A political-philosophical exchange*, (Golb, J., trad.), Éditions Verso, Londres et New-York.
- Honneth, A. (2006) [1999], Théorie de la relation d'objet et identité postmoderne : à propos d'un prétendu vieillissement de la psychanalyse. Dans *La société du mépris*, Éditions La découverte, Paris, 325-348.
- Honneth, A. (2006b) [2001], The work of negativity. A psychoanalytical revision of the theory of recognition, *Critical Horizons*, 7(1), 101-111.
- Honneth, A. (2006c) [2006], Avant-propos de l'auteur. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 35-37
- Honneth, A. (2006d) [2001], La théorie critique de l'École de Francfort et la théorie de la reconnaissance. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 151-180.

- Honneth, A. (2006e) [2001], Les pathologies du social. Tradition et actualité de la philosophie sociale. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 39-99.
- Honneth, A. et Hartmann, M. (2006f) [2004], Les paradoxes du capitalisme : un programme de recherche. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 275-303.
- Honneth, A. (2006g) [2002], Capitalisme et réalisation de soi : les paradoxes de l'individuation. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 305-323.
- Honneth, A. (2006h) [2004], La reconnaissance comme idéologie. Dans *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique* (Voirol, O., Rusch, P. et Dupeyrix, A., trad), Éditions La découverte, Paris, 245-274.
- Honneth, A. (2008) [2005], *Réification. A new look on an old idea*, (Jay, M., trad.), Oxford university press, Oxford.
- Honneth, A., (2009). *Interview with Axel Honneth*. European Journal of psychoanalysis, New-York et Rome. Récupéré de : <http://www.journal-psychoanalysis.eu/interview-with-axel-honneth/> (site du European Journal of psychoanalysis).
- Honneth, A. (2013) [2001], Les facettes du soi-présocial. Une réplique à Joël Whitebook. Dans *Un monde de déchirements. Théorie critique, psychanalyse, sociologie* (Rusch, P. et Voirol, O., trad.), Éditions La Découverte, Paris.
- Honneth, A. (2013b) [2006], Le travail de la négativité. Une révision psychanalytique de la théorie de la reconnaissance. Dans *Un monde de déchirements. Théorie critique, psychanalyse, sociologie* (Rusch, P. et Voirol, O., trad.), Éditions La Découverte, Paris, 231-238.
- Honneth, A. (2014) [2011], *Freedom's right. The social foundations of democratic life*, Columbia Press, New-York.
- Hurni, M. et Stoll, G. (2002). *Saccages psychiques au quotidien. Perversion narcissique dans les familles*, Éditions L'Harmattan, Paris.
- Kapsambelis, V. (2007). Les fonctionnements psychotiques : une psychopathologie psychanalytique. Dans *Psychologie clinique et projective*, 1 (13), 9-33.

- Kapsambelis, V. (2012). Psychothérapies psychodynamiques des patients souffrant de schizophrénie. Dans Daléry, J. D'Amato, T., et Saoud, M., *Pathologies schizophréniques* (2012), Éditions Lavoisier, Paris.
- Kernberg, O. F., (2005) Object relation theory. Dans Mijolla, A. (dir.), *International Dictionary of Psychoanalysis*, Vol. 3, Macmillan reference USA, Detroit, 1775-1777.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (2004) [1967], *Vocabulaire de la psychanalyse*, Éditions Quadrige, Paris.
- Lazartigues, A., Morales, H., Planche, P. et Saint-André, S. (2007), Nouvelle société, nouvelles familles : nouvelle personnalité de base? : De la personnalité névrotique à la personnalité narcissico-hédoniste. Dans *L'Encéphale*, 33(3), Paris, 293-299.
- Lear, J. (1996), The introduction of Eros : reflections on the work of Hans Loewald. Dans *Journal of the american psychoanalytic association*, 44(3), 673-698.
- Lear, J. (2008), The slippery middle. Dans Honneth, A. (2008) [2005], *Réification. A new look on an old idea*, (Jay, M., trad.), Oxford university press, Oxford, 131-143.
- Lasch, C. (2006) [1979], *La culture du narcissisme* (Landa, M., trad.), Éditions Flammarion. Paris.
- Lebovici, S. (1961). La relation objectale chez l'enfant. Dans *Psychiatrie de l'Enfant*, 3, 147-226.
- Loewald, H. W. (1978). Instinct theory, object relations, and psychic-structure formation. Dans *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 26(3), 493-506.
- Lorenz, K. (1969) [1963]. *L'agression : une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion.
- Liotard, J.-F. (1971). *La condition postmoderne*, Éditions de minuit, Paris.
- Melman, C. (2002), *L'homme sans gravité : jouir à tout prix*, Éditions Denoël, Paris.
- McIvor, D., W., (2017). The cunning of recognition: Melanie Klein and contemporary critical theory. Dans *Contemporary political theory*, vol 15(3), 243-263.

- Mijolla, A. (dir.) (2005), *International Dictionary of Psychoanalysis* (3 volumes), Macmillan reference USA, Detroit.
- Organisation mondiale de la santé (2001). *Rapport sur la santé dans le monde 2001 : La santé mentale : nouvelle conception, nouveaux espoirs*. En ligne sur : <https://apps.who.int/iris/handle/10665/42391>
- Pasche, F. (1965). L'antinarcissisme. Dans *Revue française de psychanalyse*, 29(5-6), Paris, 504-518.
- Perron, R. (2005). Incest. Dans Mijolla, A. (dir.), *International Dictionary of Psychoanalysis*, Vol. 2, Macmillan reference USA, Detroit, 803-804.
- Perron, R. (2005b). Racamier, Paul-Claude (1924-1996). Dans Mijolla, A. (dir.), *International Dictionary of Psychoanalysis*, Vol. 3, Macmillan reference USA, Detroit, 1435-1436.
- Petherbridge, D. (2013). « Intersubjective dependency and socialization : Mead and Winnicott. ». Dans *The critical theory of Axel Honneth*, Éditions Lexington Books, USA, Maryland.
- Pine, F. (1990), *Drive, Ego, Object and Self*, Éditions Basic Books, New York.
- Racamier, P-C., (1973). *Entre humour et folie*. Dans *Revue française de psychanalyse*, 37(4), Presses universitaires de France, Paris.
- Racamier, P-C., (1978). Les paradoxes des schizophrènes. Dans *Revue française de psychanalyse*, 42(5-6), 877-969.
- Racamier, P-C., (1992). *Le génie des origines*. Éditions Payot, Paris.
- Racamier, P-C., (1993). *Cortège conceptuel*. Éditions Aspsygée, Paris.
- Racamier, P-C., (1993b) [1970]. *Le psychanalyste sans divan. Le psychanalyste et les institutions de soin psychiatrique*. Éditions Payot, Paris.
- Racamier, P-C., et Guillaumin, J. (1994). Entretien de Jean Guillaumin avec Paul-Claude Racamier à propos de son dernier livre, "Le génie des origines, psychanalyse et psychose". Dans *Revue française de psychanalyse*, 58(4). Presses universitaires de France, Paris., 1165-1176.
- Racamier, P-C., (1995). *Décervelage et perversion dans les institutions*. 2^e conférence du cycle "perversions et société", Lausanne. Récupéré de :

- <http://www.cpgf.fr/articles/Items/4.htm> (site du Collège de psychanalyse groupale et familiale).
- Racamier, P-C., (1998) [1979]. *De psychanalyse en psychiatrie. Études psychopathologiques*. Éditions Payot et Rivages, Paris
- Racamier, P-C., (1998b) [1979]. Sur la personation. Dans *De psychanalyse en psychiatrie. Études psychopathologiques*. Éditions Payot et Rivages, Paris, 261-282.
- Racamier, P-C., (1998c). Ambiguïté, paradoxalité. Dans Caillot, J-P., Decobert, S. et Pigott, C. (1998), *Vocabulaire de psychanalyse groupale et familiale tome 1*. Éditions Collège de psychanalyse groupale et familiale, Paris.
- Racamier, P-C., (2010) [1995]. *L'inceste et l'incestuel*. Éditions Dunod, Paris.
- Rechtman, R. (2002), Être victime : généalogie d'une condition clinique. Dans *Évolution Psychiatrique*, 67(4), 775-795.
- Rawls, J. (1971), *A theory of justice*, Belknap Press, Massachusetts.
- Reed, G. (2014). Racamier's On narcissistic perversion. Dans *International journal of psychoanalysis*, vol 1, Macmillan reference USA, Detroit, 133-143.
- Sanchez-Mazas, M. (2005), Introduction. Dans Sanchez-Mazas, M. et Koubi G. (dir.) (2005), *Le harcèlement: de la société solidaire à la société solitaire*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles.
- Sanchez-Mazas, M. (2005b), Conclusion. Penser le social dans la vulnérabilité collective. Dans Sanchez-Mazas, M. et Koubi G. (dir.) (2005), *Le harcèlement: de la société solidaire à la société solitaire*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles.
- Stern, D. (1989) [1985]. *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Presses universitaires de France, Paris.
- Touraine, A. (1968). *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Éditions Seuil, Paris.
- Vermorel, H., et Dufour, J. (1997). *L'œuvre de Paul-Claude Racamier. Paradoxalité, antoedipe et incestualité*. Éditions Delachaux et Niestlé, Paris.

- Voirol, O. (2013), Préface. Dans Honneth, A. (2013), *Un monde de déchirements. Théorie critique, psychanalyse, sociologie* (Rusch, P. et Voirol, O., trad.), Éditions La Découverte, Paris, 9-34.
- Von Strachwitz, M. (2002), Prendre en charge des victimes de harcèlement moral. Dans *Thérapie Familiale*, 23(3), 251-268.
- Whitebook, J. (1995). *Perversion and Utopia*, MIT Press, Londres.
- Whitebook, J. (2001). Mutual recognition and the work of the negative. Dans Regh, W. et Bohman, J. (dir.), *Pluralism and the pragmatic turn. The transformation of critical theory. Essays in honor of Thomas McCarthy*, Cambridge, MIT Press, 257-293.
- Whitebook, J. (2003), Die Grenzen des »intersubjective turn«. Eine Erwiderung auf. Dans *Psyche*, 57(3), 250-261.
- Whitebook, J. (2004). Hans Loewald : a radical conservative. Dans *The international journal of psychoanalysis*, 85(1), 97-115.
- Whitebook, J. (2008). First Nature and Second Nature in Hegel and Psychoanalysis. Dans *Constellations*, 15(3), 382-389.
- Whitebook, J. (2008b). Hans Loewald, psychoanalysis, and the project of autonomy. Dans *International journal of psychoanalysis*, 56(4), 1161-1187.
- Whitebook, J. et Honneth, A. (2016), Omnipotence or fusion? A conversation between Axel Honneth and Joel Whitebook. Dans *Constellations*, 23(2), 170-179.
- World Health Organization (1996). *Public mental health : guidelines for the elaboration and management of national mental health programs*. En ligne sur : <https://apps.who.int/iris/handle/10665/63293>